C.J. RONNIE

NEW ROMANCE®

Black Riders

GIRL CRUSH



Fyctia la fondamine

C. J. Ronnie

Black Riders

Tome 2 – Girl Crush

OceanofPDF.com

Tome 2 – Girl Crush

© 2018, C. J. Ronnie — Tous droits réservés

Tous droits réservés. Ce livre, ou quelque partie que ce soit, ne peut être reproduit de quelque manière que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur.
Ce livre est une fiction. Les noms, caractères, professions, lieux, événements ou incidents sont les produits de l'imagination de l'auteur utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnages réels, vivants ou morts, serait totalement fortuite.

Image de couverture : Shutterstock ©Virojt Changyencham
Couverture : Christophe Petit

©2018, La Condamine — 34-36, rue La Pérouse 75116 Paris

Collection dirigée par Arthur de Saint Vincent
Ouvrage dirigé par Marine Flour

ISBN : 9782375650738

Dépôt légal : janvier 2019

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

OceanofPDF.com

SOMMAIRE

Titre

Copyright

1 - Brandon

État de New York.

2 - Pops

État de Californie.

3 - Brandon

4 - Pops

5 - Brandon

6 - Pops

7 - Brandon

8 - Pops

9 - Brandon

10 - Pops

11 - Brandon

12 - Pops

13 - Brandon

14 - Pops

15 - Brandon

16 - Pops

17 - Brandon

18 - Pops

19 - Brandon

20 - Pops

21 - Brandon

22 - Pops

23 - Brandon

24 - Pops

25 - Brandon

26 - Pops

27 - Brandon

28 - Pops

29 - Brandon

30 - Pops

31 - Brandon

32 - Pops

33 - Brandon

34 - Pops

35 - Brandon

36 - Pops

37 - Brandon

38 - Pops

39 - Brandon

40 - Pops

41 - Brandon

42 - Pops

43 - Brandon

44 - Pops

45 - Brandon

46 - Pops

47 - Brandon

48 - Pops

49 - Brandon

50 - Pops

51 - Brandon

52 - Pops

53 - Brandon

54 - Pops

55 - Brandon

56 - Pops

57 - Brandon

58 - Pops

59 - Brandon

60 - Pops

61 - Brandon

62 - Pops

63 - Brandon

64 - Pops

65 - Brandon

66 - Pops

67 - Brandon

68 - Pops

69 - Brandon

70 - Pops

71 - Pops

72 - Brandon

73 - Pops

74 - Brandon

75 - Pops

Épilogue - Beverly

Quelques semaines plus tard, New York.

Remerciements

OceanofPDF.com

1

Brandon

OceanofPDF.com

État de New York.

— Comment allez-vous, aujourd'hui, Brandon ?

Je hais cette question.

Nerveusement, je m'agite dans mon fauteuil avant de me caler contre le dossier. Mes doigts tambourinent sur l'accoudoir en un rythme régulier. J'essaie de gagner quelques secondes avant d'affronter la réalité. Je fuis le regard scrutateur de ma psy et focalise mon attention sur le jardin japonais miniature posé sur son bureau. Depuis deux mois, je rencontre cette femme une fois par semaine sans constater de progrès : j'ai peur de mon ombre, le moindre bruit me fait sursauter et mes cauchemars persistent.

Mon esprit a dû se perdre un peu trop longtemps, car sa voix m'interpelle.

— Brandon ? Vous ne souhaitez pas répondre ?

Chacune des séances commence de la même manière. Et ma réponse à cette question reste invariablement similaire.

— Je vais bien, soufflé-je, laconique.

La pièce est silencieuse, seul le crissement de son stylo sur le papier vient perturber la quiétude du bureau. Ce bruit, je l'ai en horreur. Il me fait l'effet d'une craie qui grince sur un tableau noir. J'ai conscience qu'elle n'est pas dupe de mon petit manège, mais si j'exprime ce que j'ai sur le

cœur, je risque d'ouvrir la boîte de Pandore et de me retrouver encore plus mal que je ne le suis actuellement.

Elle finit par relever la tête et son regard se pose sur ma main qui continue de marteler l'accoudoir. Instinctivement, j'arrête mon mouvement et plaque ma paume contre ma jambe. Je ne dois pas lui montrer le moindre signe de nervosité, elle risque d'y voir une brèche et de s'y engouffrer pour fouiller dans mes angoisses.

— Faites-vous encore des cauchemars ?

— Oui.

Chaque nuit, je me réveille en hurlant, le corps trempé de sueur et les jambes entortillées dans les draps à force de me débattre. Quand mon esprit se reconnecte à la réalité, la nausée me submerge, car je me dégoûte d'être incapable de surmonter cette épreuve. J'en ai marre d'entendre tout le monde me dire que Rome ne s'est pas construite en un jour et qu'il me faut du temps pour me remettre de ce que j'ai subi. Je me fous de leur baratin. Tout ce à quoi j'aspire est de savoir quand ce calvaire va s'arrêter.

— Avez-vous pris contact avec la psychologue qui vous suivait en Californie ?

— Pas encore.

Son regard se plante dans le mien, le visage vide de toute expression. Elle insiste :

— Il faudra y songer rapidement et me prévenir afin que je lui transmette votre dossier.

— Je le ferai.

Elle marque une pause dans son interrogatoire, le temps d'ajouter une ligne à sa longue liste d'observations, puis reprend, le stylo suspendu au-dessus de sa feuille :

— Avez-vous des nouvelles de vos amis de l'université ?

— Je suis en contact avec Hayley.

— Pas avec les autres ?

— Non.

— Pourquoi ?

Je hausse les épaules.

— Disons que je les sens mal à l'aise et que je préfère éviter la situation humiliante où aucun d'entre nous ne sait quoi dire au téléphone.

— Selon vous, pourquoi seraient-ils embarrassés ?

— C'est simple. En général, quand quelqu'un se fait tabasser, les gens ne savent plus quoi lui dire, mis à part les insupportables « je suis désolé » ou « comment te sens-tu » ? Ils prennent des pincettes de peur de dire quelque chose qui ferait resurgir une terreur chez leur ami, ou de faire une mauvaise blague. Bref, même si mes amis pensent bien faire, leur comportement m'agace, alors je préfère ne pas leur parler pour l'instant. Et puis je n'ai pas envie de les embêter avec mes problèmes.

— Je sens de la colère dans vos propos.

Sans déconner, bravo pour ta clairvoyance, doc !

— Je ne fais que constater des faits.

— Ne pensez-vous pas que le problème pourrait venir de vous ?

C'est quoi cette question à la con ?

— C'est-à-dire ? demandé-je sur la défensive.

— Peut-être sont-ils mal à l'aise parce qu'ils devinent que vous vous renfermez !

Je préfère couper court.

— Je reprendrai contact avec eux sur place.

J'ignore la raison pour laquelle je ne lui explique pas qu'Hayley et Beverly ont prévu qu'on vive en colocation. Je n'ai jamais réussi à me livrer à elle. Mon comportement ne me fera pas avancer, mais c'est plus fort que moi, j'éprouve le sentiment d'être un moins que rien en lui racontant tous les détails de ma vie. Et puis elle a cet air impénétrable, dès que je lui annonce un truc, qui me donne l'impression d'être tout le temps jugé. Sans le pacte passé avec mes parents, j'aurais arrêté de la voir depuis longtemps.

Je leur ai promis de poursuivre mes visites chez le psy et, en échange, ils ont accepté que je retourne à L.A. pour reprendre mes études.

— Êtes-vous angoissé de retourner en Californie ?

Oui.

— Non.

Son stylo reprend sa course folle dans mon dossier.

— Les douleurs découlant de vos blessures persistent-elles ?

— Oui. Essentiellement à la tête. Mais le neurochirurgien qui me suit n'est pas inquiet. Selon lui, la situation est normale. Les élancements devraient s'atténuer avec le temps.

— Êtes-vous toujours sensible à la lumière ?

— Seulement quand le ciel est dégagé et que le soleil tape.

Elle hausse un sourcil interrogateur.

— Ça risque de poser un problème en Californie…

— Heureusement pour moi, j'ai de bonnes lunettes de soleil, rétorqué-je sur le ton de l'humour.

— Hum… Souhaitez-vous aborder un sujet en particulier, aujourd'hui ?

Non.

Mon unique préoccupation est de savoir quand ces séances prendront fin !

OceanofPDF.com

2

Pops

OceanofPDF.com

État de Californie.

Eh merde !

Je fixe mon reflet dans la glace et distingue la goutte de sang qui perle sur ma joue. Je vieillis. Je n'arrive plus à me raser sans me couper, maintenant ! Je fais couler l'eau et attrape une serviette pour l'humidifier et effacer la preuve que ma main n'est plus aussi assurée qu'il y a quelque temps.

— Attends, laisse-moi faire.

À travers le miroir, mon regard croise deux yeux couleur chocolat. Sans rien dire, leur propriétaire me prend la serviette des mains. Du pouce et de l'index, elle saisit mon menton pour orienter mon visage comme elle le souhaite et, délicatement, elle essuie la goutte de sang.

— Merci.

— Tout va bien ? m'interroge-t-elle tout en m'observant à travers ses longs cils noirs.

— La routine.

— Des problèmes avec le club ?

— Pas plus que d'habitude.

Elle opine du chef et sort de la salle de bain. Quand elle atteint le seuil, elle se tourne de trois quarts dans ma direction.

— Quand tu auras fini de te préparer, il faudra qu'on parle, tous les deux.

— T'as des emmerdes ?

Elle secoue la tête.

— Non. Mais on s'est promis d'être honnêtes l'un envers l'autre.

— J'ai saisi.

Elle affiche un demi-sourire, puis quitte la pièce.

J'ai rencontré Emmy il y a une dizaine d'années, peu après que mon ex s'est fait la malle avec ma fille. Elle venait d'intégrer le club en tant que brebis et elle a été la seule à me supporter durant ma traversée du désert. Quand j'ai commencé à me la taper, je l'ai immédiatement prévenue qu'il ne fallait pas qu'elle compte sur moi pour que je sois son régulier, que notre relation serait fondée uniquement sur le sexe. Elle a accepté le deal en me demandant en contrepartie que je la laisse partir sans poser de questions le jour où elle trouverait quelqu'un. Je l'ai ainsi placée sous ma protection en informant les frangins qu'elle était intouchable.

J'enfile le gilet du club tout en me disant qu'hier soir était la dernière fois que je la mettais dans mon pieu.

Je la rejoins dans la chambre, elle s'est habillée et est assise sur le bord du lit. Tout autour d'elle, les draps sont froissés. Comme à son habitude, elle me regarde de manière franche et directe.

— J'ai rencontré quelqu'un. Notre relation devient sérieuse et j'ai envie de me lancer à cent pour cent dedans. Je vais quitter le club, aujourd'hui.

— J'avais deviné. C'est un type du milieu ?

— Non. C'est un banquier. Veuf, avec un enfant de onze ans.

J'esquisse un rictus narquois à l'évocation du métier du gars. Elle rit doucement.

— C'est un mec bien, Pops.

— Et avec un môme, enchaîné-je avec un air complice.

Ses joues se colorent légèrement et ses yeux se mettent à briller quand elle acquiesce.

Emmy doit avoir aux alentours de quarante ans. La seule chose que notre relation n'a jamais pu combler chez elle, c'est son envie d'avoir un gosse. Je ne voulais pas d'un gamin supplémentaire tant que je n'avais pas retrouvé Beverly. J'aurais eu l'impression de trahir ma fille. Et surtout, j'avais trop peur d'aimer un autre enfant.

Je m'approche d'elle, l'attrape par la main et l'incite à se lever. Seuls quelques centimètres nous séparent. Son regard se fait doux, car nous savons tous les deux que nous nous disons au revoir. J'encadre son visage entre mes paumes et l'embrasse une dernière fois.

— Si t'as le moindre problème, tu viens me trouver !

— Merci. Prends soin de toi, Pops. T'es un mec bien.

Je secoue la tête. Je suis tout sauf un mec bien.

— Dis ça aux types qui ont eu le malheur de croiser mon chemin.

— Tu mérites de rencontrer quelqu'un.

— On verra. Emmy, je suis sérieux. Au moindre souci, vous rappliquez, toi et ton joli petit cul.

— Promis.

Elle me décoche un clin d'œil et quitte la chambre dans un roulement de hanches qui va me manquer.

Je prends mon téléphone posé sur la table de chevet et appelle Splinter.

— Salut, Prés' !

Je ne perds pas mon temps en salutations.

— Emmy quitte le club, définitivement.

— Merde ! Vous vous êtes engueulés ?

— Non. Elle a rencontré un type et veut laisser sa chance à leur relation.

— T'arrives à gérer ?

Sa question me surprend, je hausse les épaules, indifférent à la situation.

— Bien sûr, on ne s’est rien promis tous les deux. Je ne dis pas que la baiser ne va pas me manquer, mais c’est une bonne chose pour elle.

— C’est une chouette nana.

— Ouais. Je t’appelle pour que tu te rencardes sur son mec. Assure-toi qu’il soit réglo. Je n’ai pas envie qu’elle tombe sur un type foireux. Comme tu l’as dit, c’est une fille bien, elle mérite d’avoir son lot de bonheur.

— Ça marche, Prés’.

— Il me faut l’info pour…

— … pour hier. C’est bon, j’ai compris, me coupe-t-il.

— Bien.

Je raccroche et quitte la chambre à mon tour. La journée ne fait que commencer et mon instinct me souffle que je ne suis pas au bout de mes surprises.

OceanofPDF.com

3

Brandon

Mes parents ont tenu à m’accompagner à l’aéroport, je leur fais donc un signe de la main en guise d’au revoir puis tire ma valise en direction du comptoir des enregistrements. L’hôtesse de la compagnie aérienne m’accueille d’un sourire mécanique alors que je lui tends mon billet.

Une fois les formalités accomplies, je m’oriente vers la zone d’embarquement, sans jeter un regard vers mes parents restés en retrait. Je ne suis pas d’humeur à affronter leurs visages inquiets. Et surtout, la tentation de faire demi-tour est trop grande pour qu’ils ne la lisent pas sur moi.

Tout au long de l’été, ils m’ont répété que, si je le souhaitais, il était encore possible d’effectuer mon transfert de dossier entre la Californie et l’université de New York. J’ai failli accepter, puis je me suis dit que retourner là où ma vie s’est arrêtée pourrait me faire sortir du cercle vicieux dans lequel je me suis enfermé.

Los Angeles devait être notre nouveau départ avec ma meilleure amie Hayley, le lieu où tous nos souhaits devaient se réaliser. Aujourd’hui, cette ville est la sienne. Celle où ses espoirs se sont épanouis. De mon côté, L.A.

a brisé mes rêves. Elle a fait de moi un type cabossé, au sens propre comme au sens figuré. Je ne suis pas au top de ma forme physique et mon cerveau me joue des tours. J'ignore si un jour il fonctionnera à nouveau normalement. D'ailleurs, comme pour me rappeler à l'ordre, une migraine commence à se pointer.

*
* *

Une fois dans l'avion, je m'installe le plus confortablement possible. J'avale un analgésique pour faire disparaître la tension qui me vrille le crâne et place mes écouteurs dans mes oreilles afin d'atténuer les bruits environnants. Je cale ma tête contre le dossier du siège et ferme les yeux. La lumière m'est insupportable.

*
* *

Le bourdonnement du moteur fait vibrer la carcasse de l'appareil, signe que le décollage est imminent. La douleur qui me comprimait le cerveau reflue peu à peu, j'en soupire de soulagement. J'actionne ma playlist en mode aléatoire. Le destin doit avoir un humour pourri car les premières notes de *Glitter in The Air*[1] s'élèvent. Je zappe. Je déteste cette chanson. Elle me rappelle tout ce que j'ai perdu.

L'avion a à peine décollé que j'appréhende déjà mon arrivée. Pour la première fois, je ne sais pas si je serai enthousiaste de retrouver Hayley. Elle est censée m'accueillir, mais cette idée me laisse de marbre. Elle a pourtant fait des efforts pour rester en contact avec moi tout l'été, mais certaines de nos conversations m'ont laissé un goût amer, particulièrement celles qu'elle écourtait car Jace venait de la rejoindre. Ces jours-là, face à ses gloussements amoureux, j'avais l'impression d'être seul à souffrir.

Je me ressaisis et chasse ces pensées injustes de mon esprit. Hayley mérite ce bonheur après tout ce qu'elle a traversé. Mais au cours de cet été, et même si j'essaie de me convaincre du contraire, un sentiment mêlant jalousie et rancune a émergé en moi à son encontre. Quelque part, ce qui m'est arrivé est sa faute. J'ai parfaitement conscience qu'elle n'y est pour rien et que le seul responsable est son salopard de beau-père. Elle aussi est une victime, mais une victime qui s'en sort bien… Je ne parviens pas à étouffer cette réflexion malsaine et elle me ronge de l'intérieur.

*
* *

À peine l'avion atterrit-il que j'allume mon portable. Il bipe aussitôt pour m'avertir que j'ai reçu deux messages durant le vol. Le premier d'Hayley pour me dire qu'elle m'attend. Le second que j'aurais préféré ne jamais recevoir, car il me rappelle que j'ai pactisé avec le diable. Même s'il n'est pas signé, j'en connais l'expéditeur. Il ne dit qu'une chose : *« Bienvenue à Los Angeles »*.

Je prends mon temps pour descendre de l'appareil, comme si, inconsciemment, je souhaitais reculer le moment où je serai officiellement de retour dans cette ville.

Dans le couloir qui mène à la zone pour récupérer les bagages, je laisse plusieurs personnes me dépasser, contrairement à elles, je ne suis pas pressé.

Quand je rejoins les autres voyageurs, je constate avec dépit que la procession de valises a commencé et que la mienne est l'une des premières. Je m'empresse de l'attraper et la tire derrière moi. Il ne me reste plus qu'un petit dédale de couloirs à parcourir pour atteindre le hall de l'aéroport, là où Hayley m'attend.

La porte coulissante s’ouvre devant moi et je repère immédiatement mon amie qui, de son côté, n’a pas encore détecté ma présence. Même si son visage revêt un air serein, son tic nerveux la trahit, elle appréhende mon retour. Dès notre première rencontre, j’ai noté que, machinalement, elle pinçait le tissu de son pantalon entre son pouce et son index. Toute personne ne la connaissant pas aussi bien que moi n’y verrait que du feu. Jace pose doucement sa main sur la sienne et la presse, tout en échangeant un regard avec elle. Je grogne intérieurement en le voyant collé à elle. De toute évidence, il lit désormais en elle aussi facilement que moi.

Ce type, c’est épidermique, chaque fois que je suis à son contact, j’ai envie de retrousser les babines. Je ne parviens pas à lui faire confiance. Ce qui me fait le plus grincer des dents, c’est de voir le gilet en cuir qu’Hayley porte pour lui. Avec fierté, qui plus est. Pour moi, il s’apparente à une image avilissante de la femme. Je ne comprends pas son besoin de l’avoir sur le dos. C’est un coup à provoquer un infarctus aux féministes. De nombreuses femmes se battent chaque jour pour défendre leurs droits et mon amie de vingt et un ans affiche un gilet sur lequel est inscrit *« Mon Ange, propriété de Bakers »*. On vit dans un monde de dingues !

J’aurais dû me douter qu’il serait présent… Égoïstement, j’aurais aimé que, pour nos retrouvailles, nous soyons seuls. Cela m’aurait permis de croire que tout pouvait redevenir comme avant. Mais c’est impossible.

Jace me repère en premier, il avertit Hayley, qui porte son attention dans ma direction. Dès qu’elle m’aperçoit, son visage se fend d’un large sourire. Voir la joie illuminer son regard me fait me sentir coupable de toutes les idées noires que j’ai à son encontre. Comment puis-je la tenir responsable de ce qui m’arrive ?

Elle se détache de l’emprise de son mec et s’élance dans ma direction.

Sous le coup de nos deux corps qui se percutent, j’effectue un pas en arrière pour retrouver l’équilibre. Ses bras m’encerclent la taille et elle

enfouit sa tête contre ma poitrine.

— Tu m’as manqué.

— Salut, Glitter Girl.

Sans me lâcher, elle pose un regard suppliant sur moi.

— Promets-moi que c’est la dernière fois que tu restes aussi longtemps loin de moi.

Des larmes ourlent ses cils. Je resserre mon étreinte autour d’elle pour lui montrer que je suis bien présent, mais aussi pour puiser une partie de sa chaleur. Le fait de la tenir à nouveau dans mes bras me rappelle qu’elle et moi partageons une amitié précieuse. Personne n’a jamais compris le lien qui nous unit, je ne suis pas certain que nous-mêmes le comprenions. Je n’ai pas fait le compte, mais je suis quasi sûr qu’elle et moi avons traversé plus de mauvais moments que de bons, c’est peut-être pour cette raison que notre amitié est si forte. Mais celle-ci est-elle vraiment indestructible ? Sera-t-elle capable de tout me pardonner ?

Pour chasser mes doutes, je l’embrasse sur la tempe, comme j’en ai toujours eu l’habitude. J’abaisse mon regard vers le sien.

— Promis.

Elle se détache de mon emprise et la mine contrariée de son mec me réjouit. On a établi une sorte de trêve plus ou moins bancale, lui et moi. Son comportement m’indique que cet accord tacite est toujours fragile. Ce type est d’une jalousie maladive, il n’a pas encore saisi qu’Hayley et moi serons toujours proches, mais que notre relation est sans ambiguïté.

— Jace.

— Brandon.

Nous nous observons tous les deux en chiens de faïence et engageons un échange muet. Ce qui n’échappe pas à Hayley qui lève les yeux au ciel et s’exclame :

— Quand vous aurez fini votre combat de coqs, on pourra peut-être songer à partir !

— On s’est juste dit bonjour, mon ange !

Pas dupe de l’air innocent de son copain, Hayley souffle, exaspérée.

— Ouais ! À d’autres…

---

1. Chanson de P!nk qui a une importance toute particulière dans le premier tome de *Black Riders*.

OceanofPDF.com

4

Pops

Je descends dans la grande salle, encore un peu sonné par l'annonce d'Emmy. Ça va me faire drôle de ne plus la voir traîner dans les parages. À sa façon, elle me permettait de relâcher la pression et de garder un œil attentif sur tout ce qui se déroule dans le club. J'étais bien content de la laisser diriger les brebis. Les filles la considéraient comme leur chef, dès qu'il y avait un pépin elles allaient la voir, mais surtout elles respectaient ses directives, même quand elles leur déplaisaient. Les histoires de gonzesses ne sont pas mon domaine. Elles se crêpent le chignon pour un rien et sont capables de ressortir des trucs vieux de dix ans avec les détails et tout le merdier. Au moins, avec les gars, quand il y a un malaise, on se fout un bon coup sur la gueule et ensuite on n'en parle plus.

Sur la dernière marche des escaliers, j'observe les filles encore présentes après notre soirée d'hier. La plupart d'entre elles ont la vingtaine, elles sont là pour le grand frisson et ne comprennent pas l'essence même de la vie d'un club. Néanmoins, leur présence est nécessaire si je veux que mes gars continuent à garder la tête froide quand le grabuge déferlera sur nous. D'ailleurs, ce n'est qu'une question de temps pour que les emmerdes

débarquent. Dès l'instant où elles se pointeront, ça va être un véritable raz-de-marée. On va se faire attaquer sur tous les fronts.

À voir le bordel qui règne encore dans la salle, je devine que les filles sont au courant qu'Emmy a pris la tangente. Si elle avait été encore là, les brebis seraient déjà au turbin pour nettoyer la pièce. Le soutif accroché à un cadre n'y serait pas, le sol ne serait pas constellé de mégots et de cadavres de bouteilles.

Mon attention se porte sous le billard. Pas de doute possible, ce sont bien des capotes usagées qui traînent. Au moins, les gars utilisent des protections, je ne vais pas me retrouver avec une fille en cloque, effondrée parce que le père refusera d'admettre sa paternité.

J'inspire un bon coup avant de descendre la dernière marche. Une brebis passe près de moi. Vu son état, l'alcool doit encore circuler dans son sang. Je l'attrape par le bras.

— Amène-moi un café.

La nana me regarde d'un air vide. Son absence de réaction m'irrite. Il y a deux trucs que je déteste : attendre et me répéter. Splinter, qui assiste à la scène, arrive à la rescousse de la fille, il lui file une claque sur le cul et lui lance :

— Bouge-toi et va chercher ce que le Prés' demande.

Un soupçon de lumière traverse ses iris, comme si elle venait enfin de comprendre sa mission.

Le temps qu'elle revienne, je siffle entre mes dents pour établir le silence dans la salle. D'un coup, les gloussements, les vannes des frères, le son de la télé et le bruit de la vaisselle s'arrêtent. J'élève la voix pour me faire entendre :

— Je suppose que vous êtes tous au courant, Emmy a quitté le club ce matin. Les filles, ce n'est pas une raison pour ne plus rien foutre. Je vous laisse une heure pour nettoyer toute cette merde. Vous connaissez le deal,

on vous accueille tant que vous respectez votre part du contrat. Je ne veux pas de tire-au-flanc dans mon club. Celles qui ne sont pas contentes, la porte est grande ouverte. Mais si vous partez, ne cherchez plus à remettre les pieds chez nous. Pour les autres, au boulot !

Celle que j'ai décidé de surnommer « la lumière » arrive enfin avec une tasse dans la main que je saisis tout en hochant brièvement la tête en guise de remerciement. Puis je me détourne pour m'adresser à Splinter après avoir avalé une gorgée de café.

— Elle est ici depuis longtemps, cette fille ? Je n'ai pas l'impression de l'avoir déjà vue.

— Non, c'était sa première soirée hier. Elle a débarqué avec un des nomades du club. Il repart dans l'après-midi.

— Assure-toi qu'il la prend bien avec lui. Il va falloir qu'on soit plus exigeants pendant quelque temps sur les entrées et les sorties. Avec les *Eagles* et les Fed[1] qui nous collent au train, le risque d'avoir une taupe dans nos rangs est trop élevé en ce moment.

— Je transmets l'info aux frangins.

— Bien. Jace est de retour ?

— Pas encore, il a envoyé un message. Ils quittent seulement l'aéroport.

— Dès qu'il est là, on attaque la grand-messe. On a pas mal de choses à voir.

— Ouais… Foutue période qu'on va traverser !

— J'te l'fais pas dire.

Un vacarme en provenance de l'entrée nous coupe dans notre conversation.

— C'est quoi ce bordel ?

— J'sais pas. Mais ça n'annonce rien de bon, si tu veux mon avis.

J'avale la fin de mon café, pose ma tasse sur le bar et me dirige vers la source du conflit.

Ce que je vois me stoppe dans mon élan.

Putain de merde ! J’ignore ce qui me stupéfie le plus : le petit bout de bonne femme à l’air revêche ou le fait qu’elle tienne tête aux deux armoires à glace qui lui font face. Elle n’affiche pas la moindre trace de peur alors que les frangins la menacent.

— Écoutez-moi bien, ça ne sert à rien de protéger votre copain. Je sais qu’il est dans ce bâtiment et j’exige de le rencontrer.

Carrément sexy, la souris.

— Tu n’as rien à exiger du tout, poupée…

— Pour vous, ça sera mademoiselle Andersen.

C’est certainement encore une de ces vieilles filles frigides qui débarquent à la recherche d’un frangin qui a baisé leur sœur, ou une cousine quelconque. *Fait chier !* Je n’ai même pas attaqué ma deuxième tasse de café que les emmerdes commencent à pleuvoir.

Je décide de couper court à la situation pour faire déguerpir cette emmerdeuse le plus rapidement possible. J’ai d’autres choses à faire autrement plus importantes que de me préoccuper de ses états d’âme.

— Je m’en occupe, Pax.

Le frangin fait volte-face, surpris par ma présence derrière lui.

— J’avais pas vu que t’étais là, Prés’.

J’opine du chef tout en l’interrogeant :

— Elle cherche qui ?

— Toi. Elle veut te rencontrer.

— Elle me veut quoi ?

— *Elle* a un nom et *elle* est juste en face de vous, et pour finir *elle* est capable de parler pour elle-même, intervient la fille, avec morgue.

Je sens mes poings se crisper face à son insolence. J’écarte Pax de mon chemin et m’approche d’elle. L’avantage, c’est que cette nana est un tout petit bout de femme, le haut de sa tête atteint à peine le milieu de mon torse. J’entre dans son espace vital et la surplombe de mon mètre quatre-vingt-quinze. J’emprisonne son regard dans le mien pour qu’elle évite de

détourner les yeux. Je sais que je peux paraître intimidant et, dans des situations comme celle-ci, j'en profite au maximum.

J'esquisse un rictus quand je la vois déglutir péniblement. C'est bon signe, elle sent la tension qui émane de mon corps. Je suis tellement à cran que c'est à peine si je prête attention à la voix de Pax qui m'interpelle.

— Vas-y mollo, Prés'.

J'émets un grognement et l'entends marmonner « je t'aurai prévenu », mais je l'ignore et me concentre sur la femme qui me fait face et qui relève le menton en signe de défi.

Je prends le temps de la détailler, histoire de la foutre plus mal à l'aise. Ses cheveux sombres sont tirés en arrière et maintenus dans un chignon strict. Ses prunelles sont d'un gris intense, dissimulées par des lunettes de vue immondes. Dommage, elle pourrait être baisable si elle n'affichait pas cet air d'institutrice coincée.

— Tu me veux quoi ?

— Je ne crois pas vous avoir autorisé à me tutoyer !

— T'es chez moi, ici, t'as aucun ordre à me donner.

— Hum… Vous changerez certainement d'avis quand vous connaîtrez la raison de ma présence dans… *cet endroit*.

Elle prononce ces derniers mots en fronçant le nez, comme si quelqu'un l'avait obligée à ingurgiter un verre d'acide.

Son attitude commence à me gonfler sérieusement. Si ce qu'elle voit ne lui plaît pas, elle n'a qu'à se barrer, je ne la retiens pas.

— Eh bien, vas-y, balance qui tu es, ton suspense est insupportable, lui lâché-je, railleur.

Un léger sourire étire ses lèvres et je me mets sur la défensive. Pourquoi ai-je le sentiment de lui avoir apporté ce qu'elle souhaitait sur un plateau ? Ça sent les emmerdes à plein nez ! *Dire que la journée ne fait que commencer…*

Elle inspire profondément, gonflant ainsi sa poitrine à moitié cachée par une veste de tailleur gris terne. *Je me demande si, sous ces affreux vêtements, elle porte de la lingerie sexy…* Ce scénario me conviendrait tout à fait. Sans que je puisse m'en empêcher, mes yeux se rivent à ses nibards quelques secondes de trop. Mais ce qu'elle me balance en reprenant la parole me fait l'effet d'une douche froide.

— Donc, comme je l'expliquais à ce monsieur, je suis mademoiselle Andersen, la nouvelle assistante sociale qui prend en charge le dossier de l'enfant dont on vous a confié la garde temporaire.

Bordel !

— Il est où Garcia ? C'est lui qui s'occupait du cas de Logan.

Il y a quelque temps, ce type est venu me trouver pour discuter du petit et de sa garde. Avec les B.A.C.A.[2] , nous avons travaillé de concert pour que notre chapitre puisse lui aussi veiller sur les gosses en détresse, comme Logan. Malgré le fait qu'on ait intégré les rangs de cette association reconnue, le doute a subsisté nous concernant. La mère a essayé de réclamer la garde de Logan. Cette garce avait peur qu'on ne lui retire ses autres gamins, mais il a suffi de lui faire miroiter quelques billets verts pour qu'elle oublie ses instincts maternels. Le fameux Garcia avait émis quelques vagues protestations contre le fait que le petit habite chez moi, mais je les ai vite balayées, l'homme était facile à soudoyer. J'ai obtenu ce que je voulais en un temps record et les services sociaux m'ont laissé tranquille jusqu'à présent.

Merde, ça change la donne, tout ça !

Vu l'air satisfait de la souris, je devine qu'avec elle je ne vais pas pouvoir m'en tirer si facilement. Elle est de ces nanas bourrées d'idéaux et incorruptibles, j'en suis sûr. Je déteste cette catégorie de personnes, avec elles c'est soit noir, soit blanc. Or, mon monde est coloré de plusieurs nuances de gris.

— Il a changé de service, j'ai repris ses dossiers en main. Et j'avoue que lorsque j'ai ouvert celui de cet enfant, j'ai été plus que dubitative vous concernant.

— Ce qui veut dire ?

— Que je songe très fortement à vous retirer la garde de ce garçon.

— Logan.

Elle marque une pause et balbutie sans comprendre :

— Pardon ?

— Depuis tout à l'heure, tu parles de lui comme d'un dossier. Le gamin s'appelle Logan. Donc, si tu souhaites t'occuper de lui, appelle-le par son prénom en ma présence. Autrement je t'attrape par la peau du cou et je te vire d'ici *illico*.

— Vous n'avez pas besoin de vous adresser à moi sur ce ton ! Je sais parfaitement comment il se nomme.

Si la situation n'était pas aussi merdique, je pourrais presque rire de son air outré et de sa voix haut perchée.

— Bien. Maintenant que tu m'as mis au parfum de qui tu es et que tu as repris son dossier, tu peux dégager.

— Je crois que vous n'avez pas compris…

— Pas maintenant, la souris. Si tu souhaites me parler, tu prends rendez-vous.

— Dans le cadre de mes fonctions, je suis autorisée à faire des visites surprises pour m'assurer de la sécurité des enfants.

— Logan n'est pas là ! Il ne vient jamais ici. Donc, si tu veux fourrer ton nez dans mes affaires et vérifier où il vit, tu te pointes chez moi. Ce lieu, c'est mon boulot, t'as pas à y foutre les pieds.

— J'ai tous les droits.

— Pas chez moi, la coupé-je. Conduis-la à sa voiture, je l'ai assez vue pour aujourd'hui. Et veille à ce qu'elle déguerpisse au plus vite, ajouté-je à l'intention de Pax.

Le frangin m’obéit sans rien dire, il attrape par le bras la petite souris qui se dégage d’un geste brusque de son emprise.

Avant de faire demi-tour, elle me lance à la tronche :

— Tous les deux, on n’en a pas fini. Vous serez amené à me voir rapidement et vous ne pourrez pas vous défiler et vous cacher derrière vos copains.

D’un pas vif, je m’approche d’elle et colle mon nez contre le sien. D’une voix dangereuse, je lui assène :

— J’ai pas besoin de me cacher derrière qui que ce soit. Tu me menaces encore une fois et je mettrai tout en œuvre pour que tu sois mutée en Alaska. Après tout, une reine de glace comme toi devrait se plaire sur la banquise. Tu t’y sentiras comme chez toi, ajouté-je, ironique.

Je me marre du couinement outré qu’elle émet. D’un mouvement de tête en direction de Pax, je lui lance le signal qu’il peut la faire dégager. Sans lui adresser de regard, je rentre dans le club. *Vivement que la journée se termine !*

---

1. Fédéraux.

2. Bikers Against Child Abuse (Association de bikers venant en aide aux enfants maltraités).

OceanofPDF.com

5

Brandon

Pendant la courte durée du trajet jusqu'au parking, Hayley ne me quitte pas d'une semelle. Son bras enlace ma taille alors qu'elle m'assomme d'un babillage incessant, comme pour rattraper le temps perdu. Jace grogne derrière nous.

— Mon ange, tu pourrais éviter de te coller à lui ? On dirait une moule accrochée à son rocher.

Elle jette un coup d'œil rapide par-dessus son épaule et lui lance, railleuse :

— Bakers, j'ai déjà ton gilet sur le dos, n'importe quel idiot sait que je t'appartiens. Arrête de vouloir marquer ton territoire à tout bout de champ. C'est Brandon, il faudra que tu t'y fasses ! Celui qui arrivera à me séparer de lui n'est pas encore né, alors cesse de ronchonner.

Pour toute réponse, Jace émet un autre grognement qui me fait marrer. Ma Glitter Girl a vraiment gagné en assurance, ces derniers mois.

Hayley reprend à mon intention :

— Tu verras, l'appart que Pops nous a dégoté est une tuerie. Chacun a sa chambre, on a deux salles de bain, une terrasse et, summum du luxe, un parking. Plus besoin de tourner pendant des heures pour se garer.

Hayley n’en a pas conscience, mais toutes les informations qu’elle me refile d’un seul coup me donnent le vertige et me rappellent que je me suis sacrément éloigné durant cet été. Je regrette de ne pas l’avoir écoutée quand elle m’a appelé pour me fournir tous les détails concernant cette histoire de colocation, mais elle appelait le mauvais jour. J’avais passé une sale nuit, pire que d’habitude, et j’avais un mal de crâne qui ne me quittait pas depuis mon réveil.

Durant l’été, Beverly et elle se sont démenées pour faire céder Pops. Il voulait que sa fille reste chez lui à cause du risque de représailles des Hell’s Eagles. Et concernant Hayley, il suffit d’observer l’homme de Cro-Magnon derrière nous pour deviner qu’il aurait préféré qu’elle s’installe dans son studio.

— Il y aura qui dans l’appart ? demandé-je à ma meilleure amie, curieux.

— Toute la bande : Beverly, Cam, June, toi et moi.

— June aussi ?

Jace se marre. Il intervient dans notre conversation :

— Ouais ! Et je peux te garantir qu’elle s’est bien reposée durant les vacances. Niveau débit de conneries, cette nana est un cataclysme.

— Bakers… Hayley le reprend.

— Quoi ? C’est la stricte vérité. Tu veux qu’on reparle de la scène d’hier soir ?

Amusé, je me tourne vers Hayley pour plus d’explications. Elle grimace et finit par admettre :

— Bon, d’accord. June était en super forme. Mais vous êtes vaches avec elle, c’est une fille en or.

— Je ne dis pas le contraire, mon ange. C’est juste qu’il faut un temps d’adaptation pour la supporter.

— Je suppose que tu seras de la partie toi aussi ? questionné-je Jace.

— Ouaip ! Quand je serai dans le coin dans la semaine, du moins. Et le week-end, Hayley viendra chez moi.

Nous arrivons enfin à la hauteur du véhicule. Mes pieds sont incapables de faire un pas de plus, comme s'ils étaient cimentés au sol. Je dois être livide, car Hayley décèle mon malaise.

— Brandon ? m'interroge-t-elle, inquiète.

Je ne peux pas monter dans cette voiture, c'est au-dessus de mes forces. *Ils ont pris un putain de van !* Le même modèle que celui de Garrett.

Jace étouffe un juron. A-t-il deviné ce qui se trame dans mon cerveau ? D'une voix parfaitement calme, il s'adresse à Hayley.

— Mon ange, grimpe à l'arrière. Brandon va m'aider à charger sa valise.

Suspicieuse, elle fixe mon unique bagage.

— Mais…

— S'il te plaît, Hayley.

Le fait qu'il l'appelle par son prénom doit éveiller quelque chose en elle, car elle n'insiste pas et obtempère.

— Brandon.

La voix de Jace me sort de ma léthargie. J'arrache mon regard du van et me tourne dans sa direction.

— Tu vas pouvoir gérer ?

— Je…

Je suis incapable d'émettre une seule phrase. Les mots restent coincés dans ma gorge. Sentant mon angoisse, il ajoute :

— Tu vas monter à l'avant, tu verras la route. Si tu as besoin, tu pourras ouvrir la fenêtre. À la moindre trace de panique, tu me fais signe et je m'arrête sur le bas-côté.

Plutôt que de lui répondre, je demande :

— Comment as-tu deviné ?

D’un mouvement du menton, il me désigne l’arrière du véhicule, soit l’endroit où s’est installée Hayley.

— Elle te semble forte maintenant, mais on a traversé pas mal d’épreuves durant ton absence. Elle n’en montre rien, pourtant elle s’inquiète pour toi. Elle appréhendait vos retrouvailles, elle t’a senti distant cet été, ajoute-t-il sur un ton de reproche.

J’opine du chef sans rien dire, ça ne le concerne pas. J’inspire un bon coup pour puiser un peu de courage en moi et souffle :

— Ça va le faire.

— Bien. File-moi ta valise et grimpe, dans ce cas.

Mes pieds semblent peser une tonne alors que je me dirige vers l’avant du véhicule. Une sueur glacée remonte le long de mon dos. Sans que je puisse les empêcher, des images de cette nuit de cauchemar viennent emplir mon esprit. Ma main entre en contact avec la poignée froide du van et je me retrouve tiré en arrière, vers le passé. Je ressens la douleur contre ma tempe, mon corps s’affaisser contre le sol. Mais à l’instant où la panique m’envahit, la douce voix d’Hayley me ramène au présent :

— Tout va bien, Brandon. Tu es en sécurité.

Ma vue, qui était devenue floue, s’éclaircit. Le visage serein d’Hayley apparaît devant moi. J’accroche son regard et m’y cramponne autant que je le peux. Avec des intonations apaisantes, elle me rassure :

— Tu ne risques rien. J’ai surmonté cette angoisse, tu y parviendras toi aussi. Une petite victoire à la fois !

Ses dernières paroles m’aident et la peur reflue jusqu’à disparaître quasi intégralement. Seul un léger malaise persiste, mais je peux dépasser cette sensation, je m’en sens capable.

J’adresse un sourire crispé à ma meilleure amie pour lui montrer que je suis revenu et grimpe dans le véhicule.

Une fois installé, j’expire tout l’air emprisonné dans mes poumons, je n’avais pas pris conscience que je retenais mon souffle. Hayley pose une

main légère sur mon épaule et me la presse doucement. Nos regards se croisent dans le rétroviseur, elle affiche un sourire victorieux. Je mime la même expression. J’ai réussi. Je viens de remporter une manche contre mes angoisses. Mais je ne m’illusionne pas, cette victoire est si ténue qu’une simple brise pourrait la balayer.

OceanofPDF.com

6

Pops

Jace vient de rentrer de l’aéroport. Avant qu’il s’engouffre dans la salle pour qu’on puisse commencer la réunion, je l’interpelle :

— Ça s’est bien passé à l’aéroport ?

— On a récupéré Brandon et je l’ai déposé à l’appart avec Hayley.

— T’as été filé ?

— Ouais, mais j’ai géré. J’ai laissé le Fed me suivre comme si je ne l’avais pas vu.

— Ok. Et le gamin ?

Jace hausse les épaules, d’un air désinvolte.

— Je dirais qu’il a encore des séquelles.

— Donnons-lui du temps. C’est un gosse qui a du plomb dans la cervelle, il va s’en sortir.

— Je l’espère. Hayley se fait assez de soucis comme ça, je ne veux pas qu’elle s’inquiète plus que de raison.

Jace a toujours été protecteur envers Hayley, mais depuis qu’elle est devenue sa régulière, il l’est encore plus.

— Une merde à la fois. C’est l’heure de la messe.

Avec tout ce qui nous tombe sur la tête, cette réunion va durer des plombes. Quand Hayley et Brandon se sont fait kidnapper par les Hell's Eagles qui avaient rallié le beau-père de celle-ci, on a dû réagir au plus vite pour assurer leur survie. La solution la plus rapide qui s'offrait à nous était de faire jouer nos relations parmi les flics véreux. C'était un coup de poker, en plus du risque de perdre les gamins, on aurait pu se retrouver au trou. On a eu de la chance, on est parvenus à passer à travers les mailles du filet, mais les fédéraux ne sont pas si cons et cette histoire a braqué les projecteurs sur notre club. Si on a réussi à les contenir jusqu'à présent, ils sentent bien qu'il y a du lourd à déterrer sur cette affaire. Résultat, ils nous talonnent de près. On va devoir jouer serré, si on veut limiter les dommages collatéraux quand l'heure de notre vengeance aura sonné contre les Eagles. Dans cette partie de cache-cache, des frères pourraient tomber.

Avec un soupir, je me recule sur ma chaise et survole l'assemblée du regard avant d'ouvrir la séance.

— Ok, les gars. À l'ordre du jour, on a un paquet de trucs à voir. On va commencer par Tiger et sa relation avec les Hell's Eagles.

Ce club regroupe un vivier de cafards. Ils mangent à tous les râteliers : prostitution, blanchiment d'argent, trafic de drogue et d'armes… En comparaison, les Black Riders sont des enfants de chœur.

Notre rivalité remonte à loin, mais nous faisons actuellement face à une situation inédite. Tiger, le président de notre chapitre du Montana, a voulu se la jouer solo et a essayé de nous doubler en nous piquant du fric. Notre mise au point ne lui a pas plu, et au lieu de faire profil bas, il s'est allié aux Hell's Eagles. La situation a bien failli tourner en sa faveur quand un des Eagles a fait la connaissance du beau-père d'Hayley en prison. De fil en aiguille, ils ont compris qu'ils détenaient un moyen de pression sur nous et se sont alliés pour nous tomber dessus. *Putain de destinée !*

L’heure de la vengeance a sonné pour nous. La première étape de notre plan est de retrouver Tiger et d’en faire un exemple auprès de nos alliés qui seraient tentés de retourner leur veste. On doit montrer qu’on ne nous baise pas sans conséquence.

— On en est où avec Tiger ? Des infos sur sa planque ? demandé-je aux gars.

— Pas pour l’instant, réplique Splinter. Ce type est un véritable fantôme.

Il a raison, depuis qu’on a commencé les recherches, aucune de nos pistes ne nous a conduits jusqu’à lui. Tant qu’on ignore où il se trouve, on ne peut pas avancer. On est sur le fil du rasoir et on n’a pas intérêt à se planter.

— Pas pour longtemps. Il est comme tous les rats, il va finir par sortir de son trou un jour ou l’autre, ajoute Sandman.

— Il faudrait mettre un peu d’eau dans le navire pour qu’il mette le nez dehors. Ça simplifierait les choses, ricane Jace.

— Ouais, sauf que le timing ne joue pas en notre faveur. Nos autres chapitres sont pressés d’en découdre et tout le monde nous mate au microscope.

— Pax a raison, on manque de temps, j’admets.

Pax est l’un des premiers nomades à avoir rappliqué quand les bruits ont circulé qu’on était en conflit avec les Eagles. Ce type a toujours aimé son indépendance, il nous est fidèle et je suis bien content de l’avoir près de nous en ce moment.

— Des idées sur qui pourrait nous rencarder ? relancé-je.

— J’enquête sur son entourage. Les frangins du Montana ont placé son ex sous surveillance. Il a un gosse et il y tient comme à la prunelle de ses yeux, m’informe Splinter.

— On pourrait utiliser le petit comme appât. Un jour ou l’autre, il sera tenté d’aller le voir, enchaîne Sandman.

Malgré ma réticence, cette piste pourrait nous être utile.

— Ça ne me plaît pas de mettre le môme dans l'équation, il n'y est pour rien si son père est un abruti fini. Et ça n'a jamais fait partie de notre politique de nous attaquer aux gamins.

Pax secoue la tête et prend la parole.

— Sans nous en prendre au gamin, on fait en sorte qu'ils disparaissent discrètement avec sa mère le temps de monter un plan. Il ne l'a jamais caché, il tient à son gosse. Les Eagles doivent être au courant, eux aussi. Son ex est encore sous notre protection, mais le risque est grand pour qu'ils l'utilisent afin de maintenir Tiger sous leur joug. Il faut qu'on garde ça en tête. Et de leur côté, ça ne leur causera aucun remords de s'attaquer à des innocents, ils l'ont prouvé plus d'une fois.

— Développe. Tu penses à quoi ?

— On éloigne le petit et sa mère et on leur demande de ne contacter personne. On peut placer quelqu'un de chez nous pour les surveiller et les protéger. Une fois qu'ils sont en sécurité, on fait courir le bruit que le gosse est à l'hosto.

Spider siffle entre ses dents.

— Il va sentir qu'il y a anguille sous roche.

— C'est là où il faut miser sur son instinct paternel et espérer que celui-ci est plus développé que son instinct de survie, rétorque Pax.

Ce piège est trop gros, mais au point où on en est, c'est toujours mieux que rien.

— On a des contacts parmi les toubibs de la ville ?

— Je vais demander à Cook, mais je pense que oui, intervient Splinter.

Je finis par acquiescer et Pax détaille son idée :

— On fait en sorte que le doc ébruite que le gosse est hospitalisé. Pour la raison, il prend ce qu'il veut : appendicite, accident de voiture ou une autre connerie du genre. On s'arrange pour que le tuyau tombe dans l'oreille d'un de nos indics qui auraient tendance à jouer sur tous les fronts.

C’est bien connu, entre eux, ils déblatèrent comme des commères. À un moment donné, l’histoire va bien finir par remonter jusqu’à Tiger. Quand il se pointe à l’hosto, ou dans la ville, on s’organise pour le choper. Ensuite, on fait ce qu’on a à faire avec lui.

C’est pas con. C’est quitte ou double, mais ça pourrait marcher.

Je balaie l’assemblée du regard et informe mes frères :

— On va le tenter. Splinter et Jace, vous viendrez avec moi au Montana.

— On dit quoi à son ex ? L’école a repris, pas sûr qu’elle accepte que le gosse manque les cours, me questionne Jace.

— On sait parfaitement se montrer convaincants et, si on lui explique qu’elle pourrait être en danger, elle va faire ce qu’on lui demande. Au pire, on n’aura qu’à forcer un peu la dose pour l’inquiéter suffisamment.

— Ok. Tu veux qu’on parte quand ?

— Tenez-moi au courant quand vous êtes prêts, on décollera dans la foulée.

— Ça marche.

— Bien, on passe au point suivant : les Eagles. Ça bouge, de leur côté ?

C’est au tour de Spider d’intervenir dans la conversation, je lui avais demandé de les surveiller de près.

— Pour l’instant, c’est calme. Ils font profil bas. En même temps, ils ont pris du plomb dans l’aile, dans l’histoire. La centrale de L.A. est remplie de ces salopards. Certains frangins de chez nous vont être obligés de former des alliances. Ça va être chaud pour eux pendant un certain temps. Bref, les Eagles avaient une longueur d’avance sur nous, mais ils l’ont bouffée, maintenant on est sur un pied d’égalité. Soyons vigilants. Ils doivent eux aussi être en train de vérifier où en sont leurs alliances. Dans pas longtemps, ils vont battre la campagne pour rallier des gars à leur cause.

Spider cale ses avant-bras sur le rebord de la table et rive son regard au mien.

— Le timing est idéal pour contre-attaquer. Si on n'y va pas rapidement, ils auront repris du poil de la bête.

Je secoue la tête en signe de dénégation. J'ai parfaitement conscience que mes hommes sont plus que prêts à en découdre, mais ce n'est pas encore le moment.

— Ils sont trop éparpillés. Si on organise une descente maintenant, on n'aura que la chair à canon et pas les gros poissons. On les garde à l'œil et on en profite pour récolter un maximum d'infos. Quand on aura une idée d'où se cachent les têtes pensantes, on reverra notre copie.

— C'est toi qui décides, Prés'.

— T'as qui en soutien pour la surveillance ? demandé-je à Spider.

— Moi, avec un prospect, intervient Sig.

— Il est fiable ? Il a les tripes ?

— Oui, c'est Mercury, et il n'est jamais seul. Quand j'ai à faire, Sig me remplace, Spider me répond.

— Ok. Il faudrait en trouver un supplémentaire, si on veut éviter que sa tronche soit repérée rapidement.

Sig secoue la tête en soupirant.

— Le souci est qu'en types fiables, on n'a que lui et Dannyboy. Les autres gars sont doués, mais ils sont trop récents dans le club. Ils n'ont pas encore été testés.

J'acquiesce. Il a raison.

— Vois dans les différents chapitres et demande-leur si on peut en prendre de chez eux. De nouveaux visages seront les bienvenus.

— Ok.

— Je pense qu'on a fait le tour sur les Eagles. Vous avez des trucs à ajouter ?

— Non, c'est bon pour moi.

— Alors dernier point de la réunion aujourd'hui.

— Encore ? Putain, la liste s'allonge ! s'exclame Sandman.

— Ouais, celui-ci nous est tombé sur la tronche il y a tout juste deux heures. On va avoir des emmerdes supplémentaires et il va falloir que chacun d'entre nous se tienne à carreau.

— C'est quoi ?

— Logan.

— Merde, il a un problème à l'école ? demande Jace, inquiet.

— Non, ce n'est pas ça. Garcia, le mec des services sociaux qu'on a rincé pour avoir notre tranquillité, a été muté dans un autre service, sa remplaçante a débarqué ce matin.

— Oh ! Le con ! Il était censé nous prévenir au moindre changement.

— Apparemment, il n'a pas compris les règles. D'ailleurs on va se charger de les lui rappeler. Il ne peut pas prendre notre fric et se garder des infos comme celle-là.

— On ne peut pas lui refiler une enveloppe à la nouvelle ?

Je secoue la tête et soupire tout en lui répondant :

— Ça aurait été trop beau, cette garce n'est pas le style à manger de ce pain-là.

— Je confirme, j'étais présent. La nana a eu les couilles de menacer Pops de lui retirer la garde du petit, et devant les frangins, affirme Pax.

— Putain !

— Rencardez-vous sur elle. Utilisez Garcia pour les infos, ça lui permettra de rattraper son coup s'il ne souhaite pas plus d'emmerdes avec nous. Effrayez-le un peu, ça ne lui fera pas de mal et ça nous évitera de futures mauvaises surprises. Je veux connaître le pedigree total de cette nana. Trouvez son point faible, on doit se débarrasser d'elle rapidement.

Splinter se porte volontaire.

— Je m'en charge.

— Parfait ! Par contre, pas un mot au gamin ni à ma fille, je ne souhaite pas les inquiéter. Je pense qu'on a fait le tour pour aujourd'hui.

Alors que je prononce ces dernières paroles, Jace m'interpelle.

— Pops, je voudrais aborder un autre point.

À la lueur rageuse qui illumine son regard, je devine ce qu'il veut me dire. Malgré tout je le questionne :

— Lequel ?

— Garrett. N'oublie pas : je veux le voir crever.

— Je n'ai pas oublié, fils. Je t'ai fait une promesse, je la tiendrai. Ses jours sont déjà comptés.

OceanofPDF.com

7

Brandon

Immense. C’est le premier qualificatif qui me vient pour définir notre nouveau logement.

Hayley referme la porte derrière nous pendant que je fais une rapide inspection des lieux. L’appartement est silencieux, j’en déduis que mes colocataires ne sont pas encore là.

— Où sont les autres ?

— Nous sommes seuls. June est à la fac pour récupérer son emploi du temps. Beverly est chez son père. Elle s’occupe de Logan et ne reviendra que demain.

Elle marque une seconde d’hésitation avant d’ajouter :

— Et Cam est à l’entraînement.

J’engrange les informations tout en détaillant le salon. Savoir que mon ancien équipier est avec l’équipe me fait l’effet d’un coup en plein ventre. Moi aussi, j’aurais dû être avec mes copains sur le terrain ! Hayley m’observe, silencieuse, scrutant la moindre émotion de ma part. Pour détourner son attention, je lui réponds en balayant ce qui m’entoure d’un vaste mouvement de la main :

— C’est le grand luxe, cet appart.

Lorsque mon regard se pose sur le gigantesque écran plat accroché au mur, je constate que ce que je viens de lui dire est encore en deçà de la vérité.

— Oui. Pops et les membres de son club se sont lâchés quand ils ont tout installé.

— À croire que les bikers ne savent pas faire dans la demi-mesure, ajouté-je avec un sourire en coin.

Hayley rit doucement, puis nous restons plongés dans un mutisme qui nous met mal à l'aise tous les deux. Je continue à focaliser mon attention sur la console de jeux, la chaîne hi-fi dernier cri, les gigantesques canapés en cuir noir.

— Tu veux voir ta chambre ?

— Ouais.

Je lui emboîte le pas dans le couloir. Au fur et à mesure de notre progression, elle me détaille ce qui se trouve derrière les portes fermées. Avec soulagement, je constate que ma chambre est la plus en retrait. J'ouvre la porte pour découvrir mon nouveau chez-moi. La pièce est spacieuse et lumineuse, un grand lit trône au centre, des étagères sont disposées le long du mur et, dans un coin, se trouve un bureau.

— Elle est sympa.

— J'espère que tu t'y sentiras à l'aise.

— Il faudrait être crétin pour que ça ne soit pas le cas.

Je pose ma valise près du lit, pendant qu'Hayley s'installe sur celui-ci. Elle croise les jambes et m'observe à travers ses longs cils.

— Je peux te parler honnêtement ?

— Bien sûr ! Il n'y a jamais eu de non-dits entre nous.

Elle reste silencieuse pendant quelques secondes, comme si elle tournait ses phrases dans son esprit. Pendant ce temps, pour masquer mon appréhension, je commence à déballer mes affaires.

— J'ai l'impression de marcher sur des œufs avec toi, c'est bizarre.

Je lui lance un regard par-dessus mon épaule.

— Tu ne devrais pas. Je suis toujours le même.

— Pourtant j'ai l'impression d'avoir affaire à un autre. Où est passé *mon* Brandon ?

Il est mort ! Des tarés ont fait en sorte qu'il ne revienne jamais !

Mes mains se crispent sur les vêtements que je tiens, les images affluent sans que je parvienne à les bloquer. Comme chaque fois qu'on fait référence à la nuit de mon enlèvement, ce que je cherche à enfouir au plus profond de moi resurgit. Le passé et le présent se superposent. Mon esprit quitte ma chambre pour partir dans le refuge des Eagles.

La scène commence toujours de la même manière. Des voix d'hommes, le bruit de pas lourds sur le plancher grinçant, une odeur de cigarette. Je ne parviens pas à analyser la situation ni à comprendre où je me trouve. J'ai mal au cou et une douleur vive me vrille le crâne dès que j'essaie de bouger. Des voix masculines s'élèvent à nouveau, une semble vraiment proche de moi. Des relents d'alcool et de tabac me parviennent.

— Préviens les autres, j'ai comme l'impression que notre invité se réveille.

Je n'ai pas souvenir de m'être endormi. J'ai beau fouiller dans ma mémoire, c'est une page blanche. Suis-je à une soirée ? *Si c'est le cas, j'ai encore dû trop forcer sur la boisson, ce qui pourrait expliquer pourquoi j'ai du mal à ouvrir les yeux. J'ai l'impression que mon cerveau m'empêche de le faire pour une raison que je ne comprends pas. Je bouge un peu et un gémissement emplit la pièce. Je mets plusieurs secondes à réaliser que je suis responsable de ce bruit. Mes élancements à la tête sont de plus en plus puissants, je serre les dents pour contenir la douleur.*

Une porte s'ouvre et une voix d'homme retentit. Celle-ci, contrairement aux deux autres, je la reconnais. Tous les morceaux du puzzle s'assemblent.

C'est impossible. Il n'a pas pu nous retrouver !

Les souvenirs affluents : je me revois sur le parking de ma résidence, je ressens à nouveau le coup porté contre ma tempe, je me rappelle le visage de Garrett au-dessus du mien.

L'angoisse surpasse la douleur et me pousse à soulever les paupières. Le beau-père d'Hayley se tient face à moi, le regard encore plus fou que par le passé.

Je me débats sur ma chaise, et je réalise que mes mains sont attachées dans mon dos. Dans ma panique, je ne ressens même pas la morsure de la corde qui pénètre ma chair.

— Brandon, tout va bien ? Tu restes silencieux.

La voix d'Hayley me fait revenir à l'instant présent.

— Il faudra me laisser un peu de temps, Glitter Girl. Ce qui nous est arrivé a brouillé mes repères, lui réponds-je tout doucement en rangeant mes pulls sur une des étagères de l'armoire.

— Je suis égoïste.

Sa réflexion me pousse à me retourner vers elle. Son regard se rive immédiatement au mien, comme autrefois, lorsqu'elle avait besoin d'une bouée de sauvetage.

— Ne dis pas ça, tu ne l'as jamais été.

— Si. Je persiste à vouloir m'appuyer sur toi alors que c'est ton tour.

— Tout va bien, je gère.

J'essaie de mettre toute la conviction que je peux dans ces paroles pour tenter de la rassurer, mais, sans surprise, son visage exprime le doute.

— Tu me le promets ?

— Oui. Et toi ?

— Comment ça, et moi ?

— Tu t'en sors ?

— Oui. J'ai la chance d'avoir Jace, et puis, tu es de retour ! Je sais que je peux compter sur vous. Jace a été présent durant tout l'été, il m'a énormément aidée.

Je grogne intérieurement. Avant, c'est moi qui l'aidais, désormais, elle n'a plus besoin de moi. Pour la première fois, je me sens seul. D'une certaine manière, Hayley a pris ses distances. Je ne serai plus celui vers qui elle se tourne instinctivement.

— J'en suis heureux pour toi.

— Brandon… Tu sais que je suis là pour toi. Toujours.

— Toujours.

— Et tu peux compter sur les autres aussi. Ils ne demandent qu'un signe de ta part… Alors ne leur ferme pas la porte. Ils ne savent pas sur quel pied danser depuis ton départ, mais ils tiennent à toi. Ce n'est peut-être pas le meilleur moment pour te le dire, mais tu as dressé des barrières autour de toi que même moi j'ai du mal à franchir. Sauf que je te connais, je ne te lâcherai pas !

Ses paroles me transpercent. Incapable de lui répondre, je m'approche d'elle et l'enlace. À travers mon étreinte, j'essaie de lui faire ressentir à la fois tout le bien qu'elle me procure et toute ma souffrance.

Une douleur qui m'est devenue familière surgit à cet instant. Mon cerveau est transpercé par une multitude d'aiguilles. Le médecin qui me suit m'a informé que ces douleurs disparaîtront avec le temps, je suis dubitatif, je n'en vois pas la fin.

Je me dégage de notre étreinte et me dirige vers mon sac, à la recherche de mes antalgiques. Je décide de forcer sur la dose car, vu la pression exercée sur mon crâne, cette migraine s'annonce carabinée. J'avale deux cachets rapidement, sous le regard perçant d'Hayley.

Quand je glisse la boîte de médocs dans le tiroir de ma table de nuit, elle me demande :

— Tu en prends souvent ?

— Seulement quand la douleur devient insupportable.

— Que dit le médecin ?

— Qu’il faut que je sois patient. Il a comparé mon état à celui d’un boxeur qui a reçu trop de coups sur la tête. Je dois rester inactif pendant plusieurs mois avant de me remettre au sport, du moins ceux que mon genou me permettra de pratiquer.

— Brandon, je…

— Ne t’excuse pas, Hayley, la coupé-je. Tu n’y es pour rien !

— Bien sûr que si… Ce qui t’est arrivé est ma faute, insiste-t-elle.

— Non, c’est la faute de ton beau-père !

— Je regrette de t’avoir demandé de venir avec moi à L.A. Si tu ne m’avais pas suivie, rien de tout cela ne se serait produit.

Des larmes ourlent ses cils, elle se pince les lèvres, je sens qu’elle se retient de pleurer. Je m’approche d’elle, l’oblige à se lever du lit et l’encercle dans mes bras.

— Tu n’y es pour rien. Si je t’ai suivie jusqu’en Californie, c’est parce que je l’ai voulu.

Je martèle chacun de mes mots pour faire entrer dans sa jolie petite tête qu’elle ne doit pas avoir de remords. Même si parfois mon cerveau me joue des tours et me fait lui en vouloir, à cet instant précis je pense sincèrement les paroles que je prononce. L’unique fautif de l’histoire est Garrett. Nous sommes tous les deux des victimes et devons affronter cette nouvelle situation avec nos fêlures pour nous reconstruire.

OceanofPDF.com

8

Pops

— Pops, y’a du monde pour toi ! me lance Spider depuis le seuil de la porte de mon bureau.

— Je suis là pour personne, j’ai besoin de souffler un peu.

— Pas sûr que tu puisses couper à cette visite.

— Des emmerdes ? lui demandé-je, inquiet.

Il esquisse un rictus et, à la lueur moqueuse de son regard, une petite voix intérieure m’informe que sa réponse ne va pas me mettre en joie.

— Pas vraiment. Si je te dis que ta gosse vient de débarquer avec Logan, tu le prends comment ?

— Bordel ! Elle n’en fait vraiment qu’à sa tête ! Je l’ai pourtant prévenue de ne pas foutre les pieds au club sans m’avertir au préalable. C’était la condition pour que je l’autorise à se pointer ici.

Une tête blonde surgit derrière Spider et la voix narquoise de ma fille s’élève :

— Sauf que cette condition tombe à l’eau dès l’instant où tu ne rentres pas à la maison le soir. De plus, tu n’as répondu à aucun de mes messages. Si tu avais vérifié ton téléphone, tu aurais su que je t’informais de notre

visite. Mais moi aussi je suis contente de te voir, Papounet, poursuit-elle d'un ton enjôleur.

— Princesse, appelle-moi encore une fois comme ça, et je te déshérite.

Cette diablesse se marre et contourne le bureau pour venir m'enlacer. Alors qu'elle me claque un baiser sonore sur la joue, elle en profite pour me chuchoter à voix basse.

— Logan s'inquiétait de ne pas avoir de tes nouvelles.

Je grimace. Le petit a développé une sorte d'angoisse de l'abandon, je dois l'avertir du moindre de mes faits et gestes, autrement il a peur que je le quitte. J'ai merdé sur ce coup et ma fille me le rappelle gentiment.

Logan se tient sur le seuil, près de Spider, la mine inquiète. Il est au courant de la règle de ne pas se pointer au club. Contrairement à ma môme, lui a l'air de s'en soucier et redoute ma réaction.

— Alors fiston, tu ne viens pas me dire bonjour ?

Le petit n'attendait que ça. Beverly s'écarte de moi pour lui laisser la place. Je recule mon fauteuil et le gosse me grimpe sur les genoux. Ses bras m'enlacent le cou, je rabats les miens autour de lui.

— Tu vois, je ne suis pas parti.

— J'avais peur.

— Fils, je t'ai fait une promesse, je reste avec toi.

— Oui, mais hier soir t'es pas rentré à la maison.

— Euh… Ouais, j'avais pas mal de choses à faire. J'étais trop crevé pour faire la route.

— Tu pourrais nous prévenir, on avait préparé des trucs à manger pour toi.

À cette information, je lève les yeux au ciel et m'exclame :

— Si c'est encore vos saloperies de légumes vapeur, j'ai bien fait de ne pas me pointer.

— Papa ! s'exclame ma fille.

— Bev, je ne suis pas un putain de lapin, soufflé-je sur un ton excédé.

Pas du tout déstabilisée par mon énervement, elle poursuit avec un air buté plaqué sur le visage :

— Peut-être, mais en attendant tu dois faire attention à ta santé. Tes dernières analyses n'étaient pas formidables. On t'a apporté de quoi grignoter.

Elle me place un sachet sous le nez puis entraîne Logan à sa suite. Tous les deux s'installent confortablement sur le canapé et déballent leur nourriture. Quand je les vois sortir des hamburgers et des frites, je me dis qu'avec un peu de chance j'aurai droit au même traitement. Je lorgne dans le sac qui m'est destiné. Le gras ne sera pas de la fête. Une putain de salade me nargue. Je glisse un regard noir à ma gosse qui me sourit de toutes ses dents et croque dans son sandwich qui dégouline de partout. La peste.

Elle avale sa bouchée puis, d'un air innocent, me demande :

— Comment va Emmy ?

Il y a quelques mois, elle ne m'aurait jamais posé cette question. Mais depuis l'enlèvement de Brandon et d'Hayley, les choses ont évolué. La vie peut nous filer de grandes claques dans la gueule mais aussi nous apporter de sacrés trésors. Au cours de mon existence j'ai appris que, même dans le pire, on peut toujours trouver quelque chose de bon. Et tout ce grabuge m'aura au moins permis de renforcer ma relation avec ma fille.

Un jour, alors que nous prenions un repas ensemble, elle m'a demandé si je voyais quelqu'un. Sur le moment, ça m'a fait bizarre de discuter de ça avec elle, comme si les rôles s'inversaient. Je lui ai parlé d'Emmy, sans passer par quatre chemins. Je ne voulais pas qu'elle croie que j'avais refait ma vie avec quelqu'un. Elle l'a parfaitement compris et a même semblé presque contente. J'ai réalisé ce jour-là que ma petite fille était devenue adulte et comprenait beaucoup plus de choses que ce que je pouvais penser.

De ma fourchette, je joue avec les tomates et les grains de maïs de ma salade. *Merde, il y a vraiment des gens qui bouffent ces trucs ?*

— Elle s’est barrée, finis-je par répondre.

— C’est qui Emmy ? intervient Logan.

— Personne, une nana, marmonné-je.

— C’est ton amoureuse ?

Je lève mon regard vers le petit.

— Non, Logan. Je n’ai pas d’amoureuse.

Nom de Dieu, faites entrer ma fille dans une pièce, et bonjour les prises de tête !

— Tu devrais. Ce serait cool d’avoir une vraie maman.

Certainement pas ! Ce n’est pas le moment pour me coller une régulière dans les pattes.

Je repousse ma salade et expire lentement.

— Vous me suffisez tous les deux.

Dès que les gosses se barrent d’ici, j’envoie un prospect dans le premier fast-food qu’il trouvera en chemin.

— D’accord.

J’ai de la chance, Logan n’insiste pas, il est encore trop petit pour m’emmerder avec cette idée. Quant à ma fille, c’est une tout autre histoire, elle ne va pas lâcher l’affaire.

— Papa…

— Pas aujourd’hui, Bev. Je ne suis pas d’humeur, la coupé-je d’une voix sèche.

Je ne voulais pas lui parler sur ce ton, mais elle doit comprendre où sont mes limites.

— Comme tu veux.

— T’as fait un tour à l’appart ? lui demandé-je pour changer de sujet.

— Pas encore. J’irai demain. Je préfère rester à la maison, ce soir.

Elle semble vouloir ajouter un truc et je la sens hésitante.

— Qu’est-ce que tu ne me dis pas, Princesse ?

— Rien. C’est juste que j’appréhende de revoir Brandon. Il a été plutôt silencieux durant tout l’été et j’ignore quel accueil il va me réserver.

— Vous en êtes où, tous les deux ?

— Je n’en ai aucune idée.

— Jace dit que Brandon n’a pas tout réglé de son côté. Laisse-lui le temps de gérer ce qu’il a dans la tête.

— Et s’il n’y arrive pas ? me demande-t-elle d’une petite voix.

— Dans ce cas, il est idiot et tu passeras à autre chose sans remords !

À sa mine renfrognée, je devine que mes paroles lui déplaisent, mais elle doit entendre la vérité. Après tout, elle n’a que vingt et un ans, elle en connaîtra d’autres, des types.

Intérieurement, je lève les yeux au ciel et interpelle mon ex, là-haut. Cette garce doit bien se marrer de me voir pédaler dans la semoule avec ma gosse et ses peines de cœur. Je suis passé de l’âge où elle jouait à la poupée à celui où elle me demande des conseils sur les mecs. J’ai peur de me l’avouer, mais je suis dépassé. Au moins, avec Logan, je n’aurai pas ce problème, quelques tours en moto, une boîte de capotes pour qu’il évite de nous ramener une nana enceinte et on n’en parle plus.

— Logan, je crois que j’ai posé les cookies sur le bar. Tu veux bien aller les chercher ? lui demande Bev.

— Ouais.

Nous observons le gamin trottiner jusqu’à la sortie et, une fois la porte fermée, ma fille reprend la parole :

— Tu n’as pas oublié la fête d’anniversaire ?

— Non. Mais je te laisse l’organiser, je n’ai pas le temps, en ce moment.

— Des ennuis ?

— La routine. Je vais être amené à bouger un peu. Tu pourras t’occuper de Logan ?

— Pas de problème.

— Si t’as besoin d’aide, appelle Charlène, c’est la régulière de Sandman, elle a toute ma confiance. Elle pourra le gérer quand tu seras en cours.

— Ça marche. Concernant la fête de Logan, tu me donnes vraiment carte blanche ?

La voix rieuse de ma fille me pousse à lever les yeux vers elle :

— Bev… Ne me fais pas regretter de te laisser l’organiser.

— Pourquoi tu le regretterais ? rétorque-t-elle avec un faux air innocent.

— Arrange-toi pour que le club ne ressemble pas à un rassemblement d’ados prépubères.

— Vu le taux de testostérone que dégagent les types qui traînent par ici, il faudrait que j’aie la main lourde pour ça.

Je ris doucement. Depuis qu’elle est revenue dans ma vie, chaque jour est une découverte et je m’efforce de m’adapter au mieux, même si certains jours sont plus difficiles que d’autres.

— C’est pas faux. Pour la bouffe et l’alcool, prévois du rabe, certains gars vont se joindre à la fête en cours de route.

— Des gars d’autres clubs, tu veux dire ? Pourquoi ?

— Ne pose pas de questions ! Ça concerne le club.

Ce que je ne dis pas à ma fille, c’est que j’envisage de profiter de l’anniversaire de Logan où tous mes frangins seront réunis pour faire venir nos alliés et m’assurer de leur fiabilité. Cette fête est idéale pour ne pas éveiller les soupçons des fédéraux.

— Ok. Bon, mis à part tes hommes avec leurs régulières et leurs gosses, je pense qu’on devrait inviter mes colocataires et les enfants du centre. Ça fera moins rassemblement de bikers et Logan sera content. Par contre, je ne suis pas certaine que les parents de l’école accepteront d’amener leurs enfants ici. À mon avis, ils vont flipper.

— T’en fais pas pour ça. La plupart de ses copains sont ceux du centre ou les gosses des frangins.

— Si tu le dis. Donc tu me laisses vraiment décorer le club pour Logan ?

— Tu m'inquiètes, Princesse.

— Rassure-toi, je n'envisage pas d'accrocher des licornes aux murs.

— Il ne manquerait plus que ça !

— Je pensais louer des jeux gonflables et les faire installer dans l'arrière-cour. On pourrait ajouter quelques banderoles et…

— Ça me va, dis-je en coupant court à ses idées. Pour le fric, t'as du liquide dans le tiroir de mon bureau. Tu prends ce que tu veux.

— C'est peut-être le moment pour moi d'aller renouveler ma garde-robe.

Je hausse les épaules, indifférent à son défi.

— Si t'en as besoin, fais-toi plaisir.

— Tu as conscience que tu ne te comportes pas comme un père normal ?

— Pourquoi donc ?

— Un père normal se mettrait à crier en me disant que j'ai suffisamment de fringues dans mon placard, et que je ne dois pas gaspiller l'argent.

— Ouais, sauf que ton paternel est tout sauf normal…

— Et c'est plutôt cool !

Nous échangeons un regard complice. Sur ce point, je ne peux être que d'accord avec elle. C'est plutôt cool d'être son père.

Sans prendre la peine de frapper, Jace se pointe à son tour dans le bureau. *Cet endroit est un véritable moulin à vent ma parole !* Il ne manquait plus que lui pour compléter cette réunion de famille.

Son visage se fend d'un sourire quand il aperçoit ma fille :

— Hey, petite sœur, ça fait un bail. Ton père t'autorise à ramener tes fesses dans son club ? Prés', tu te ramollis, ajoute-t-il à mon intention.

— Jace, si tu débarques ici uniquement pour me faire chier, tu peux prendre la porte.

— Pas du tout. Je viens pour profiter de cette gentille réunion de famille. Ça me manque, tout ça : toi, Beverly et moi. Il ne manque plus que Logan pour compléter notre tableau de la famille parfaite.

Il approche de mon bureau de son pas nonchalant, son regard se pose sur ma salade abandonnée et, sans prendre la peine de me demander, il enfourne une bouchée.

Il hausse un sourcil interrogateur et m'interpelle :

— Y'a un truc que j'ignore et que t'aurais dû nous dire ?

— Comment ça ?

— Tu te mets au vert ? me lance-t-il en pointant la salade.

— Une lubie de Bev, soufflé-je, exaspéré.

Jace se retourne alors vers elle pour plus de précisions :

— Il a eu de mauvais résultats pour son cholestérol, lui explique-t-elle.

Il opine du chef sans prononcer le moindre mot. Quand Jace ne dit rien alors qu'il a des cartouches en main pour assommer un type, c'est pas bon signe pour ce dernier.

Tranquillement, il se dirige vers ma fille et, d'un mouvement du menton, il lui montre sa barquette de frites à moitié pleine.

— T'as fini avec ?

— Ouais. Je n'ai plus faim. Vas-y, sers-toi.

— Merci, petite sœur. J'ai une de ces dalles !

Il embarque la nourriture avec lui et revient vers moi. Cette odeur de friture est une torture. Je suis prêt à dégainer mon flingue pour qu'il me refile ces saloperies. À son air, je devine qu'il lit dans mes pensées. Il affiche un sourire niais et ce petit con s'installe juste en face de moi et me nargue en s'empiffrant d'une grosse poignée. Son soupir d'extase est la goutte d'eau. D'une voix menaçante, j'articule, les dents serrées :

— Jace, ce n'est pas parce que Bev est dans la pièce que tu ne risques rien.

— Je teste ta capacité à la résistance.

— Dans ce cas, dis-toi que je viens d'atteindre ma limite.

L'arrivée de Logan me délivre de la connerie que s'apprêtait à balancer Jace. Je les observe tous les trois, comme un père fier de sa progéniture et de ce qu'il a accompli. Quand je repense à mon passé, je me dis que le gamin de la rue que j'étais a parcouru un sacré chemin.

Dans cette pièce, seule Beverly est de mon sang, néanmoins je ne fais aucune différence avec les deux autres. Lorsque j'ai accueilli Jace, il avait à peine quatorze ans, c'était un animal sauvage comme j'en ai rarement vu. Il m'a fait devenir fou à l'adolescence, un véritable chien enragé. Encore aujourd'hui, je me demande comment je suis parvenu à le garder dans le droit chemin. En l'observant se chamailler avec Logan, je me dis que j'ai fait du bon boulot avec lui. Même si nous sommes des hors-la-loi, il a la tête sur les épaules et surtout il respecte un vrai code d'honneur. Logan est depuis peu à la maison et il est plus facile à apprivoiser.

La visite de l'assistante sociale ce matin s'insinue dans mon esprit. Pour ce petit, je pourrais soulever des montagnes. Et mon instinct me souffle que je devrais me préparer à y faire face.

Mon seul regret est de ne pas avoir vécu auprès de ma fille pendant dix ans. Je ne l'ai pas vue traverser certaines étapes de sa vie. Je n'étais pas présent le jour où elle s'est fait opérer des amygdales ou quand elle s'est cassé le bras en chutant du haut d'un arbre alors qu'elle voulait vérifier dans un nid s'il y avait des œufs.

La scène qui se joue devant moi me fait sourire : Jace envisage l'assiette de gâteaux dans les mains de Logan, celui-ci réussit à le contourner sans se faire prendre et se précipite vers moi. Je le rattrape de justesse avant que tout ne s'étale par terre.

Le petit grimpe sur mes genoux, le visage rougi du fait de sa course-poursuite :

— C'est pour toi.

J’en choisis un dans l’assiette et le goûte pour lui faire plaisir. *Bordel, c’est infect !*

Avec difficulté, je déglutis. Narquoise, Beverly s’approche de moi et me demande :

— Tu aimes ?

— Il y a quoi dedans ? rétorqué-je, suspicieux.

— On les a préparés avec du tofu.

Cet abruti de Jace se marre. Il ouvre la bouche pour sortir une connerie, mais je lui jette un regard incendiaire pour qu’il la boucle. Il capte le message et hausse les épaules. Il s’adresse à Beverly et Logan :

— Je vois que vous gérez la situation avec lui. Je file, Hayley m’attend.

— Ok.

Ma fille et Logan restent encore un petit moment dans mon bureau. Tant qu’ils sont présents dans les locaux, j’ai l’impression d’être un père normal. Je ne suis plus un président de club, juste un homme qui doit s’occuper de ses gosses. Toutes les emmerdes de ces derniers jours s’effacent de mon esprit. Ces deux mômes sont une bouffée d’air frais dans l’air vicié que je respire depuis pas mal d’années. Grâce à eux, je parviens à garder l’équilibre. Dans mes instants de doute, je fais appel aux moments que je partage avec eux. Ils me permettent de me souvenir pourquoi je me bats et pourquoi je dois continuer à le faire. Je donnerais ma vie pour eux.

OceanofPDF.com

9

Brandon

Une fois Hayley partie de la chambre, je finis de déballer mes affaires. La douleur qui me comprimait la tête s'est transformée en lancinement, j'y suis habitué. J'ai l'impression que les murs se rapprochent de moi. J'allume la chaîne hi-fi pour faire refluer cette sensation d'étouffement. Alors que j'essaie de contrôler mon souffle, des souvenirs s'imposent à moi.

*
* *

— Encore un effort, Brandon. Vous y êtes presque !

— Je vous parie que, d'ici un mois, il sera fin prêt pour le marathon de New York !

— Tu n'es pas objective, Beverly.

Comme à chacune de mes séances de rééducation, Beverly est là. Elle est assise à sa place habituelle, sur la petite table située en dessous de la fenêtre, les jambes en mouvement dans les airs. Beverly est incapable de rester tranquille trente secondes, il faut toujours qu'elle soit en action.

— La seule personne qui n'est pas objective sur ce coup-là, c'est toi, me rétorque-t-elle.

— Je suis entièrement d'accord avec Beverly, ajoute Garry.

Garry est mon kiné, depuis trois semaines maintenant. Chaque jour il vient me chercher pour que je puisse faire fonctionner à nouveau ma jambe droite. Cette paralysie est un cadeau laissé par mon traumatisme crânien. D'ici quelque temps, je devrais pouvoir remarcher à nouveau, à condition de suivre sérieusement mes séances.

J'ouvre la bouche pour démentir ses propos et, comme à son habitude, Beverly me prend de vitesse. Elle saute de sa table d'un bond et me rejoint.

— Brandon, ne cherche pas à nous détromper, on est deux contre toi. Fais-toi une raison : tu as perdu d'avance.

J'agrippe plus fort les barres parallèles, ma jambe est si contractée qu'elle tremble de plus en plus, si bien que je ne la contrôle que difficilement. Beverly se place au bout du parcours, son sourire confiant m'encourage à effectuer un pas supplémentaire. Sous l'effort, la sueur perle sur mon front, je suis à deux doigts de craquer. Je n'ai plus que deux pas à parcourir, mais pour moi cette distance s'apparente désormais à des kilomètres.

— Tu peux y arriver, Brandon (son ton encourageant se transforme en raillerie), regarde, tu es parvenu à faire quatre pas sans te casser la figure. Tu as battu ton record d'hier.

— Il n'y a que toi pour voir une amélioration en une nuit.

— Il y en a une ! Aujourd'hui tu en es à ton quatrième pas et ton cul n'est toujours pas à terre.

Je rigole à sa remarque. Hier, j'ai surestimé mes capacités et pris trop confiance en moi, résultat : je me suis retrouvé les fesses clouées au sol sans comprendre ce qui m'arrivait.

— Je ne sais pas si j'y parviendrai, ajouté-je, le souffle court.

— Et avec un peu de motivation, tu penses que tu pourrais réussir ?

Si sa voix ne s'était pas faite enjôleuse, je n'aurais probablement pas relevé le double sens de ses paroles et, surtout, je n'aurais pas levé tête dans sa direction et vu son sourire malicieux. Subitement, la conversation devient plus intéressante.

— Tout dépend de ce à quoi tu penses ?

Elle me regarde longuement avant de se décider à parler :

— D'un bon burger, bien sûr…

Ma déception doit s'afficher sur mon visage, je supposais autre chose. Depuis qu'on m'a sorti du coma, Beverly me rend visite tous les jours. Je suis parfois tellement dans les vapes à cause des médicaments, ou de la fatigue, que j'ai l'impression que mon imagination me joue des tours. Je me méprends probablement sur certaines de ses paroles, j'imagine sûrement certains de ses gestes…

Alors que je baisse les yeux au sol, elle s'approche de moi et me chuchote :

— Je ne peux pas te faire de proposition scandaleuse alors que nous sommes entourés de témoins…

Sans attendre ma réponse, elle fait volte-face et se replace à l'endroit exact où elle se situait une seconde plus tôt. Elle m'observe et m'encourage de son sourire doux et sincère.

*
* *

Des voix proviennent de l'entrée de l'appartement. Apparemment, certains de mes colocataires sont de retour. Je reste comme un con à hésiter entre rester à l'abri dans ma chambre ou bien sortir de ma tanière et affronter la réalité.

J'inspire un bon coup pour me donner du courage et finis par tourner la poignée. Autant se jeter dans l'arène de suite, histoire de tester la température de l'accueil que me réservent mes amis.

À peine ai-je pénétré dans le salon que le silence s’établit. Je ne devrais pas être étonné, je récolte ce que j’ai semé. Tous me scrutent et, à leur attitude, je devine qu’ils s’attendent à ce que je m’exprime le premier. Leur réaction me prouve qu’eux aussi redoutent ce moment.

J’ouvre la bouche pour faire un pas dans leur direction :

— Salut, les gars.

Je me frotte la nuque pour masquer ma gêne. June m’observe, une expression neutre sur le visage. La plupart du temps, j’ignore ce qui lui trotte dans la tête, je m’attends donc toujours à une réflexion plus ou moins merdique de sa part. C’est une sorte de rituel entre nous. À force d’être à son contact, j’ai fini par l’apprécier. Ce n’était pas gagné d’avance, parce que je n’avais encore jamais rencontré quelqu’un capable de débiter autant de conneries à la seconde. Cette fille pourrait être inscrite au livre des records. Le fait qu’elle reste muette si longtemps m’enfonce plus dans mon malaise, elle ne m’a pas habitué à cela. J’ai tout foiré avec eux et ils me rendent la monnaie de ma pièce.

Je suis sur le point de faire demi-tour lorsque son visage se fend d’un large sourire.

— Salut le revenant ! Tu as enfin fini de bouder ?

Je m’esclaffe en m’approchant d’elle. Pris sous le coup d’une impulsion, je l’enlace :

— Je n’aurais jamais pensé dire ça un jour, mais que c’est bon d’être à nouveau victime de tes vannes à deux balles !

— Tant mieux, car j’ai fait le plein pendant les vacances !

— C’est ce que j’ai entendu dire…

Je me détache de June et tourne mon attention vers Cam, mon ancien colocataire. Il se tient près de nous, indécis. À ses pieds se trouve son équipement de foot. D’un coup d’œil furtif, il le regarde et il me fixe d’un air gêné. Je comprends que c’est à moi de le détendre. Je me dirige vers lui

et lui claque une tape dans le dos, comme on en a toujours eu l'habitude, pour se saluer.

— Salut, vieux. L'entraînement s'est bien déroulé ?

— Le coach nous a plongés dans le bain direct. On a morflé !

Je connais le point faible de Cameron au foot, il doit s'entraîner pas mal sur sa technique de passes. Pour le rassurer et lui faire comprendre qu'il peut parler sans risquer de me blesser, je lui ouvre la porte.

— Je ne peux plus jouer à votre niveau, par contre, si tu as besoin d'un coup de main ou de conseils, n'hésite pas.

— Merci, mec.

*

* *

Au fur et à mesure que la soirée défile, l'atmosphère devient plus légère. Nous avons commandé des pizzas et les dévorons devant une partie de jeu vidéo. D'un accord tacite, nous avons opté pour un jeu de guerre, c'est un terrain neutre. On a formé des équipes mixtes. Connaissant les compétences d'Hayley, j'ai décidé de prendre June avec moi. Elle ne pouvait pas être pire que mon amie. Et, vu comme se déroule le jeu, j'ai bien fait. Ce n'est pas *fairplay* de ma part, mais je déteste perdre.

Je me marre aux récriminations de Cam. Il se désespère d'Hayley qui préfère fuir l'adversaire et se cacher plutôt que de le descendre, ce qui nous permet à June et moi de gagner haut la main sans fournir de gros efforts.

June se lève d'un bond et pousse un cri de victoire. Alors qu'elle nous mime une danse de la joie complètement déjantée, Jace et Dannyboy font leur apparition dans l'appart. À leur simple vue, je grince des dents et enfouis mes émotions sous un masque impénétrable. Je ne peux cependant empêcher mes yeux de s'arrondir sous le choc de la scène qui se déroule devant moi : June se précipite vers Dannyboy, l'enlace puis lui roule une pelle à faire rougir des stars de porno.

Interloqué, je me tourne vers Hayley :

— Euh… tu m’expliques ?

— Ils sont ensemble depuis le début de l’été.

— Sans déconner, je ne l’aurais jamais soupçonné, m’exclamé-je, sarcastique.

Sans plus se préoccuper de nous, June et Dannyboy disparaissent dans le couloir. Il ne faut pas être devin pour savoir comment la soirée va se terminer pour ces deux-là.

Comme s’il était déjà un habitué des lieux, Jace s’installe près d’Hayley. Dès qu’ils se mettent à roucouler comme des ados, je décide qu’il est grand temps pour moi de déguerpir dans ma chambre. Je jette un coup d’œil à Cam qui articule silencieusement à mon attention :

— On dégage.

J’acquiesce pour lui signifier que je suis plus que d’accord pour entamer une opération d’extraction et les laisser seuls. Sans que les deux autres prennent conscience de notre fuite, nous quittons la pièce.

Cam atteint la porte de sa chambre et avant qu’il ne la referme, il me lance :

— Ça fait plaisir de te retrouver, mec.

OceanofPDF.com

10

Pops

Foutue journée !

Pour la première fois depuis que je me suis réveillé ce matin, je peux enfin avoir cinq minutes pour moi et me détendre. Je me cale contre mon fauteuil et renverse la tête vers l'arrière. Au loin, les voix des frangins pénètrent dans mon antre, ils semblent prendre du bon temps. Qu'ils en profitent, ces dernières semaines n'ont pas été tendres avec eux.

Je joue avec les glaçons dans mon verre et avale une gorgée de bourbon. Le liquide me brûle la trachée et je le sens descendre tout le long de mon œsophage. Peu à peu, la chaleur de l'alcool se diffuse dans mon corps.

Je vérifie l'heure sur mon portable. Encore cinq petites minutes et ensuite je devrai filer pour rentrer à la maison où Beverly et Logan m'attendent. Je suis fier de ma gosse qui a accepté le petit sans souci. Penser à lui me rappelle la visite de cette assistante sociale, ce matin. Je ne sais pas où cette histoire va nous mener. À première vue, elle va mal finir, on fonce droit dans le mur tous les deux. Le tout est de savoir si un d'entre nous s'en relèvera.

Dommage qu'elle soit entrée dans ma vie pour y semer le chaos. En retirant ses lunettes et son tailleur de merde, c'est un joli petit lot. Dans

d’autres circonstances, je me la serais bien faite. *Bon sang, je suis encore plus crevé que je ne le pensais pour me faire des films avec cette nana !*

J’avale une gorgée supplémentaire quand mon téléphone sonne.

C’était trop beau pour que ça dure, cette tranquillité !

— Ouais ?

— Pops, c’est Map.

Map est le président des Evil Riders, un club allié. Nous sommes entrés en même temps dans nos clubs respectifs, qui ont toujours été soudés. C’est un des rares types du milieu en qui j’ai réellement confiance.

— À ta voix j’ai l’impression que les choses sont sérieuses.

— J’ai des infos qui pourraient t’intéresser.

— Je t’écoute.

— Il vaut mieux qu’on se rencontre au club. J’aime pas les téléphones, je leur fais pas confiance.

— J’ai compris, j’amène quelques frangins et on arrive.

*
* *

Parmi ses activités, Map a un club de strip, une boîte comme il en existe tant à L.A., sauf qu’ici tout est clean. Rien à voir avec ces réseaux où on drogue les filles dès le réveil pour qu’elles fassent leur taf et bien plus. Map est comme moi, il ne touche pas à la prostitution. Ici, les filles sont protégées, elles ont un vrai salaire et une mutuelle. Pour la majorité, elles font juste leur petit tour de danse sur scène et regagnent leur maison dès les premières lueurs de l’aube. Si la fille veut faire un extra, il ferme les yeux. Mais en aucun cas il ne les encourage à le faire.

Mon attention se concentre sur la scène, la pouliche qui fait son show est divine. Uniquement recouverte d’un bikini argenté, elle ondule contre la barre de pole dance, avec grâce. D’un geste sensuel, elle attrape la barre des deux mains et se met à tournoyer autour. Sa valse se termine par un

enroulement de son corps contre la tige métallique, la tête renversée en arrière et ses cheveux balayant le vent. La petite est douée et son corps n'est pas en reste, on devine qu'elle prend soin d'elle. Je l'imagine aisément sous moi, son bassin se mouvant au rythme que je lui imposerais.

Je me tourne vers Map, assis à mes côtés, qui lui aussi admire le spectacle :

— Elle est douée, lui dis-je, en pointant de ma bière la scène où la nana termine sa représentation.

— C'est une de mes meilleures danseuses.

— T'as intérêt à bien la payer si tu veux qu'elle reste.

— Elle me coûte une petite fortune mais elle la vaut clairement. J'ai été bien inspiré d'ouvrir cet endroit, tu serais impressionné par le nombre de grands pontes qui nous demandent des salles privées pour passer incognito. Et ce qui ne gâche rien, ils paient en liquide, pour ne pas laisser de traces. Ce club de strip est du pain bénit pour moi, il me permet d'élargir mon réseau et est une mine d'or d'informations. J'accumule les dossiers sur les politiciens de la région, c'est utile quand les emmerdes débarquent ou pour éloigner les Fed du business.

— C'est bien pensé.

— Tu devrais t'y mettre, Pops. T'es implanté dans pas mal d'États, ça pourrait te rapporter gros.

L'idée n'est pas con. Je me la garde sous le coude tout en rétorquant :

— En ce moment, j'ai d'autres trucs plus urgents à gérer.

Map acquiesce, le visage redevenu grave.

— Je me doute. D'ailleurs, c'est une des raisons pour lesquelles je t'ai fait venir ce soir.

— Je t'écoute.

— Certains de nos frères font un séjour à la centrale…

— Ouais, on en a parlé ce matin à la messe, le coupé-je.

— On doit faire quelque chose pour eux ! Avec tous les Eagles qui y sont en vacances, nos hommes vont pas mal morfler.

Il n’a pas besoin de me le dire, j’ai conscience que bon nombre de nos frangins se retrouvent dans une situation délicate. Et pas uniquement ceux de la centrale. C’est dans l’ensemble des prisons du territoire qu’on va être obligés de les protéger. Leurs vies sont clairement en danger.

— Tu as des gens sur qui tu peux compter sur place ?

— Comme vous, on a quelques matons qui travaillent pour nous. Et depuis peu, on peut aussi compter sur des gars des Demons Fanthom. Ça va être l’occasion de tester leur fiabilité.

— D’ici quelques jours, j’organise une fête officielle pour Logan, je voudrais utiliser cette occasion pour réunir du monde et causer de l’avenir.

— T’en es où avec les Eagles ?

— Ces enfoirés vont justement être un des points de cette réunion. On met un plan en place. D’ici quelque temps, je pense que je ferai appel à toi…

Je marque une pause et ajoute d’un ton qui ne laisse supposer aucun doute :

— Tu sauras répondre ?

Sa réaction ne se fait pas attendre.

— Merde, ne m’insulte pas ! Nos clubs sont soudés depuis le début, ça ne va pas changer. Si tu veux tout savoir, je n’aime pas la manière dont notre univers évolue. Pas mal d’entités se créent. Les mecs qui les gèrent ne respectent rien du concept initial et foutent la merde. Les Russkoffs ont débarqué aussi et, ceux-là, ce sont les pires. Au moins, avec les Yakusa, il y a un certain code d’honneur, par contre, avec les Russes, c’est la loi du plus fort, ils écrasent tout le monde tels des bulldozers.

Map fait une moue écœurée et avale une gorgée de bière. Je ne peux être que d’accord avec lui, le tableau qu’il dépeint de notre milieu est la triste réalité.

— Des ennuis avec eux ?

— On a quelques escarmouches à Frisco[1] . Mais t'en fais pas, on arrive à les juguler jusqu'à présent. Le prés' en place là-bas est solide et le club y fait du bon boulot. Il saura appeler en cas de coup dur.

— Ok. Si t'as besoin…

— Je sais, tu es là pour nous aussi. Je voulais te voir pour une autre raison, ce soir.

— Laquelle ?

— Une de nos filles a entendu certaines choses d'un de nos clients. Le type était bourré et il s'est mis à causer facilement. Il semble être en affaires avec les Eagles.

— Un de leurs alliés ?

— Non, un dealer qui va s'approvisionner chez eux.

— Il a raconté quoi ?

— D'après lui un gros coup se prépare. Daisy, la nana qui a réceptionné ses confidences, a ajouté qu'il a employé le terme de « révolution chez les bikers ». Des alliances changent de mains.

— Tu penses qu'on va avoir des traîtres dans nos rangs ?

— Je l'ignore. Je pense surtout qu'on doit rester sur nos gardes et plus que méfiants.

Cette histoire de changement d'alliance ne me plaît pas. Au moment où l'on s'y attendra le moins, on va se faire attaquer dans le dos soit par un ennemi, soit par un ami qui a décidé de changer de camp. On dit toujours qu'une emmerde ne vient jamais sans une autre, pour ma part, j'ai l'impression d'avoir tiré tout un chapelet.

1. San Francisco.

OceanofPDF.com

11

Brandon

Un jour, Hayley m’a avoué que son moment préféré de la journée se situe dans les trente premières secondes après le réveil. Ce moment furtif où l’on oscille entre rêve et réalité. Durant ce court laps de temps où les souvenirs sont en sommeil et où les traumatismes n’existent pas. J’aurais aimé connaître moi aussi ces quelques secondes d’ignorance aujourd’hui. Dès l’instant où mes yeux se sont ouverts, mon passé a ressurgi comme un tsunami.

— Bonjour, Brandon.

— Bonjour.

— Prenez place.

Je balaie la pièce du regard. Sans surprise, la décoration est semblable à celle des autres praticiens. L’ambiance est zen, à croire que les médecins ont besoin de créer cette atmosphère pour détendre le patient et l’inciter à se confier. Cependant, chez moi, ça produit l’effet inverse, je déteste l’esprit zen et nature. J’ai l’impression que je vais être disséqué.

Mon regard fait des allers-retours entre le fauteuil placé face au bureau et le canapé. Hors de question que je m’allonge sur ce truc pour parler. Je

n’ai pas envie de réaliser le remake d’une mauvaise série diffusée les après-midi pour les retraités.

— Je m’assois où ? lui demandé-je, hésitant.

— Là où vous serez le plus à l’aise, soit sur le divan ou sur ce fauteuil, me répond-elle en pointant ce dernier du doigt.

Je pousse un soupir de soulagement intérieur et m’empresse d’opter pour la seconde proposition. Elle sourit d’un air entendu face à mon choix.

Sans détour, elle entame la conversation.

— J’ai relu votre dossier médical ainsi que les notes de la thérapeute qui vous suivait à New York.

J’allonge mes jambes devant moi et tente d’adopter une posture décontractée, pourtant bien loin de ce que je ressens en réalité.

— Vous êtes chanceuse, je n’ai aucune idée de ce que renferme ce dossier, lui lancé-je, ironique.

Sa réponse me prend de cours.

— Je peux vous fournir certains détails.

— Vous avez le droit ? la questionné-je, étonné.

Elle acquiesce lentement et m’explique, désinvolte.

— En général, ça n’est pas ma façon de procéder, néanmoins, vu ses conclusions, je vais m’autoriser à vous en transmettre certaines.

— Pourquoi ? Mon cas est si désespéré ? lui lancé-je sur le ton de l’humour pour masquer mon trouble.

— J’ai été surprise en lisant votre dossier, poursuit-elle, indifférente à ma tentative de diversion.

— C’est-à-dire ?

— Avant votre départ, j’avais l’impression que vous étiez sur la voie de la guérison, or, selon ma collègue, vous avez régressé.

Je grimace, il semblerait que la psy de New York m’ait tout de même percé à jour.

— Je ne sais pas quoi vous répondre…

— J’aimerais seulement comprendre avant que nous débutions nos séances.

— Comprendre quoi ?

— Que s’est-il passé à New York pour que vous fassiez marche arrière ?

J’ai pris une décision sur un coup de tête et je ne suis pas certain d’avoir fait le bon choix.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Brandon, si je vous résume les propos de ma consœur, c’est pour que nous établissions une relation de confiance. Tant que ce lien ne sera pas tangible, nous aurons beau nous rencontrer plusieurs fois par semaine, cela ne fonctionnera pas.

— Vous en demandez beaucoup.

— J’en ai conscience.

Je voudrais pouvoir lui faire confiance, après tout, les psys sont comme les avocats, tenus au secret professionnel… Si je lui fais part de mon pacte avec le diable, peut-être sera-t-elle en mesure de m’aider ou tout du moins de me conseiller ! J’éteins aussitôt la faible lueur d’espoir qu’elle attise en moi. Si elle se plante, ou si elle est incapable de m’aider, les conséquences pourraient être dramatiques, non seulement pour moi mais aussi pour mon entourage. Dans l’immédiat, j’ai besoin de certitudes et non d’hypothèses.

Je pousse un soupir de résignation tout en admettant :

— J’ignore si j’en suis capable.

— Il y a un fait nouveau en vous qui vous ronge, tant que vous ne vous dévoilerez pas à ce sujet, vous aurez des difficultés pour remonter la pente.

Je reste silencieux à sa remarque.

Elle cale une main sous son menton puis change de sujet :

— Vous souvenez-vous de ce dont nous avions parlé avant votre départ ? Nous n’avions pas eu le temps d’explorer cette piste.

Je fouille dans ma mémoire, mais c’est le flou total.

— Pas vraiment.

— Je vous avais expliqué les phases de deuil et dit qu'il fallait envisager votre rétablissement comme si vous aviez perdu un proche.

Je m'en souviens, maintenant. Sa façon d'aborder mon cas m'avait laissé perplexe.

— Je ne suis pas mort…

— En êtes-vous sûr ? Le Brandon d'il y a un an n'existe plus. Vous devez faire son deuil si vous souhaitez vous reconstruire.

J'ignore si c'est son air calme et distant ou ses paroles qui me provoquent une vague de froid qui me court le long de l'échine.

— Vous me comparez à un phénix ? rétorqué-je d'un ton ironique, afin de masquer mon malaise.

Ma repartie l'amuse, elle esquisse un autre sourire. Maintenant que je l'ai à nouveau face à moi, je me souviens que j'avais apprécié cette psy. Son visage n'est pas impassible, contrairement à celle de New York. On devine ce qu'elle pense, ou du moins ce qu'elle veut bien en laisser paraître.

— Si vous le voyez sous cet angle, pourquoi pas ?

Elle marque une pause et reprend :

— Vous souvenez-vous des phases de deuil ? Je vous les avais rapidement listées.

— Non.

— La première est le choc. C'est une période de courte durée au cours de laquelle le patient ne réalise pas ce qu'il s'est produit. L'annonce du décès laisse la personne sans émotion apparente. Elle n'a pas encore pris conscience que l'être cher est parti définitivement. Quand tous les éléments se mettent au fur et à mesure en place, son esprit se reconnecte au présent. C'est à cet instant que la deuxième étape du processus intervient : le déni. Le patient refuse d'y croire, il persiste à poursuivre son quotidien comme si la disparition du proche n'avait aucune conséquence sur lui et sur sa vie. Il garde alors ses habitudes en occultant le décès.

— Vous me placez dans quelle phase ?

Elle prend le temps de la réflexion. Je me retiens de gesticuler alors que ses yeux m'analysent.

Quand sa réponse fuse, j'ai l'impression que ses paroles sont différentes de sa pensée. Comme si la vérité pouvait m'anéantir.

— C'est encore trop tôt pour me prononcer. Nous le découvrirons au fur et à mesure des séances. Et j'insiste sur ce point, Brandon. C'est uniquement ensemble que nous réussirons à le définir, et surtout à traverser chacune des étapes de votre reconstruction. Nous devons former une équipe. Nous échouerons si vous n'êtes pas honnête avec moi et envers vous-même. D'où ma question, parviendrez-vous à me faire confiance ?

Sa question me met mal à l'aise, je ne me fais pas confiance moi-même. Comment pourrais-je le faire avec une inconnue ?

Au lieu de lui répondre, je me défile :

— Quelles sont les autres étapes ?

— Qu'avez-vous fait durant vos vacances ? riposte-t-elle en évitant la question à son tour.

— Vous ne souhaitez pas répondre à ma question, apparemment… lui rétorqué-je, sardonique.

— Disons que le moment n'est pas encore venu de les détailler. Je préfère mieux vous connaître et vous cerner pour voir quand nous les aborderons.

— Donc, si je comprends bien, on en arrive au stade de la séance où je dois exprimer tous mes griefs ?

— Vous en avez ? me demande-t-elle avec un haussement de sourcil.

Merde, je suis tombé dans son piège comme un bleu !

J'hésite à lui répondre ouvertement. Si je me décide à déballer tout ce que j'ai enfoui au plus profond de moi, je vais être obligé d'aller jusqu'au bout. Je vais être amené à dire les choses que je crains de prononcer. J'ai l'impression d'être sur le bord d'un précipice, le vide est à mes pieds, si je m'élance, je ne sais pas s'il y aura un filet pour me rattraper.

Je prends peur et effectue un pas en arrière.

— Non.

— Brandon. Vous avez subi un grave traumatisme. Vous le cacher ne vous fera pas avancer.

— Je ne me le cache pas. Je suis le mieux placé pour savoir ce que j'ai vécu.

— Avez-vous parlé à quelqu'un de cette nuit ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je préfère essayer de l'oublier. Et puis à quoi ça me servirait ? Parler ne changera rien au fait que j'ai été enlevé et tabassé.

— Vous avez raison, cela ne modifiera pas le passé, cependant cela vous permettra de réinventer votre présent et de construire votre avenir. De quoi avez-vous peur ?

— Du regard des autres, je pense.

— Comment vous regarderaient-ils ?

— Avec de la pitié, et je n'ai pas besoin de ça. C'est du passé, je veux l'oublier et reprendre ma vie d'avant…

— Brandon, il faut que vous ayez conscience que votre passé est une part de vous. Quel qu'il soit, vous ne pourrez l'oublier. Vous devez l'accepter et apprendre à vivre avec.

Elle marque une pause et guette ma réaction. Je suis incapable de dire quoi que ce soit. D'un geste nerveux, ma jambe bat un rythme qu'elle seule semble connaître. Cette fois-ci, je ne cherche pas à cacher mon angoisse en stoppant mon mouvement.

Comme je m'emmure dans mon silence, elle reprend :

— Qu'avait-elle de si extraordinaire pour qu'elle vous manque, cette vie d'avant ?

— J'étais bien, je n'avais peur de rien. J'étais là pour Hayley et j'avais des amis.

— Vos amis se sont éloignés de vous ?

— Non, ils sont toujours présents.

— Et Hayley ?

— Elle est là aussi, sauf que…

Je m’arrête en plein milieu de ma phrase. J’en ai trop dit.

— Sauf que… reprend-elle.

Face à mon mutisme, elle poursuit, impitoyable.

— Votre silence vous fera plus de mal que de bien…

— Disons que maintenant elle a son mec. Elle et moi avons toujours été inséparables et je dois la partager avec lui. De toute façon, elle a pris son envol. Elle n’a pas besoin que je vienne saborder son bonheur.

— En lui taisant vos pensées, vous vous faites du mal, vous vous privez de votre pardon.

— Je me prive de mon pardon ?

— Je pense que vous vous en voulez de ne pas avoir pu protéger Hayley.

Merde, c’est vraiment une pro !

— Certainement…

— Si je dois aller plus loin dans l’analyse, je dirais que vous lui en voulez de vous avoir fait vivre cette situation. Vous êtes partagé entre cette rancœur et votre amitié.

Je ne réponds pas à cette affirmation. En l’espace de quelques minutes, cette femme a percé à jour un de mes secrets.

— Je pense qu’il serait intéressant d’envisager une séance commune entre vous deux, poursuit-elle.

Je grimace intérieurement à sa demande, pour l’instant, cette option est au-dessus de mes forces.

— Je vais y réfléchir.

Elle hoche la tête d’un air contrarié puis enchaîne :

— Vous avez dit une chose importante, tout à l'heure. Vous vous sentiez en sécurité avant votre enlèvement. Êtes-vous convaincu que vous l'étiez réellement ?

Avant de formuler une réponse, je prends le temps d'examiner sa question. Est-ce que je me sentais en sécurité ? La réponse est oui.

— À cette époque, j'en étais convaincu. Je croyais sincèrement être à l'abri et ne courir aucun risque. Avec le recul, je réalise que j'étais stupide, je pensais être capable d'affronter Garrett à moi seul.

— Et qu'est-ce que ça vous a fait de voir que vous n'étiez pas suffisamment fort pour lui faire face ?

— Je me suis senti impuissant. J'ai découvert que je n'étais pas invincible.

La psy écrit plusieurs choses dans mon dossier puis relève la tête d'un air satisfait.

— Je vous remercie pour votre honnêteté ! J'ai conscience que ce que je vous demande est douloureux, malheureusement, nous sommes obligés d'en passer par là.

Rapidement, elle regarde sa montre.

— Bien, la séance est terminée. Pour la prochaine, je vais vous poser une question, vous essaierez de m'y répondre le plus franchement possible.

— Quelle est-elle ?

— Me faites-vous confiance pour vous accompagner tout le long de votre processus de guérison ?

Heureusement qu'elle ne s'attend pas à une réponse immédiate de ma part, car celle qui me vient instantanément à l'esprit est non.

Quand je quitte son cabinet, j'éprouve de drôles d'émotions. Je ne parviens pas à analyser mes sentiments, je nage en pleine confusion. Cette question sur la confiance ne cesse de tourner en boucle dans ma tête.

La seule chose qui ressort de cette séance est qu'elle m'a fait entrouvrir ma boîte de Pandore. À peine le couvercle s'est-il soulevé que je me suis

empressé de le rabattre. C’est encore trop tôt.

OceanofPDF.com

12

Pops

D’un mouvement impatient, je regarde l’heure sur ma montre. Je me dirige vers le hall d’entrée et m’immobilise au pied des marches.

— Logan ! Magne-toi, on est à la bourre ! Viens prendre ton petit déj.

Chaque matin, lui et moi avons inconsciemment établi une sorte de rituel : je m’époumone depuis le bas de l’escalier pour lui rappeler l’heure et surtout qu’on est en retard.

— Je me dépêche, je prépare mon cartable !

— Merde ! C’est un truc que t’aurais dû faire hier ! m’exclamé-je, agacé.

La petite tête du gosse apparaît un quart de seconde en haut des marches, juste le temps de me répondre d’une voix haut perchée.

— Pas eu le temps !

— Il va falloir qu’on établisse des règles et que tu les tiennes, fiston. Je n’ai pas envie qu’on vienne m’emmerder parce que je t’emmène en retard à l’école.

— Mets plusieurs pièces dans le bocal !

Je marmonne dans ma barbe. Depuis que je l’héberge, il trouve que je jure trop. Ce gamin a eu le toupet d’instaurer un bocal à insultes. Dès qu’un

de nous deux en balance une, on doit y glisser un cent. Autant dire que c'est moi qui le remplis.

Logan dévale l'escalier, essoufflé, son sac juché sur le dos. Il m'apostrophe, le regard pétillant :

— Sérieux, Pops, tu vas devoir travailler ton vocabulaire. Je suis un enfant, en l'espace de quelques mois, j'ai appris plus d'injures que dans toute ma vie.

Je souris à sa repartie, ce petit en a parcouru du chemin depuis que je l'ai récupéré. On est loin du gamin effrayé qui tenait entre ses bras la figurine de Captain America dans cet appartement miteux.

— Rappelle-moi ton âge ?

— Tu le connais parfaitement, me répond-il en levant les yeux au ciel.

Je lui ébouriffe le dessus de la tête et l'entends râler en cherchant à s'échapper. La mine renfrognée, il grommelle :

— T'as détruit ma coiffure !

— Elle l'aurait été de toute façon. On prend la moto ! Avec le casque, les piques que tu as dressées sur ton crâne auraient été détruites. Et puis tu ressemblais trop à un hérisson.

— Sauf que maintenant je ressemble à un hérisson passé sous les roues d'un trente-trois tonnes.

— Pas faux. File dans la cuisine, avale un morceau. On décolle dans cinq minutes.

J'observe, depuis le seuil de la pièce, le petit rejoindre Beverly, qui est attablée devant une tasse de café, mal réveillée, comme tous les jours. Ma fille n'est pas du matin. Je l'ai appris à mes dépens. Logan, avec sa naïveté d'enfant, ne s'en préoccupe pas. Le flot de mots qui sort de sa bouche à la minute est impressionnant, même à moi, il me donne la migraine. Beverly lui lance un regard torve, mais le gamin s'en moque et poursuit son

monologue. Au sourire pas si innocent qu'il lui retourne, je devine qu'il le fait exprès. *Le démon !*

Une des leçons que j'ai retenues de la vie est que, quoi qu'on projette de faire, le destin se moquera pas mal de ce qu'on veut au moment de choisir ce qu'il nous réserve. Il utilise souvent de drôles de méthodes pour nous indiquer les chemins à emprunter. Il nous guide parfois droit vers les emmerdes et, dans d'autres cas, vers de belles choses ou de belles rencontres.

Quand Jace est venu me voir l'année dernière pour aborder le sujet des B.A.C.A., je n'en avais que vaguement entendu parler. Si on est entrés en contact avec eux, c'était en partie pour que Jace s'attire à nouveau les bonnes grâces d'Hayley. Quand notre route a croisé celle de la gamine, je cherchais un moyen pour qu'on donne une bonne image du club et, surtout, pour que les habitants du quartier nous laissent tranquilles dans le cas où il y aurait un peu de grabuge. L'histoire du centre pour gosses était du pain bénit. Mais au contact de ces derniers, je me suis souvenu que moi aussi, au même âge, j'espérais que quelqu'un vienne à mon secours, sauf que personne n'est jamais venu. En les considérant tous, avec leurs illusions de gamins, je me suis dit que je pouvais leur offrir la chance que je n'avais pas eue. Alors je n'ai pas réfléchi plus longtemps, et je me suis lancé dans cette aventure pleinement. Je ne le regrette pas. Pour la première fois de ma vie, je fais quelque chose de bien. Je me rachète une sorte de conscience, sachant pertinemment que je finirai tout de même en Enfer.

Le ton hargneux de ma fille me tire de mes pensées et me signifie qu'il est grand temps pour la sécurité de Logan de filer d'ici.

— Ferme-la, Logan. Je te jure, t'es un gosse adorable, mais là, trop c'est trop.

— T'es mal embouchée ce matin ? demande-t-il à Beverly.

Eh merde ! Il vient de dégoupiller la grenade qui va faire exploser ma fille.

Je frappe dans les mains et lance le signal de départ.

— Ok. Gamin, on décolle !

Ce petit doit avoir des pulsions suicidaires car il enlace Beverly et l'embrasse dans l'oreille. Ma fille grimace et serre des poings. Logan glousse tout en se détachant rapidement d'elle et lui lance d'une voix stridente, avant de quitter la pièce :

— Bonne journée !

Je m'esclaffe et m'apprête à parler à ma gamine, mais vu le regard noir qu'elle me retourne, je referme aussitôt la bouche, préférant remettre la conversation à plus tard.

*

* *

Sur le chemin de l'école, Splinter m'a contacté pour me transmettre des infos concernant Keira Andersen, l'assistante sociale qui reprend le dossier de Logan. Les conclusions de ses recherches sont limpides : cette fille va devenir mon fléau.

À peine déboulé-je dans notre unité que je capte mon frangin du regard. Il est adossé au bar, en pleine conversation avec Jace et Sandman. D'un mouvement de tête, je leur fais signe de me suivre dans mon repaire. Plus on sera de cerveaux pour résoudre le cas de l'assistante sociale, mieux ce sera.

Je m'installe dans mon fauteuil, Jace choisit une des chaises face à mon bureau, Sandman, quant à lui, part en direction du canapé et s'affale dessus. Splinter referme la porte derrière lui et prend la place vacante à côté de Jace. Il dépose un dossier devant lui et l'ouvre. Sans préambule, il commence :

— Je suis allé faire une visite de courtoisie à Garcia, hier, après la réunion.

Je ne me fie pas à son air nonchalant, je connais son passé et je sais de quoi il est capable. Même si je comprends son comportement, ce mec me fait froid dans le dos. Splinter est un solitaire par nature et je suis étonné de le voir traîner encore dans les parages. Quand je l'ai accueilli dans le club — et malgré le fait qu'il m'ait dit avoir besoin de retrouver les liens fraternels qu'il avait connus à l'armée —, je pensais qu'il ne resterait que quelque temps et qu'ensuite il enfilerait un gilet de nomade.

Quand je croise son regard implacable, mon instinct me souffle que Garcia a passé un sale quart d'heure, car les visites de Splinter sont tout sauf courtoises. J'ai assisté à certains de ses interrogatoires, et j'avais presque pitié du type qui les subissait.

— Ça a donné quoi ? lui demandé-je.

— Ta petite souris…

En entendant ce surnom, les deux autres ricanent. Je leur lance un regard noir pour les faire taire, puis je reporte mon attention sur Splinter.

— Ce n'est pas ma petite souris, le coupé-je d'une voix qui ne laisse place à aucune discussion.

— Ouais… Bon, comme tu veux. Donc, la nana, c'est un pitbull enragé. Dès qu'il y a un loup à lever, on fait appel à elle.

— Ce n'est pas bon pour nous. On a quelque chose contre elle ? l'interroge Sandman.

— Rien. Elle est intègre jusqu'au bout des ongles. Pas même une contravention à son actif. Du jamais-vu, dit-il en secouant la tête.

— Il va falloir trouver une faille. T'as récupéré quoi comme infos sur elle ?

Splinter avance le dossier ouvert devant lui et attrape la première feuille.

— Keira Andersen, trente-quatre ans, née à Dallas, pas mariée, pas d'enfants. Elle a été mutée en Californie il y a deux ans et navigue de

service en service. Elle s’est acheté une petite maison dans une banlieue sans histoire, elle paie encore les traites.

— Elle a un mec ?

— Non, pas depuis un bail. Elle était maquée il y a deux ans, mais l’histoire est finie. Son ex est aussi ennuyeux qu’elle. Elle ne vit que pour son boulot.

Je prends appui contre le dossier de mon fauteuil et me passe une main lasse sur le visage.

— Qu’est-ce qu’on va en faire ? marmonné-je.

— On pourrait la menacer, intervient Sandman.

— C’est encore trop tôt… À ce stade, ça pourrait nous revenir dans la gueule comme un boomerang.

— Vous n’avez pas l’impression d’en faire trop avec cette souris ? Ce n’est qu’une nana, elle a peut-être tenté le coup du bluff pour tester ta réaction.

Je reporte mon attention sur Jace.

— On voit que tu n’étais pas là pour voir son coup d’éclat. En revanche, t’as raison sur un point, ses menaces sont peut-être de la poudre aux yeux. On ne va pas prendre de décision hâtive, mais étudier les possibilités pour agir en fonction de son prochain coup. Histoire de ne pas être pris au dépourvu.

— Si on ne peut pas la menacer, il faut l’amadouer, enchaîne Splinter.

Je suis d’accord, c’est la seule perspective envisageable à ce stade.

— Vu l’avenir qui nous attend, l’amadouer va être compliqué, répond Jace, ironique.

— J’en ai conscience.

Nous restons silencieux, chacun perdu dans ses réflexions pour trouver une solution.

Splinter tambourine des doigts sur le rebord du bureau. Son mouvement s’arrête d’un coup quand il reprend :

— Admettons qu’on opte pour la seconde solution. T’as une idée pour l’amadouer ?

— Si j’en avais une, je ne me prendrais pas la tête en ce moment.

Le portrait qu’il m’a dépeint de cette nana me prouve que la mission va être quasi impossible.

— Prés’, tu te souviens quand j’avais des problèmes avec Hayley ? questionne Jace.

Je reporte mon attention sur mon frangin et lui lance, ironique :

— T’en as eu à la pelle avec elle… Il va falloir être un peu plus précis.

— Quand j’ai pris la décision de m’enchaîner à elle, tu m’as conseillé de jouer la carte des gamins. Tu pourrais procéder de la même manière pour rendre la souris sensible à ton charme.

Je grimace.

— Jace n’a pas tout à fait tort, sauf que ça implique de la faire venir ici, intervient Sandman.

— J’aime pas trop cette idée, j’aurais préféré l’éviter.

— Il y aurait une autre solution pour l’amadouer…

Le sourire railleur de Splinter me rend méfiant.

— Laquelle ?

— Un des gars pourrait la séduire.

Sa réponse me fait bondir instantanément de mon siège.

— Tu plaisantes ? Je plains le type en question ! Et elle ne tombera jamais dans le panneau…

— On n’a pas trop le choix, Prés’…

— On va d’abord tenter le coup des gamins, on devrait pouvoir la rendre malléable avec eux.

— Et si ça ne marche pas ? demande Sandman.

— On essaiera l’autre option : trouver un crétin pour qu’il se la cogne. Avec beaucoup de chance, elle tombera dans le piège. Il y aurait qui, dans le club, pour jouer le jeu ?

— Pas grand monde, Jace et Sandman sont maqués. Spider ne sait pas faire dans la dentelle… Pax ressemble plus à un garde-chiourme qu'à un apollon… Quant aux autres, je ne suis pas certain qu'ils soient suffisamment subtils pour faire tomber ses barrières.

Sur ce coup, je suis entièrement d'accord avec lui, nous ne sommes pas réputés pour notre subtilité.

Je croise le regard de Splinter et lui demande :

— Et toi ?

— Oh, non ! N'y compte pas. J'adore Logan et le club, mais tu sais que sur ce coup tu m'en demandes trop.

Son ton m'informe qu'il n'a pas encore tout réglé de son côté. Il n'a pas besoin de m'en dire plus, je suis le seul dans le chapitre à tout connaître de lui. C'était la seule condition pour qu'il entre dans nos rangs. Ce type est trop dangereux, je voulais être sûr qu'il ne causerait pas d'emmerdes aux autres frangins.

— J'en ai conscience.

— Et toi ? rétorque-t-il.

— Quoi, moi ? lui demandé-je.

— Tu pourrais tenter le coup ! Après tout, elle s'intéresse à toi de près…

— C'est pas moi qui l'intéresse, c'est le gosse. T'as bien vu que je la débecte. Elle cherche le meilleur moyen, et surtout le plus douloureux, pour me castrer.

— C'est mission impossible, les gars… enchérit Sandman.

— En plus, Pops passerait pour un vieux pervers, s'esclaffe Jace.

— Petit con ! Je ne suis pas encore bon à remiser à la casse, rétorqué-je.

Il ricane, puis il attrape le dossier de Splinter et fouille à l'intérieur.

— C'est elle, la souris ?

Comme je suis face à lui, je vois parfaitement le portrait sur le cliché. J'opine du chef pour lui confirmer. Il reporte son attention dessus et

l’examine plus attentivement. Au moment où il esquisse un rictus, je sais parfaitement qu’une connerie va franchir ses lèvres.

— Les mecs, vous avez un plan pour qu’on procure des pilules bleues au Prés’ ?

Qu’est-ce que je disais…

— T’as besoin de pilules bleues ? me lance Sandman, narquois.

— Abruti ! Il n’est pas question que je la baise. Et ma queue n’a pas besoin de ces merdes, elle se lève sans problème dès qu’un joli cul se pointe.

Je me penche sur mon bureau et arrache la photo des mains de Jace.

— Donne-moi ça, lui dis-je menaçant.

Pas du tout inquiété par mon attitude, il jette de l’huile sur le feu :

— Tu devrais t’en sortir, Prés’. Retire-lui ses lunettes et son air renfrogné et je suis sûr qu’elle serait baisable. Tu pourrais même t’éclater…

C’est la goutte d’eau. D’un mouvement brusque, je me lève de mon fauteuil. Dans mon élan, celui-ci vient claquer contre le mur derrière moi, et je leur hurle dessus :

— Dégagez tous de mon bureau, bande d’abrutis !

Ces cons se mettent à ricaner de plus belle. Toutefois, ils ont l’intelligence de m’obéir. Je continue à les fusiller du regard jusqu’à ce que je me retrouve enfin seul.

J’accueille le silence de la pièce avec soulagement, puis je me rends compte que je tiens toujours la photo entre les mains. Sous le coup de ma rage, le papier s’est froissé. Je fixe le portrait de la souris qui semble elle aussi me juger. Mécaniquement, j’ouvre le tiroir et le glisse à l’intérieur.

Nom de Dieu, si je dois compter sur ces crétins pour me sortir de ce guêpier, la souris aura ma peau sans aucun problème.

OceanofPDF.com

13

Brandon

Quand Hayley m’a proposé la Californie comme point de chute pour nos études, je n’ai pas longtemps hésité pour lui dire que j’étais partant. J’estimais qu’il serait difficile pour Garrett de nous retrouver dans cet État. Je me suis royalement planté sur ce point, mais à cette époque, je n’ai vu que du positif dans son plan. Nous établissions cinq mille kilomètres de distance entre lui et nous. Et, cerise sur le gâteau, l’UCLA[1] est l’une des universités les plus renommées sur le sol américain, et principalement dans ma discipline, ce qui a fait pencher la balance en notre faveur pour convaincre mes parents de nous laisser partir là-bas.

J’avais le soleil, les filles, la plage et une fac de rêve. Il y a cependant un détail que je n’avais pas anticipé : l’enfer pour trouver une place de parking dans cette fac. Dès l’aube, les emplacements sont pris d’assaut. Alors en plein milieu de la journée, il n’y a que les optimistes ou les plus désespérés — catégorie dans laquelle je me situe — qui tournent en rond pour trouver où se garer.

Je jette un coup d’œil rapide à l’horloge sur le tableau de bord pour me faire une idée du temps qu’il me reste avant d’admettre que je vais être en retard. Ça fait plus d’une demi-heure que je tourne sans résultat. Je suis à la

limite de garer ma caisse n’importe où, au risque de récolter une amende ou qu’elle se fasse embarquer par la fourrière.

L’horloge vient d’égrener une minute supplémentaire. Finalement j’abdique et glisse ma voiture à moitié sur le trottoir, entre la borne à incendie et un passage protégé. Quitte à enfreindre le code de la route, autant le faire avec brio.

Je visse ma casquette sur ma tête, attrape mon sac à dos et pars en petites foulées vers le parc. Sur le chemin, je rencontre plusieurs étudiants qui me fixent l’air de rien. Si je ne sais pas qui ils sont, eux me reconnaissent tous. J’ai l’impression d’être une bête de foire. C’est dingue, l’UCLA doit rassembler aux alentours de trente mille étudiants, je pensais pouvoir passer inaperçu. Eh bien non… c’est comme si tous les projecteurs étaient braqués sur moi. Alors que j’ai envie de fuir, quand certains me fixent trop longtemps, je leur retourne leur regard en les défiant de me faire la moindre réflexion. Je n’ai jamais été un lâche et ce n’est pas aujourd’hui que ça va commencer.

*

* *

Je ne sais pas comment, mais j’atteins le bâtiment dans lequel j’ai rendez-vous avec deux minutes d’avance.

Bien sûr, c’est lorsque je pousse la porte du hall d’entrée que mon genou décide de me lâcher. Déstabilisé, je glisse et me rattrape tant bien que mal à la poignée pour éviter de m’aplatir comme une crêpe face contre terre. Mon équilibre retrouvé, j’avance cahin-caha vers le bureau de mon prof principal. Au téléphone, sa secrétaire n’a pas su me dire l’objet de ce rendez-vous, elle m’a simplement précisé que le professeur Sutherland souhaitait me rencontrer avant que les cours reprennent officiellement.

Le point positif dans toutes mes péripéties pour arriver à l'heure est que mon esprit reste focalisé sur l'instant présent, et non sur ma séance chez la psy. Pour une fois, je n'ai pas le temps d'analyser toutes les choses qu'elle m'a fait ingurgiter sur cette histoire de confiance et sur les phases de deuil.

J'atteins enfin le bureau du professeur Sutherland, je frappe un coup sec pour indiquer ma présence. La réponse ne se fait pas attendre, sa voix me parvient pour me signifier d'entrer.

— Bonjour, Brandon.

L'homme qui me fait face est une des raisons pour lesquelles j'ai suivi Hayley les yeux fermés en Californie. Il m'en faut beaucoup pour qu'une personne m'impressionne, mais ce type, assis tranquillement derrière son bureau, est un des rares à appartenir à cette catégorie. Chaque année, il choisit trois étudiants qu'il estime valoir le coup pour l'assister dans ses recherches. L'année dernière, mon objectif était de me démarquer pour qu'il me repère et me propose un poste dans son équipe. Je n'en ai parlé à personne, pas même à Hayley. Mes chances de rentrer dans son équipe ont été bousillées par Garrett.

D'un signe de la main, il m'indique de m'asseoir. Je m'exécute mais, nerveusement, je me tiens droit sur le bord de ma chaise, ne sachant pas trop à quoi m'attendre.

— J'ai étudié votre dossier scolaire. Avant votre… enlèvement, vous aviez de très bons résultats en plus d'être un joueur de football à fort potentiel.

J'esquisse une légère grimace, il vient de résumer à la perfection tout ce que j'ai perdu.

— Votre cas a entraîné de longues discussions avec les autres professeurs. Nous avons émis de nombreux doutes quant à vos capacités à vous en sortir en deuxième année, en raison de votre longue absence. Nous avons finalement décidé de vous accorder de ne pas recommencer votre première année. (Il marque une pause le temps m'évaluer.) Je vais être

sincère, j’ignore si ce geste est une opportunité ou un cadeau empoisonné. Vous partez avec un lourd handicap pour réussir votre deuxième année.

— Je ne sous-estime pas la difficulté, et je vous remercie pour votre confiance…

— Ne me remerciez pas, j’ai de forts doutes quant à vos chances de vous en sortir. Vous avez accumulé trop de retard. Si je suis honnête, je pense que vous allez perdre non pas une mais deux années en vous obstinant.

Ses paroles me font l’effet d’un coup de massue. Le fait que quelqu’un les exprime à haute voix rend encore plus réelles les faibles probabilités que j’ai d’obtenir ma deuxième année. Toutefois, je refuse de m’avouer vaincu.

— Je travaillerai doublement. J’ai parfaitement conscience que j’ai loupé pas mal de cours, mais j’ai étudié tout cet été.

— C’est dommage que vous n’ayez pas pu suivre l’université d’été. Cette option vous aurait permis de récolter quelques crédits supplémentaires.

Rien de nouveau sous le soleil…

Je voulais faire cette session pour rattraper mon retard. Mes parents étaient réfractaires à l’idée, estimant qu’il était trop tôt pour que je quitte New York, mais j’y tenais vraiment. Un soir, alors que mon père avait décidé de nous amener au restaurant, j’ai saisi l’occasion pour défendre ma cause. J’ai dû trouver les bons arguments, car à la fin du repas, mes parents se sont rangés de mon côté. Mais en sortant du resto, tout est parti en vrille.

On était en train de marcher pour regagner la voiture. La nuit était chaude et l’air étouffant, comme chaque été à New York. Ma mère tenait le bras de mon père et riait aux éclats. Cela faisait longtemps que je n’avais pas entendu ce son. J’étais perdu dans mes pensées, je commençais à planifier mon retour. Puis, couvrant la voix enjouée de ma mère, un bruit de moto arrivant dans notre direction s’est fait entendre et, dans le même temps, un type s’est approché derrière moi et m’a tapé sur l’épaule. Ces

éléments conjugués m'ont ramené à la nuit de mon enlèvement. J'ai paniqué. Effrayé, je me suis retourné vivement et mon cerveau, trop embrouillé par le flot de souvenirs qui remontaient à la surface, n'a pas eu le temps de reconnaître le serveur du restaurant qui me tendait mon téléphone, que j'avais oublié sur la table. D'un coup, mon esprit n'était plus à New York, mais à Los Angeles, sur le parking de la fac. J'étais près de ma voiture pour me rendre à mon rencard avec Beverly. Ce n'était plus le bruit d'une Harley qui m'envahissait, mais celui d'un van et d'une porte qui coulisse. Ce n'était plus la main du serveur sur mon épaule, mais le coup que j'ai reçu à la tempe au moment où je me suis retourné. Comme quelques semaines plus tôt, le poids de mon corps a heurté le sol. Tout m'est revenu, l'odeur du bitume, le rire démoniaque de Garrett, mon sentiment d'impuissance et d'échec.

Quand finalement j'ai rouvert les yeux, je n'ai pas vu le visage de Garrett au-dessus du mien, mais ceux de mes parents, les joues striées de larmes. Et comme mon crâne avait heurté violemment le sol, j'ai eu droit à une nuit à l'hôpital en observation.

C'est à ce moment que j'ai compris une chose : toute cette situation merdique, je la dois à ces putains de bikers. À cause d'eux et de leur règlement de comptes à la con, je n'ai pas pu terminer mon année universitaire et mon rêve s'est dispersé en d'innombrables particules. Sans l'existence des Black Riders, Garrett n'aurait pas eu le soutien des Hell's Eagles et mon corps n'aurait pas été un punching-ball pour ces salauds. Je n'aurais pas dû faire une croix sur ma carrière sportive, ni sur mes chances de réussir mes études.

Cette nuit-là, sur mon lit d'hôpital, j'ai craqué. J'ai appelé ceux qui m'avaient proposé un marché avec le diable pour leur dire que j'acceptais le deal. L'avenir me dira si j'ai eu raison ou non de lier mon sort au leur.

Je ravale difficilement mon amertume et me reconnecte au présent.

— J’avais l’intention de le faire, mais j’ai eu des complications d’ordre médical qui m’en ont empêché.

Le professeur s’adosse contre sa chaise et m’observe, pensif. J’ai l’impression que ce qu’il s’apprête à me dire va transformer mon avenir du tout au tout. Nerveusement, je joue avec la sangle de mon sac à dos posé à mes pieds, pendant qu’il appuie sur le bouton de l’interphone placé près de lui.

— Carla, faites entrer M. O’Neill.

À mon interrogation muette, il ajoute à mon intention.

— J’ai pris une décision vous concernant. Ce n’est pas ma philosophie de laisser un étudiant sur le carreau, encore moins lorsque ce dernier présente des aptitudes certaines. Vous avez été un des rares étudiants que j’ai remarqués rapidement. Vous êtes prometteur et un coup de pouce ne vous fera pas de mal. Si à la fin de cette année universitaire vous obtenez tous vos crédits, je vous réserve une place dans mon équipe pour mes recherches.

— Mais… Je pensais que vous ne preniez que des étudiants ayant fini leur troisième année.

— La vie vous a lancé un défi que les autres étudiants n’ont jamais eu à relever. De plus, rien n’est gagné. Cette deuxième année sera plus difficile que la première, et vu le retard que vous avez…

— J’y arriverai, le coupé-je.

— En attendant, je vous ai trouvé un binôme pour rattraper les cours. C’est une des raisons pour lesquelles je voulais vous rencontrer aujourd’hui.

À cet instant, quelqu’un frappe à la porte. Probablement ce fameux O’Neill.

— Entrez.

La porte s’ouvre, laissant apparaître la silhouette d’un étudiant au style surfeur avec une planche de skate sous le bras. Il me salue d’un mouvement

de tête et se comporte face au professeur comme s'il s'agissait d'un citoyen lambda et non d'une sommité.

— M'sieur.

Apparemment, Sutherland est habitué à cette attitude, car il ne relève pas le ton familier qu'O'Neill a utilisé pour s'adresser à lui.

— Assieds-toi. (Le temps que mon futur binôme prenne place, Sutherland fait les présentations.) Brandon, voici Luke O'Neill, un des meilleurs étudiants qui travaille dans mon équipe. Il a pour mission de vous donner des cours de soutien. Organisez-vous tous les deux pour gérer et coordonner vos emplois du temps.

Je suis dans l'incompréhension la plus totale. Quand il a prononcé le nom d'O'Neill, je n'ai pas fait le rapprochement entre O'Neill l'étudiant et O'Neill le revendeur de came. Ce mec est réputé pour fournir tout le monde sur le campus. Dès qu'on débarque ici, un des premiers trucs qu'on apprend, c'est que si on cherche de la dope, de la meth, des amphet ou juste un stimulant pour tenir le coup durant les partiels, c'est lui qu'il faut contacter.

Après quelques réglages sur l'organisation, Sutherland nous libère.

Nous quittons son bureau du même pas et O'Neill replace sa casquette sur sa tête.

— Ok, mec. On se retrouve demain à quinze heures. On fera le point sur tes acquis, ça nous permettra de faire un planning pour la suite.

— Ça marche, merci pour ton aide.

Il esquisse un rictus tout en me répliquant :

— Je ne le fais pas par générosité, je suis payé.

Il élance son skate sur le sol et, en sifflotant, s'éloigne dans le couloir.

Je secoue la tête, perturbé par cet entretien. Apparemment, le destin me réserve encore quelques surprises. Dans tous les cas, il vient de m'ouvrir une porte vers le rêve que je croyais perdu : appartenir à l'équipe de Sutherland.

1. Université de Californie à Los Angeles.

OceanofPDF.com

14

Pops

Je pousse la porte du salon de tatouage de Tony. Presque tous les motifs qui couvrent mon corps viennent de sa main. Il s'est installé ici depuis une bonne vingtaine d'années et je viens le voir depuis autant de temps. Il n'est pas particulièrement branché bécane, mais il respecte nos codes et est affilié aux Black Riders. Sa renommée l'a si bien précédé que la plupart des frangins viennent toquer à sa porte quand le besoin de se faire tatouer se fait ressentir. C'est mon cas aujourd'hui.

À chaque événement important de ma vie, je me fais encrer la peau. Et l'arrivée de Logan chez moi est un de ceux-là. Je veux graver sur ma peau un symbole qui le représente. Avec tous les événements à venir, j'ignore si je passerai les prochains mois sans dommages. Et s'il devait m'arriver le pire, je veux emporter avec moi l'affection que je porte à ce gosse.

Cela fait des semaines que je cherche une idée qui le représente et j'ai fini par trouver. Je veux que Tony développe un symbole autour du Maverick[1] . Ce mot a plusieurs significations et toutes convergent vers le caractère du petit. Plus Logan reste à la maison et plus il affirme son caractère franc-tireur et indépendant. De plus, l'homme à l'origine de ce

mot était avocat, vu les facultés que développe le gosse pour nous embobiner, je ne prends pas de gros risques en reprenant ce concept.

Dès que je pénètre dans le salon, mon nez est attaqué par différentes odeurs, dont celle de l'antiseptique et celle de l'encre.

L'endroit est assez restreint, seuls un comptoir et deux fauteuils accueillent les nouveaux arrivants. Quelques magazines datant de plusieurs mois sont laissés à l'abandon sur une table basse. Sur les murs sont placardées la plupart de ses créations originales.

Une cloison fine sépare son atelier de la zone d'accueil, j'entends le bourdonnement de son appareil, signe qu'il est avec un client.

— Qui que tu sois, j'arrive dans cinq minutes !

Je me marre de sa façon d'accueillir les nouveaux venus.

— Et si j'étais un voleur ? lui lancé-je, au travers de la cloison.

— Dans ce cas, je te demanderais de prendre la caisse sans rien casser autour, me répond-il en apparaissant devant mes yeux.

Il fait un pas dans ma direction et me file une claque dans le dos pour me saluer.

— Pops, ça faisait un bail.

— Tony, content de te revoir, mec.

— Je termine avec la demoiselle et je suis à toi.

— Prends ton temps.

Il disparaît à nouveau derrière la cloison. Aux bribes de conversation qui me parviennent, je déduis que l'attente ne sera pas longue, car il en est déjà au stade où il lui refile des conseils pour protéger et hydrater le tatouage les premiers jours. Le temps qu'il termine avec elle, j'envoie plusieurs messages aux frangins pour régler certains détails sur des affaires en cours.

Tony revient dans la pièce, suivi par la nana. Le temps qu'il l'encaisse, j'en profite pour la détailler. À la vue de son physique, je me dis que j'ai

peut-être loupé ma vocation. Cette minette a un corps sublime et je me laisserais bien tenter moi aussi pour lui faire tous les dessins qu'elle veut sur le corps.

Une fois la cliente sortie, Tony ne perd pas de temps :

— T'as une idée de ce que tu veux ?

— Ouais, je suis venu pour qu'on en discute.

— Tu le veux où ? T'as bientôt plus trop de peau vierge…

— Il en reste au-dessus du flanc gauche.

Je range mon portable dans la poche de ma veste pendant que Tony me fait signe de m'installer sur une des chaises. Il se tourne vers un petit frigo placé sous le comptoir.

— T'as le choix : bière ou eau ?

— De l'eau, ça ira.

Il me lance la bouteille par-dessus le comptoir et ajoute, tout en décapsulant sa bière :

— Ça tombe bien que tu débarques. J'allais venir vous voir dans la semaine. On doit parler.

— T'as un problème ? lui demandé-je en dévissant le bouchon.

— Pas encore, mais le quartier est un peu moins sûr, on va dire.

— À quel niveau ?

— Des nouveaux venus viennent régulièrement dans les environs depuis quelque temps. Certains commerces se font racketter.

— T'as été visé ?

Tony secoue la tête avant d'avaler une gorgée, puis reprend :

— Pas encore, mais je ne me fais pas d'illusions, ça va venir.

— T'as une idée d'où sortent ces mecs ?

— Les bruits courent qu'ils sont plus ou moins affiliés aux Eagles, sans que ça ait été confirmé par les principaux intéressés toutefois. Ils laissent planer le doute.

— C'est malin de leur part.

Le quartier dans lequel vit Tony n’est gouverné par aucun club. Nous possédons tous quelques commerces sans que quelqu’un ait revendiqué officiellement le territoire. Jusqu’ici, il n’y a jamais eu d’escarmouche, le secteur était tranquille. Tant qu’on ne s’approche pas des affaires des uns et des autres, on reste tacitement chez soi. Si les Eagles commencent à venir racketter, c’est qu’ils envisagent de prendre ce terrain sous leur coupe.

Pour l’instant, je préfère ne pas intervenir et guette la réaction des autres clubs. Tant que mes affiliés ne sont pas touchés, je laisse les autres se démerder. Si j’interviens alors que je ne suis pas touché personnellement, les autres pourraient mal l’interpréter et croire que je veux moi aussi gagner du terrain. Je n’ai pas besoin que ma liste d’ennemis s’allonge, elle est suffisamment étoffée.

— Les commerces touchés appartiennent à qui ?

— D’après ce que je sais, à personne, me répond-il d’un haussement d’épaules.

— Ils cherchent à les intimider pour que les types leur versent de l’argent histoire d’acheter leur tranquillité.

Il pointe sa bouteille de bière dans ma direction et ajoute, pour souligner mes propos :

— Si tu veux mon avis, ils grappillent du terrain ou essaient de voir la réaction des autres. Si personne ne réagit, ils vont poursuivre leur avancée.

— Ouais, j’en viens à cette conclusion moi aussi. De retour au club, j’en causerai avec les frangins, on va renforcer notre présence dans le coin pour les dissuader de venir t’emmerder. S’ils viennent nous taquiner d’un peu trop près, on ripostera.

— Le bruit court que ça chauffe pas mal entre vous.

— Et ce n’est que le début.

— Alors c’est officiel ?

— Ouais.

— Je laisserai traîner mes oreilles. Qui sait, j'entendrai peut-être un truc intéressant…

— Ne prends pas trop de risques tout de même.

— Tu deviens sentimental ? me rétorque-t-il en haussant un sourcil narquois.

Je secoue la tête.

— Non, mais t'imagines pas à quel point c'est difficile de trouver un bon tatoueur. Si tu viens à nourrir les vers, qui va me tatouer ?

— Je me disais aussi…

Tony repose sa bouteille vide sur le comptoir et change de sujet :

— Allez, explique-moi ce que tu veux te faire graver.

— J'aimerais que tu me dessines un truc qui tourne autour du Maverick.

Tony siffle entre ses dents.

— Tu me lances un sacré défi, le concept est vague.

— Je te fais confiance, je sais que tu sauras trouver le truc juste. Si ça peut t'aider à mieux cerner mon idée, je veux faire ce tatouage pour Logan.

— Je vois, me répond-il songeur. T'es pressé ?

— Tu sais que l'attente n'est pas mon fort.

— Laisse-moi le temps de te faire plusieurs ébauches pour vérifier que je suis sur la bonne voie. Repasse d'ici une semaine.

— Je ne pourrai peut-être pas passer aux horaires d'ouverture.

— T'inquiète ! Même quand la boutique est fermée, elle reste ouverte pour vous.

— Je te tiens au courant.

— Pas de problème.

Avant de retourner au club, je décide de tester la température du quartier. En règle générale, quand on n'est pas dans notre secteur, on ne sort jamais seul, c'est une des règles de base pour assurer sa propre sécurité. J'envoie donc un message à Splinter pour lui demander de me rejoindre. À

lui seul, ce type est suffisamment fort pour maîtriser une situation qui pourrait dégénérer rapidement.

Sa réponse ne se fait pas attendre, il m'informe qu'il sera là d'ici quinze minutes. Sauf que mon plus grand défaut est l'impatience, alors comme un con, je commence à faire la tournée seul. Apparemment, le bouche-à-oreille est bien rodé dans ce quartier, j'ai l'impression que plus j'avance plus les petites frappes se multiplient.

Je prends la direction d'une des boutiques que le proprio nous avait demandé de protéger, l'année dernière, pour vérifier si ses problèmes sont résolus ou s'il a encore besoin de nos services. Par précaution, j'informe Splinter de ma nouvelle position. À peine ai-je envoyé le message que je sens le danger venir. Je jette un rapide coup d'œil aux alentours et vois trois types traverser la rue et se pointer dans ma direction, l'air parfaitement sûrs d'eux. *Eh merde !*

D'un rapide regard, j'évalue la situation. Je vais morfler, les trois vont me tomber dessus en même temps. Ils me disent quelque chose, mais je ne parviens pas à me rappeler où je les ai déjà vus. Je ne pense pas qu'ils appartiennent à un club, car coincer un président national dans une ruelle pour un combat déséquilibré relève du suicide. Surtout que, dans le cas où je viendrais à tomber, ce ne serait pas uniquement l'unité de L.A. qui débarquerait pour les représailles, mais tous les chapitres du pays. J'en déduis donc que ces mecs sont des sortes de *hangarounds* et qu'ils essaient d'intégrer un club. Ils doivent se dire que ma tête sur un plateau va leur ouvrir des portes ; ce dont ils ne se doutent pas, c'est que c'est leur cervelle qui va finir à leurs pieds, car aucun club ne prendrait le risque de se mettre à dos un autre club pour des *hangarounds*. Sauf si les membres sont déjà en guerre ou ont décidé de la provoquer. Maintenant que mon esprit parvient à ces déductions, je remets ces types : ils traînent avec les Eagles, je les ai aperçus au cours d'une de nos surveillances. Je suis donc fixé sur mon sort.

Il ne me reste plus qu'à espérer tenir le coup jusqu'à l'arrivée des renforts, soit Splinter.

Quand les trois lascars arrivent à ma hauteur, j'essaie de gagner du temps. Quelques minutes de sursis, c'est toujours ça de pris.

— Vous feriez mieux de dégager d'ici, les gars.

Celui à la plus grosse carrure doit se prendre pour le chef de la bande, car il me rétorque :

— J'ai pas souvenir que les Black Riders aient revendiqué ce territoire, on a le droit d'être présents autant que toi.

Loin de me démonter, je le défie.

— Vous venez chercher les emmerdes ?

— Non, on est juste en balade. C'est le hasard qui a fait qu'on croise ton chemin. On s'est dit que ça ne serait pas correct de ne pas venir te saluer.

— Vous avez fait vos politesses, passez votre chemin, maintenant.

Celui que j'ai décidé de surnommer Malabar se tourne vers ses compères et les apostrophe, railleur :

— Hey, les gars, vous avez vu, il est pas très poli le Pops.

Un des deux autres, resté silencieux et légèrement en retrait, intervient dans la conversation.

— Ouais, c'est vrai ça, c'est pas sympa, alors qu'on a fait l'effort de traverser la route pour venir le saluer.

— Je pense qu'il mérite qu'on lui rappelle ses leçons de politesse, ajoute le troisième.

Nous y voilà. Le moment de passer à l'action arrive.

Les trois compères forment un demi-cercle autour de moi et avancent de plusieurs pas dans ma direction pour m'acculer dans la ruelle derrière moi. Dans ma situation merdique, je suis relativement chanceux, ces types sont des amateurs. La règle numéro un quand on se bat seul contre plusieurs est

qu’il faut toujours placer un mur dans son dos, ainsi on est sûr que rien ne peut survenir derrière soi. Ces buses me déroulent le tapis rouge pour que je protège mes arrières.

J’analyse les trois mecs pour déterminer qui va cogner en premier. La logique voudrait que ce soit Malabar qui ouvre le festival. En général, les gens pensent que c’est parce qu’ils sont baraqués qu’ils ont le plus de chance de gagner. Dans tous les cas, je peux éliminer numéro trois, il a du mal à cacher son appréhension. S’il est malin, il va observer les autres se faire achever avant de se barrer.

Malabar est en effet celui qui ouvre les festivités. Le type manque de rapidité dans ses mouvements, ce qui me laisse le temps de voir le coup venir et de parer son attaque. Sans hésitation, j’évite son geste et riposte par un coup droit direct dans les côtes. Sous le choc, la respiration du mec se bloque. Rageur, il pousse un cri et revient à l’assaut. Cette fois-ci, il y met plus de puissance. Je contrecarre sa charge avec plus de difficulté. Je m’abaisse légèrement et lui envoie un crochet dans la mâchoire. Je suis habitué à me battre, mais je ne me suis jamais fait à la douleur des phalanges lorsqu’elles rencontrent les os de l’adversaire. Je serre des dents pour contenir le mal et l’utilise pour nourrir la rage qui m’habite.

Un mouvement sur ma gauche me déconcentre, Malabar voit une ouverture et s’y engouffre. Je n’ai pas le temps d’esquiver, je sens son poing s’enfoncer dans mon estomac. La morsure du coup me plie en deux et je me prends aussitôt son genou sous le menton. Heureusement que Splinter n’est pas là pour voir ça, il aurait été capable de m’en coller une pour avoir commis cette erreur de débutant.

Je secoue la tête pour me remettre les idées en place. J’ai le temps de voir le poing de Malabar arriver sur ma tronche, j’effectue un pas rapide sur la droite pour ne plus me retrouver dans sa ligne de mire et, d’un mouvement souple, je bascule le buste sur le côté. Le poing de mon adversaire rencontre la surface du mur derrière moi. Sous l’impact, il hurle

de douleur. Je ne perds pas de temps pour lui faire une clef de bras et le renverser à terre. Mes pieds remplacent mes poings, je tire parti de mon avantage pour lui envoyer plusieurs coups de poing dans la tronche, histoire de bien l'amocher et de l'envoyer dans les vapes.

Le comparse numéro deux exploite le fait que je suis concentré sur l'homme à terre pour me sauter sur le dos, son bras s'enroule autour de ma gorge, me bloquant la respiration. J'agrippe son poignet et tente de desserrer sa prise sans y parvenir.

Le lascar numéro trois voit là une occasion de m'assener quelques coups sans prendre trop de risques, il en profite donc. *Merde, si je ne finis pas avec quelques os cassés, je pourrai m'estimer heureux.*

Comme je ne parviens pas à me défaire de la prise du type que j'ai collé au dos, je rassemble toutes mes forces et, d'un mouvement brusque, je le cogne contre le mur. Sous l'effet du choc, j'arrive à m'en défaire. Je le bloque de mon avant-bras, sous la gorge, et, en même temps, j'envoie un coup de pied retourné à la brindille. Sous l'impact, le mec recule de quelques pas. J'ai tout juste le temps de m'occuper de celui qui est plaqué contre le mur, avant que numéro un revienne à la charge. J'attrape la tête du type, que je bloque, et la cogne contre le mur ; le mec s'affale quasi instantanément. Je reporte alors mon attention sur le deuxième. Je ne perds pas de temps et empoigne le mec. C'est une avalanche de coups qui lui tombe dessus.

Quand le troisième finit au tapis, je suis à bout de souffle, courbé en deux, les mains sur les cuisses.

Il me faut plusieurs secondes pour réaliser que, durant tout ce temps, j'avais un spectateur. Alors qu'il était censé me venir en aide, Splinter est adossé contre le mur, les mains fourrées dans les poches de son jean, et observe la scène d'un air de profond ennui.

— T'es là depuis combien de temps ?

— Je suis arrivé un peu avant que tu envoies le deuxième dans les bras de Morphée.

— Et l'idée ne t'est pas venue de venir en soutien ? m'exclamé-je.

Il hausse les épaules.

— Tu semblais maîtriser la situation.

Je le fixe, ahuri par ce qu'il me débite.

— Je semblais… Bordel ! Splinter, un peu d'aide aurait été la bienvenue, m'écrié-je en me redressant.

— Je voulais voir si mes leçons portaient leurs fruits.

Je secoue la tête et lui jette un regard noir tout en pointant un index accusateur dans sa direction.

— T'es un grand malade, comme mec, t'es au courant ?

— C'est le bruit qui court à mon sujet…

Un élancement dans mes côtes me coupe le souffle pendant quelques secondes, je plaque ma main dessus pour contenir la douleur.

— Je crois qu'ils m'ont pété une ou deux côtes.

— C'est ta faute. T'as baissé ta garde à un moment. Pourtant, cette parade, je te l'ai fait refaire des centaines de fois.

— Splinter, on n'était pas à un putain d'entraînement, lui retourné-je, agacé.

Cet abruti me sourit avec son air de psychopathe. *Le con prend plaisir à la situation.*

Je m'apprête à lui assener deux ou trois vérités lorsqu'une sirène nous coupe dans la conversation.

Merde, les flics !

On ne peut rien faire pour s'extirper de la situation, impossible de s'échapper de cette ruelle sans se faire prendre. Splinter jure entre ses dents quand un des officiers sort de la bagnole et se dirige sur nous. Mon frère sait ce qu'il a à faire. Discrètement, il envoie un message codé et préenregistré au club. Ce n'est pas notre première arrestation et

probablement pas la dernière, on connaît la procédure. Alors, en attendant que les frangins nous sortent de cette situation et avant que les flics ne nous le demandent, nous nous mettons à genoux, mains derrière la tête, pour leur montrer qu'on coopère.

Comment une simple visite chez le tatoueur peut se terminer par la case prison ?

---

1. Le terme Maverick provient d'un éleveur américain à l'esprit indépendant. Samuel Augustus Maverick était également un homme politique et un avocat. Ce terme s'est étendu pour désigner les personnes anti-conformistes, les francs-tireurs.

OceanofPDF.com

15

Brandon

J’attrape un soda dans le frigo lorsque la porte d’entrée de l’appart s’ouvre. Ma peau se couvre de frissons et mon corps réagit instantanément en devinant l’identité de celle qui vient d’entrer.

Une seule personne détient ce pouvoir sur moi : Beverly.

J’inspire un bon coup pour puiser du courage et affronter la scène qui va suivre. Le bruit de son pas aérien m’indique qu’elle se dirige droit vers la cuisine. Ses visites quotidiennes à l’hôpital m’ont appris à le reconnaître.

Afin de retarder le moment où nos regards vont se croiser, je plonge le nez dans le frigo comme si son contenu valait la peine d’être admiré.

Mon cœur se comprime quand sa voix s’élève dans la pièce. Elle est légèrement tremblotante et indécise.

— Salut.

Je me redresse lentement et affiche un air désinvolte que je suis loin de ressentir, avant de me retourner.

Quand nos prunelles se croisent, un choc me comprime la poitrine. J’avais presque oublié le pouvoir de cette fille sur moi. Non, je me mens à moi-même, je n’ai pas oublié, c’est juste que mon cerveau s’est efforcé de dissimuler cet aspect durant ces dernières semaines.

Ses yeux bleus translucides me dévisagent et semblent analyser la moindre réaction de ma part. Ils sont si semblables à ceux de son père que c'en est douloureux de soutenir son regard. Sauf que, contrairement à ceux de son vieux, ceux de Beverly sont habités d'un éclat chaleureux.

Je m'éclaircis la gorge avant de lui répondre et tente désespérément de masquer mes émotions.

— Salut.

Nous tombons chacun dans un mutisme gênant, ne sachant quoi dire.

Finalement, elle met fin à notre dialogue muet en désignant le soda que je serre dans ma main.

— Tu m'en donnes un aussi ?

Je fixe la bouteille dans ma paume d'un air presque étonné. J'avais oublié son existence.

En constatant que mes phalanges sont devenues blanches à force d'être crispées dessus, je desserre lentement ma prise.

— Euh… C'est la dernière. On peut partager, si tu veux.

Elle acquiesce tout en me répondant :

— J'attrape les verres.

Toujours silencieux, nous partageons la boisson. Elle s'assoit sur le tabouret face au bar. De mon côté, je m'appuie contre le rebord d'un meuble. Je préfère laisser un maximum d'espace entre nous, de peur de perdre toutes mes bonnes résolutions.

— Tu sembles aller bien, constate-t-elle.

— Ça va un peu mieux, soufflé-je.

Elle hoche la tête et sirote sa boisson. Son air dubitatif me prouve que je ne l'ai pas convaincue.

Sans rebondir sur ma dernière affirmation, elle attrape mon emploi du temps que j'avais posé sur le comptoir en entrant dans la cuisine. Elle le lit rapidement puis lève son regard vers le mien.

— Tu as eu les UV que tu voulais ?

— Ouais ! Ils ont rajouté des cours de rattrapage aussi. Tu connais Sutherland ?

— De nom.

— Il me fait un pont d'or : si je parviens à obtenir ma deuxième année, il me prend dans son équipe.

— Félicitations.

Beverly n'est pas au courant de mon rêve. Sur un coup de tête, je lui explique ce que cette proposition représente réellement pour moi. Dans mon excitation de partager enfin cette nouvelle avec quelqu'un, j'en oublie presque de respirer entre deux phrases.

— Ce mec est une pointure dans son domaine, c'est juste incroyable de l'avoir comme prof principal ou de lui avoir parlé cinq minutes et encore plus incroyable qu'il m'ait repéré. Il a étudié avec Louis Ignarro, un des prix Nobel de l'UCLA. Sutherland ne prend pas beaucoup d'étudiants chaque année pour l'assister dans ses recherches. C'est un truc de dingue qu'il envisage mon dossier. Il est une des raisons pour lesquelles j'ai voulu venir ici. Il m'a promis que si je parvenais à rattraper tout mon retard et que je validais ma deuxième année, j'entrerais dans son équipe. Bev, je suis en train de réaliser mon rêve…

— Tu le mérites amplement, me répond-elle en affichant son doux sourire.

Avoir à nouveau Beverly face à moi et la voir se réjouir sincèrement de ce qui m'arrive me donne envie de revenir en arrière, de reprendre le fil de ses visites à l'hôpital, et surtout de retrouver la complicité que nous avions tous les deux… Ça me manque. Tout était si simple. Elle avait son franc parler qui me faisait du bien.

Je me rappelle plus particulièrement une de ses visites. C'était l'époque où j'alternais entre sommeil et demi-sommeil. J'étais tellement shooté que je me demande si je n'ai pas imaginé certaines scènes.

*
* *

— Salut à toi, ô beau brun ténébreux !

J’esquisse un sourire en la voyant entrer dans la chambre. Les médocs que me refilent les infirmières doivent être plus forts que je ne le pensais, car chaque fois que Beverly me rend visite, je deviens lyrique, j’ai l’impression que la luminosité de la chambre est plus intense, comme si le soleil orientait un de ses rayons directement dans la pièce. Ouais, c’est sûr, je suis complètement cramé avec leurs cachetons !

— Si tu es à la recherche d’un beau brun, tu t’es plantée de chambre, marmonné-je tant bien que mal.

— Bizarre, d’après une des aides-soignantes, il semblerait qu’il y ait un type dans cette pièce hyper mignon et bien foutu. D’ailleurs, je crois que c’est surtout sur ce dernier point qu’elle insistait auprès de sa collègue.

Elle se penche au-dessus de moi et scrute mon visage à la recherche de je ne sais quoi. Nos regards finissent par se croiser, une lueur rieuse illumine ses prunelles, et, moqueuse, elle ajoute :

— Je confirme, l’aide-soignante a raison. En cherchant bien, sous ses couches de bleus, de fils et de pansements, j’arrive à entrapercevoir le visage d’un beau gosse.

Je rigole à son affirmation et grimace de douleur aussitôt. Maudites côtes cassées !

— T’aimes vraiment souffrir, me lance-t-elle d’une voix lourde de reproche. Arrête de rire, tu sais que c’est douloureux.

— Dans ce cas, cesse de me faire marrer, lui rétorqué-je, la voix sifflante.

C’est ce que j’aime chez Beverly et c’est une des raisons pour lesquelles j’attends ses visites avec impatience : elle ne prend pas de gants pour parler, elle ne filtre pas ses mots de peur de commettre une bévue. Hayley ou mes parents n’auraient jamais osé me balancer au visage que j’aime

souffrir, tout au moins, pas après mon enlèvement. Beverly, elle, au contraire, en use et abuse et c'est rafraîchissant. Ça me fait me sentir normal. Avec elle, il n'y a pas de passé, elle ne cherche pas à fouiller dans mes démons. Elle va de l'avant tout en m'entraînant avec elle dans son sillon.

— Tu as réussi à dormir, cette nuit ?

— Un peu. J'ai somnolé entre les visites des infirmières.

— Vois le bon côté des choses, c'est temporaire.

— T'as apporté quoi dans ton sac à miracles ?

J'ai pris l'habitude de le surnommer de cette manière. À chacune de ses visites, elle m'en sort un truc complètement inattendu. Un jour c'était le nouveau tome d'un de mes mangas préférés, le lendemain c'était un hamburger. La veille je m'étais plaint de la nourriture de l'hôpital en expliquant qu'elle me faisait plus dépérir qu'autre chose. Elle a donc apporté le sandwich en douce dans la chambre et je l'ai savouré comme jamais.

— Ah, ah. Qui te dit que j'ai apporté un truc ?

— T'es obligée. T'as commencé à me faire prendre goût à tes surprises, impossible de faire marche arrière !

— T'as raison. Hier, tu m'as avoué un truc, et franchement je ne pouvais pas laisser cette injustice sans réparation.

— Quelle injustice ?

— Deux mots : Walking Dead.

— Je te jure que je n'ai jamais vu cette série.

— Tu ne peux pas continuer à vivre comme ça. Voir Walking Dead *et* Game of Thrones *sont deux étapes absolument obligatoires pour s'épanouir. Tu ne peux pas passer à côté.*

— Eh bien, je vais baisser dans ton estime, je ne connais ni l'une ni l'autre.

— Voilà pourquoi je me sens investie d'une mission ! J'ai décidé de nourrir ton esprit inculte en matière de télévision. On est chanceux, t'es bloqué dans ce lit pour pas mal de temps encore.

— Merde, Bev. Vas-y mollo avec tes réflexions quand même ! tonné-je, vexé.

— T'es en vie ?

— Oui.

— C'est l'essentiel. Pour le reste, on s'en fout. Comme on dit chez les bikers : Carpe diem.

Sa réflexion me fait grogner. Elle hausse un sourcil interrogateur et me lance :

— Tu viens de grogner ?

— Une douleur qui va et qui vient, réponds-je évasif.

— T'as besoin de quelque chose ?

Son air inquiet me fait me sentir coupable.

— Non, rien. Elle est partie.

— Ok, dans ce cas, bouge tes fesses et fais-moi de la place. On va lancer la série.

— Combien de saisons ?

— Pour l'instant il y en a neuf.

*
* *

La voix de Beverly me tire de mes souvenirs et me ramène à la réalité.

— Tu sembles perdu dans tes pensées ?

— Désolé, je réfléchissais à un truc. On parlait de quoi ?

— Je te demandais si tu avais eu les UV que tu voulais et tu m'as dit oui.

Le fait de l'avoir à nouveau face à moi me perturbe plus que je ne l'aurais pensé. Elle n'a pas changé, elle a toujours cette lueur d'intérêt dans

le regard quand elle pose des questions. Celle qui me donne l'impression que mes réponses comptent réellement pour elle.

— J'ai vu mon prof principal cet après-midi. Pour me donner un coup de pouce, il m'a mis en relation avec un des étudiants de troisième année pour des cours de soutien.

— C'est une bonne nouvelle. Tu penses que ça sera jouable ?

— Je l'espère. Si je me donne à fond, ça devrait le faire.

— Si t'as besoin d'aide, n'hésite pas.

Alors que je m'apprêtais à boire une gorgée de soda, je laisse mon bras en suspens et fixe la nana qui se tient face à moi, pleine d'assurance.

— Bev, tu détestes les maths et les matières scientifiques. Toutes celles que j'étudie sont dans ce registre.

Elle esquisse une moue.

— Euh… Ouais, bon, c'était une façon de parler. Je peux te faire réciter des fiches, ça devrait pas être sorcier.

Cette fille retombe toujours sur ses pattes, quelle que soit la situation.

— Ok ! Je garde ta proposition en mémoire.

Le silence s'instaure à nouveau entre nous deux. J'ignore ce qui se passe dans sa tête, mais dans la mienne c'est un bordel sans nom. J'ai envie de me jeter sur elle, elle est encore plus belle que dans mes souvenirs, seulement le timing n'est pas idéal pour vivre une aventure avec elle. Je ne peux pas lui faire ça. Elle mérite un type qui a la tête sur les épaules et pas l'ombre que je suis devenu. Elle mérite surtout un type qui ne lui cache rien. Si un jour elle découvre ce que j'ai accepté à New York, elle me haïra.

Pour rompre ce silence oppressant, je lui lance le premier truc qui me vient à l'esprit :

— Merci pour tes messages, cet été.

Pas très judicieux de ma part. Cette réflexion m'approche de la conversation que je cherche à éviter.

Tout au long des vacances, elle m'a envoyé des SMS. Ils racontaient tout et n'importe quoi, ils me tenaient au courant de ce qu'elle faisait et des nouvelles qu'elle avait des autres. Certains étaient complètement débiles, accompagnés de smiley bien trop nombreux, mais au moins ils avaient le mérite de me faire sourire. D'une certaine manière, ses messages m'ont permis de garder un pied près d'eux.

— Pas de quoi.

Je repense à la scène d'hier soir entre June et Dannyboy. Pour détendre l'atmosphère, je lui lance sur un ton moqueur :

— Apparemment, tu as oublié de m'informer de certaines choses…

Face à son air perplexe, je m'explique :

— June et Dannyboy.

Elle a une grimace de dépit.

— Ouais, leur couple en a mis plus d'un sur le cul.

— Tu m'étonnes.

À cet instant, j'imagine June débarquer dans le club avec les reparties qu'elle seule est capable de balancer. Avec une joie malsaine, je me représente parfaitement l'enfer que doivent vivre Pops et les autres. Je ne peux m'empêcher d'ajouter :

— Ton père doit être ravi lorsqu'elle fait des visites.

— Il grince des dents, surtout. Et les autres fuient les lieux dès qu'ils l'aperçoivent.

Nous rions tous les deux, probablement parce que nous visualisons parfaitement la scène. Ne sachant plus quoi ajouter, je retombe dans le mutisme, me triturant les méninges pour trouver quoi dire sans m'aventurer vers une pente dangereuse.

Apparemment, son cerveau cogite aussi à cent à l'heure. Elle soupire avant de marquer une hésitation, puis me lance d'une traite.

— Tu n'as jamais répondu à aucun de mes messages. Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— C’est la vérité ?

— Pourquoi te mentirais-je ?

— Par peur, par colère ou je ne sais quoi d’autre.

Sa voix trahit quelque chose qu’elle tente de dissimuler.

— Aucune de ces raisons, en tout cas.

— C’est à cause de la nuit avant ton départ pour New York ? On devrait crever l’abcès tout de suite, tu ne crois pas ?

Je grimace. Pas parce qu’elle implique qu’elle et moi allons devoir jouer cartes sur table, mais tout simplement parce que cette expression m’a toujours dégoûté.

— Je ne vois pas en quoi cette fameuse nuit à…

— N’essaie pas d’emballer ton refus dans du joli papier cadeau, Brandon, me coupe-t-elle d’une voix sèche. Je suis une grande fille. D’ailleurs, ces vacances m’ont fait réfléchir aux circonstances et à la situation…

— J’ai du mal à te suivre, rétorqué-je, perplexe.

— Je tenais à m’excuser.

— À t’excuser ? répété-je de plus en plus perdu.

— Oui, le moment était mal choisi, j’ai brûlé les étapes, j’ai profité de la situation alors que tu étais sans défense.

Alors celle-là, je ne l’ai pas vue venir.

— Pardon ?

— Tu étais faible psychologiquement, je n’aurais pas dû.

Je m’ébroue comme pour me sortir d’un mauvais rêve et essaie de reprendre les rênes de la conversation.

— Je ne vois pas où tu veux en venir. Tu écoutes tous les trucs que tu me débites ?

— Oui, bien sûr, c’est moi qui prononce ces mots. Je ne suis pas folle, j’ai conscience du sens de mes paroles.

— Je n’en ai pas l’impression, parce que moi, dans mon souvenir, j’étais lucide, et pas du tout faible psychologiquement.

J’étais même plus que lucide. Et puis, je ne peux pas la laisser dire des trucs pareils, en quelques mots, elle vient de réduire mon ego à néant.

Je n’ai pas le temps d’ajouter quoi que ce soit qu’elle continue :

— Pour en revenir au sujet principal. Tout ce que je cherche à te faire comprendre, c’est que je veux te mettre à l’aise. Cette nuit, on l’oublie, on l’efface de notre mémoire.

Impossible ! Cette nuit est la plus mémorable de mon existence.

Je ne cherche pas à la contredire et l’encourage à poursuivre d’un mouvement de la main :

— Ton silence cet été était clair, j’ai compris qu’il y avait un malaise. Et inconsciemment, il y en avait un aussi de mon côté. J’avais l’impression d’avoir abusé de la situation.

Merde ! Elle est en train de me faire passer pour une victime.

D’après mes souvenirs, j’étais plus que consentant et lucide dans cette affaire. S’il n’y avait pas l’existence de son père, du club et de mon secret, on aurait repris là où on s’est arrêtés. Sauf que ce détail, je ne peux pas lui dire.

— Je ne peux pas te laisser dire un truc pareil, tu n’as abusé de rien du tout, lui balancé-je dans un sursaut d’orgueil.

— Comme tu veux. Quoi qu’il en soit, je pense que pour le bien de la colocation et pour éviter toute gêne avec les autres, il vaut mieux se dire que soit on oublie cette nuit, soit on accepte qu’elle a existé, mais qu’elle ne se reproduira plus.

Je dois avoir développé le goût de l’auto-flagellation, car ma seule réaction est de me défendre pour lui prouver que cette fameuse nuit n’a pas été une erreur. J’aspire à une seule chose : vivre une multitude de nuits comme celle-là.

Je suis à deux doigts de lui balancer le fond de ma pensée, mais je ravale *in extremis* les mots que j'ai sur le bout des lèvres. Beverly vient de nous offrir une porte de sortie. Son attitude et ses paroles nous permettent à tous les deux de nous extirper d'une situation gênante. Le seul truc qui me fait grincer des dents, c'est qu'elle a retourné la situation ; tout le discours qu'elle m'a tenu, c'est moi qui devais lui sortir. Ça égratigne ma fierté. C'est dur à encaisser.

— Donc, on est d'accord tous les deux ?

— À une seule condition, ajouté-je lentement.

— Laquelle ? me demande-t-elle, suspicieuse.

— Je fais abstraction du fait que tu cherches à me faire passer pour une victime et, en échange, on retrouve tous les deux la même complicité que quand j'étais à l'hôpital.

— Si ça te permet de te sentir mieux, c'est entendu.

Sa réponse me donne l'impression d'être le seul à avoir besoin de cette complicité. Son attitude me déstabilise. Rien chez elle ne trahit ses pensées. Elle semble considérer cette nuit comme un moment d'égarement sur lequel il est inutile de revenir. C'est la première fois que je me retrouve dans le rôle du type qui se fait jeter — car soyons clair, c'est ce qu'elle est en train de faire —, et je n'aime pas du tout ça.

OceanofPDF.com

16

Pops

Ça fait des plombes qu'ils nous maintiennent derrière les barreaux maintenant. Dès notre arrivée, les flics nous ont séparés avec Splinter, histoire qu'on n'ait pas le temps d'accorder nos violons pour la version qu'on allait leur débiter. On est tombés sur des novices, car avec un peu d'expérience, ils auraient su qu'aucun son ne sortirait de notre bouche tant que notre avocat ne serait pas arrivé.

Ils nous ont placés dans des salles d'interrogatoire et nous ont fait le sketch du gentil et du méchant flic, en nous menaçant de tout un tas de conneries. À la longue, c'est nous qui les avons eus à l'usure, car ils ont abandonné leur cirque. Il semblerait qu'ils aient trouvé un nouveau jeu : oublier notre présence et nous laisser pourrir dans cette cellule.

Le seul truc que je regrette dans cette histoire, c'est de ne pas avoir assisté à l'interrogatoire de Splinter. Vu la tête du flic à la sortie de la salle, on aurait pu croire que c'était lui qui venait de subir les questions de Splinter et non l'inverse. Mon frangin, comme à son habitude, affichait un visage vierge de toute expression.

Depuis, nous sommes réunis dans la même cage et j'observe ce qui se passe autour de moi, histoire de tuer le temps. De petites frappes vont et viennent dans la cellule. J'ai relevé que c'est toujours le même flic qui les amène et vient les chercher. À chacune de ses visites, il me renvoie le même rictus et semble regretter de ne pas pouvoir m'en mettre plein la tronche. Je ne suis pas certain que quelques billets verts puissent l'amadouer. Splinter croise mon regard et d'un mouvement imperceptible de la tête me fait comprendre que lui aussi doute de la possibilité de le corrompre. *Dommage !* C'est toujours utile d'avoir des yeux et des oreilles qui traînent dans les couloirs pour nous rencarder.

Le plus insupportable dans cette histoire, c'est l'attente, surtout quand on doit partager la cellule d'un mec qui a dû s'enfiler toute une cargaison de mauvais vin et qui n'a pas vu l'ombre d'une douche depuis des siècles.

Je me lève et effectue quelques pas pour me dégourdir les jambes et assouplir mes muscles. À l'heure qu'il est, les frangins ont depuis longtemps appelé notre avocat pour qu'il nous sorte de là. Si les flics veulent vraiment nous faire chier, ils ne nous feront sortir qu'à la condition qu'on aligne un peu de fric, mais je doute de cette option. Ils devraient surtout m'être reconnaissants d'avoir mis ces mecs hors circuit pour un temps.

De plus, avant de quitter les lieux, Splinter, d'un mouvement discret de la tête, m'a montré une caméra de rue qui était placée à l'angle. Sur le coup, j'ai un peu flippé, puis quand j'ai visualisé mentalement la scène, j'ai respiré à nouveau. Quand ils vont visionner le film, tout ce que verront les flics, c'est que j'étais en état de légitime défense.

Connaissant leur fonctionnement, je me doute qu'ils ont déjà passé nos portables au crible. Ils auraient été cons de ne pas saisir l'occasion d'y fureter dans l'espoir qu'on y ait laissé des preuves de nos activités illégales. *Pas de chance pour eux, ils ne trouveront rien du genre !*

La porte de notre cellule s’ouvre enfin, et, à la mine renfrognée du condé qui apparaît devant nous, je déduis que l’heure de notre libération vient de sonner et que notre avocat a débarqué.

Ce qui me contrarie dans cette histoire, c’est que cette rixe va très probablement remonter aux oreilles de l’assistante sociale qui suit Logan. Je dois m’attendre à la voir débarquer à nouveau et surtout à ce qu’elle vienne me mettre des bâtons dans les roues. *Fait chier.* Néanmoins, elle ne pourra pas utiliser cette excuse pour me retirer la garde du petit. La vidéo prouvera en effet ma bonne foi. J’étais, comme un citoyen lambda, en position de légitime défense.

— Vous êtes libres.

— Ça vous en a pris du temps pour vous rendre compte qu’on n’y est pour rien dans cette histoire, lui lancé-je en passant devant lui.

— Jouez pas au plus malin, Pops. Vous savez comme moi que ce n’est qu’une question de temps pour qu’on vous coffre.

— L’espoir fait vivre, monsieur l’agent.

Le flic ne répond pas à mon sarcasme et nous conduit vers l’accueil pour que nous récupérions nos affaires. Notre avocat nous attend patiemment. Comme à son habitude, il porte un costume sombre avec une cravate bleu électrique. Je crois que je n’ai jamais vu ce type arborer autre chose que ces couleurs. Il me coûte un bras, mais il ne nous a jamais déçus et est parvenu à éviter la taule à de nombreux frangins. Certains de nos rivaux aimeraient l’avoir de leur côté. Bien que je ne m’en plaigne pas, j’ignore la raison pour laquelle il a décidé de nous rester fidèle.

À mon approche, il effectue un pas dans ma direction et me tend la main. Je juge toujours les gens à leur façon de serrer la main : sa poigne est franche et ferme. Je déteste ceux dont la paluche est quasi inerte, ce sont des personnes fuyantes sur lesquelles on ne peut pas compter. J’ai vérifié à plusieurs reprises cette constatation et je ne me suis jamais planté.

— Pops.

— Il t’a fallu deux heures pour nous sortir de notre cellule. Tu te ramollis.

Habitué à ma façon de lui parler, il rit doucement et s’explique :

— J’étais en plein milieu d’un plaidoyer quand j’ai reçu l’information.

Je hoche la tête.

— Merci pour le déplacement.

— C’est mon métier, l’histoire était sans complications, un simple stagiaire aurait pu vous extirper de cette cellule. En attendant, j’espère ne pas vous revoir de sitôt, toi et tes copains.

— Vu ce que tes services me coûtent, j’y compte bien, m’esclaffé-je.

Il fait quelques allers-retours avec son index en le pointant dans notre direction.

— Toi et tes gars, vous pensez pouvoir vous tenir tranquilles une dizaine de jours ?

— Pourquoi ?

— Je pars demain pour un colloque à Vegas et je compte prolonger mon séjour de quelques jours pour profiter des attractions de la ville.

— On va faire de notre mieux pour se passer de tes services !

— Je note l’effort. Merci, me rétorque-t-il, pince-sans-rire.

— Pas de quoi. À ton retour, viens me voir, je dois te parler d’une affaire.

— Quel genre ?

— Légale.

Il opine du chef et, à la lueur de son regard, je vois que j’ai piqué sa curiosité.

— Tu m’intrigues. Je te contacte dès que je rentre.

— Merci d’avoir interrompu ton plaidoyer.

— Comme tu le dis si bien, vu le prix des honoraires que tu me verses, c’est le moins que je puisse faire.

Quand nous sortons du poste de police, Jace nous attend avec le van pour nous récupérer.

À l'approche d'une poubelle, je saisis mon portable, retire la carte sim et la détruis. Je balance mon téléphone à terre et envoie un coup de talon dessus. Le mobile s'écrase sous l'impact. Je le ramasse et le jette dans la poubelle. Je glisse un regard vers Splinter, sans surprise, son téléphone a subi le même sort que le mien. Les flics ont probablement mis nos cellulaires sur écoute, ils nous sont devenus inutiles.

Je monte à l'avant du van et Splinter s'engouffre à l'arrière.

— T'as récupéré nos bécanes ? questionné-je Jace.

— Ouais, elles sont en sécurité au chapitre. Mercury est en train de vous les bichonner.

— Parfait.

Je me masse les côtes tout en grimaçant.

— On fait un crochet par chez le toubib ? me demande celui que je considère comme mon fils en voyant que je me tiens le thorax.

— Non. On rentre direct au club, on a des affaires sur le feu.

— Il s'est passé quoi, exactement ?

— Mauvais hasard… Tony m'a dit que des types venaient emmerder certains commerçants de son quartier. Après mon rendez-vous avec lui, je suis allé prendre quelques infos.

— Ça a donné quoi ?

— Des affiliés aux Eagles font des descentes. Ils essaient de prendre un peu plus de terrain. Je pensais laisser les autres gangs gérer cette histoire, sauf qu'après ce qui vient de se passer, il va falloir monter au créneau et en dégommer quelques-uns pour les faire rentrer dans leur niche.

— Tu comptes faire ça quand ?

— On va aller repérer les lieux où ces types crèchent, voir combien ils sont. Ensuite, on passe à l'action.

— Tu sais qui ils sont exactement ?

— Des *hangarounds* des Eagles. L'avocat nous a refilé en douce le nom des trois lascars. Remonter jusqu'à leurs copains va être un jeu d'enfants. File ton téléphone, Jace.

Je tends le papier sur lequel sont inscrites les coordonnées des trois gars à Splinter en même temps que le cellulaire :

— Appelle Spider. Qu'il trouve toutes les infos pour quand on arrive. Je veux régler ce problème dans la journée.

Splinter considère le papier que je lui tends.

— Cet avocat a dû être pickpocket dans une autre vie, j'ai vu que du feu pour le papier.

— Je pense qu'il est surtout habitué à fréquenter des mecs comme nous. Pour info, il me l'a refilé quand on s'est serré la main.

— Tu veux faire quoi de ces types ? me relance Jace. Tu les as déjà mis K.-O., tu ne peux pas faire mieux.

— C'est là que tu as tout faux. À quoi tient le plus un biker ou quelqu'un qui aspire à le devenir ? l'interrogé-je avec un haussement de sourcil.

Jace semble comprendre où je veux en venir et siffle entre ses dents.

— Tu veux cramer leurs bécanes.

J'acquiesce, puis je me retourne vers Splinter qui est au téléphone avec un des gars du club.

— Demande-leur de vérifier s'il y a de la glace dans le congélo, et des cachetons contre la douleur en réserve.

OceanofPDF.com

17

Brandon

Durant mon séjour à New York, je me suis tourmenté pour savoir comment faire passer le message à Beverly qu'entre elle et moi il n'y aurait rien de plus que de l'amitié. Mais le fait qu'elle ait pris les devants sans que je l'aie vue venir me donne envie de la harceler pour la ramener dans le creux de mes bras.

Comme si le destin avait senti mon désarroi, l'écran de mon téléphone s'illumine.

**** Inconnu : N'oublie pas notre accord, nous attendons de tes nouvelles. ****

Ce message m'apporte un éclair de lucidité. Je suis un abruti, j'ai déjà tout bousillé. D'un jour à l'autre elle découvrira ce que j'ai fait et me détestera. Il vaut mieux pour moi que je me fasse à l'idée de l'avoir perdue définitivement dès à présent.

Après ce retour brutal à la réalité, je décide de me plonger dans mes bouquins pour me remettre dans le bain en douceur.

*

* *

Je suis tellement absorbé dans mes révisions que je n’entends pas la porte de ma chambre s’ouvrir. C’est seulement lorsqu’une main se place sur mon épaule que je bondis de ma chaise et empoigne la personne qui vient de surgir derrière moi.

Sous le coup de l’adrénaline des points noirs dansent devant mes yeux, les mauvais souvenirs sont à la lisière de mon esprit et ne demandent qu’à revenir.

Au prix d’un grand effort, je tente de les chasser. La voix inquiète de Beverly me sort de la brume.

— Brandon, lâche-moi. Tu me fais mal.

Mon esprit décide alors de revenir au présent. Avec horreur, je visualise la scène : une de mes mains encercle la gorge de Beverly et la seconde est refermée en un poing, prête à agir.

Je relâche Beverly d’un mouvement brusque. Sous l’impulsion, elle vacille et effectue un pas en arrière pour retrouver son équilibre.

— Merde ! Ne recommence plus jamais ça, Bev ! Nom de Dieu, t’as vu ce qui a failli arriver ? m’écrié-je, paniqué à l’idée que j’aurais pu lui faire mal.

— Je suis désolée.

— Tu es… Bordel, t’as pas à t’excuser, c’est moi ! Quand je pense… quand je pense à ce que j’aurais pu te faire…

— Tu ne m’aurais pas fait de mal, me lance-t-elle d’un ton calme.

— Tu veux rire, t’as bien vu la scène…

— Brandon, je sais me défendre, me coupe-t-elle.

— Alors pourquoi t’as rien fait ?

— Parce que ce n’était pas toi. J’attendais que tu reviennes.

— Et si je n’étais pas revenu ?

— Dans ce cas, je t’aurais envoyé au tapis.

— Ton humour est pourri, Bev. T’aurais rien pu faire.

Je balaie du regard l’ensemble de son corps. Elle doit faire grand max cinquante-cinq kilos.

Mes paroles semblent l’avoir piquée au vif puisque, sur un ton de défi, elle me lance :

— On parie ?

— On parie quoi ?

— Que je te fous le cul par terre quand je veux.

— Bev, sois sérieuse cinq minutes. Je suis bien plus lourd que toi, tu ne peux pas me faire mordre la poussière…

— Bien sûr que si.

— Écoute, je t’ai vexée et j’en suis désolé, mais sois réaliste tout de même.

— Très bien, puisque tu veux une démonstration, on va reprendre. Assieds-toi sur ta chaise comme tu l’étais.

— Bev…

— Fais-le.

— Tu l’auras voulu.

Je lui tourne le dos et m’installe sur mon siège. Je cale mes avant-bras sur le bord de mon bureau et attends de sentir sa main se poser sur mon épaule. Le temps semble suspendu. Je devais être vraiment absorbé dans mes révisions pour ne pas avoir senti sa présence dans la chambre tout à l’heure. Parce que maintenant que je lui tourne le dos, je perçois de multiples indices : sa respiration, la fragrance de son parfum, le bruit de son pas. Tous mes sens sont en alerte, plus pour répondre à un besoin de me rapprocher d’elle que pour parer sa future attaque.

Enfin, le contact arrive. Sa main se fait légère sur mon épaule, puis la pression se fait un peu plus insistante. Je lui laisse une dernière chance avant de me retourner et de l’empoigner comme je l’ai fait :

— Tu es sûre de toi, Bev ?

— De quoi as-tu peur, Brandon ? De me faire mal ou de te ridiculiser ?

Elle l’aura voulu !

J’ai l’impression qu’elle vient d’éperonner un cheval et que je pars au galop. D’un mouvement rapide, je me retourne et l’agrippe à la gorge, comme je l’ai fait quelques instants plus tôt. Sauf que la suite ne se déroule pas comme la première fois. Je ne sais pas comment elle s’y prend, mais avant de me rendre compte de ce qui m’arrive, je suis retourné, le bras coincé derrière mon dos et une pression derrière mes genoux m’oblige à m’affaisser. Il semblerait que je l’aie vraiment foutue en rogne parce qu’elle poursuit mon humiliation histoire que je retienne bien la leçon. Son genou se plaque contre mes omoplates et je me retrouve face contre terre. Son souffle est contre mon oreille et elle me murmure :

— Comment est la vue d’en bas ?

La peste.

— Tu peux me relâcher.

— Tu en es certain ? Je peux te faire une autre démonstration, si tu veux.

Tout ce que je peux dire, c’est que je suis content de ne pas avoir de témoin pour cette scène.

Comme pour me punir un peu plus de mon insolence, la porte de ma chambre s’ouvre et les deux dernières personnes que je voulais voir entrer pénètrent à l’intérieur, les yeux ronds. Dannyboy et June.

— Merde, les retrouvailles sont plus violentes que ce à quoi je m’attendais, s’exclame June.

— Tout va bien, Brandon ? Tu veux un coup de main, me demande le prospect, ironique.

Qu’il aille se faire foutre, ce petit con !

Beverly relâche la pression derrière mon dos et me tend la main pour m’aider à me relever. Je lui envoie un regard torve. Ce coup-là je ne suis pas près de l’oublier.

— Où tu as appris ça ?

— Splinter. C’est lui qui m’a tout appris, me répond-elle.

— On peut vous laisser seuls tous les deux ? questionne June.

— Oui, ne vous en faites pas, répond Beverly tout en gardant ses prunelles rivées aux miennes. Je lui démontrais l’intérêt de suivre les entraînements de Splinter.

— C’est une bonne idée, tu devrais te joindre à nous ! affirme June.

— Quoi ? Toi aussi tu sais faire ça ? m’étonné-je.

— Hé oui ! Je n’en suis pas au niveau de Beverly, mais je me débrouille.

— Splinter est une pointure. Je parie qu’il a du sang de ninja, ajoute Dannyboy.

— Je vais y réfléchir, les coupé-je.

Les entendre encenser un mec qui fait froid dans le dos me hérisse. Il y a un truc chez lui qui donne l’impression d’être une proie, cette sensation est renforcée par son regard sombre et vide d’humanité. Je dirais que cet homme est létal.

— Bon, vous êtes sûrs tous les deux, on peut vous laisser ?

— Oui, rétorqué-je sèchement.

— Bev, tu promets de ne pas abîmer sa petite gueule ? insiste Dannyboy.

Sa réflexion me fait grincer des dents. *S’il ne se barre pas de suite, c’est moi qui vais arranger sa tête.*

Beverly doit sentir mon énervement, car elle s’empresse de lui répondre et de faire sortir les deux tourtereaux.

Elle referme la porte derrière eux et me considère quelques instants, silencieuse. Ça me gonfle d’être passé sans cesse à la loupe. Et ce qui m’énerve le plus, c’est que Beverly le fasse, car en mon for intérieur je suis persuadé qu’elle seule est capable de fissurer mon armure et de me percer à jour.

Hayley pourrait avoir ce pouvoir, sauf que pour l'instant elle garde encore l'image du protecteur que j'ai été pour elle. Ce qui l'empêche de voir la noirceur de celui que je suis à présent.

Je ramasse la chaise du bureau qui s'est renversée lors de notre petite démonstration et demande à Beverly :

— Tu voulais quelque chose ?

Elle se détache de la porte et reprend ses esprits :

— Oui, je voulais te demander si tu voulais regarder un film, ce soir.

— Quel genre ?

— Je me disais qu'on pourrait regarder la dernière saison de *Walking Dead* ?

— Oh pitié ! Pas tes histoires de zombies. Elle est pourrie ta série. L'histoire n'avance pas, mis à part le fait qu'il déglingue chaque fois des morts-vivants. Sérieux, je me demande comment cette série a tenu le coup pendant neuf saisons.

— T'as un film en tête ?

Je réfléchis quelques secondes puis un titre me vient à l'esprit :

— *Fallout*.

— *Fallout* ?

— Ouais, le dernier *Mission impossible*, je voulais aller le voir à New York et ça ne s'est pas fait.

— Si c'est vraiment ce film qui te tente, pourquoi pas ?

— Ma belle, je me suis tapé huit saisons de *Walking Dead* allongé sur un lit d'hôpital. Tu peux souffrir pendant cent vingt minutes, tu ne crois pas ? Et puis, il y a Tom Cruise.

— Tom Cruise pourrait être mon père. J'aurais du mal à fantasmer dessus.

— Henry Cavill y est aussi.

— C'est déjà un meilleur argument.

— Bah tu vois, finalement on trouve un arrangement !

— On le regarde où ?
— Dans le salon, je veux tester ce grand écran de malade.
— C’est bien une réflexion de mec, ça.
— Tu t’attendais à quoi ?
— Question rhétorique.

Au cours de la soirée, Dannyboy et June nous rejoignent. Le prospect est un type avec qui il est facile de s’entendre. Cette constatation me pousse à me demander si tous les bikers sont à mettre dans le même panier. Je chasse aussitôt cette idée, si on a des atomes crochus, c’est parce que nous avons quasi le même âge, c’est tout. Et puis Dannyboy n’appartient pas encore aux Black Riders. Lui aussi est une de leurs victimes, il n’y a qu’à voir toutes les basses besognes qu’il fait pour ces mecs dans l’espoir d’intégrer le club.

*
* *

Cette soirée m’aura appris une chose sur moi : je peux passer une soirée en présence de Beverly sans avoir envie de lui sauter dessus en permanence. Cette idée ne m’a effleuré l’esprit qu’une dizaine de fois sur cent vingt minutes de film, je trouve que je m’en suis pas trop mal sorti.

OceanofPDF.com

18

Pops

Dès mon arrivée au chapitre, tout le monde me tombe dessus et me demande de régler toutes sortes d'emmerdes. Il semblerait que durant ma garde à vue les frangins au club n'aient pas chômé non plus. Deux brebis se sont foutues sur la gueule parce que l'une tentait de faire je ne sais quoi, un frangin s'est brûlé l'avant-bras et sa blessure est suffisamment grave pour qu'il se retrouve aux urgences. J'ai l'impression que tout part à vau-l'eau.

Avant de m'enfermer avec les gars pour faire une mise au point à la suite des derniers évènements, j'interpelle Sandman.

— Les brebis, c'est lesquelles ?

Il pointe deux filles qui se regardent en chiens de faïence du doigt, l'une est sur le canapé et l'autre sur un des tabourets près du comptoir, non loin de moi. Aux marques sur leur visage et vu l'état de leurs fringues, j'en déduis qu'elles se sont plus que foutues sur la tronche. Je fais signe aux deux greluches de me rejoindre. S'il y a bien un truc qui me gonfle, c'est d'avoir à régler ces histoires de gonzesses, je regrette de ne pas avoir demandé à Emmy de désigner une remplaçante avant qu'elle ne prenne la tangente. Arrivées à ma hauteur, les filles m'observent, hésitantes quant à l'attitude à adopter. Je ne perds pas de temps :

— Vous avez des affaires qui traînent dans le club ? Fringues, sacs et autres conneries ?

Toutes les deux secouent la tête en signe de dénégation.

— Parfait, dans ce cas, virez votre cul d'ici et n'y remettez jamais les pieds.

Sans plus me préoccuper d'elles, je balaie du regard la pièce et l'ensemble des autres filles présentes dans la pièce.

— C'est valable pour vous toutes, gérer vos histoires ne m'intéresse pas, au moindre conflit je vous vire. Faites passer le message aux autres.

Ce problème réglé, je fais signe aux frangins de me suivre dans la salle où on a l'habitude de se réunir pour la messe.

Dès que les gars sont installés autour de la table, je commence sans m'adresser à quelqu'un en particulier :

— Vous avez les infos concernant les trois mecs ?

— Ouais, je t'ai noté leur adresse sur ce papier, m'informe Spider.

— Parfait.

— Qu'est-ce qui leur a pris de se lancer contre toi ? reprend-il.

— J'étais seul, ils étaient trois.

— Je peux comprendre que pour n'importe qui d'autre cette occasion était à saisir, mais pourquoi de simples *hangarounds* ont-ils tenté le coup ?

— Cette attaque confirme le témoignage d'une fille de chez Map.

Sandman siffle entre ses dents.

— Tu penses que des alliances changent de mains ?

— Des alliances se forment, c'est certain. Les Eagles prennent de plus en plus d'assurance.

Jace cale ses avant-bras sur le bord de la table et s'interroge :

— On va faire quoi ? Ça modifie notre plan initial.

— On va attaquer. Vous avez pu récupérer quelles infos sur eux ?

Spider était en charge de la surveillance, il prend la conversation en main pour ses frères :

— On sait qu’ils s’apprêtent à recevoir une cargaison d’armes de la part des Russes.

Ils doivent être plus prêts que je ne le pensais pour déjà procéder à un approvisionnement.

— On connaît la date ?

— Pas encore. On a mis nos indics sur le coup.

— Il y a moyen de les infiltrer ?

— Ils sont comme nous, ils ont verrouillé les entrées. Le seul moyen de mettre un pied dans le club serait de faire pression sur un des types qui voulaient ta peau.

— Rencardez-vous, je veux connaître le pedigree de chacun. S’il y a la moindre possibilité de les utiliser, on y va. Je veux qu’on se tienne prêts et qu’on se mette en position offensive.

Spider grogne :

— On y travaille, Prés’.

— Je sais, mais il faut passer à la vitesse supérieure. Pour l’instant on tire des plans sur la comète concernant Tiger, rien ne nous certifie qu’il morde à l’hameçon. Depuis le début, on part du principe qu’il se pointera, mais il n’est pas con, il nous connaît et il sait comment nous fonctionnons, il pourrait soit envoyer quelqu’un d’autre pour se rassurer, soit ignorer son gosse et attendre que notre conflit soit réglé pour ensuite récupérer son gamin.

— Si c’est le cas, on fait quoi ? intervient Sandman.

— Vu les derniers événements, on va partir du principe que Tiger est hors circuit pour l’instant. On change notre fusil d’épaule et on se lance dans une guérilla contre les Eagles. On essaie d’intercepter tous leurs trafics. Avec un peu de chance, ça va leur faire perdre du fric et peut-être certaines alliances.

Splinter a toujours été pragmatique donc je ne suis pas étonné de l’entendre demander :

— Et on en fait quoi de leurs cargaisons ? La plupart du trafic est de la drogue.

— On brûle ces saloperies. Pour les armes, on les garde pour nous.

— T’es sûr de vouloir brûler la dope ? demande Mercury.

À sa question je vois rouge, j’ignore mes côtes en bouillie. Le prospect n’a pas le temps de me voir venir que je suis déjà sur lui. D’un bond, je me lève et le saisis à la gorge. Front contre front, je lui assène :

— On ne trempe pas dans cette merde ! Si t’envisages d’y toucher, tu retires tes couleurs de suite et vires ton cul de ce chapitre.

Le visage de Mercury devient rouge à cause du manque d’air, je raffermis ma prise autour de son cou pour lui montrer que je ne plaisante pas avec cette merde. Splinter intervient, une main sur l’épaule, il me demande :

— Relâche-le, Prés’. Laisse-le exposer son idée…

Je desserre ma poigne tout en maintenant une pression pour qu’elle soit suffisamment dérangeante et écoute ce que le prospect a à me dire :

— T’emballe pas, Prés’… Je ne pensais pas à la revendre pour notre compte ! Je me disais qu’on pourrait leur tendre un piège et glisser l’info auprès des flics via nos contacts. Ils se feraient serrer avec la came et on serait tranquilles.

Je le lâche puis retourne à ma place. Je préfère ne pas utiliser les flics. Les Eagles pourraient eux aussi recourir à cette solution en retour, j’ai pas envie de voir des condés faire une descente chez nous.

— Je sais, mais avec la souris qui me colle au train, c’est prendre trop de risques pour Logan. Ça me fait chier de l’admettre, mais je dois jouer profil bas avec elle et montrer patte blanche pour un temps. Comme tu l’as souligné, on ne sait pas ce qu’ils font. On ne sait même pas où taper si on doit bouger.

— On pourrait accentuer notre surveillance, même sur les petites frappes. On va utiliser les *hangarounds*, je suis certain qu’ils vont aller

toquer à la porte d'un des Eagles. On repère le type qui est en contact avec eux et on le fait danser pour qu'il nous refile des infos. Cet Eagles est le relai entre l'intérieur du club, donc les décisionnaires, et la chair à canon.

— C'est pas con. Les gars, vous en pensez quoi de l'idée de Splinter ?

— C'est une putain de bonne idée, s'exclame Sandman.

Spider acquiesce.

— Ouais, je trouve aussi, on s'encroûtait. Un peu d'action va être bon pour le moral des troupes.

— C'est entendu. Dès que vous avez l'info, on serre le type, et ça sera à toi de jouer pour le faire parler, Splinter.

— Prés', une dernière chose, ajoute Jace.

Je me frotte l'arête du nez tout en soufflant de lassitude.

— Quoi encore ?

— Il va falloir qu'on mette un plan en place pour qu'on puisse partir dans le Montana sans que les Fed viennent nous coller au train.

— Jace a raison. Si on veut pouvoir serrer Tiger, on doit avoir les coudées franches, reprend Spider.

Je les interromps et m'adresse à Mercury :

— J'avais demandé des cachetons contre la douleur et de la glace.

— J'y vais de suite.

Alors que le prospect quitte la pièce, je reprends :

— Je sais. J'y ai réfléchi sans toutefois trouver une idée qui tienne la route. Il faut qu'on parvienne à créer une sorte de diversion pour les conduire à un endroit alors que nous serons à l'opposé.

— C'est pas con, une réunion pourrait être la solution. On pourrait s'extraire incognito avec un peu d'aide, et alors qu'on est dans le Montana, les Fed nous croiraient toujours à ce rendez-vous.

— On pourrait créer une fausse rencontre avec un autre club ! ajoute Sandman.

Je secoue la tête en signe de négation.

— Non, je ne veux pas braquer les projecteurs des Fed sur nos alliés. Ils risquent d'être emmerdés avant l'heure et de ne pas pouvoir venir en soutien le moment venu.

— On pourrait profiter du run des Silver Lakes, propose Spider. Tout le monde y est présent, même les ennemis. Les Fed vont être sur les dents avec tout le monde. On s'y pointe histoire de montrer notre présence et on en part sans que personne ne voie rien.

— Encore faut-il que Tiger morde à l'hameçon à ce moment précis, rétorque Splinter.

— Et le Fed que l'on rince ? On ne peut pas l'utiliser pour qu'il file un mauvais tuyau ? questionne Jace.

— Et courir le risque d'orienter les soupçons de ses collègues sur lui ? lui dis-je. Non, on a besoin de lui aussi, on ne peut pas se permettre de le perdre maintenant, il doit rester dans l'ombre pour le moment. On ne peut pas perdre nos oreilles chez les fédéraux.

— J'arrive à sec niveau idées, soupire Jace.

— Pourtant il va falloir qu'on en trouve une et vite, les informé-je. On peut être appelés du jour au lendemain. On ne peut pas se permettre de jouer aux amateurs.

Sandman, qui se balance sur sa chaise, enchaîne :

— On pourrait organiser une sortie camping avec les régulières et les gosses et, vous trois, vous filez en douce. Si les Fed voient que les hommes partent avec leur famille, ils vont juste placer un ou deux gars pas plus pour nous surveiller. Ça sera simple de les repérer et de leur fausser compagnie. Et c'est vite organisé si on reste entre nous, les régulières ne poseront pas de questions. Elles savent à quoi s'en tenir et cette réunion de famille ne fait courir aucun risque aux gosses.

— L'idée se tient. À défaut de trouver mieux, on va utiliser cette solution, lui réponds-je, tout en observant sa chaise osciller dangereusement.

— Spider, avant qu’on parte, tu passeras nos bécanes et nos téléphones au peigne fin pour être sûr qu’on n’ait pas de traceur sur nous. D’ailleurs, avec Splinter, on en a besoin de nouveaux.

— Ça marche.

OceanofPDF.com

19

Brandon

J’ai toujours réussi à dormir n’importe où et dans n’importe quelle condition. Mais depuis mon enlèvement, je dois accomplir une sorte de rituel avant de me décider à me coucher et à fermer les yeux.

Je procède toujours de la même manière : je vérifie que ma fenêtre est bien fermée, j’allume la lumière de la table de nuit et mets ma chaîne hi-fi en sourdine. Je vérifie une deuxième fois la fermeture de la fenêtre, et je branche mon téléphone sur le chargeur pour être sûr d’avoir ma batterie chargée à cent pour cent pour le cas où j’aurais besoin d’appeler les secours.

Ce rituel est millimétré et je fais en sorte que rien ne le perturbe. Donc, quand une coupure de courant surgit en plein milieu de celui-ci, autant dire que tout dérape. Les fantômes que je cherche à éloigner par mon cérémonial surgissent tels des clowns sortant de leur boîte.

*

* *

Je me dirige vers ma voiture, des rêves et des projets plein la tête. Absorbé par mon portable avec lequel j’envoie un message à Beverly pour la prévenir que j’aurai un peu d’avance, je ne me préoccupe pas du

véhicule qui roule au ralenti sur le parking. Sans que j'y prête attention, le van se gare non loin de moi. J'entends vaguement le coulissement de la porte latérale, puis, avant que je comprenne ce qui m'arrive, je discerne des bruits de pas précipités derrière moi.

Mon cerveau décide à cet instant de tirer la sonnette d'alarme. Je me retourne pour voir ce qu'il se passe et, au même moment, une douleur fulgurante s'abat sur ma tempe. Ma vision devient floue et mon corps s'affaisse.

Avant de perdre connaissance, je discerne un visage : celui de Garrett.

Alors qu'il esquisse un sourire cruel au-dessus de mon visage, ma dernière pensée se dirige vers Hayley. Il nous a retrouvés et je serai incapable de la protéger. J'ai échoué.

*

* *

Je suis dans le noir, mon corps est entravé et je suis incapable d'effectuer le moindre mouvement. J'ai envie d'appeler à l'aide, mais je ne le fais pas. D'une part, parce que je suis bâillonné et, d'autre part, parce que, si je me mets à crier, mes ravisseurs sauront que je suis réveillé. Et les coups se mettront alors à pleuvoir à nouveau. Tout ce que je ressens, c'est de la peur.

J'ignore au bout de combien de temps la porte de la pièce finit par s'ouvrir. Ma terreur augmente d'un cran et je me débats dans des gestes inutiles. La silhouette de Garrett se profile, la lumière du couloir m'aveugle pendant quelques secondes. La voix mielleuse du beau-père d'Hayley me tord l'estomac. Quand ses paroles s'insinuent dans mon esprit, j'ai envie de pleurer car je sais que je suis perdu.

— Le temps des retrouvailles est arrivé, je vais aller chercher Hayley et nous pourrons enfin terminer ce que nous avons laissé en suspens tous les trois.

Je me tortille encore plus frénétiquement. Mon attitude me dégoûte, je me croyais suffisamment fort pour protéger Hayley, mais face à mon bourreau, je suis devenu un véritable poltron. Je ne pense plus à la sécurité d'Hayley, je ne me demande même pas si elle est en sécurité. Tout ce que je veux, c'est fuir mes futures souffrances.

*
* *

Un poids me comprime l'épaule, comme si une main venait de s'y poser. Je n'ai aucun souvenir de ce moment lorsque j'étais séquestré.

Je me débats encore un peu plus. Le rire démoniaque de Garrett m'emplit les oreilles. À cette voix se mélange une autre voix. Elle est douce, mélodieuse et inquiète. J'ai l'impression que c'est celle d'Hayley, mais c'est impossible. Elle ne devrait pas être dans la même pièce que moi. Du moins pas encore. Hayley n'est arrivée que plus tard. Beaucoup plus tard.

La pression sur mon épaule se fait plus insistante et me secoue.

— Brandon ! Réveille-toi, tu es en train de faire un cauchemar. Tu es en sécurité à l'appartement…

Comment pourrais-je être en sécurité alors que Garrett est là ?

Et si la voix d'Hayley avait raison ? Est-ce que toute cette scène n'est que le fruit de mon imagination ?

Je me laisse guider par la voix de mon amie, comme un navire qui suit la lueur d'un phare. Je force mes yeux à s'ouvrir, mes paupières battent difficilement et je me retrouve dans une autre pièce. Je ne suis plus dans ce lieu sordide, mais dans ma chambre. Hayley me fixe, des larmes lui coulent sur les joues. Encore englué dans les images de mon cauchemar, j'ai du mal à assembler les pièces du puzzle et à les comprendre.

Quand finalement mon esprit parvient à faire le tri des scènes qui se superposent, je constate que je suis recroquevillé dans un coin de ma

chambre et que l’électricité est revenue. Avec horreur, je réalise le spectacle que j’offre.

— Va-t’en, je veux être seul ! m’écrié-je, impuissant.

Au lieu de m’obéir, Hayley s’approche de moi lentement, comme si j’étais un animal blessé qu’elle avait peur d’effrayer. Ce qui n’est pas si loin de la vérité.

— Laisse-moi t’aider.

Je secoue la tête pour rejeter son aide, mais elle refuse de m’abandonner à mon sort. J’ai besoin de fuir sa présence pour rassembler mes esprits. J’ai l’impression que les images de mon cauchemar ont imprégné chaque cellule de mon corps sans que je parvienne à les chasser.

— J’ai besoin de prendre une douche.

— D’accord.

Je me lève et me dirige vers la porte de la chambre sans adresser un regard à mon amie.

Arrivé dans la salle de bain, je m’empresse de retirer mon t-shirt et mon boxer pour me réfugier sous l’eau chaude. Je plaque mes mains contre le mur et, le regard baissé vers le sol, je laisse l’eau me couler sur la tête et les épaules. Elle emporte mes fantômes avec elle.

Quand l’eau commence à devenir tiède, je reprends contact avec le présent et m’aperçois que j’ai dû rester un paquet de temps. La salle de bain est complètement embuée, on pourrait presque croire que je suis dans un hammam. Je ferme les robinets, attrape une serviette et l’enroule autour de mes hanches. Je prends garde à ne pas faire trop de bruit pour ne pas réveiller mes colocataires.

Quand j’entre dans ma chambre, je ne suis pas surpris d’y retrouver Hayley. Je n’ai pas envie de parler, ce qu’elle semble comprendre.

Je retourne vers mon lit, m’y allonge et pose l’avant-bras sur mes yeux. Elle ne tarde pas à venir me rejoindre. Nous restons silencieux et je repense

à toutes les promesses que nous nous sommes faites elle et moi, et à tout le chemin que nous avons parcouru.

— Merci, murmuré-je.

— De quoi ?

— De ne pas chercher à me faire parler.

— Brandon, je suis passée par là. Dans certaines situations, une présence silencieuse et compréhensive est plus efficace que des paroles. Tu veux que je reste avec toi cette nuit ?

— Ça te dérange ?

— Pas du tout.

— Et Jace ?

Son regard s'illumine d'une lueur espiègle qui est confirmée par ses paroles.

— Ça te donnera un prétexte pour l'emmerder.

— T'es diabolique. Je risque de me retrouver avec son poing dans la face.

— Je te protégerai, me répond-elle en se calant un peu plus contre moi avant d'ajouter, comme tu m'as toujours protégée.

— Toujours, ma Glitter Girl, chuchoté-je contre sa tempe en la prenant dans mes bras.

OceanofPDF.com

20

Pops

— Le petit veut te parler.

Pourquoi ne suis-je pas étonné ?

Je pousse un soupir exaspéré. Le moment est vraiment mal choisi, Splinter a besoin de moi. Il va falloir que je discute sérieusement avec Logan pour qu'il comprenne une fois pour toutes que je ne vais pas l'abandonner. En attendant que Charlène arrive pour s'occuper de lui ce soir, j'ai passé plus d'une heure à le tranquilliser, en lui expliquant que je faisais une simple sortie avec les frangins. Mon erreur est de lui avoir dit qu'il pouvait m'appeler quand il le voulait, j'étais loin de penser qu'il prendrait mes mots au pied de la lettre.

Je jette un coup d'œil en direction de Splinter, lui montre mon téléphone et pars à la recherche d'un endroit tranquille pour causer avec le môme, tout en me promettant de faire vite. Ce soir, je dois être totalement présent pour mon frangin. Aujourd'hui est une date merdique pour lui et il doit évacuer la pression plus que quiconque.

Depuis qu'il est entré dans le club, chaque année nous nous retrouvons à cette même soirée pour les mêmes raisons. Ce type est une machine de guerre qui emmagasine sa rage jusqu'à ce qu'elle explose. Pour éviter qu'il

ne se mette à tout détruire sur son passage à un moment non souhaité, nous avons eu l'idée de ces combats. Le temps d'une soirée, il regarde ses fantômes en face.

Ici, tous les coups sont permis, Splinter n'est pas contraint de se retenir, comme il le fait avec nous lors de nos entraînements. Ici, les spectateurs réclament de la douleur et du sang, mon frère leur offre ce qu'ils demandent.

Jace nous accompagne pour la première fois, même s'il ignore les véritables raisons de ce combat. Sa présence n'était pas prévue au programme, mais mon altercation avec les trois abrutis a modifié les plans. Finalement mes côtes ne sont pas cassées comme je le craignais ce qui n'empêche qu'elles me font souffrir le martyre et je ne me sentais pas en état pour m'occuper seul de Splinter pour l'après-match. Ce n'est un secret pour personne, Jace sera mon successeur le jour où je déciderai de me retirer des affaires. En tant que futur président, il doit connaître tous les secrets des membres du club. C'est l'occasion de lui faire tâter du terrain. Bien sûr, les frangins sont au courant que Splinter participe à des combats illégaux. Ils parient même tous sur lui, c'est du fric facilement gagné, ce mec ne perd aucune confrontation. D'où je suis, j'ai une vue sur mes gars. Jace contrôle la situation et bande les mains de Splinter.

— File-le-moi, finis-je par dire à Charlène.

— Pops, j'entends sa voix dans le combiné.

— Qu'est-ce qui se passe, gamin ?

— Tu es vraiment sûr que tu seras à la maison demain matin pour m'emmener à l'école ?

Je réprime un soupir excédé. Je lui ai fait cette promesse un nombre de fois incalculable… Les tremblements dans sa voix m'empêchent de répliquer sèchement, cela serait contre-productif.

— Logan, tu m'as déjà posé cette question avant que je parte…

— Je sais.

— Qu’est-ce que je t’ai répondu ?

— Que tu seras là et à l’heure.

— Bien. Alors puisque tu connais la réponse, pourquoi tu me poses encore cette question ?

— C’est que…

— Quoi ?

— J’ai fait un cauchemar et tu étais dedans. Il t’arrivait quelque chose.

— Il ne m’arrivera rien, bonhomme.

— Tu me le promets ?

— Oui.

Tout en répondant au petit, je reporte mon attention sur le combat en cours. Un des types dans la cage est cloué au sol. L’arbitre effectue le décompte. Jace me fait remarquer d’un signe que l’affrontement est terminé et que c’est bientôt au tour de Splinter.

— Écoute, gamin, je dois filer. Retourne te coucher et ne t’inquiète pas pour moi, je vais bien et je ne risque rien. On se reparle demain matin au petit déj.

— D’accord. Bonne nuit, Pops.

— Bonne nuit, fiston.

Je raccroche rapidement et rejoins les frangins. Des types emmènent le perdant sur une civière pendant que d’autres nettoient une partie du sang qui recouvre le sol.

— Tout va bien ? me demande Jace quand je reviens.

— Logan, réponds-je, laconique.

— Encore une de ses angoisses ?

— Ouais.

Je n’ai pas besoin d’en dire plus, tous connaissent les peurs du gosse. Seul le temps parviendra à le rassurer.

Le souvenir de l’assistante sociale traverse mon esprit. Il va falloir que je règle cette histoire avant que cette bonne femme devienne un véritable

problème.

Comme si Splinter avait lu dans mes pensées, il me questionne :

— T’as conscience que ta souris est une épine dans le pied et que tu vas avoir du mal à l’en déloger ?

Je grimace à l’évocation de son surnom. Et surtout au fait qu’il insiste pour dire que c’est *ma* souris. Le connaissant, je sais qu’il me tend un piège avec ce blase. Je préfère ne pas relever :

— On abordera le sujet en temps et en heure. En attendant, on s’occupe de toi. T’es prêt ?

— Je gère.

Je hoche la tête et lui fais mes dernières recommandations tout en vérifiant que ses mains soient bandées correctement avant qu’il pénètre dans la cage. Jace a fait du bon boulot. Splinter se lève et, alors qu’il se dirige vers le ring au signal de l’arbitre, je ne peux m’empêcher de lui rappeler :

— Fais au mieux. Au moindre signal de ta part, je suis prêt.

Nous échangeons lui et moi un long regard puis, sans plus se préoccuper de nous, il entre dans la cage. Plus aucune émotion ne traverse ses rétines. C’est comme s’il avait coupé tout moyen de communication avec le monde extérieur. Il est seul avec ses fantômes.

Jace devine immédiatement le changement qui s’est opéré en son frangin. Tout en rivant son attention sur Splinter, il me demande :

— C’est quoi le truc avec lui ?

J’aurais dû me douter qu’il ne serait pas dupe. Ce n’est pas à moi de dire quoi que ce soit sur mon frangin. Je lui ai fait une promesse à lui aussi.

— Il t’en causera le moment venu. Tout ce que tu dois savoir, c’est qu’on est là pour lui et uniquement pour lui. Pour le reste, pas besoin de t’en préoccuper…

— C’est toi qui vois.

Le combat commence et met fin à cette conversation.

Je ne suis pas étonné du déroulement du match. Splinter se laisse frapper, il encaisse les coups sans y répondre. Jace, qui est à côté de moi, regarde la scène sans rien comprendre.

Quand Splinter se prend un uppercut en plein dans le menton, sa tête se renverse en arrière sous le choc. Alors que son adversaire laisse une ouverture, il ne saisit pas l'occasion pour reprendre le dessus.

— Merde ! Il aurait pu l'avoir et le coincer !

Il se tourne vers moi et son regard se fait interrogateur. Comme je ne lui réponds pas, il insiste :

— Il va perdre, Prés'. Il n'est pas dans son état normal. Il n'a jamais perdu aucun match.

— Je sais.

Splinter est à nouveau acculé contre les grilles. Le type l'a bloqué et fait pleuvoir des coups contre ses côtes sans qu'il tente quoi que ce soit pour se dégager de son emprise.

— On dirait qu'il ne demande qu'à se recevoir des coups ! Pourquoi il ne réagit pas ? Le type fait plein d'erreurs, Splinter pourrait avoir le dessus sans aucun problème.

— Laisse-le gérer. Quand il sera prêt, il contre-attaquera. Il en a besoin.

— Comment peut-on avoir besoin de se faire casser la gueule ? me demande-t-il, incrédule.

Je hausse les épaules et continue à observer le match. Splinter se prend encore plusieurs coups. Cet enfoiré sourit même.

D'une voix inquiète, Jace poursuit son interrogatoire :

— Prés', on devrait intervenir. C'est clair qu'il n'est pas dans son état normal, ce soir.

Muet, je guette le moindre changement dans l'attitude de Splinter. Avec le temps, j'ai appris à décrypter chacune de ses réactions. Mon instinct me souffle que le déclic va survenir dans pas longtemps.

Jace devient de plus en plus nerveux. Je finis par lui répondre pour le rassurer :

— Ne t'en fais pas pour lui, il gère à sa manière.

— Ouais… Eh bien il ferait mieux de se magner parce qu'encore quelques coups et il va finir tout droit au tapis, si tu veux mon avis.

— Ça ne va pas arriver.

— Si tu le dis, souffle-t-il, dubitatif.

Au même instant, Splinter modifie son comportement. Une rage sourde déferle en lui. On pourrait presque la voir courir le long de sa peau. C'est le moment où le cours du combat bascule. Jace s'en rend compte lui aussi et je l'entends expirer de soulagement.

— Il était temps, marmonne-t-il.

L'autre type ne comprend pas ce qui lui arrive. Il avait pris trop confiance en lui et croyait la victoire à portée de main. Mais Splinter se met à faire pleuvoir les coups. Son adversaire est déstabilisé, il ne sait plus où donner de la tête. La seule chose dont il est encore capable est de se protéger. Splinter, quant à lui, impitoyable, poursuit ses enchaînements. Cet enfoiré a repris de la vigueur, comme si, pendant plus de vingt minutes, il ne s'était pris aucun coup sur la tronche. C'est une force de la nature. Jamais je ne voudrais me retrouver en travers de sa route.

Au moment où Splinter assène le coup fatal à son adversaire, Jace jure entre ses dents :

— Nom de Dieu !

Je me tourne vers lui pour lui dire qu'il n'avait aucune raison de s'inquiéter quand je me rends compte qu'en fait il ne regarde pas dans la direction de la cage, mais vers la foule de spectateurs.

Ma curiosité piquée, je reporte mon attention sur ce qu'il fixe depuis plusieurs secondes. Quand je vois enfin la personne qu'il observe, je me mets à jurer à mon tour.

— Merde ! Qu'est-ce qu'elle fout là ?

— J’allais justement te poser la question.

La cloche retentit pour annoncer la fin du combat. C’est à peine si j’y prête attention, avant de m’engouffrer dans la foule, je lâche par-dessus mon épaule à l’intention de Jace :

— Occupe-toi de Splinter et soigne ses blessures.

D’un pas rageur, je traverse la foule et joue des coudes pour faire déguerpir les personnes qui me bloquent le passage et ralentissent mon avancée. Quand j’arrive enfin à la hauteur de la personne qui m’intéresse, je balance d’une voix hargneuse :

— Qu’est-ce que tu fous là ?

Je suis furieux. Contre elle, mais aussi contre moi. Elle m’a filé sans que je m’en rende compte et je l’ai sous-estimée, au risque d’en payer le prix. Elle n’a rien à faire ici, elle n’y est pas en sécurité.

Bordel ! Ma rage redouble quand je prends conscience que cette dernière raison est ce qui me reste le plus en travers de la gorge. *Pourquoi ai-je besoin de la protéger ?* S’il lui arrivait un truc ce soir, mes ennuis appartiendraient au passé.

Sans attendre un geste de sa part, je l’attrape par le bras et l’entraîne à ma suite. Je ne me soucie pas de son cri de douleur parce que je la serre trop. Elle doit comprendre dans quel guêpier elle vient de se fourrer. Je traverse la foule en sens inverse tout en affermissant ma prise pour être sûr qu’elle ne m’échappe pas.

Elle trottine derrière moi pour suivre la cadence de mes pas, je ne cherche pas à ralentir. Je scanne la salle pour déterminer où se trouve la sortie la plus proche. Quand je la repère, je m’engage dans cette direction.

Dès que nous nous retrouvons sur le parking, je la plaque contre le mur du bâtiment. Sa tête se cogne contre celui-ci et un gémissement de douleur sort de sa bouche. *Merde, j’y suis allé un peu fort.*

Je réprime les mots d’excuse qui veulent franchir mes lèvres, à la place je colle mes deux mains de part et d’autre de son visage pour empêcher

toute tentative de fuite de sa part.

Nous nous fixons pendant quelques secondes silencieusement. Elle s'efforce de me tenir tête durant notre combat muet. Elle abdique la première et détourne le regard. Ses yeux balaient ce qui l'entoure à la recherche d'une solution pour s'en sortir.

Finalement, ma rage vient à bout de moi quand je détaille un peu plus sa tenue. Mon cerveau imprime de simples mots : jean moulant, débardeur, grosse poitrine, et des putains de talons ! *Quelle idiote !* Elle aurait tout aussi bien fait de se balader au milieu de la foule avec une pancarte « bonne à baiser » !

Incapable de me contenir plus longtemps, je lui hurle dessus :

— T'es complètement stupide, ma parole ! Qu'est-ce que tu fous ici ?

Elle croise les bras devant elle en signe de protection mais ne répond pas. Désespérément, ses yeux fouillent les environs à la recherche d'une aide. Au lieu de la rassurer sur le fait qu'elle ne risque rien avec moi, j'enfonce le clou.

— Tu ne peux aller nulle part, tant que je ne l'aurai pas décidé. Maintenant tu vas répondre à ma question. Qu'est-ce que tu fous là ?

— Je…

Je dois vraiment lui foutre la trouille car, même si on est dans un parking faiblement éclairé, je vois son visage devenir de plus en plus livide. Cependant, je reste impitoyable. Je déteste être berné et cette nana avec ses airs de ne pas y toucher a su le faire avec brio.

D'une main, j'attrape son menton pour l'obliger à fixer son attention sur moi. *Le moment est venu de m'affronter, chérie.* Un éclat de terreur brille dans son regard, je souris, satisfait.

— Je te le demande une dernière fois : qu'est-ce que tu fous là ?

— Je…

— Tu quoi ?

— Je vous ai suivi.

— Je l’avais deviné tout seul. Pourquoi ?

— Je voulais savoir où vous alliez.

— Pourquoi ?

— Je voulais confirmer mes soupçons.

— Tes soupçons ?

— Vous n’êtes pas fiable pour vous occuper de Logan.

— Tu ne me connais pas.

À cet instant, je décèle un changement en elle. Elle semble reprendre confiance. Je suis presque admiratif. D’un mouvement de la main, elle chasse la mienne toujours posée sur son visage comme si c’était un vulgaire insecte. J’esquisse un sourire à sa tentative de rébellion. Cette nana n’a pas froid aux yeux et ça me plaît.

— Votre présence à elle seule dans cet endroit me prouve que j’ai raison.

— Tu y es aussi, Princesse. Qui me dit que tu es là uniquement pour moi ? Tu fais peut-être partie de ces filles qui fantasment sur les mecs qui se foutent sur la gueule. C’est ça le truc qui fait fondre la glace autour de toi ?

Elle me fusille du regard et j’ai envie d’éteindre la lueur combative qui y brille. J’approche mon visage près du sien et lui murmure à l’oreille :

— Dis-moi, la souris, quand tu as vu ces types dans la cage, tu étais prête à écarter les jambes au moindre signe de l’un d’entre eux ?

Sous le sens de mes paroles, sa respiration se bloque. Je sais que je joue avec le feu. Cette femme a le pouvoir de transformer ma vie en enfer, mais quand je note que mes paroles lui font de l’effet, je poursuis :

— Si je glisse ma main dans ta culotte, est-ce que tu seras chaude et moite comme je le pense ?

— Je suis ici uniquement parce que vous y êtes !

Elle pose ses mains contre mon torse et tente tant bien que mal de me repousser. Je ris doucement et recule d’un pas, tout en faisant courir un de mes doigts le long de sa clavicule.

— Je pourrais presque croire que tu as un faible pour moi.

Ses pommettes se colorent légèrement, j'enchaîne :

— Je pourrais prévenir tes supérieurs pour leur dire que tu me harcèles et m'espionnes en dehors de tes horaires de boulot.

— Je ne fais que mon travail.

Je penche la tête sur le côté et plisse des paupières.

— Je ne pense pas. Dis-moi, poupée, que veut dire cet excès de zèle ? C'est pour une promotion ou pour te retrouver dans mon lit ?

— La sécurité des enfants qui sont sous ma protection est ma priorité, me balance-t-elle, d'une voix acide.

— Au détriment de ta propre sécurité ? lui rétorqué-je, peu convaincu.

— Il ne m'est rien arrivé.

— Pas encore. Tu as l'intention de me suivre partout et tout le temps ?

— En effet, et il faudra vous y faire.

La lueur de défi dans son regard me perturbe. Il semblerait que, quoi que je lui dise, je ne lui fasse pas peur.

Je la considère pendant quelques secondes puis décide de changer de tactique pour la déstabiliser.

— Je vais te faire gagner du temps. Demain soir, je compte aller chez une nana que j'ai l'habitude de me taper. Tu veux son adresse tout de suite ou je te laisse me filer ?

— Cessez ce petit jeu, me répond-elle les dents serrées.

— Tu l'as commencé, la souris.

— Contrairement à vous, je ne joue pas.

— Pour en revenir à demain soir, inutile de te pointer sauf si t'as des penchants pour le voyeurisme. La plupart du temps, cette fille aime que je la baise dans la cuisine. Pour info, c'est la fenêtre de derrière, le jardin n'est pas clôturé, tu pourras y accéder sans problème. Je crois qu'elle y a installé une balancelle, tu pourras profiter du spectacle en étant assise confortablement.

— Vous n’êtes qu’un porc.

— Ne joue pas aux vierges effarouchées, je suis sûr que ça te plaira. Dis-moi que tu y seras.

— Pourquoi ?

Je m’approche d’un pas, en verrouillant son attention sur la mienne, puis baisse ma voix d’un ton.

— Parce qu’au moment où je baiserai cette fille, je m’imaginerai que c’est toi sur la table de cette cuisine, les jambes écartées, prête à me recevoir. Quand j’enfouirai mes doigts dans sa chatte pour lui faire atteindre l’orgasme, je me dirai que ses gémissements sont les tiens. Et surtout, quand je commencerai à la pilonner, je penserai que la chatte qui enserre ma queue si étroitement est la tienne.

— Vous êtes abject !

— Peut-être… Mais je suis sûr que demain, à cette même heure, que tu sois ou non présente derrière cette fenêtre, tu penseras à moi et tu t’imagineras comment je pourrais te prendre. Tu rêveras de moi, de ma queue, et pourquoi pas, de ma langue sur ton sexe.

Malgré toutes ses dénégations, je vois à la rougeur de sa peau et à sa respiration haletante que mes propos ont eu l’effet escompté sur elle. Je ricane, mais je cesse rapidement quand je réalise que mes paroles ont aussi eu de l’effet sur moi. Je suis en train de me taper une barre d’acier rien qu’en imaginant la scène.

Je prends une profonde inspiration pour refouler mes envies puis revêts mon masque glacial et lui assène :

— Méfie-toi, avec moi, tu ne vas pas pouvoir jouer dans la même cour que d’habitude. Dans mon monde, c’est moi qui tiens les rênes. Ce n’est pas parce que tu es une bonne femme que je te laisserai faire ce que tu veux. Ceux qui cherchent les emmerdes me trouvent.

— Je n’ai pas peur de vous. Dans cette affaire, c’est moi qui suis en position de force, vous avez tout à perdre. D’ailleurs, ce soir, j’ai obtenu ce

que je voulais savoir. Et je vous en remercie, vous m'avez été d'un grand service, je ne pensais pas que vous me faciliteriez la tâche à ce point. J'en suis presque déçue.

— À savoir ?

— Vous m'avez apporté la preuve sur un plateau que vous ne faites pas passer les intérêts de Logan en priorité. Vous l'avez laissé chez vous pour faire quoi ? Pour assister à un combat illégal. Bravo pour votre maturité. Vous êtes quelqu'un de dangereux pour un petit garçon. Votre mode de vie peut avoir de graves conséquences sur la vie ultérieure de Logan. Dès demain matin, je lancerai la procédure pour qu'on vous retire sa garde temporaire.

— Tu n'as aucune preuve, ma jolie.

— Bien au contraire. Regardez autour de vous, j'ai des témoins à la pelle pour le prouver.

J'observe les personnes qui nous entourent et qui se dirigent vers leur véhicule avant d'éclater de rire.

— Poupée, la plupart de ces types appartiennent à un club comme le mien, et les autres sont en conditionnelle. T'es peut-être bien roulée mais pour rien au monde ils ne mettront leur liberté en balance. Tu trouveras avec un peu de chance quelques mecs clean, mais ne t'attends pas à ce qu'ils avouent aux flics avoir parié sur des combats illégaux. Tu viens de tirer une balle à blanc. Tu ne peux rien contre moi et ça te fout en rogne.

Sans lui laisser le temps de trouver une repartie adéquate, j'attrape son sac et fouille à l'intérieur. Dès que son portable entre en contact avec mes doigts, je le saisis et l'agite sous son nez.

— Je te l'emprunte le temps de m'assurer que tu n'as pris aucune photo ni envoyé aucun message.

Sur ces entrefaites, Jace et Splinter débarquent sur le parking.

— Tout va bien, Prés' ?

— Je maîtrise la situation. T’es venue comment ? terminé-je à l’attention de la souris.

— En taxi. J’avais peur que vous reconnaissiez mon véhicule si je vous suivais avec.

La petite maline.

— Jace, Splinter, partez tous les deux, on se rejoint au club. Je raccompagne mademoiselle Andersen.

— T’es sûr ?

— Oui. Je veux être certain qu’elle rentre chez elle et qu’il ne lui arrive rien. Ça pourrait nous retomber dessus, ce que je préfère éviter.

— C’est uniquement pour cette raison ? me relance Splinter, railleur.

— Va foutre de la glace sur ta tronche et ne m’emmerde pas !

Cet abruti se marre et fait signe à Jace de le suivre. Avant qu’ils ne s’en aillent tous les deux, j’ajoute :

— Tiens, avant de partir, prends ça.

Je lui lance le portable de l’assistante sociale. Il le saisit au vol et m’interroge du regard.

— C’est son téléphone, assure-toi qu’elle n’a prévenu personne de ce qui s’est passé ici ce soir.

Je lui lance un regard lourd de sens, pas besoin de lui faire de grands discours, il connaît le job. Sans plus se préoccuper de nous, il se dirige tout droit vers la voiture. Ce type est une force de la nature. À le voir marcher sans problème, jamais on ne pourrait croire qu’il vient de s’en prendre plein la tronche.

De mon côté, je suis venu en bécane, donc le seul moyen qu’il me reste pour ramener la souris à bon port, c’est ma moto. *Eh merde !* Comme si j’avais besoin de la sentir assise derrière moi après les propos que je lui ai tenus…

— Suis-moi, lui assené-je.

— Non.

Je me tourne vers elle et la fixe. Ce n’est vraiment pas le moment de me tenir tête.

— T’as pas le choix, la souris. Tu n’as aucun véhicule et ton portable est dans les mains de Splinter.

— Je ne partirai pas avec vous.

— Je ne vais rien de faire, si c’est ce qui te fait peur.

— Je n’ai pas peur. Je refuse tout simplement que vous me raccompagniez. Je trouverai un autre moyen pour rentrer chez moi.

— Et comment ? lui demandé-je, exaspéré.

— Je vais marcher et trouver une cabine téléphonique pour appeler un taxi.

C’est la plus grosse connerie qu’il m’ait été donné d’entendre depuis pas mal de temps. Pour le lui faire comprendre, je balaie du regard ce qui nous entoure. Elle en fait de même et grimace quand elle prend enfin conscience qu’elle se trouve sur un parking mal éclairé, entouré de bâtiments plus ou moins délabrés.

— Écoute, je suis claqué. Je n’ai pas envie de partir en guerre contre toi ce soir. Tu viens avec moi. Point barre !

Je l’attrape par le bras pour couper court à d’éventuelles protestations de sa part. Elle a déjà pas mal puisé dans mon stock de patience et je suis à deux doigts de l’envoyer par-dessus mon épaule pour la conduire jusqu’à ma bécane.

Fichue soirée !

OceanofPDF.com

21

Brandon

J’ouvre le frigo tout en étouffant un bâillement. Je suis lessivé. J’ai eu du mal à trouver le sommeil, cette nuit, j’avais peur de revivre à nouveau mon enlèvement. La psy me dit qu’avec le temps les images vont s’estomper, que la fréquence de mes cauchemars va s’espacer jusqu’à disparaître. Il serait temps que mon cerveau le comprenne et me foute la paix.

Après une réflexion intense, je finis par saisir la bouteille de lait et décide de boire directement au goulot. La tête renversée en arrière, j’avale quelques gorgées quand une main vient à me taper l’arrière du crâne.

Sous le choc, j’avale de travers et me renverse une bonne partie du liquide sur le t-shirt.

Furieux, je me retourne vers l’inconscient qui a osé faire ça et me retrouve face à une June qui semble partager mon humeur.

— Pourquoi tu as fait ça ? lui demandé-je sèchement, tout en attrapant un torchon pour m’essuyer.

— Si tu tiens à la vie, prends-toi un verre, me répond-elle sur le même ton.

— T’es sérieuse ? Tu me prends la tête de bon matin pour du lait ? rétorqué-je, incrédule.

— Je suis plus que sérieuse ! C’est dans ma bouteille que tu as balancé tous tes microbes, elle est bonne à jeter, maintenant.

— Tu peux boire, il en reste encore.

Elle affiche une moue de dégoût à la vue de la bouteille que je lui tends.

— Hors de question, j’aurais l’impression de t’embrasser. Rien que cette idée me fait froid dans le dos. De plus, vu ton passif, je parie qu’à toi tout seul t’es une encyclopédie de M.S.T. ambulante.

Cette fille est plus épuisante qu’une nuit sans sommeil.

— June, d’où peux-tu sortir des conneries pareilles ?

Dannyboy surgit dans la cuisine au même moment. Tout en enfilant son gilet, il analyse la situation d’un rapide coup d’œil. Je refoule la rancœur qui monte en moi en voyant l’écusson des Black Riders.

— Bienvenue dans mon enfer, mec, me souffle-t-il, résigné.

— Ouais… Sauf que cet enfer, tu l’as choisi, lui dis-je en montrant June du doigt, alors que moi je le subis.

— Pas faux.

Son visage s’illumine alors qu’il s’approche d’elle. D’un mouvement rapide, il l’enlace par la taille et lui susurre d’une voix mielleuse :

— Cet enfer me conduit direct au paradis.

Les deux qui se tiennent à peine à quelques centimètres de moi oublient tout à coup ma présence et commencent à roucouler comme deux ados. Écœurant. *Et dire que je vais devoir supporter ce spectacle pendant une année universitaire…*

— Votre spectacle de bon matin, ça, c’est mon enfer. Allez dans la chambre, c’est fait pour ça.

Hayley nous rejoint peu de temps après. Je suis adossé au comptoir de la cuisine et j’attends que le café passe. Quand elle s’aperçoit que les

tourtereaux sont collés l'un à l'autre, elle soupire :

— Je ne pense pas m'y faire un jour.

— Bienvenue au club, Glitter Girl.

June, qui a entendu la repartie d'Hayley, lui rétorque :

— T'es mal placée pour dire quoi que ce soit, ma belle. J'ai encore du mal à effacer l'image de toi et de Jace sur le canapé.

Il y a des trucs que j'aurais préféré ne jamais entendre…

— Sérieusement, j'interviens dans la conversation, je ne suis pas du genre à établir des règles, mais il va falloir en mettre quelques-unes en place sur vos comportements quand vous êtes avec vos mecs, les filles. Tout ce qui se passe sous la ceinture ou qui en prend le chemin, c'est direct dans les chambres. Les lieux communs, c'est pour… pour le reste, on va dire.

— Oh voilà qui est nouveau, Brandon joue les prudes ! s'esclaffe June.

— Vois-le comme tu veux, mais toi et Dannyboy… Bref, ça me coupe l'appétit.

— Il y a quelques mois, c'est toi qui nous coupais l'appétit à te taper toutes ces pétasses. Je ne parviens pas à effacer de ma mémoire cette scène aux toilettes avec cette fille à genoux. Tu t'en souviens ?

Tu parles si je m'en souviens ! J'étais au septième ciel quand June a débarqué.

— Sympa cette petite conversation de bon matin, merci de partager vos exploits, intervient Beverly qui entre à son tour dans la cuisine.

— Et toi, Bev ? T'es toujours restée discrète, mais tu dois bien avoir un ou deux secrets honteux à nous raconter ? l'interroge June.

Beverly me jette un rapide coup d'œil puis se tourne vers notre amie sans se démonter.

— Si je te les raconte, ils ne seront plus secrets.

— Ouais, et il vaut mieux pour elle que ses exploits le restent, surtout en ma présence, ajoute Dannyboy.

— Pourquoi ? lui demandé-je.

— Je serais obligé de tout répéter à son père qui, une fois au courant, enrôlera des frangins pour aller casser la gueule des types qui n'auront pas respecté sa fille. Bref, je tiens à ma peau, je n'ai pas envie d'être le porteur de ce genre de nouvelles. Son paternel peut être très sanguin.

— Si elle est consentante, où est le souci ?

— Mec, imagine que tu es père de famille et que t'apprends que ta fille est en train de sucer un crétin dans les chiottes de la fac. Tu crois que ta première pensée serait de te dire que le type respecte ta gosse ? me demande-t-il incrédule.

— Ouais, vu sous cet angle… j'admets.

Dannyboy semble plonger en pleine réflexion, puis il ajoute :

— Bon… Si ça se fait dans une chambre ou dans un coin intime, pourquoi pas… Tu peux trouver des circonstances atténuantes et juste vouloir foutre ton poing dans la gueule du type en guise d'avertissement plutôt que de le buter direct…

Toujours collée à Dannyboy, June intervient à son tour :

— Bev, ton père est une ceinture de chasteté à lui tout seul. Tu ne dois pas avoir beaucoup de mecs qui te courent après.

— Un seul serait suffisant, marmonne-t-elle.

— Ah, ah ! Je savais tu avais des vues sur quelqu'un !

J'observe avec attention le visage de Beverly pour deviner si oui ou non elle a quelqu'un dans le viseur. Rien qu'à cette idée, j'ai envie d'aller retrouver le gars et de le cogner pour le prévenir qu'elle est à moi. Je pourrais même demander un coup de main à Dannyboy. Sauf que j'ai renoncé à Beverly et que je n'ai aucun droit de me mettre en travers de son chemin.

— Tu te fais des films, June. Je ne sais même pas comment cette conversation a autant dérivé du sujet principal.

— Ah pour ça, je sais ! m'exclamé-je.

Tout le monde se tait et me fixe dans l'attente d'une explication.

— Il suffit d’intégrer June dans une conversation, ajouté-je, railleur.

Sa réplique ne se fait pas attendre : elle couine, attrape le torchon qui était à portée de sa main et me le jette à la tête.

Beverly s’approche de moi, elle se verse une tasse de café et me demande :

— T’as prévu quoi, aujourd’hui ?

— J’ai mon cours de soutien avec O’Neill à quinze heures, sinon rien d’autre. Pourquoi ?

— J’ai besoin d’un coup de main, mon père m’a missionnée pour que je m’occupe d’organiser la fête d’anniversaire de Logan. Je me suis dit que tu pourrais me conseiller. Je ne sais pas ce que veut un petit garçon de neuf ans comme déco. J’ai peur de tomber dans des trucs trop bébé…

— Ok, ça marche pour moi !

— T’as toujours ta grosse voiture ?

— En fait tu n’as pas vraiment besoin de moi, c’est juste pour avoir mon pickup.

— Et tes bras pour porter mes achats.

Je croise les bras sur mon torse et l’observe, les yeux plissés.

— En résumé, tu me demandes d’être ton larbin pour la journée.

— L’idée est séduisante, me lance-t-elle en tapotant sa lèvre inférieure de son index.

— Je me fais toujours avoir, avec toi, soupiré-je en secouant la tête.

Elle s’approche un peu plus de moi et entre dans mon espace vital. Son parfum m’enveloppe et je me retiens de ne pas inspirer profondément, comme un drogué sous le nez duquel on met son shoot quotidien.

— C’est parce que tu aimes ça que tu acceptes.

Elle me tapote le torse, j’emprisonne sa main dans la mienne et penche mon visage vers le sien. Mes lèvres sont à peine à quelques centimètres de sa peau, je réprime mon envie de frôler son épiderme et lui chuchote à l’oreille :

— Méfie-toi, un jour, je pourrais refuser.

— Je demande à voir, me lance-t-elle, une pointe de défi dans la voix.

J’ai conscience que cette conversation m’entraîne sur un terrain dangereux, mais en la présence de Beverly mon cerveau se met en mode off. Les seuls véritables moments où je me sens bien, c’est avec elle. Maintenir la distance va être plus dur que je ne le pensais.

OceanofPDF.com

22

Pops

À peine ai-je poussé les portes du club que mon regard capte celui de Spider. D’un mouvement de tête, je lui fais signe de me suivre. Les frangins devinent mon humeur de chien, la plupart dévient leur trajectoire et essaient de se faire transparents. Tous savent que, dans ces cas-là, il vaut mieux ne pas venir me chercher. *Dommage, j’aurais bien aimé passer mes nerfs sur quelques-uns, histoire d’évacuer la pression.*

Quand je pénètre dans mon bureau, je ne prends pas la peine de vérifier si Spider me suit ou non, je prends place dans mon fauteuil. Ce rituel commence à devenir une habitude, ces derniers temps.

La silhouette de mon frère apparaît sur le seuil. Sans lui laisser le temps de s’installer, j’attaque :

— T’as fait ce que je t’ai demandé ?

Hier soir, après avoir laissé la souris chez elle, je l’ai immédiatement appelé pour qu’il mette un prospect en planque et la surveille. Je devine qu’elle est restée bien sagement chez elle, car je n’ai eu aucune mauvaise surprise cette nuit. Les Fed ne se sont pas pointés et aucun signe des

services sociaux ce matin. Avec un peu de chance, elle n'a pas mis ses menaces à exécution. Du moins, pas encore.

— Mercury était en planque toute la nuit. Ta souris a quitté son domicile il y a une heure pour aller faire une tournée chez ses protégés.

— Vous l'avez mise sur écoute ?

— C'est fait. Sandman installe des caméras chez elle en ce moment même. Et j'ai placé un traceur sur son portable. Il est quasi indécelable, si elle ne se doute de rien, on devrait être tranquilles.

— Il ne faut pas la sous-estimer.

— Je sais. J'ai pris cette info en compte.

— Elle a fait quoi, hier soir ?

— Elle est restée chez elle. La lumière s'est éteinte peu après l'arrivée de Mercury. Si tu veux mon avis, c'est aujourd'hui qu'elle va se mettre en mouvement. Je viens d'appeler Dannyboy pour qu'il la file, il était sur le point de quitter l'appartement.

— Parfait. Je veux tout savoir de son emploi du temps. T'as trouvé des trucs intéressants sur son téléphone ?

— J'ai téléchargé tous ses contacts et j'ai jumelé son téléphone avec celui-ci.

Spider me lance un prépayé, puis il ajoute :

— Dès qu'elle reçoit un texto, il est en copie sur ce téléphone. Pareil pour les mails et les appels.

— Bon boulot.

Je fais tourner le portable entre mes doigts, pensif.

— Tu seras capable de gérer cette situation ?

— T'en doutes ?

— C'est juste que je me demande si tu sais dans quoi tu vas t'embarquer.

Ce début de conversation me place sur la défensive. Lentement, je pose le téléphone devant moi et demande d'une voix calme :

— Explique-toi.

— Jace et Splinter m’ont dit de drôles de choses te concernant hier soir.

— Ils feraient mieux de se la fermer tous les deux.

— Sur ce coup, j’ai l’impression qu’ils voient plus de choses que toi, replique-t-il le regard perçant.

— Arrête de jouer aux devinettes et balance ce que tu meurs d’envie de me dire.

— Ils t’ont vu assez proche d’elle. Et ton cerveau ne semblait pas réellement avoir le dessus sur cette nana.

En effet, il était concentré sur des scènes classées X.

— Je sais ce que je fais.

— Ils ont également vu un autre truc…

— Quoi ? lui demandé-je sèchement, agacé par la tournure que prend la conversation.

— Elle avait l’air… Comment dire ? Sensible à ton charme.

Je grimace, son ton est chargé de sous-entendus.

— Apparemment, je ne vous donne pas assez de boulot pour que vous ayez tous le temps de débiter des conneries pareilles ! Et pour ton information, elle était surtout effrayée par ce que je lui balançais.

Spider soupire et s’avance sur sa chaise. Les avant-bras calés contre le dessus du bureau, il ajoute calmement :

— Prés’, cette nana risque de causer ta perte. Elle peut être dangereuse pour toi et pour le club. Je veux être sûr que tu sauras gérer la situation. On est à la charnière de grands mouvements, le moindre doute dans nos rangs peut entraîner la chute de nombreux frères. Je ne veux pas que l’un d’entre nous se retrouve au mieux derrière les barreaux ou au pire avec une balle logée en pleine tête.

— Qu’est-ce que tu sous-entends ? le questionné-je d’une voix rageuse. T’es en train de dire que tu ne me fais plus confiance ? Que mon comportement peut faire couler le club ?

Spider secoue la tête.

— Je n’ai rien dit de tel. Mais mon rôle est aussi de t’ouvrir les yeux. Nous sommes frères et nous vivons pour le club. La solidarité avant tout.

— T’as oublié que j’ai déjà fait passer le club avant ma vie privée ? T’as oublié les raisons pour lesquelles Janice s’est barrée ? Je me suis déjà sacrifié quand mon ex s’est enfuie avec Bev, j’ai fait passer le club et la sécurité des membres avant la vie de ma fille. Je pense, ce jour-là, vous avoir suffisamment prouvé qu’on pouvait compter sur moi ! Alors, ne viens pas me faire chier avec tes doutes.

Spider s’adosse contre son dossier et lève les mains en signe de reddition.

— Calme-toi, Prés’, j’ai conscience de tous tes sacrifices et tous les frangins présents à cette époque les connaissent aussi. Je te fais juste part de mes inquiétudes. Je voulais m’assurer que tu avais toujours la tête sur les épaules. Mon instinct me souffle que tu n’es pas au bout de tes surprises avec cette fille.

— Je me fais peut-être vieux, mais je ne suis pas encore bon à remiser à la casse.

— Tu comptes faire quoi de cette fille ?

Sa question m’incite à retrouver mon calme car, pour l’instant, je n’ai pas encore trouvé de réponse.

— Si je le savais.

— Elle doit bien avoir un point faible, insiste-t-il.

Je soupire de lassitude. Histoire de m’occuper les mains, je reprends le téléphone devant moi et joue avec tout en lui répondant.

— Je n’ai jamais vu quelqu’un s’accrocher comme ça et prendre autant de risques.

— J’ai déjà croisé la route d’un type comme ça…

Le ton de sa voix ne me plaît pas. Je stoppe mes gestes et reporte mon attention sur mon frangin pour qu’il s’explique.

— Qui ?

— Toi. Vous vous ressemblez, en fait !

Son exclamation me fait grincer des dents.

— Arrête tes conneries.

— Je suis sérieux. Quand il y a un os à ronger, vous vous précipitez dessus jusqu'à ce qu'il n'y ait plus la moindre trace de viande dessus.

— Quand t'auras fini de te foutre de ma gueule, tu pourras prendre la porte…

Nous restons silencieux un instant, perdus dans nos pensées respectives.

— Y'a un truc qui ne tourne pas rond avec elle, reprend-il.

— Explique-toi.

— Je ne sais pas trop… C'est une impression, je peux me planter.

Spider est une des rares personnes dont le sixième sens est plus développé que le mien. Je patiente, le temps qu'il mette ses idées en place.

— Je suis partagé quant à sa façon d'agir. Je comprends qu'elle veuille s'assurer que le gosse soit en sécurité, après tout ça fait partie de son job, sauf que l'excès de zèle me pousse à penser qu'elle le fait peut-être pour une autre raison. Je parierais ma bécane qu'elle ne se comporte pas de cette façon avec les autres familles d'accueil.

— Faut dire que je ne me suis pas présenté sous le meilleur jour et que le club et ses activités ne jouent pas en ma faveur.

— Je sais, mais je suis sûr qu'il y a plus que ça. Elle peut se montrer méfiante, mais de là à se mettre en danger pour trouver une preuve que tu t'occupes mal de Logan… il y a un fossé.

— C'est vrai, t'as raison.

— On devrait creuser dans cette direction, si on veut connaître son talon d'Achille. Ta souris n'est peut-être pas la blanche colombe qu'on pense.

J'esquisse un sourire, car cette idée est loin de me déplaire.

— J'espère que tu as raison.

— Oh merde !

— Quoi ?

— Tu veux te la faire.

Je préfère ne pas me justifier, ça me desservirait plus qu’autre chose.

— Pour son portable, tu comptes le lui rendre quand ? reprend-il sans insister sur sa dernière remarque.

— Si elle ne se pointe pas ici dans la journée, j’irai lui rendre chez elle ce soir.

OceanofPDF.com

23

Brandon

— T’en penses quoi ?

Je repose le paquet de dents de vampire sur l’étagère et reporte mon attention sur Beverly. Tout en moi fait des cabrioles. Des images interdites aux moins de dix-huit ans défilent dans ma tête. Cette fille n’a vraiment aucune inhibition. Elle est quasi à poil au milieu d’un magasin et s’en fout royalement. Je refrène mes pulsions d’homme des cavernes qui me pousseraient à l’enrouler dans un plaid pour la cacher et je profite du tableau qui s’offre à moi. Il ne m’a fallu qu’une fraction de seconde pour me faire une opinion. Son costume est du plus mauvais goût, cependant, pour mon plus grand plaisir, il ne cache presque rien de son corps.

— J’en dis que si tu te décides à faire le tapin, tu peux gagner gros en quelques heures.

Elle se tourne de trois quarts et, avec une moue, me demande :

— C’est la queue de lapin, c’est ça ?

— La queue de lapin ou la jupe qui ne cache rien du tout, ajouté-je, tout en pointant de l’index le bout de tissu qui lui recouvre à peine les fesses.

— Elle n’est pas si courte, ajoute-t-elle avec mauvaise foi.

Pas si courte ? On ne doit pas avoir la même conception de la longueur… Sa jupe est quasi inexistante.

— Bev, elle est si minuscule que je peux dire de quelle couleur est ta culotte.

Nous sommes en plein milieu d'une allée, un homme derrière moi me demande de me décaler pour lui laisser le passage. J'effectue un pas sur le côté et observe la réaction du type quand Beverly entre dans son champ de vision. Ça ne loupe pas, sans aucune discrétion, il la reluque autant qu'il le peut. J'adresse un regard entendu à Beverly pour lui montrer que je ne suis pas le seul à trouver sa tenue des plus alléchantes.

J'ai ma petite idée sur ce qu'elle cherche à faire avec ce déguisement et décide d'entrer dans son jeu, histoire de renverser la vapeur à mon avantage. Comme elle fait semblant de ne pas croire à mes propos, j'avance dans sa direction lentement, jusqu'à ce que nos corps se frôlent. Sans la toucher, je me penche vers son oreille et en profite au passage pour inspirer son parfum. Je note avec satisfaction que sa peau se couvre de frissons et que sa respiration s'accélère légèrement.

— Elle est turquoise, murmuré-je avec un sourire.

À mes paroles, son corps tressaille. Satisfait de son émoi, je recule d'un pas, tout en continuant à la fixer. Elle s'éclaircit la gorge et réplique d'une voix peu assurée :

— De toute façon ce déguisement était nul.

Je pourrais jurer qu'elle utilise ce prétexte de costume pour m'attirer à nouveau dans ses filets.

— Rappelle-moi, pourquoi tu en cherches un ?

— J'ai toujours aimé me déguiser, pas toi ?

— Pas vraiment. Tu sais que ce costume est complètement cliché ?

— Bien sûr.

Depuis l’autre soir, notre relation est ambiguë. J’ai retrouvé la complicité que nous avions à l’hôpital et ça me plaît. Nous passons à nouveau beaucoup de temps ensemble. Ma volonté à maintenir la frontière entre elle et moi se désagrège à son contact. Il faut que je crève dans l’œuf tout espoir avant de succomber.

— Tu es certaine que tu n’essaies pas de m’allumer ?

— Pourquoi ferais-je un truc pareil ? On a dit qu’on restait amis. Tu sais, Brandon, ce n’est pas parce qu’on a couché ensemble une fois que je vais te courir après. Cette nuit a été sympa, mais pour moi c’est de l’histoire ancienne. Tu n’es pas non plus un souvenir impérissable.

Cette fille maîtrise l’art des coups bas.

Elle a de la chance que je cherche à maintenir une distance entre elle et moi, parce qu’elle vient de me balancer un défi de taille. Si je ne cherchais pas à fuir toute relation avec elle, je l’aurais conduite immédiatement dans la cabine d’essayage pour lui prouver qu’un moment avec moi laisse bien au contraire un souvenir impérissable et j’aurais fait en sorte qu’elle s’en souvienne jusqu’à la fin de ses jours.

Je décide de jouer au plus fin avec elle et ne réponds pas à sa provocation.

— Parfait, dans ce cas, si j’amène une nana à l’appart pour y passer la nuit, tu n’y verras pas d’inconvénient ?

Beverly me considère un long moment puis ajoute d’une voix mielleuse :

— Évidemment ! Tout comme toi tu n’en verras aucun le jour où j’amènerai un mec dans ma chambre ?

Elle ne me laisse pas le temps de répondre et se dirige vers la cabine d’essayage pour se changer.

Putain, bien sûr que j’y verrai un inconvénient, et un de taille. Je serre les dents. Ce jour-là n’a pas intérêt à arriver. Le type n’aura même pas le

temps d’approcher de sa chambre qu’il se retrouvera le cul sur le trottoir sans comprendre comment il y aura atterri.

Je la suis tout en lorgnant la queue de lapin qui se trémousse au rythme du balancement de ses hanches. Beverly s’engouffre dans la cabine sans se préoccuper de ma présence. De l’autre côté du rideau, j’ajoute pour enfoncer le clou :

— Je suis bien content que nous ayons eu cette conversation. Les cours vont recommencer et je préférais éclaircir la situation.

— Eh bien maintenant que tu sais ce qu’il en est, tu n’as plus besoin de t’inquiéter.

— Toi non plus, précisé-je.

Beverly finit par sortir de la cabine, le déguisement posé sur son avant-bras.

— La séance d’essayage est finie ?

— Ouais, j’en ai marre. Et puis on est là pour Logan.

— Ravi de te l’entendre dire, je commençais à en avoir ma claque de te voir essayer des trucs tous plus pourris les uns que les autres.

Nous filons dans une allée où se trouvent toutes sortes de vaisselles pour les anniversaires. Il y a en a pour tous les goûts, mais les fabricants manquent cruellement d’originalité pour ce qui concerne les filles. Il n’y a que du rose, décliné en de nombreuses nuances. C’est dingue comment la société les conditionne dès leur enfance.

Alors que je bloque avec consternation sur tout cet étalage de rose, Beverly reprend le fil de notre conversation d’origine :

— Tu n’as vraiment jamais eu de déguisement ? Même lorsque tu étais enfant ?

— Hayley n’a jamais eu de déguisement, sa mère n’a jamais voulu lui en acheter, alors je ne me déguisais pas car je ne voulais pas la rendre malheureuse.

— Mais tu aurais aimé le faire ?

— C’est pas trop mon truc, ça donne un air complètement ridicule.

— C’est le but.

— Eh bien, dis-toi que je n’en vois pas l’intérêt.

Je préfère changer de sujet et lui demande à la place :

— Il y a un truc que je ne comprends pas. Pourquoi, dès qu’il est question de déco d’anniversaire, celle des filles est rose ? Regarde ! À croire que vous n’aimez que cette couleur.

— Je sais, c’est débile. J’ai fait vivre un enfer à ma mère quand j’étais gosse, pour les fêtes. Je refusais toutes ces conneries de fées, princesses et licornes.

— Tu prenais quoi à la place ? lui demandé-je, curieux.

— Ma mère a bataillé et on a fini par trouver un compromis. Chaque année, on prenait la même vaisselle, celle du dessin animé *Sinbad : La Légende des sept mers*.

— Je suis pas sûr de l’avoir vu…

— Je ne suis pas étonnée, il est connu sans réellement l’être.

— Pourquoi celui-là et pas un autre?

— L’héroïne est une forte tête, elle marchande avec des malfrats, tient tête à des pirates. En bref, on ne la lui raconte pas. Il y a tout de même une histoire d’amour, d’où le compromis avec ma mère, mais c’est elle qui met le mec à genoux.

Je ne sais pas si elle en a conscience, mais déjà gamine elle était la copie conforme de son père.

— T’étais déjà une forte tête à cette époque.

— Et je me suis radoucie.

— J’ai du mal à te croire.

— Pour en revenir à cette histoire de déguisement. Tu es vraiment sûr de ne pas aimer ?

Je lève les yeux au ciel.

— Pourquoi tu ne me lâches pas avec ce truc ? Je trouve ça débile, c’est tout.

— Pas même une perruque ? insiste-t-elle.

— Pas de perruque, de lunettes pailletées, ni de t-shirt recouvert d’hémoglobine.

— C’est triste.

Je l’oblige à me faire face et place mes deux paumes sur chacune de ses épaules.

— Regarde-moi bien, est-ce que j’ai l’air de quelqu’un qui se sent frustré de ne pas s’être déguisé ?

Loin d’être déstabilisée, elle poursuit sur son idée.

— En fait, plus je te découvre et plus je trouve que tu es trop sérieux.

— Ce n’est pas parce que je n’aime pas l’idée de me déguiser que je suis un type sérieux, rétorqué-je en la relâchant.

— Jusqu’à présent tu ne m’as pas montré ton côté clown de service.

— Tu risques d’attendre pas mal car ce côté n’existe pas chez moi.

— Qui es-tu réellement ?

Je hausse les épaules à sa question.

— Un mec lambda, je dirais.

— Je pense que tu es plus que ça.

— Non, ma belle. La plupart du temps les gens se font de fausses idées sur mon compte. Je suis un mec tranquille. J’aime faire la fête, je suis sociable la plupart du temps, mais je ne suis pas le genre de type à se taper l’affiche partout.

— Alors pourquoi tout le monde a cette image de toi ?

— Parce que je n’ai jamais cherché à les détromper…

— Pourquoi ?

— Ça permet d’éviter les questions.

— Je ne comprends pas.

Je soupire. Inconsciemment ou non, elle me conduit tout droit vers des sujets que je n'aime pas aborder. La connaissant, elle n'abandonnera pas tant qu'elle n'obtiendra pas de réponses. Avec Beverly, j'ai appris à choisir mes combats, je lui laisse cette manche.

— La majorité des gens ne cherche pas à te connaître réellement et encore moins quand tu t'affiches joyeux. Tout le monde s'arrête à l'image que tu souhaites renvoyer.

Beverly reste silencieuse, au froncement de ses sourcils, je déduis qu'elle est en train de cogiter à mes paroles.

— Hayley. Tu faisais ça pour elle, je me trompe ?

Je savais qu'elle devinerait du premier coup.

— En quelque sorte, je ne voulais pas m'attacher aux personnes que je rencontrais de peur de trop souffrir si nos chemins venaient à se séparer.

— Tu n'as jamais été tenté de poser tes valises quelque part pour quelqu'un ?

Derrière son regard curieux, je perçois une certaine fragilité qui éveille mon instinct protecteur, je ne cherche pas à retenir mon geste et lui effleure la joue du bout des doigts.

— Si, une fois, j'admets avec un sourire contraint.

— Pourquoi tu ne l'as pas fait ?

— Mauvais timing, on va dire.

— Tu penses que le timing pourra un jour s'aligner à nouveau avec cette personne ?

— Je l'espère sincèrement, lui dis-je en laissant ma main retomber.

Quelqu'un me bouscule dans l'allée, interrompant notre échange. Je me ressaisis et attrape deux sachets de ballons sur l'étagère à côté de moi. Je les agite devant Beverly.

— T'en penses quoi ? Captain America ou Spiderman ?

— Il était branché Captain America, l'année dernière.

— Alors va pour Captain America, le défenseur du monde libre !

— T’as l’air de t’y connaître.

— J’adore les Marvel. Il faut trouver le bouclier de Steve Rogers à Logan.

— Un bouclier ?

Je bloque dans l’allée du magasin, Beverly, qui est derrière moi, me rentre dedans, je me tourne vers elle et lui demande lentement :

— Tu ne connais pas Captain America ?

— Euh… Non. Je ne suis pas branchée Marvel, pour tout te dire.

— Oh, oh ! Ma jolie, tu viens de me lancer un défi.

Je lui enlace les épaules et lui chuchote :

— Tu m’as fait souffrir sur mon lit d’hôpital avec ton *Walking Dead*, à mon tour de te faire souffrir avec mes films.

— T’as pas vraiment souffert, la plupart du temps, tu étais dans les vapes à cause des médicaments.

— Tss, tss… Pas de fausse excuse. Ton éducation va commencer très prochainement. Pour en revenir à Captain America, oui, il a un bouclier quasi indestructible composé d’un alliage d’acier et de vibranium.

— Du vi… quoi ?

— Du vibranium.

*

* *

Qu’est-ce qu’il fout, bon sang ?

On avait dit quinze heures, il est quinze passé de quinze minutes et Luke le dealer n’est toujours pas là pour me filer mon cours de soutien.

Merde, ces cours sont importants pour moi, lui il s’en fout, il est déjà dans l’équipe de Sutherland.

Agacé, je jette mes affaires sur la table et ouvre le premier bouquin qui me tombe sous la main.

Quand la porte s’ouvre enfin, je vérifie ostensiblement l’heure sur ma montre pour lui faire comprendre qu’il est à la bourre. Mon agacement semble lui passer au-dessus de la tête. Il pose son skate près de lui et attrape mon bouquin pour vérifier ce que je lis.

— Ce livre c’est de la merde, il ne te servira à rien.

— C’est un écrit de Sutherland.

Il me fixe avec pitié, ce qui a pour effet de me faire grincer des dents.

— Tu l’idéalises trop, mec. Ok, ce prof est un génie, mais c’est un génie qui déteste qu’on lui cire les pompes.

— Ce n’était pas mon intention.

— Parfait, alors on va pouvoir commencer à travailler sérieusement.

— T’es en retard, lui lancé-je sur un ton de reproche.

— Je sais. J’avais un truc à faire, ça m’a pris plus de temps que prévu.

— Essaie de mieux prévoir, la prochaine fois.

Luke est en train de tirer une chaise à lui quand il bloque son mouvement et m’apostrophe.

— Merde, t’as tes règles, mec ?

Sa pique est la goutte d’eau qui me fait exploser. Je me lève d’un bond de ma chaise et me penche vers lui menaçant.

— Pour toi, ces cours c’est peut-être rien, mais pour moi ça représente beaucoup.

Loin d’être effrayé, il secoue la tête et s’assoit tranquillement.

— Tu te mets trop la pression, tu vas craquer.

— Et toi tu ne te la mets pas suffisamment ! lui rétorqué-je en le pointant de l’index.

— Pourquoi je le ferais, je suis un génie ? Je lis une seule fois les trucs et je retiens tout.

Son haussement d’épaules amplifie ma rage contre lui et cultive mon sentiment que la vie est injuste. Moi, si je veux quelque chose, je dois trimer pour l’obtenir.

Je m’apprête à lui répondre, mais son portable sonne à cet instant. Il hausse un index pour me signifier de la boucler puis se relève et s’éloigne au fond de la salle. Il chuchote dans l’appareil et, d’où je suis, je ne perçois aucune de ses paroles. Il raccroche et reste perdu dans ses pensées pendant quelques secondes. Son attitude me semble bizarre.

— Tout va bien ? lui demandé-je.

Il semble se ressaisir et esquisse un sourire qui se veut décontracté.

— Ouais, tout baigne.

— Dans ce cas on commence par quoi ?

— T’es plus faible dans quel domaine ?

— Je dirais la génétique.

— Et tu veux te spécialiser en quoi par la suite ?

— Pédiatrie.

— Pédiatrie ?

Son air étonné me met sur la défensive.

— Oui. En quoi ça pose un problème ?

— En rien. Mais la plupart des étudiants pensent à la cardio ou à la neurochir.

— Non, je préfère pédiatrie.

— Il y a une raison à ça ?

— Qui ne te regarde pas.

Luke rit doucement en secouant la tête.

— Ok, mec, on ne s’emballe pas.

Son portable sonne à nouveau, pour un texto, cette fois. Il le lit et répond immédiatement, ses doigts survolant le clavier.

— Bon, on va commencer. Je te file un exo et je te chronomètre pour voir en combien de temps tu le résous.

*

* *

Cela fait à peine cinq minutes que je suis concentré sur l'exercice qu'il m'a refilé que quelqu'un frappe à la porte d'un coup léger. Je relève la tête pour voir qui nous interrompt.

— Ne fais pas attention, c'est pour moi.

Avant que mon regard se focalise à nouveau sur ma feuille, j'ai le temps de voir que Luke le dealer attrape en douce un truc dans son sac avant de se diriger vers la porte. Il l'entrouvre et se place dans l'embrasure, de sorte que je ne vois pas la personne à qui il parle, et lui refile ce qu'il tenait.

Nom de Dieu, ce mec est en train de dealer sous mes yeux.

Alors qu'il referme la porte, je m'empresse de reporter mon attention sur ma feuille et adopte l'air de quelqu'un ultra concentré qui n'a pas prêté attention à son petit manège.

Finalement, je viens à bout de l'exercice. Lorsque je lui tends le papier pour qu'il y jette un coup d'œil, il reçoit à nouveau un message. Le même manège se reproduit, il lit le message, y répond rapidement puis, cinq minutes plus tard, une autre personne toque à la porte discrètement. Luke se saisit de son sac et je détourne le regard. Je me refuse à voir son trafic, j'aurais l'impression d'être complice. D'ailleurs, le fait de voir son manège et de savoir qu'il deale en ma présence fait-il de moi son complice, si les flics débarquent subitement dans la salle ? De tous les étudiants de cette université, le seul qu'ait trouvé Sutherland pour ces cours de soutien est un dealer. Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter cette situation ? Je suis maudit, je ne vois pas d'autre hypothèse.

Je sens une migraine qui commence à arriver. Avant que l'élancement se fasse trop fort, j'attrape ma boîte de comprimés dans mon sac. Reproduire les mêmes gestes que Luke me fait penser que moi aussi je deviens accro. Non, je ne peux pas comparer, dans mon cas, les médocs m'ont été prescrits par un médecin, je n'achète pas de saloperies à un dealer. J'ai vraiment mal et ces comprimés atténuent simplement mes maux

de tête. J’ai le droit de les prendre. Sauf que cette douleur ne s’atténue pas aussi bien qu’avant et que je commence à prendre ces cachets un peu trop naturellement. Mais le chirurgien m’a signalé que les douleurs disparaîtront avec le temps, quand je n’aurai plus mal, je pourrai m’arrêter sans problème.

La petite voix de ma conscience est ténue, mais suffisamment forte pour tirer une sonnette d’alarme dans mon esprit, cependant je préfère ne pas l’écouter. Il faut absolument que je réussisse cette année. On m’offre une seconde chance que je ne peux pas gâcher. Ce n’est pas une migraine qui se mettra en travers de mon chemin.

Quand Luke revient, son regard se pose sur ma boîte de comprimés. Je m’empresse de la ranger dans mon sac. Il m’observe tranquillement sans rien dire. Alors que je pensais qu’il me questionnerait sur la raison de cette prise de médicament, il m’interroge sur la génétique pendant plus d’une heure.

OceanofPDF.com

24

Pops

— T’es allé faire un tour à l’appart, hier ? demandé-je à Jace, tout en faisant coulisser une des rampes derrière la remorque.

— Non, j’ai remplacé Spider pour surveiller les Eagles. Pourquoi ?

Je l’observe alors qu’il est en train d’en placer une de son côté. Tout en vérifiant qu’elles sont bien fixées, je lui réponds :

— Pour savoir comment se sont passées les retrouvailles entre Beverly et Brandon.

— Dis-toi que si tu n’as pas vu une Bev larmoyante débarquer avec ses copines pour vider ta réserve de tequila, c’est que ça s’est bien passé.

— T’as pas tort !

Je grimpe dans la remorque et attrape les cordes pour les détacher, quand il m’informe :

— Si ça peut te rassurer, je l’ai vu avant-hier, quand je suis retourné auprès d’Hayley après notre réunion. Il semblait aller mieux qu’à l’aéroport.

Je lui lance un coup d’œil par-dessus mon épaule.

— Explique-toi.

— Son regard était un peu moins hanté, je dirais. Mais je ne me suis pas appesanti sur son cas, j'étais plus pressé d'emmener Hayley dans la chambre que de surveiller les états d'âme de Brandon.

— Arrête d'étaler ton bonheur avec elle, c'est à gerber. Viens me filer un coup de main.

Jace se marre et me rejoint.

— Place-toi de l'autre côté et défais le nœud, lancé-je.

— J'espère pour lui qu'il ira dans le sens de Bev, reprend-il. Sinon il n'est pas sorti d'affaire. Ta fille, quand elle a une idée en tête, elle est pire que toi. J'ai presque pitié de lui.

— Tu ne l'aimes toujours pas ? constaté-je tout en enroulant la corde autour de mon coude.

Jace hausse les épaules d'un air nonchalant. Il glisse ses mains dans les poches.

— Je le respecte, il a protégé Hayley. Après, si je lui rendais la vie trop facile, ça ne serait plus amusant. J'aime bien le faire chier, ajoute-t-il avec un rictus.

Je secoue la tête, désabusé par son comportement.

— T'es vraiment un gosse, parfois…

— En parlant de gosse, t'es sûr que Logan ne se doute de rien ? me questionne-t-il en désignant le quad dans la remorque.

En début d'après-midi, j'ai appelé Jace pour qu'il vienne me filer un coup de main. Le gosse me bassine depuis des semaines pour en avoir un. Je profite de son anniversaire pour lui faire plaisir. J'ai eu un mal fou à le dégoter. Je voulais un modèle bien particulier. On a dû faire deux cents bornes aller-retour pour aller le chercher. Mais quand je vois le petit bijou devant moi, je me dis que ça en valait la peine.

— Non, je lui ai dit que tant que je n'avais pas son premier relevé de notes, il n'aurait rien.

Jace me fixe les yeux ronds puis éclate de rire.

— Fais gaffe, Pops, tu te comportes comme un père chez les civils ! T’es vraiment sérieux, tu lui as filé l’excuse des notes en guise de carotte ?

Je grimace.

— C’est tout ce que j’ai trouvé à dire sur le moment, grommelé-je.

Ce petit con ne peut s’empêcher de se foutre de moi. Je ne dis rien, car si j’avais été à sa place, j’en aurais fait autant.

— Aide-moi plutôt à le descendre au lieu de te marrer. On va le ranger dans le hangar.

— Il ne va pas le trouver ?

— Non, il a interdiction d’y aller, et puis je le ferme à clef et la garde toujours sur moi.

Nous poussons l’engin jusqu’au bâtiment. Je déverrouille la porte et nous nous engouffrons à l’intérieur.

— T’as conscience que tu le gâtes trop ?

— Il a suffisamment morflé comme ça. Je lui laisse un peu de liberté pour qu’il se trouve, ensuite je tirerai sur la laisse.

— C’est comme ça que tu as fait pour moi ?

— Non, avec toi, j’ai dû tirer dessus tout de suite. Tout ce que j’espère, c’est qu’un jour tu aies des gosses qui t’en fassent baver autant que tu m’en as fait voir. Ça serait un juste retour des choses.

— Enfoiré comme tu l’es, tu leur fileras même quelques tuyaux, je me trompe ?

— Je suis déjà en train de préparer une liste.

— Hayley va te tuer.

— Impossible, elle m’adore.

— Je ne sais pas comment tu fais d’ailleurs.

— Comment je fais quoi ?

— Pour que les femmes t’adorent.

— Elles ne tombent pas toutes dans le panneau, malheureusement.

— Tu penses à quelqu’un en particulier ?

— Ma souris.

Jace hausse un sourcil ironique. *Eh merde !*

— C’est ta souris, maintenant ?

— Arrête, tu sais parfaitement ce que je veux dire. Je lui ai refilé ce surnom sur un coup de tête à notre première rencontre, il ne veut rien dire. Tu l’as bien vue, elle est minuscule, et avec le tailleur gris qu’elle portait, c’est le premier truc qui m’est venu à l’esprit. Ne va pas chercher plus loin.

— Si tu es convaincu de ce que tu dis…

Je préfère changer de sujet.

— Prends une bâche sur l’établi, on va le camoufler avec.

Jace me rejoint quelques secondes plus tard avec ce que je lui ai demandé, il m’aide à recouvrir le quad, quand il ajoute :

— Pour le gosse, je pensais lui offrir un cuir avec nos couleurs. Je cherche un nom de route, t’as une idée ?

Ma réponse ne se fait pas attendre :

— Maverick.

— Tu le perçois comme ça ?

— Il en prend la direction en tout cas.

— Ok. Je ferai inscrire ce nom. On a fini ?

— Ouais, on a mérité une bière.

— J’ai cru que tu n’allais jamais le proposer.

*

* *

Après avoir fait un crochet par la cuisine pour nous servir, nous sommes installés sous le porche pour profiter des derniers rayons de soleil de la journée.

— On a du nouveau pour Tiger ? demandé-je, avec un ton dégoûté.

— Toujours rien.

— C’est trop long, je n’aime pas rester inactif comme ça. Je deviens fou.

Jace, comme tous mes frangins, connaît mon talon d'Achille, il n'est pas étonné de mes propos. Ce qui ne l'empêche pas de venir me titiller sur le sujet que je cherche à éviter ces derniers temps.

— Ta souris te donne matière à t'occuper, pourtant.

— Vous ne me lâcherez pas, avec elle ? lui demandé-je en lui glissant un regard en coin.

Il pointe le goulot de sa bière dans ma direction.

— Tu m'as bien emmerdé avec Hayley. C'est un juste retour des choses.

— Bordel !

— Comme tu dis.

Jace se penche vers moi tout en calant ses avant-bras sur les genoux.

— Pops, me dit-il d'une voix grave.

Je laisse ma bouteille en suspens et le fixe.

— Je pense que le moment est venu pour toi… de prendre une régulière !

Il termine sa phrase dans une explosion de rire.

À cet instant précis, j'envisage très sérieusement de lui faire ravaler son rire. L'appel de Splinter sur mon portable le sauve d'une mise à mort très douloureuse.

— Le doc a reçu un coup de fil d'un mec. Il n'a pas dit qui il était, mais il voulait des renseignements sur le gamin : soit c'est son paternel, soit c'est un des Eagles. Je mise plus sur le premier, m'annonce-t-il.

— Parfait. Préviens tout le monde que demain c'est jour de sortie.

— Ça marche. Je préviens Jace ?

— Pas besoin, il est avec moi.

— Dans ce cas, dis-lui que c'est à lui d'informer les mômes pour la journée de demain.

— Je lui transmets l'info. Veille à ce que tout soit parfaitement cadré.

— Je gère.

— Bien. À demain.

Je me retourne vers Jace et l'informe :

— On a une touche.

— C'est ce que j'ai cru comprendre.

— Tiens-toi prêt pour demain matin et préviens les gosses que le club s'est décidé à faire une sortie.

— C'est le signal pour moi de filer rejoindre Hayley, dit-il en se levant. Je vais encore devoir passer des heures à la rassurer et j'ai plutôt intérêt à trouver une excuse pour justifier mon absence avant d'arriver à la colocation.

— Dis-lui tout simplement « affaire de club ». Elle n'a pas besoin d'en savoir plus.

Jace esquisse un sourire narquois et me rétorque :

— On voit que ça fait longtemps que t'as pas été maqué. Mais mon instinct me souffle que ça pourrait vite changer…

— Dégage de là avant que je te foute mon poing dans la gueule !

*

* *

J'attends que le moteur de Jace ne se fasse plus entendre pour appeler ma fille. On a établi un accord tous les deux : quand je pars pour m'occuper des affaires du club, je l'appelle pour la tenir au courant. Ce coup de fil tombe bien, il va me permettre de tester la température concernant ses retrouvailles. Elle me dira probablement que ce ne sont pas mes affaires, mais je m'en fous, mon rôle de père est d'aller fouiner.

Les sonneries défilent. Je m'attends à basculer sur la messagerie lorsque ma fille finit par décrocher, la voix essoufflée.

— T'es allée courir ? lui balancé-je comme un con.

Des chuchotements se font entendre de l'autre côté de la ligne. Quand je reconnais les intonations d'une voix masculine, je ferme les yeux et me traite d'abruti fini.

— Non, non, je fais des allers-retours avec des courses.

— Tu n’es pas seule ?

— Je suis avec Brandon.

Si sa voix ne s’était pas faite hésitante, j’aurais pu ne rien remarquer. Sauf que le type méfiant que je suis le note immédiatement. Je serre la mâchoire à m’en faire grincer les dents. Une scène que je ne veux pas imaginer défile immédiatement sous mes yeux. Au prix d’un grand effort, je bloque immédiatement les images. Il y a des trucs dans la vie qu’un père ne souhaite pas savoir.

— J’en déduis que tout est réglé entre vous.

— D’une certaine manière.

Sa réponse évasive pique ma curiosité, je m’attendais à un oui ou un non, mais pas un truc balancé dans le vague comme ça. J’ai l’impression qu’elle n’a pas eu ce qu’elle souhaitait réellement. Même si je suis convaincu qu’elle ne va pas me répondre honnêtement, je ne peux m’empêcher de la questionner un peu plus :

— Tout va comme tu veux ?

— Oui, oui. Écoute papa, il faut que j’y aille, on est un peu occupés.

Je ferme les yeux et tente de me rappeler pourquoi je ne peux pas prendre entre quatre yeux ce petit con qui cherche à se faire ma fille.

Avant que cette dernière se décide à couper la communication, je la relance.

— Je vais quitter le coin pour quelques jours. Avant notre départ, on organise une virée avec le club. J’aimerais que tu sois là et, tant qu’à faire, amène ton Brandon.

J’ai besoin de voir par moi-même dans quel merdier ma gosse s’est fourrée. Mon radar me signale qu’il y a un truc qui cloche.

— Euh… T’es sûr de toi ?

Bien sûr que non ! Mais je suis bien obligé d’en passer par là.

— Ouais, marmonné-je. On se voit demain.

— Ça marche.

Merde, pourquoi je lui ai dit d'amener son mec ? Je me foutrais des baffes, parfois.

OceanofPDF.com

25

Brandon

Démoralisé. Voilà l'état dans lequel je me retrouve après cette première session de cours de soutien. Je suis tenté d'aller voir Sutherland pour lui dire que Luke et moi ça ne pourra jamais coller et pour lui demander s'il ne peut pas me proposer un autre étudiant à la place. Malheureusement, si je fais ça, il va me prendre pour une diva capricieuse. Avec consternation, je me rends à l'évidence : je suis bloqué avec ce type.

J'avais besoin de prendre l'air, mes pieds m'ont dirigé d'eux-mêmes tout droit vers le stade. On est à la fin de l'été, mais la chaleur est encore bien présente, j'ai l'impression de cuire dans les gradins, le soleil me brûle la nuque. Malgré tout, je reste en place. Comme un boulimique, je dévore la scène qui se joue sous mes yeux. Mes ex-coéquipiers sont sur le terrain et, à leur mine défaite, je devine qu'ils morflent. Cam n'a pas exagéré l'autre soir, le coach a fait grimper l'intensité des entraînements d'un cran. À croire qu'ils se préparent pour la finale du Superbowl.

Ne plus pouvoir jouer me manque et les voir trimer ainsi me donne envie de les rejoindre. Mes pieds et mes mains trépignent. Le coach est en train de donner les directives d'un nouvel exercice et les gars grognent de

découragement. J’esquisse un sourire amer, ils ignorent à quel point ils sont chanceux. J’aimerais tant pouvoir me plaindre encore de la douleur de ces entraînements. Sentir mes muscles chauffer et me brûler jusqu’à l’insoutenable. Mis à part mon genou, ma tête m’en empêche. Je ne peux plus faire de sport trop intense, au risque de me choper une commotion irréversible. Le verdict du chirurgien a été sans appel sur ce point.

*
* *

L’infirmière quitte ma chambre à l’instant. Je me sens nauséeux, elle m’a prévenu que cette sensation durerait encore un peu, ce sont les effets secondaires de l’anesthésie. Pour calmer les tangages de mon estomac, j’essaie de bouger le moins possible. J’allume la télé pour créer un bruit de fond. Je déteste le silence, il m’effraie.

Ce matin, le doc m’a ouvert le crâne pour la seconde fois en l’espace de dix jours. C’est dingue, comme le corps humain peut s’affaiblir rapidement. Depuis ma séquestration, je vis dans une sorte de brouillard. Je passe mon temps à dormir.

Il était moins une pour mon cas lorsque les secours sont arrivés. Dès que j’ai eu rejoint les urgences, une équipe médicale m’a pris en charge. Mon cas était plus que critique, les médecins n’étaient pas sûrs que je m’en sorte. Selon eux, ma survie tient du miracle.

Il semblerait que mes bourreaux se soient un peu trop défoulés sur ma tête. Résultat des courses, je m’en sors avec plusieurs commotions cérébrales, dont une plus préoccupante que les autres. C’est la raison pour laquelle le chirurgien a décidé de me placer dans un coma artificiel après ma première opération.

— Alors, comment vous sentez-vous ? me lance le chirurgien d’une voix enjouée, en entrant dans la chambre.

— Comme un type qui a le crâne perforé.

Il sourit.

— Au moins, votre sens de l'humour est toujours intact.

J'esquisse un sourire.

— Bien, reprend-il, l'opération s'est parfaitement déroulée. Si vous suivez toutes les recommandations et avec du temps, vous serez comme neuf.

— Je pourrai revivre exactement comme avant ?

— Disons qu'il vous faudra faire quelques concessions.

— Lesquelles ?

— Le sport de haut niveau, ou trop violent, vous est interdit. Votre cerveau a été très fortement malmené, un autre choc et les conséquences seront irréversibles.

— Je risque quoi, exactement ?

— Amnésie, paralysie, difficulté de langage, perte de mémoire…

Seigneur, comment ma vie a-t-elle pu basculer à ce point ?

— Pour le sport, c'est définitif ?

— Le sport violent, oui.

— J'ai le droit à quoi ?

— Natation, vélo…

— Si je ne fais rien de violent, tout sera normal pour moi ?

— C'est à espérer. Je souhaite vous garder en observation pour quelque temps pour en juger. Dans les jours à venir, il faudra me communiquer le moindre signe anormal que vous ressentez. Vous pouvez avoir une perte de l'équilibre pendant quelques secondes puis revenir à la normale par la suite, ou un trou de mémoire, ou une perte de mobilité furtive.

— C'est irrévocable ?

— Non, c'est le temps que votre cerveau se remette en place. Mais les symptômes peuvent se produire à n'importe quel moment pendant la première année qui suit la commotion.

Je ferme les yeux face à l'ampleur de ce qui peut m'arriver. Le découragement doit s'afficher sur mon visage car le chirurgien s'approche de moi et pose une main sur mon épaule. Sa voix est compatissante lorsqu'il ajoute :

— Brandon, vous avez beaucoup de chance d'être en vie. Ces séquelles sont un moindre mal en comparaison de ce qui aurait pu vous arriver. Si nous étions intervenus plus tard, vous auriez pu ne jamais vous réveiller.

— Je sais.

— Bien, je vais vous laisser vous reposer. Je passerai demain vous voir. N'hésitez pas à appeler une infirmière si besoin.

— Merci, docteur.

*
* *

Les cris furieux du coach sur le terrain me ramènent à l'instant présent. Perdu dans mes souvenirs, je n'ai pas vu ce qu'il vient de se passer, mais au visage rouge qu'il affiche et au nombre de postillons qui sortent de sa bouche alors qu'il traite les gars d'incapables, je déduis que les mecs ne sont pas parvenus à réaliser la combinaison qu'il leur a demandée. D'un mouvement, il les fait mettre à plat ventre pour un enchaînement de pompes.

Jouer me manque. Mais ce qui me manque le plus, c'est ce sentiment d'appartenance à un groupe. Quand on joue en équipe, on est soudés les uns aux autres. On participe aux fêtes ensemble, on se motive mutuellement pour réussir nos examens. Si l'un échoue, c'est le groupe qui en pâtit…

Le coach me repère et gravit les marches des tribunes pour me rejoindre. Sa silhouette se profile au-dessus de moi et je suis obligé de me tordre le cou pour le regarder.

— Brandon.

— Coach.

— Comment va ta tête ? me demande-t-il en la pointant du doigt.

— Elle est toujours sur mes épaules.

— Toujours aussi arrogant, hein ?

— Je parie que ça vous manque.

— Ce qui me manque, c'est ta présence sur le terrain, me répond-il en s'asseyant à mes côtés. Sans toi, les gars jouent comme des fillettes.

J'observe les joueurs sur le terrain.

— Laissez-leur du temps, ils vont y arriver.

— T'étais un bon capitaine, tu as su les fédérer de suite. Là, ils se la jouent tous en solo.

Il n'a pas tort. Au lieu de tous s'entraider, comme nous l'aurions fait du temps où j'étais capitaine, pour tenir la cadence des pompes, certains s'affalent sur la pelouse et abandonnent. Ceux qui ont encore de la force invectivent les autres en les traitant de faibles.

— Ils essaient surtout de se démarquer pour que vous les choisissiez comme capitaine, ajouté-je.

— Eh bien c'est mal barré ! Parce qu'un bon capitaine, c'est un type capable de s'effacer pour mettre un joueur de son équipe en avant.

J'opine du chef.

— Cameron pourrait l'être. C'est un type réglo, l'informé-je.

— Je sais. Il ne cherche pas à se mettre en avant, contrairement aux autres. Mais il manque de charisme pour l'instant, il va se faire bouffer. Il y a deux nouvelles recrues et ces types sont de grandes gueules. Il faudrait un mec capable de les remettre en place.

— Le prochain match est pour quand ?

— Dans trois semaines. D'ici là, je dois choisir un nouveau capitaine et trouver une harmonie de groupe. Sans ça on va se faire massacrer.

Mon ancien entraîneur soupire et ajoute ironique.

— Ce poste de capitaine doit être maudit. D'abord toi, avec ce qui t'es arrivé et ses conséquences, ton remplaçant qui quitte l'université…

Le coach se met à brailler pour que ceux qui ont abandonné reprennent l'exercice. Je sais pertinemment ce qu'il cherche à faire, ce n'est pas une punition, il les met au défi pour les pousser à s'encourager les uns les autres. Tant qu'ils ne l'auront pas compris, ils morfleront.

— Vous pensez qu'ils saisiront l'intérêt de l'exercice un jour ?

— Il y a peu de chances… Mais dans la vie il faut garder espoir, n'est-ce pas ?

— C'est ce qu'on dit, oui.

— T'aimerais pas revenir ? me demande-t-il avec un drôle d'air.

— Coach, je suis fini.

— En tant que joueur, oui, mais pas en tant qu'assistant.

— Sans façon, vous me voyez aller leur apporter des bouteilles d'eau ? m'exclamé-je, horrifié à cette idée.

— Je ne parle pas de ça. Mais tu pourrais m'aider à gérer certains joueurs, à les perfectionner.

— J'en sais rien. J'ai pas mal de boulot pour rattraper mon retard. J'ai peur de m'éparpiller. Sutherland m'a fait une belle proposition : si je réussis l'année prochaine, j'entre dans son équipe.

— Sacré défi. Et belle opportunité !

— Ouais…

Le coach se lève, me file une claque dans le dos et redescend les marches. Avant de ne plus être à portée de voix, il me lance par-dessus son épaule :

— Réfléchis à ma proposition. L'offre est toujours valable et il n'y a pas de date limite.

L'entraîneur met fin au supplice des joueurs, qui retournent au vestiaire la tête rentrée dans les épaules. Cam m'aperçoit et se dirige vers moi en petites foulées.

— T'es là depuis longtemps ?

— Assez pour voir que c’est la merde, cette année.

— Et t’es encore en dessous de la vérité…

— C’est qui les deux nouvelles recrues ?

Cameron se retourne brièvement vers les deux joueurs et grimace, écœuré.

— Des cons qui méritent de bouffer la pelouse une fois ou deux. Ils pourrissent l’ambiance qui n’était déjà pas formidable avec ton départ. Ils cherchent à devenir capitaine. Je te jure que si un d’entre eux le devient, je me casse de l’équipe. Et tant pis pour ma bourse, je me démerderai pour trouver un autre moyen pour gagner du fric.

— À ce point ?

— Ouais, je ne les supporte pas, ça devient épidermique. Et toi ?

— Quoi, moi ?

— Ton cours de soutien ?

Je soupire. J’avais réussi à oublier ce cours le temps de la séance d’entraînement.

— Pour résumer, c’est la merde aussi.

— Un problème ?

— Je ne suis pas convaincu par le type qui me file les cours.

— Tu lui reproches quoi ?

— J’hésite : soit d’être un glandeur-né, soit le fait qu’il deale entre deux explications.

— Merde !

— Tu l’as dit…

Cameron prend place sur le siège à côté de moi, son esprit se perd pendant quelques instants puis il reprend :

— Tu penses faire quoi ?

— Poursuivre les cours en espérant que la brigade anti-drogue ne déboule pas pendant l’un d’eux.

— J’en arrive à regretter l’année dernière.

— Pourquoi ?

— On n’avait pas de merdes à gérer. Enfin, t’en avais avec Hayley, mais on était plus cool, je trouve.

— On vieillit, répliqué-je en me marrant.

— Ça doit être ça.

Cameron rive son regard au sol et, de la pointe du pied, joue avec un gravier.

— Tu sais ce qui nous ferait du bien ? reprend-il après une pause.

— Quoi ?

— Une soirée comme au bon vieux temps. Entre mecs. Sans nanas pour venir nous juger.

— Je suis partant. T’as raison, ça va nous faire du bien.

OceanofPDF.com

26

Pops

Une fois de plus, j’ai fait appel aux services de Charlène. *Je devrais peut-être songer à embaucher une baby-sitter.*

La situation est ultra merdique, je me barre demain pour le Montana et je ne veux pas risquer que cette femme profite de mon absence pour me retirer la garde de Logan. Je me méfie d’elle comme de la peste. D’autant qu’une partie bien masculine de mon anatomie semble prendre vie dès que cette souris entre dans mon périmètre. Je suis mal barré. Très mal barré. Cette nana n’est pas bâtie pour mon monde. Dommage, parce que j’aime ses reparties. Quoi qu’il en soit, ma queue va devoir se faire une raison et apprendre à rester en berne en sa présence. Si je me pointe chez elle ce soir, c’est uniquement pour vérifier qu’elle ne me réserve pas un mauvais coup pendant mon absence. Je veux tout faire pour éviter qu’elle vienne chercher des emmerdes à Logan, dont Sandman et sa régulière vont s’occuper pendant mon absence. Ce dernier point me rassure. Mon frangin serait prêt à aller en taule plutôt que de rendre le petit aux services sociaux, le temps de mon absence.

Sans plus réfléchir, je m’engouffre dans son allée tout en observant les lieux. La lumière du rez-de-chaussée est allumée, signe qu’elle est chez elle. Je frappe à sa porte et esquisse un sourire de prédateur qui se transforme instantanément en un rictus moqueur lorsque le battant s’entrouvre et laisse apparaître sa silhouette.

Oh, putain ! Je suis comme un gosse devant un sapin de Noël.

— Nom de Dieu ! Qu’est-ce que t’as sur le visage ?

À ma vue, ses yeux s’écarquillent. Elle se ressaisit rapidement et s’apprête à me claquer la porte au nez.

— Oh là, la souris, tu ne vas pas t’en sortir si facilement, lui dis-je, en plaçant mon pied dans l’ouverture de la porte.

Je pose ma main sur la poignée et pousse pour forcer le passage. Elle ne se laisse pas faire et tente de m’en empêcher. Elle est plus costaud que je ne l’aurais pensé.

J’essaie de l’amadouer pour que notre petit jeu cesse :

— Allez, la souris, laisse-moi entrer, lui soufflé-je d’une voix enjôleuse.

Au lieu de m’obéir, elle attaque :

— Qu’est-ce que vous faites ici ?

— Pourquoi tu te fous toute cette boue sur le visage ? lui demandé-je, plutôt que de répondre à sa question.

— Ce n’est pas de la boue, c’est un masque à base d’algues, marmonne-t-elle les dents serrées.

Je suis définitivement redevenu un gosse.

— De mieux en mieux, m’esclaffé-je. Et c’est censé te faire quoi ?

— C’était censé me détendre, si vous voulez tout savoir.

— Et ça marche ?

Cette conversation m’amuse, car elle la fout de plus en plus mal à l’aise.

— Oui, jusqu’à ce que vous vous pointiez chez moi !

Nous nous fixons tous les deux jusqu’à ce qu’un d’entre nous décide de baisser les armes. À ce jeu, je sais que je suis le plus fort. C’est un truc qui

est ancré en moi depuis que je suis gamin. Dans la rue, on apprend vite les techniques qui permettent d'éviter les coups. C'est une question de survie.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? soupire-t-elle, résignée.

J'attrape son portable dans ma poche et l'agite sous son nez :

— Je suis venu te le rendre.

Alors qu'elle effectue un geste pour l'attraper, je l'élève hors de sa portée. Ses tentatives pour s'en saisir lui font oublier de maintenir sa porte et j'en profite pour m'engouffrer à l'intérieur. Je fais abstraction de ses couinements et fais une rapide inspection des lieux.

— Vous ne devriez pas être ici, siffle-t-elle derrière moi.

Je me tourne dans sa direction et tente de garder mon sérieux, sauf qu'avec son truc sur le visage c'est mission impossible. Pas sûr qu'elle apprécie si je me fous de sa tête en plus de m'incruster chez elle.

Pour m'éviter de faire une connerie, je balaie du regard l'ensemble de sa silhouette. Mauvais plan. Cette nana a un corps de déesse. Comme elle est uniquement vêtue d'un débardeur et d'un short ultra court, mon imagination n'a pas besoin de faire d'effort pour deviner ce qui se cache en dessous.

— Va te rincer, il faut qu'on discute tous les deux.

Sans plus me préoccuper d'elle, je me détourne et vais m'affaler sur son canapé. Bien entendu, elle ne fait pas ce que je lui demande et me rejoint.

— Fichez le camp de chez moi !

Plutôt que de m'énerver, je m'installe encore plus confortablement. Je passe un de mes bras en appui sur le dossier et cale mon pied sur mon autre jambe. Le message est clair : je ne suis pas près de décamper.

— Tu sais que je fais de gros efforts depuis tout à l'heure pour me retenir de me foutre de ta gueule ouvertement. Mais si tu préfères discuter dans cet accoutrement, c'est comme tu le sens. Après tout, tu es chez toi.

— Pourquoi vous êtes ici, exactement ? me demande-t-elle, suspicieuse.

— Je te l'ai déjà dit, on doit causer, toi et moi.

Elle se redresse un peu et croise les bras devant elle. Ce qui a pour effet immédiat de remonter ses seins un peu plus haut. Bien entendu, au lieu d'essayer d'en faire abstraction, je focalise mon intérêt dessus. Après tout, j'aurais tort de m'en priver si c'est elle qui décide de les exhiber sous mes yeux.

— Pour discuter… reprend-elle, il faudrait prendre rendez-vous. C'est bien ce que vous m'avez dit, non ?

Loin de relever sa pique, je maintiens mon regard sur ses nibards, pensif. Je me demande de quelle couleur peuvent être ses tétons. Roses ou bruns ? Je parierais plus sur la dernière option, vu la carnation de sa peau.

Quand elle s'aperçoit que mon intérêt n'est plus du tout fixé sur son visage, mais sur une tout autre partie de son anatomie, elle émet une sorte de grognement qui me fait relever la tête. J'esquisse un sourire amusé, lorsque je la vois se précipiter sur un gilet et l'enfiler en vitesse.

— Je vois que tu as au moins retenu certaines de mes paroles. Dommage que tu les aies oubliées hier soir.

— Encore une de vos menaces déguisées ?

— C'est pas dans mes habitudes de les masquer. En général, quand je menace quelqu'un, il est de suite au parfum.

— Je ne vous fais pas confiance.

— Le contraire aurait été stupide de ta part, lui réponds-je comme une évidence.

— Vous êtes vraiment venu ici pour me rendre mon portable ?

— En effet.

— Pourquoi ?

Je hausse les épaules.

— Je n'en ai pas besoin et je me suis dit qu'il te serait plus utile. Vois-le comme un signe de paix.

— Humpf…

Plus son truc sur la figure sèche, plus elle éprouve des difficultés pour articuler.

— Bon, écoute, la souris, je suis venu ici pour parler et pour qu'on trouve un terrain d'entente tous les deux. Alors pour la dernière fois, va me retirer le truc que tu as sur la tronche pour qu'on puisse avoir une conversation sérieuse.

— Quoi que je dise, je ne parviendrai pas à me débarrasser de vous, n'est-ce pas ?

— Il t'en aura fallu du temps pour comprendre.

Elle fait un mouvement de la main dans les airs comme si elle voulait chasser un insecte puis finit par quitter la pièce.

Quand elle en atteint le seuil, je l'interpelle :

— Au fait, à ton retour, fais un crochet par ton frigo pour m'apporter une bière. J'ai soif !

Elle me lance un regard noir sans prendre la peine de me répondre et je l'entends marmonner un « espèce de gros malabar au QI de Néandertalien ». Sa réplique me fait marrer.

Je profite de son absence pour envoyer un message aux frangins et leur intimer de ne pas mater l'écran de surveillance. J'ai pas envie de savoir qu'ils sont tous agglutinés à lorgner la souris. Rien que de les imaginer, une rage monte en moi sans que j'en comprenne l'origine.

En attendant son retour, je prends mon mal en patience. Je déteste attendre. Après avoir détaillé l'ensemble de son salon, je remarque un truc étrange. Il n'y a aucune photo. Que dalle. Pourtant je croyais que c'était un truc de gonzesse d'en placarder sur tous les murs. À peine débarquée, Beverly m'a fait des trous partout pour afficher des photos d'elle et moi, ou de ses copains, et j'en passe.

Finalement, pour tuer le temps, je décide de me lever et d'aller me chercher cette bière par moi-même. Pas sûr que la souris soit dans les meilleures dispositions pour m'en apporter une. Elle serait plus du genre à se pointer avec une bouteille pour elle-même et à se la siffler devant moi.

Lorsqu'elle fait son apparition, je suis de nouveau installé dans le canapé. Elle fixe la bouteille que j'ai entre les mains et me balance d'une voix mordante :

— Surtout ne vous gênez pas, faites comme chez vous.

Au lieu de repartir dans une bataille pour déterminer qui aura le dernier mot, je pointe de ma bouteille celle que j'ai posée sur la table basse à son intention.

— Je suis serviable, je t'en ai pris une.

Elle esquisse un sourire qu'elle cherche à dissimuler rapidement derrière sa main. Sans succès. Je hausse un sourcil amusé. Quand elle comprend que je l'ai grillée, son visage se fige à nouveau.

— Pose tes fesses où tu veux et écoute ce que j'ai à te dire.

Contre toute attente, elle m'obéit. Elle s'assoit sur un fauteuil en face de moi, le dos rigide, ignorant la bouteille devant elle.

— De quoi voulez-vous me parler ? m'interroge-t-elle, sur la défensive.

— Tu n'as pas mis ta menace d'hier soir à exécution, pourquoi ?

— Je ne suis pas la méchante, dans l'histoire. Je veux vraiment le meilleur pour Logan. C'est un petit qui a drôlement souffert jusqu'à présent. (Elle marque une pause puis ajoute en soupirant :) Si vous voulez tout savoir, je suis allée voir la directrice de l'école aujourd'hui.

Merde, Dannyboy ne m'a pas prévenu. J'aurais dû lui demander un compte rendu avant de me pointer chez elle.

— Et que t'a-t-elle dit ?

— Que Logan est un élève qui s'épanouit à l'école. Que ses notes se sont fortement améliorées depuis qu'il est sous votre toit, et qu'il semble beaucoup plus stable et sûr de lui.

— Et pourtant tu n’as toujours pas changé d’avis me concernant ?

— En effet ! Cependant je préfère rencontrer Logan avant de faire quoi que soit d’autre. Si le discours de la directrice avait été différent, il ne serait plus chez vous à l’heure actuelle.

— Il faut que tu aies conscience d’un truc : je suis sérieux quand je dis que Logan est important pour moi. Son bonheur prime sur le mien, je le ferai toujours passer avant tout le monde. Si tu m’avais posé la question, je t’aurais répondu. Depuis qu’il est chez moi, il retrouve le comportement que tous les gamins de son âge devraient avoir.

— C’est ce que j’en conclus pour le moment. Là où j’émets de fortes réserves, c’est sur votre mode de vie.

— J’ai conscience de vivre en marge de la société, cependant ce n’est pas interdit par la loi.

— Vous parlez de la loi que vous enfreignez dans votre quotidien ? me demande-t-elle sournoisement.

— Écoute, la souris. Aucun de mes frangins ne ferait de mal à un gamin. C’est tout ce qui compte, non ?

— Je ne le remets pas en cause. Mais ne pas faire de mal à un enfant n’est pas suffisant pour l’aider à se construire. Qui va le protéger de votre style de vie ? L’année dernière, certains de vos proches ont été kidnappés et vous êtes apparus dans le compte rendu de la police.

— C’est mon club qui a rencardé les flics, l’informé-je. Grâce à nous, les deux gamins sont en vie.

— Sauf que s’ils n’avaient pas été en contact avec vous, ça ne se serait jamais produit.

— Faux. C’est le beau-père d’Hayley qui est allé rejoindre les rangs des Eagles pour s’en prendre à elle. Nous nous sommes retrouvés au milieu de cette histoire parce que Hayley est la régulière d’un de nos frères et qu’on protège les personnes qui sont en rapport avec notre club.

— Drôle de façon de les protéger… Votre existence les place dans la ligne de mire des malfrats.

Sa perception de mon monde est réductrice et m'énerve.

— On ne va pas revenir sur le passé. Tu ne connais rien à nos règles ni à notre style de vie. Si je me suis pointé ici ce soir, c'est pour trouver un terrain d'entente. Alors ma question va être simple : qu'est-ce que je dois faire pour que tu me laisses tranquille ? Et, surtout, pour que je sois sûr que tes interventions ne perturbent pas Logan.

— Me laisser faire mon travail, me répond-elle simplement.

— À savoir ?

— Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas me mettre de bâtons dans les roues quand je viendrai voir Logan ou quand j'organiserai des rencontres entre lui et sa mère.

— D'accord pour que tu viennes le voir et qu'il te parle en toute liberté. Mais il est hors de question qu'il passe du temps avec sa mère. Il ne veut plus rien avoir à faire avec elle.

— Sauf qu'elle veut le rencontrer.

— Sur ce point, c'est un non catégorique.

— Vous ne pourrez rien faire pour l'en empêcher. Elle est sa mère, si elle souhaite le voir, elle en a tous les droits. Vous devez prendre conscience que le jour où elle se sentira prête, et quand elle aura fait ses preuves auprès de nos services, elle pourra le récupérer, c'est la loi.

— La loi est débile.

— Très mature comme réflexion.

J'ignore son sarcasme et reprends :

— Cette garce n'a que ce qu'elle mérite. Elle n'avait qu'à s'occuper de lui correctement quand il était sous sa responsabilité.

— Si vous refusez cette entrevue, vous perdrez sa garde temporaire. Logan n'est pas votre fils, on vous a juste octroyé le droit de le garder le

temps que je fasse mon travail. Mon rôle est d'aider leur relation à tous les deux.

— Logan n'est peut-être pas de mon sang, mais je le considère comme mon gosse.

— Cette conversation ne nous mène à rien. Vous restez campé sur vos positions et moi sur les miennes. Logan a le droit d'avoir une mère.

— Je suis venu en hissant le drapeau blanc, mais de toute évidence, nous ne trouverons pas de terrain d'entente.

— Si vous étiez moins obtus, nous pourrions y parvenir.

Sa mauvaise foi me fait grogner. D'une voix calme et distante, je poursuis :

— Il y a un truc que tu n'as pas bien saisi, chérie. C'est qu'en voulant me retirer la garde temporaire de Logan, tu ne t'attaques pas uniquement à moi. Je suis peut-être ton principal interlocuteur dans l'histoire, mais j'ai derrière moi tout un club prêt à me soutenir au moindre signal de ma part. Nous nous sommes tous juré fidélité. Quand l'un d'entre nous a des emmerdes, les autres rappliquent aussitôt. Dès l'instant où j'ai recueilli Logan, il a intégré le club. Il fait partie de notre famille et on se bat pour notre famille. C'est sans doute un concept qui vous dépasse, vous les civils, mais chez nous c'est une question d'honneur. Si tu me retires la garde du petit, tu la retires également à tous mes frangins.

— Vous cherchez à me faire peur ?

— Seul un inconscient n'aurait pas peur dans ta situation.

Je verrouille mon regard au sien pour lui faire comprendre que je ne plaisante pas. Elle se met à frissonner et, machinalement, se frotte les bras. J'y suis peut-être allé un peu fort. Tant pis.

OceanofPDF.com

27

Brandon

Hier, après mon passage au stade, nous sommes rentrés en coup de vent à l'appartement avec Cam. J'ai trouvé un mot de Beverly placardé sur la porte de ma chambre m'informant que ma présence était obligatoire pour une virée en compagnie du club de son père le lendemain. Ça m'a fortement énervé, d'une part, parce que Beverly pense être en droit de me siffler quand elle veut et, d'autre part, faire une sortie en famille avec ces types est au-dessus de mes forces. Rageur, j'ai mis le morceau de papier en boule et l'ai balancé dans la poubelle. Et bien entendu, comme je suis entouré de nanas qui ne cessent de se préoccuper de moi, Hayley est arrivé à cet instant pour me parler elle aussi de cette fameuse sortie. Ma première réaction a été de vouloir refuser catégoriquement, mais j'ai ravalé mes paroles *in extremis*. Cette occasion est ce que j'attendais depuis mon retour. *Ils* ne cessent de m'envoyer des messages pour me rappeler le pacte que nous avons conclu. Cette sortie me permettra de les calmer pour quelque temps.

Cette journée a été organisée au pied levé par les Black Riders, je parie qu'il se trame quelque chose. Nous sommes en plein milieu de semaine et tous semblent vouloir abandonner leurs projets pour participer à cette sortie. Les scrupules que je nourrissais depuis mon retour sont balayés quand je

constate que, pour leur trafic, ils sont prêts à utiliser les femmes et les enfants — qui seraient également de la partie alors que c'est un jour d'école —, pour détourner l'attention. Je me suis fait la promesse de protéger Hayley et Beverly de ces hommes. C'est d'ailleurs l'unique raison pour laquelle j'ai accepté de bosser pour *eux* quand *ils* sont venus me trouver.

J'attrape une bouteille d'eau et ma boîte de paracétamol dans mon sac placé à mes pieds. Pour une fois, je ne prends pas un cacheton en raison de ma commotion, mais parce que j'ai une énorme gueule de bois.

À peine réveillé, ce matin, j'ai juché mes lunettes de soleil sur mon nez et je ne les ai plus quittées.

— Conséquence d'une nuit trop arrosée ? m'interroge Beverly, tout en me jetant un rapide coup d'œil.

— Ça et le manque de sommeil aussi.

— Tu t'es bien amusé ?

— Ouais, réponds-je évasif.

Je ne suis pas mécontent qu'on soit arrivés à destination. Je partageais la voiture avec Beverly et Logan. C'est un chouette gamin, sauf qu'il parle trop. Il n'a pas su se taire une seule seconde. En sortant de la caisse, je suis lessivé et profite que Logan soit encore dans l'habitacle pour savourer quelques secondes de silence.

— Dis, Brandon, on m'a dit que tu étais hyper doué pour jouer au foot. J'ai pris mon ballon, tu voudras faire une partie ?

Je m'apprête à refuser en invoquant l'excuse de ma santé, sauf que ses yeux de chien battu me font dire un truc complètement différent :

— Si tu veux, je peux te montrer deux ou trois techniques.

Son regard s'illumine, une brève lueur victorieuse traverse ses pupilles et j'ai comme le sentiment de m'être fait piéger.

— Tu viens de te faire rouler, me dit Beverly, confirmant ainsi mes doutes.

— Il est très fort !

— Redoutable ! Mais ne t'en fais pas, on se fait tous avoir au moins une fois.

— Je ne sais pas si ça me rassure. C'est à quelle occasion, cette sortie ? lui demandé-je en changeant de sujet.

— Parfois le club aime bien faire des trucs imprévus. C'est leur façon de dire « on vit en marge de la société ».

— Et faire louper l'école aux gosses, ça ne leur fait rien ?

— Ce n'est qu'une journée, ils ne vont pas rater leur année scolaire pour ça !

— Vachement responsable…

— Merde, depuis quand tu joues les moralisateurs ?

Depuis que j'ai vu le vrai visage de ces types !

— T'as raison, les coups que j'ai reçus ont dû plus m'amocher que je ne le pensais.

— C'est la première fois que je t'entends faire une blague sur ce qui t'est arrivé.

— C'est que je m'en suis remis.

Beverly penche la tête sur le côté et m'analyse. Sans rien dire de ses conclusions, elle hoche la tête et change de sujet de conversation :

— File-moi un coup de main, on va vider la voiture et apporter les affaires avec celles des autres.

Nous faisons plusieurs allers-retours entre la voiture et le lieu de campement. Hayley vient en renfort, nous marchons tous les deux, côte à côte :

— C'est dingue, avec ces mecs, un simple pique-nique se transforme en une grosse fête. Regarde, il y a un type qui installe une enceinte ! Où il va choper l'électricité ? la questionné-je.

— Je crois qu’il y a un groupe électrogène.

Je tourne mon visage vers le sien, incrédule.

— T’es sérieuse ?

— J’en ai bien peur, oui.

— Ces mecs sont dingues.

— Avoue que c’est quand même sympa de sortir des codes.

Je réfléchis à sa remarque tout en analysant ce qui m’entoure. Je suis obligé d’admettre que ce que je vois est assez cool. Au lieu de le lui avouer, je pointe du doigt plusieurs mecs qui installent des tentes :

— Tu m’expliques ?

— Certains ont prévu de rester ce soir, je crois.

— Tu vas rester ?

Elle secoue la tête.

— Non, Jace va quitter les lieux au cours de la journée. Je rentrerai avec vous.

— Il va où ?

— Je ne sais pas. Une affaire du club.

— Ça ne te dérange pas de ne pas savoir ? lui demandé-je sceptique.

— Je lui fais confiance.

— Mais tu te doutes que ce n’est pas forcément légal ?

— Je préfère ne pas y penser. Tout ce qui compte, c’est que je sais qui il est au plus profond de lui.

Sa réponse me fait tiquer. Je voulais rester en retrait de sa relation avec Jace car même si je ne le supporte pas, ce mec a ramené Hayley à la vie. Mais les propos qu’elle tient face à cette situation me déplaisent, j’ai l’impression qu’on lui a lavé le cerveau. Si un jour ça tourne mal pour son copain, je ne veux pas la voir anéantie.

Finalement, je dévoile une partie de mes pensées.

— Je ne sais pas comment tu fais.

— Comment je fais quoi ?

— Comment tu arrives à gérer le fait que Jace n’est pas tout blanc.

Hayley soupire.

— Écoute, Brandon, sans lui, je ne serais pas devenue ce que je suis aujourd’hui.

— Sympa pour moi, lui rétorqué-je d’un ton blessé.

Ses paroles me font mal. À croire que tout ce que j’ai fait pour elle a été relayé aux oubliettes. À mon expression, Hayley se rend compte de mon changement d’humeur. Elle m’attrape par le bras et m’oblige à me tourner vers elle.

— Arrête, tu sais parfaitement ce que je veux dire.

Je considère mon amie. Le lien qui nous unit depuis notre enfance semble toujours aussi fort, car il nous suffit d’échanger un regard pour nous comprendre et deviner le cheminement de nos pensées. Les miennes me conduisent vers la crique où nous nous tenions tous les deux face à l’océan pour notre nouveau départ. À sa façon de m’observer, j’ai l’impression qu’elle aussi se visualise ce moment où je lui ai offert son sachet de paillettes. Ce jour-là elle et moi avions tiré un trait définitif sur le passé.

J’esquisse un sourire contrit.

— Désolé, je suis un peu à cran en ce moment. Et puis je réalise qu’il faut que je te laisse vivre. Tu as quelqu’un d’autre sur qui compter.

Mon amie m’enlace, comme si ce simple geste avait le pouvoir d’effacer la tension qui venait de s’installer entre nous. Contre mon torse, elle chuchote :

— J’aimerais sincèrement que vous vous entendiez tous les deux.

Je ne peux m’empêcher de ricaner.

— Tu réalises que tu demandes l’impossible ?

— Je sais. Mais vous êtes les personnes les plus importantes dans ma vie.

— S’il fait un effort, je veux bien en faire un. C’est tout ce que je peux te promettre, Glitter Girl.

Alors que nous reprenons notre marche, elle ajoute :

— Il t'apprécie, tu sais.

— On est bien en train de parler du même type ?

— Je t'assure que c'est la vérité.

— Il a une drôle de façon de le montrer, dans ce cas.

— C'est juste son côté emmerdeur qui prend toujours le dessus. Ce n'est qu'une façade.

— Si tu le dis.

*

* *

Je déglutis avec difficulté. Ce type fait froid dans le dos. Je suis sûr que ce salaud en a parfaitement conscience et qu'il en joue. Son visage n'indique pas la moindre émotion. Il est doué à ce petit jeu.

Alors que je suis debout comme un con à me tortiller comme un ver parce que je ne sais pas quelle attitude adopter face à lui, cet enfoiré est confortablement installé sur un banc, les avant-bras posés sur le rebord de la table, et me sonde d'un regard froid et implacable. Nom de Dieu, ce type pourrait faire passer Ted Bundy[1] pour un amateur.

— Tout va bien, gamin ?

Je ravale le rire nerveux qui monte en moi. *Si je vais bien ? Il est sérieux ? Je suis face à un criminel qui s'amuse au jeu de qui va pisser plus loin et il me demande si je vais bien ?* Je m'éclaircis la voix et tente d'en masquer les tremblements. Et bien sûr, j'échoue lamentablement.

— Ça va.

Il incline la tête sur le côté tout en plissant les paupières, comme s'il jaugeait le degré de sincérité de ma réponse. Ses yeux glacés, si semblables à ceux de Beverly, continuent à me scruter pendant quelques secondes. Il esquisse une sorte de sourire qui me fait plus penser à un rictus de prédateur qu'à autre chose.

— J'ai l'impression que je te fous toujours la trouille.

Sans déconner…

— Y’a un peu de ça, marmonné-je.

Désinvolte, il hausse les épaules puis poursuit :

— T’as pas à avoir peur… (puis le regard rivé dans le mien, il ajoute d’une voix trop douce) sauf si tu as quelque chose à te reprocher.

Est-ce qu’il est au courant ? Non, impossible !

— Non, rien.

Alors que je cherche désespérément un prétexte pour quitter sa compagnie, l’intervention de Logan me sauve la mise. Il se précipite sur Pops et une chose complètement improbable se produit sous mes yeux : le père de Beverly se transforme. Le hors-la-loi devient père de famille. Son sourire ultra flippant devient avenant et son regard de glace se remplit d’une lueur bienveillante. S’il n’y avait pas ce gilet de cuir sur lui et ces tatouages en dessous, on pourrait croire que c’est un père de famille lambda. Cette nouvelle facette me déstabilise.

Beverly arrive à son tour et je pousse un soupir de soulagement. Ses yeux font des allers-retours entre son père et moi. Comme si elle venait de comprendre la situation, elle lève les yeux au ciel et s’exclame, à l’adresse de son père.

— T’as osé !

Pops, qui était attentif à ce que lui racontait Logan, la fixe d’un air innocent.

— Osé quoi, Princesse ?

— Ne fais pas semblant, je ne suis pas dupe. Tu lui as fait le coup du biker ultra flippant, prêt à dégainer son flingue au moindre mot de travers.

— Je ne vois pas de quoi tu parles. De plus, j’aurais eu du mal à le faire, c’est à peine s’il a prononcé quatre mots. Pas vrai, gamin ?

— Euh… Ouais.

— Tiens, tu vois ! Il ne sait même pas faire une phrase complète.

Je me renfrogne et Beverly marmonne dans sa barbe quelque chose comme « Mon père est un gosse ».

Si un jour on me demande de choisir un des moments que j'aurais préféré ne jamais avoir vécus, celui-ci pourrait être sur la liste. Vivre un repas de famille avec Pops est une expérience bizarre. J'essaie de me convaincre que je ne suis pas en train de partager un repas avec un chef de gang que je considère en partie comme responsable d'avoir bousillé ma vie. Je le fais pour Beverly, elle semble être heureuse de me voir à cette table.

Heureusement pour moi, Logan monopolise la conversation. Son débit de paroles est hallucinant, c'est à peine s'il prend le temps de respirer entre deux phrases. Ce qui me surprend le plus, c'est que Pops affiche un air impassible et semble suivre tous les trucs que le petit raconte. Ma rancœur envers lui s'estompe légèrement. Et si je m'étais trompé le concernant ?

Toutes ces questions et ces revirements de pensées commencent à me donner la migraine. Machinalement, je me masse les tempes. Alors que je croyais l'attention de Pops focalisée sur Logan, il perçoit mon mouvement. Il hausse un sourcil interrogateur et me demande en interrompant sa conversation avec le petit :

— Un problème, Brandon ?

J'arrête mon mouvement et mon regard croise le sien. La pression sur mon crâne se fait plus intense.

— Une migraine, marmonné-je.

Sans plus me préoccuper de lui, j'attrape la boîte de comprimés qui ne me quitte plus depuis quelque temps. J'en fais tomber deux dans ma main et les fixe, hésitant sur le nombre à prendre. Je décide de forcer la dose. Sans me soucier d'être le point de mire de mon assistance, j'attrape mon verre d'eau pour les avaler.

Au lieu de s'espacer, comme le médecin me l'avait prédit, mes douleurs ne cessent de s'amplifier.

La voix inquiète de Beverly me fait relever les yeux dans sa direction.

— J’ai l’impression que tu en prends de plus en plus.

— Faut croire que mes maux de tête sont de plus en plus fréquents, lui réponds-je sèchement.

Au regard que me lance son père, je réalise que je n’aurais pas dû lui répondre sur ce ton. *Quel imbécile !* Aussitôt, je m’excuse auprès de Beverly. Non parce que son père me balance un regard glacial, mais parce que son expression peinée me comprime la poitrine.

— Désolé. C’est juste que la douleur est insupportable. En général, je suis à prendre avec des pincettes quand ça m’arrive.

— Ça t’arrive souvent ? me demande Pops.

— Plus que je ne le voudrais. C’est censé s’atténuer avec le temps, sauf que je n’en vois pas la fin.

Il hoche la tête et, de l’index, pointe la boîte que j’ai laissée sur la table.

— Fais gaffe, c’est plutôt costaud ces trucs. On peut vite devenir dépendant.

Sa voix se fait plus insistante sur ces derniers mots, comme s’il me défiait de le contredire.

J’attrape la boîte et m’empresse de la glisser dans ma poche, cherchant à masquer la preuve qu’il a raison et, surtout, que j’ai parfaitement conscience de devenir dépendant de ces médocs. Je sais ce que je risque en continuant d’en prendre, mais c’est ça ou me taper la tête contre le mur dans l’espoir de faire disparaître la douleur.

— Ne vous en faites pas, je respecte les doses prescrites.

— Si tu le dis.

Dannyboy arrive en petite foulées dans notre direction et interrompt notre conversation :

— Brandon, on fait un match avec les gamins, on est en train de former les équipes, tu te joins à nous ?

— Désolé, mec. Le foot, c’est fini pour moi.

— On joue avec des gosses, on va y aller mollo et, pour l’essentiel, on va surtout faire des passes.

J’observe tout le monde se regrouper un peu plus loin. Jace a le ballon à la main et la plupart des enfants courent autour de lui de manière bon enfant. Finalement, je me laisse convaincre.

— C’est d’accord.

— Tu es sûr que tu peux le faire ? m’interroge Hayley, inquiète.

— C’est avec les gosses, on ne va pas se plaquer. C’est juste un échange de balle.

— Sois prudent, quand même.

— Toujours, Glitter Girl.

Je lui décoche un clin d’œil et pars rejoindre les autres.

*
* *

Je ne suis qu’au milieu d’un pré, avec le ballon à la main, toutefois j’ai l’impression d’être à nouveau sur le terrain. Les sensations me reviennent de la même manière : le contact du cuir granuleux du ballon sous les doigts, l’analyse des joueurs pour déterminer qui est en meilleure position et lui faire la passe, le repérage des adversaires les plus dangereux, l’observation du mouvement de leurs pieds pour voir dans quelle direction ils envisagent de partir. C’est grisant. Sur le terrain, j’étais moi-même. J’oubliais tout : les sévices que subissait Hayley, le fardeau de ma promesse de toujours la protéger. Je ne pensais plus au fait que mon existence ne m’appartenait pas. Il n’y avait que le ballon, mes adversaires et mes coéquipiers.

On a formé les équipes au tirage au sort. Et bien sûr, dans l’équipe adverse, j’ai Pops, Jace, Sandman et June. La mienne est composée de Dannyboy, Splinter et Hayley. Beverly a préféré tenir le rôle d’arbitre, je suppose qu’elle sent le carnage arriver. À voir la tête de Jace, je devine qu’il

ne rêve que d’une seule chose : réaliser le placage du siècle pour me faire bouffer l’herbe.

Ce match est une mauvaise idée, mon instinct me le hurle mais, tête brûlée que je suis, je persévère.

*
* *

Cette partie de football ne devait être qu’un simple échange de balle avec des enfants, sauf qu’avec ces mecs, ça s’est transformé en pugilat. Les gamins ont vite été écartés du match et les défis y sont allés crescendo. Résultat : j’ai le cul par terre et je me tiens le genou, qui gonfle à vue d’œil. Tous, sans exception, s’envoient des noms d’oiseaux et, pendant ce temps, je poireaute comme un con pour que quelqu’un ait enfin l’idée de venir me filer un coup de main pour me relever.

Mes yeux font des allers-retours entre Hayley, Beverly et Jace. C’est grâce à ce dernier que mon genou ressemble à une montgolfière.

— Vous n’êtes vraiment que des gosses ! Regardez dans quel état vous l’avez mis ! Bordel, vous ne pouvez pas laisser votre testostérone hors du terrain ? Non ! Il faut que vous jouiez à celui qui aura la plus grosse !

— Bev, c’est un accident, je te jure, tente de se justifier Jace.

Pour le coup, il a raison, c’est vraiment un accident. Sauf que c’est Jace. Il aime me faire chier autant que moi j’aime le faire. Se prendre quelques envolées par les filles ne va pas lui faire de mal, donc je le laisse se démerder avec elles. Voir Beverly se transformer en Valkyrie, debout, les mains sur les hanches, à tenir tête à Jace, a un côté ultra sexy. *Bon sang, cette nana, je l’ai dans la peau…*

— À d’autres, petit génie. Tu n’as jamais supporté la compétition ! T’es allé trop loin sur ce coup.

— Je suis désolé, petite sœur ! lui lance-t-il, énervé, en levant les bras vers le ciel.

— Ce n’est pas auprès de moi que tu dois t’excuser, mais auprès de Brandon.

Jace me lance un regard et, à sa tête, je devine qu’il préférerait se faire arracher les dents sans anesthésie que de s’excuser auprès de moi. J’esquisse un rictus et hausse un sourcil en attendant ses excuses… qui ne viennent pas. Je ne suis pas surpris, je pourrais même être déçu s’il l’avait fait. En attendant, son attitude amplifie la colère des filles et elles se mettent à le pourrir de plus belle. Je ricane, même si j’ai le genou en vrac, ça vaut le coup d’assister à la mise à mort de Jace.

— C’est le genou ?

Deux pieds bottés entrent dans mon champ de vision, je penche la tête en arrière pour voir à qui ils appartiennent. Splinter.

— Ouais.

Il s’accroupit devant moi et pose un sac près de lui.

— Montre.

Ce mec est hyper économe de ses mots.

— C’est pas grave, je pense. Il faut juste que le bleu monte.

Splinter bouge ma jambe dans tous les sens, puis rejoint mes conclusions :

— Rien de cassé.

Il fouille dans son sac, en extirpe un tube de crème et une bande, puis ajoute :

— C’est pas l’idéal, mais c’est toujours mieux que rien. Dès que tu rentres, tu mets de la glace pendant plusieurs heures, c’est le seul truc qui fonctionne sur les genoux en vrac.

— Ok.

— Et la tête, tu t’es pris un coup ?

— Non. Seul le genou a été touché.

Les hurlements des filles attirent notre attention dans leur direction :

— Ça se passe toujours comme ça vos sorties ?

— La plupart du temps, oui. Et encore, ils sont sages aujourd'hui.

Je ne suis pas habitué à ce que ce type fasse de l'humour, alors je reporte mon regard sur lui. Ce mec m'a toujours fait peur, je n'ai jamais été à l'aise à son contact. Je crois que ça vient de son regard. Il est froid, comme la plupart de ceux des mecs du club, mais il y a un petit truc déstabilisant, comme si quelque chose s'était éteint en lui.

— Ça serre pas trop ?

Sa voix me ramène à la raison pour laquelle il se tient près de moi. J'observe le bandage qu'il a fait sur mon genou. Ce mec est un pro.

— C'est bon.

— Bien. Je pense qu'il est temps pour toi d'entrer en scène, me lance-t-il en pointant du doigt les autres derrière lui.

Il a raison, les choses vont beaucoup trop loin.

— Bakers, Beverly a raison, t'as vraiment été con sur ce coup-là, lui assène Hayley.

— Mon ange, je te jure…

— Ça suffit. Tant que tu n'auras pas réglé ton problème de territoire avec Brandon, c'est pas la peine de venir me voir.

— Quoi ?

— J'en ai marre de devoir jouer les arbitres entre vous. Mets-toi dans le crâne qu'il sera toujours dans les parages. Sans lui… Sans lui je ne serais pas là aujourd'hui.

Jace va me trucider.

— Hayley ! l'interpellé-je.

Impossible de la retenir, elle fait une sorte de moulinet dans les airs avec sa main et s'éloigne d'un pas vif.

— Tu sais ce qu'il te reste à faire, on décolle dans dix minutes. Répare tes conneries si tu veux avoir l'esprit tranquille, souffle Pops, qui vient de rejoindre Jace.

Ce que vient de dire Pops attire mon attention. Les deux bikers s'échangent un regard qui en dit long. Dès le départ j'avais senti qu'il y avait anguille sous roche avec cette histoire de sortie de club, il semblerait que mes doutes soient fondés.

Jace me donne un coup de botte dans le pied de la jambe qui n'est pas bandée pour attirer mon attention et chuchote, de sorte que je sois le seul à l'entendre :

— T'as intérêt à être ultra convaincant pour faire croire à Hayley que tu as passé l'éponge.

Comme excuse, j'ai connu mieux !

J'opine et interpelle Hayley :

— Hayley, c'était un simple accident, Jace n'y est pour rien ! crié-je sans aucune conviction.

Ce dernier se retourne vers moi et me fixe, incrédule :

— Putain, c'est ça que tu appelles convaincant ?

— T'es pas meilleur pour les excuses, elles sont tout aussi pourries, rétorqué-je.

Cet échange de piques me fait grincer des dents, car je réalise que je finis par apprécier toutes les vannes qu'on se balance lui et moi.

Jace marmonne des trucs incompréhensibles et lance à voix haute, pour que la plupart des gens autour de lui, et surtout Hayley, l'entendent :

— Désolé, mec. Si t'étais pas toi… (heureusement pour lui, il tourne le dos à Hayley, donc elle ne peut pas voir l'expression de son visage lorsqu'il poursuit d'une moue écœurée et avec un regard de tueur), je te ferais un gros câlin pour me faire pardonner.

Je secoue la tête, dépité par la connerie de ce type. Hayley ne va pas gober toutes ces absurdités. Il me donne un second coup de botte dans le pied pour me faire réagir puis fait un mouvement de tête vers Hayley. Apparemment, je dois poursuivre la mascarade moi aussi.

— C'est bon, t'es pardonné, grogné-je.

Jace hoche la tête, satisfait de notre cinéma, puis se retourne vers Hayley.

— Il m’a pardonné, mon ange. Rapplique ton joli petit cul, j’aime pas quand tu me fais la tête.

Je me suis trompé, Hayley gobe ses conneries. Je vois bien qu’elle essaie de garder un masque sérieux, sauf qu’elle n’y parvient pas, son sourire se fait de plus en plus prononcé à mesure qu’elle s’approche de lui.

— T’es vraiment con quand tu t’y mets, Bakers.

— Je sais, lui répond-il en l’enlaçant. Mais un con que tu aimes, mon ange. Ne l’oublie pas.

---

1. Tueur en série américain.

OceanofPDF.com

28

Pops

Notre chapitre du Montana est basé à Great Falls, dans le comté de Cascade. C’est une petite unité, cependant elle est placée à un endroit stratégique, si bien qu’elle nous permet de maintenir nos frontières par rapport aux Canadiens.

À l’époque où j’ai intégré le club, ces derniers cherchaient à s’implanter chez nous. On a évité le conflit de justesse grâce au merdier qui sévissait au Canada. Les Hells Angels prenaient de plus en plus de pouvoir et de territoire, leur influence était telle qu’ils ont pris le monopole du marché de la drogue. Voyant leur principale source de financement leur glisser entre les doigts, de nombreuses entités canadiennes se sont regroupées et se sont fait appeler les Rock Machines. Leur objectif principal était de combattre les Hells Angels pour les faire refluer aux frontières du pays. Cette lutte de pouvoir interne a été du pain bénit pour nous, si bien qu’elle nous a permis de nous renforcer et de garder notre territoire. Le club contre lequel on se battait était en effet un club support des Rock Machines, ces derniers ont rappelé tout le monde, et la guerre intestine entre les Canadiens s’est terminée dans un bain de sang.

Ce conflit a causé la mort de cent cinquante personnes, dont Daniel Desrochers, un gamin de onze ans[1] . Le souffle de l'explosion d'une voiture piégée lui a fait perdre la vie alors qu'il quittait l'école. Son décès a été le crime de trop pour l'opinion publique et les médias. La pression était telle que le gouvernement canadien a fini par adopter une loi pour renforcer les condamnations dans le cas des organisations criminelles. Aux États-Unis, on a la loi RICO ; au Canada, ils ont la loi C-95.

Et toute cette histoire est encore due à cette saloperie de drogue. De nombreux clubs périclitent à cause de ça, ils veulent jouer dans la cour des grands et en oublient qui ils étaient réellement et pourquoi ils voulaient former un club.

La plupart des frangins de L.A. n'aiment pas venir à Great Falls car ils ont l'impression d'aller s'enterrer dans un trou perdu. Ça nous prend deux jours pour nous y rendre et, franchement, je ne suis pas mécontent d'arriver à destination. Je ne sens plus mes muscles. À la tête que font Jace et Splinter, je me doute qu'eux aussi accueillent avec soulagement la fin de notre voyage.

Le club se tient un peu en retrait du centre. Quand nous l'atteignons, quelques frangins sont dehors, les prospects font leur boulot et surveillent les bécanes garées sur le devant. À peine coupons-nous nos moteurs que Cook, le président local, sort du bâtiment pour venir nous accueillir.

Je me lève de ma bécane et je m'étire pour détendre mes muscles.

— Pops.

— Cook.

— On vous attendait. Tout est prêt, on peut commencer quand tu veux.

— On va d'abord se boire un coup. J'ai besoin de me détendre et je suis sûr que mes frangins aussi.

— Ok. Tout s'est bien passé, sur la route ?

— Le temps a été clément, c'est déjà ça de pris.

Il n’y a rien de pire que de conduire une bécane sous la pluie ; l’asphalte se transforme en patinoire et on est obligé de se trouver un coin pour se mettre à l’abri en attendant que le déluge passe.

Quand nous entrons dans le club, l’ambiance est la même que dans celui de L.A. Je note avec satisfaction que tout est en ordre. Cook semble avoir bien pris les choses en main.

Avant d’attaquer la réunion de manière officielle, je préfère tâter le terrain et juger par moi-même de la température. Un des trucs que j’ai appris en ma longue carrière de Président national, c’est qu’autour d’un verre les gens montrent plus facilement leur véritable personnalité. Vu le merdier qu’on va affronter dans les prochaines quarante-huit heures, je préfère m’assurer que Cook a bien tous ses frères sous sa direction et qu’aucun ne retournera sa veste.

Depuis que je suis entré dans cet univers, j’ai assisté à la déchéance de plus d’un frangin. Avec le temps qui passe, le code d’honneur que nous respectons évolue, pas dans un sens qui me convienne. Les trahisons sont plus nombreuses, l’individuel prend le pas sur les clubs, les coups de couteau dans le dos sont légion… J’ai déjà eu plusieurs périodes de doute quant à mon adéquation au monde actuel des bikers, mais je les ai toujours laissées derrière moi, pour mes frères. Sauf que ces derniers temps elles se font plus présentes et m’obligent à m’interroger sur l’intérêt de poursuivre ou non l’aventure. Inconsciemment, j’ai formé Jace pour prendre ma relève. Le fait que je me remette en question me fait dire que cette option se transforme en envie.

À peine nous installons-nous dans un coin de la grande salle qu’une brebis débarque avec un plateau chargé de boissons. Le temps qu’elle pose tout sur la table, nous gardons le silence. Je la suis des yeux quand elle fait demi-tour. Une fois assuré que ses oreilles sont loin de nous, j’entame la conversation de manière informelle.

— T’as qui pour réparer les bécanes sur place ?

— Arturo, il est prospect depuis l’année dernière. En parallèle il bosse dans un garage du coin. Il fait du bon boulot.

— Il est fiable ?

— C’est moi qui le parraine.

Maintenant qu’il m’en parle, je me souviens que Jace m’en avait touché un mot. Il l’a rencontré quand il est venu vérifier les comptes pour démasquer Tiger. Jace m’avait donné son aval le concernant.

— Dis-lui de jeter un coup d’œil à ma bécane. Vers la fin du parcours, elle commençait à faire un bruit bizarre. Je n’ai pas envie de tomber en rade au moment le plus crucial.

— Ça marche.

Cook beugle après un prospect qui se tient près de la porte d’entrée.

— Fais venir Arturo, qu’il s’occupe en priorité de la moto de Pops.

Le gamin, qui ne doit pas avoir plus de vingt ans, s’empresse d’obéir et décampe de la grande salle.

— On en est où, côté Eagles ? reprend Cook.

— On les maintient sous surveillance. Une fois l’affaire Tiger résolue, on pourra passer à l’action.

— T’envisages quoi ?

— Tout dépend des infos qu’il va nous fournir… On va les attaquer sur notre territoire, à L.A., mais je pense qu’il faudra faire une sorte de guérilla sur les autres territoires où on est implantés pour maintenir la distance entre eux et nous. Soyez parés aux représailles, si on loupe notre coup à L.A., toutes les autres unités risquent d’en pâtir.

À mes propos, Cook hoche la tête sentencieusement, prenant conscience de l’ampleur du projet.

— T’as besoin de gars en soutien, là-bas ?

— Je te le ferai savoir le moment venu. Je pense que oui, donc réfléchis à une liste de mecs. Mais ne te défais pas trop, ton unité est un endroit

stratégique, tu vas être un des premiers à te faire attaquer aussi bien de l'extérieur par les Canadiens que de l'intérieur par des clubs supports des Eagles.

— J'ai conscience de la situation. Pour les Canadiens, ça serait pas mal de profiter de ta présence pour les rencontrer et mettre les choses au clair avec eux.

— Des soucis de ce côté-là ?

— Pas vraiment. Mais sur le long terme, ça pourrait arriver. Ils font de temps en temps des virées sur notre territoire pour juger de nos réactions. On parvient à les renvoyer chez eux sans problème, jusqu'à maintenant.

— N'importe quel autre club ferait la même chose, nous les premiers. Dès que le bruit court qu'un club pourrait faiblir, on se met tous sur les rangs comme des charognards pour récupérer un bout de territoire. Je suis d'accord avec toi, rencontrons-les pour mettre les choses au clair. T'as toujours ton bar clandestin ?

— Ouais. Il fait le plein chaque soir.

— Les flics te laissent toujours tranquille avec ?

— Tant qu'on les rince, et qu'il n'y a pas de grabuge, ils ne s'en approchent pas. D'ailleurs, ils préfèrent qu'on se réunisse tous là-bas plutôt que de nous voir débarquer chez un civil.

Je ricane en me rappelant ce qu'il s'est passé la dernière fois qu'on a fait une virée dans un bar de la ville. Pas mal d'entre nous ont fini au trou pour une nuit. On avait fait une fête plus que corsée et on était tellement blindés qu'on est sortis du club pour s'amuser à effrayer les civils du coin. Le shérif de l'époque était à notre solde, mais après cette sauterie il a eu du mal à tout remettre en ordre dans sa ville. On a trouvé un compromis : il fermait les yeux sur le bar clandestin et on ne faisait plus de virées chez les civils.

— Bien. On va leur proposer un rendez-vous là-bas.

— Ça marche.

— Pour Tiger, Jace t’a mis au parfum ?

— On s’est occupés de sa femme et du petit. Ils sont à l’abri dans un autre club support. Pour l’hôpital, on a piraté les caméras de surveillance, on sait tout ce qui se passe en temps et en heure. Deux frangins sont dans la chambre et sont prêts à passer à l’action. D’autres restent dans les parages en renfort.

— Les flics se doutent de quelque chose ?

— Pour l’instant, rien.

— Le doc est fiable ?

— C’est lui qui nous soigne quand l’un des nôtres est blessé. Il saura se taire.

Je devine qu’il a trouvé un moyen de pression sur le type. Je ne pousse pas plus loin l’interrogatoire, je lui fais confiance.

— Parfait. Tout semble cadré. Toi et tes hommes avez fait du bon boulot.

— Y’a plus qu’à attendre.

— Ce que je déteste le plus.

---

1. Daniel Desrochers est décédé le 13 août 1995, à Montréal.

OceanofPDF.com

29

Brandon

Encore un message. Je soupire de résignation, il va vraiment falloir que je les contacte. Hier, lors du rassemblement, j'ai obtenu certaines informations qui pourraient leur servir. J'ignore la raison pour laquelle je ne les leur ai pas encore fournies.

J'entre dans la cuisine, le regard rivé sur mon écran, hésitant encore. Le destin décide pour moi.

— Comment va ton genou ?

Je sursaute en entendant la voix de Beverly et m'empresse de ranger mon téléphone dans la poche arrière de mon pantalon. Son regard se fait curieux quand elle observe mon manège.

— C'est rentré dans l'ordre, rien de bien méchant, m'empressé-je de lui répondre.

— Tant mieux.

— Tu t'es levée tôt, les autres dorment encore.

J'attrape une pomme dans la corbeille de fruits et m'amuse à la lancer dans les airs d'une main pour la récupérer dans l'autre.

— Oui, je dois passer prendre un truc au club pour l'anniversaire de Logan avant d'aller en cours.

Je croque dans la pomme, cherchant un moyen pour éviter sa prochaine question concernant mes projets pour la journée. Ce matin j'ai rendez-vous chez la psy et je n'ai pas envie d'en parler. C'est ridicule, mais j'ai toujours du mal à avouer que je consulte un spécialiste. J'ai l'impression que les gens pourraient me juger et voir en moi une personne anormale.

Beverly affiche un air soucieux qui me pousse à l'interroger.

— Tu sembles préoccupée.

— Je le suis toujours quand mon père part sans explication.

— Tu penses qu'il court un danger ?

— La plupart du temps je ne sais pas où il va. Il a beau m'éloigner des affaires du club, je vois certaines choses.

Les propos qu'elle tient éveillent mon intérêt, je poursuis mon interrogatoire l'air de rien.

— Il fait quoi, à ton avis ?

— Garrett est peut-être derrière les barreaux, mais la plupart des types qui vous ont fait du mal sont encore dehors…

— Tu penses qu'ils cherchent à nous venger ? lui demandé-je, étonné.

— J'en suis sûre. Ils sont comme ça quand on touche à leurs proches. Hayley et toi appartenez à notre famille, que tu le veuilles ou non, ils feront tout pour se venger et te protéger. Mon père n'en a jamais parlé, mais il se mord les doigts de ce qui t'est arrivé.

Je n'ai pas envie de l'entendre défendre son père.

— C'est du passé, le ressasser ne sert à rien.

— Je ne sais pas comment tu fais, réplique-t-elle en secouant la tête.

Je ne vois pas ce qu'elle cherche à me dire alors je la regarde en haussant un sourcil interrogateur pour qu'elle s'explique.

— À ta place, j'en voudrais à la Terre entière.

Je me crispe, mais, inconsciente de l'état dans lequel elle me met, elle poursuit :

— Quand tu es retourné à New York, cet été, j’ai pris le temps de réfléchir. (Elle esquisse un sourire ironique.) Ton silence m’a aidée à me poser certaines questions. J’en suis venue à la conclusion que tu nous reprochais ce qui t’était arrivé.

Je me redresse, prêt à la contredire, mais d’un mouvement impérieux de la main elle me fait taire.

— Brandon, n’importe qui, et moi la première, en aurait voulu à mon père. Ce serait un réflexe normal de penser qu’il est responsable de cette situation. Nous ne sommes pas issus de leur milieu, nous ne sommes pas bâtis pour supporter leur mode de vie.

— Je ne leur en veux pas.

Beverly me considère de manière silencieuse pendant de longues secondes. Son regard se fait à la fois curieux et suspicieux.

— Vraiment ?

— Oui. Vraiment.

Elle opine lentement de la tête.

— Donc, il doit y avoir autre chose pour que tu aies pris tes distances, affirme-t-elle.

À ces mots, j’ai l’impression qu’un étau se resserre autour de moi. Je n’ai qu’une envie : fuir cette conversation pour ne pas me trahir. Si Beverly émet des doutes, je suis mal barré. Elle est intelligente, elle peut comprendre très rapidement la situation.

— Il n’y a rien.

— Dans ce cas, pourquoi as-tu préféré couper les ponts ? Tu te souviens que je t’avais dit avoir un mauvais pressentiment avant que tu partes ? Que j’avais l’impression que tu allais t’éloigner de moi…

Ses yeux se remplissent de larmes, j’ouvre et ferme le poing pour m’empêcher d’aller la prendre dans mes bras. Sa référence à la veille de mon départ fait surgir le souvenir de l’unique nuit que nous avons eue, elle et moi. Le sentiment de plénitude qui m’avait envahi quand je l’ai tenue

dans mes bras se raccroche à ma peau. J’ai envie de lui présenter mes excuses et de tout lui expliquer, mais si je le fais, je la perdrai définitivement. Il me faut une porte de sortie. Elle n’a pas le droit de revenir sur ses paroles, si elle le fait, je serai incapable de lui résister. Elle l’ignore, mais notre histoire ne peut pas avoir de fin heureuse.

— Je me souviens de ce que je t’ai dit, mot pour mot, lui soufflé-je lentement. Et toi, tu te souviens de ce que tu m’as dit il y a seulement quelques jours ?

— Oui.

Ses épaules s’affaissent de plus en plus et la douleur qui transparaît dans son regard me fait me sentir encore plus merdique que je ne le suis.

— Alors ne viens pas me faire la morale sur des propos tenus il y a plusieurs mois, lui assené-je. Tu m’as bien fait comprendre que tu avais profité de la situation, que tu regrettais et qu’on restait amis. Je ne fais que t’obéir, ma belle !

— Et si j’avais changé d’avis ? chuchote-t-elle d’une voix tremblotante.

Je suis vraiment une pourriture. J’ai toujours considéré Beverly comme une fille forte et la voir se transformer en petite chose fragile par ma faute me dégoûte.

Je ne supporte pas de voir cette lueur de détresse. Sur un coup de tête, je me dirige vers elle et l’enlace. Son corps se fond immédiatement dans le mien.

— Je suis désolé, chuchoté-je contre ses cheveux.

Ses mains se cramponnent autour de ma taille. J’inspire pour trouver la force de me détacher d’elle. Je plaque mes mains de part et d’autre de son visage pour que nos regards se croisent et qu’elle puisse lire la sincérité dans mes paroles. Elles ne vont pas être celles qu’elle attend, mais c’est tout ce dont je suis capable pour l’instant, vu ma situation.

— Écoute-moi bien, ma rebelle.

Nous esquissons tous les deux un sourire complice. Ce surnome, je le lui avais donné à l'hôpital, depuis mon retour, je ne l'avais pas encore employé.

— Ce que je vais te dire n'est certainement pas ce que tu veux entendre…

Son visage se ferme, elle cherche à se défaire de mon emprise, mais je l'en empêche. J'ai besoin de la sentir contre moi alors je l'incite à poser sa tête contre mon torse. Sa chaleur m'envahit et me donne la force de poursuivre. Ma main plaquée contre sa nuque la caresse sans que j'en prenne réellement conscience. Je cale mon menton au-dessus de sa tête et poursuis :

— Depuis ce qui m'est arrivé, tu es la seule personne qui me fait du bien. Même Hayley n'a pas ce pouvoir. J'ai besoin de toi, Beverly, pour ne pas devenir fou. Si on pousse plus loin notre relation, j'ai peur de te perdre. Et si je te perds, je me perds. Tu es mon ancre. Ton sourire, ton sale caractère et ta douceur me font me sentir vivant. J'ai besoin de toi pour respirer. Alors même si ça me déchire et que je crève d'envie de t'embrasser, de me réveiller à tes côtés chaque matin, je ne peux pas.

L'alarme sur mon téléphone me rappelle mon rendez-vous avec la psy. Au prix d'un grand effort, je me détache de mon amie tout en refusant de la regarder.

— Je dois y aller, j'ai rendez-vous chez la psy.

Je m'empresse de me détourner d'elle pour quitter la cuisine et surtout pour fuir la tentation qu'elle représent. Quand j'atteins le seuil, elle m'interpelle.

— Brandon.

J'arrête mon mouvement et, sans me retourner, j'attends la suite de sa phrase.

— Je suis désolée d'avoir créé la confusion dans ton esprit, oublie mes paroles. On reste amis. Je n'ai pas le droit de faire la girouette avec toi.

J’acquiesce et quitte la pièce avant de commettre une erreur.

*
* *

Quand j’arrive chez la psy, sa secrétaire m’annonce que je suis en avance de plus d’une heure. Comme un idiot, je me suis planté d’horaire. Au lieu de rester dans la salle d’attente, je décide de me rendre dans le jardin public, près du cabinet.

J’ai encore du mal à me remettre de ma conversation avec Beverly, même si je ne lui ai pas dit toute la vérité, j’étais sincère.

Le message que j’ai reçu ce matin m’inquiète, l’étau se resserre autour de moi et je vais être dans l’obligation de prendre une décision rapidement. Mon instinct me souffle que si j’accède à leur demande, je devrai vivre avec le remords d’avoir commis une grave erreur.

Je m’assois sur un des bancs du parc et essaie de faire le tri dans mes idées. Le rassemblement d’hier m’a donné certaines informations concernant Pops et ses acolytes. La conversation que j’ai eue avec Beverly m’a donné la confirmation que cette réunion était une diversion pour masquer leur départ. Cette information pourrait les intéresser.

Je n’ai jamais trahi personne, si je franchis la ligne, je serai un traître. Je sais pertinemment que je serai incapable de me regarder en face par la suite. Il n’y aura pas de retour en arrière. Est-ce que le jeu en vaut vraiment la chandelle ? Est-ce que ma rancœur mérite que je perde mon amitié avec Hayley et Beverly ?

Je joue avec mon portable dans les mains, toujours indécis. La pression qui s’est accumulée ces derniers temps s’intensifie, entraînant irrémédiablement une migraine.

Je repousse ma décision à plus tard et n’envoie pas de message. Je range mon téléphone et attrape un antalgique pour calmer le martèlement qui me

comprime les tempes.

OceanofPDF.com

30

Pops

J’aurais dû me douter que ces types nous feraient poireauter. S’ils étaient venus à l’heure, j’aurais pu l’interpréter comme une marque de respect ou de peur de représailles. Leur retard m’annonce au moins la couleur de notre rencontre. Ils ne sont pas encore là que, déjà, notre partie de poker menteur commence.

Le point positif de ma longue expérience de président de club est que j’ai déjà joué plus d’une fois cette partie. Je suis rodé.

Cook et les frangins ne voulaient pas que je me pointe seul. Je ne les ai pas écoutés. Ça leur prouvera que je n’ai pas besoin d’être entouré de mes gars pour montrer qui est le plus fort. C’est risqué, mais si j’étais venu avec les gradés, ils auraient pu le percevoir comme une marque de respect, or ces mecs m’inspirent tout sauf ce sentiment.

Je ne suis pas fou non plus, mes frangins m’attendent dehors, bien cachés, en cas de besoin.

Au milieu des clients habituels, je suis juste un type de passage dans la région. Personne ne se doute de qui je suis réellement, seuls les initiés

peuvent reconnaître mon statut à mes couleurs. Pour les civils qui ont le courage de débarquer dans ce bar, je ne suis qu'un biker de plus parmi tant d'autres.

*
* *

— Pops.

— Shiver[1] .

Je me méfie de ce type. Son nom de route lui va comme un gant, seul un inconscient ne tremblerait pas à sa vue. Comme si son physique n'était pas suffisant, la réputation qui lui colle à la peau parle d'elle-même. Les patchs qui ornent son gilet annoncent clairement que ce mec est un grand malade. Pas un écusson ne manque à l'appel : Dequiallo[2] , le poing blanc des White Power, FTW[3] , DFFL[4] … Et, pour convaincre les plus sceptiques, il s'est fait tatouer sur l'avant-bras un éclair entouré de minuscules crânes, certains avec les yeux rouges et d'autres noirs. En gros, ce type annonce à tout le monde qu'il est un tueur et qu'il refroidit aussi bien les femmes que les hommes.

Le club de ce taré est basé à Saskatoon, véritable plaque tournante du marché de la drogue au Canada. C'est lui qui alimente une bonne partie du marché canadien. Malgré la grande vague d'arrestations, en 2015, il est toujours debout. Pire, même, il s'est renforcé ces dernières années. Cocaïne, meth, hash, héroïne, trafic d'armes… d'après les bruits qui courent, leur business s'élève à plusieurs millions de dollars.

— T'es courageux d'être venu seul.

— Contrairement à toi, rétorqué-je, impassible, en balayant du regard les types qui l'entourent.

— Allez m'attendre au bar, les gars. On va causer entre prés'.

Imperceptiblement, je me détends. Toutefois je reste sur mes gardes, surtout quand je vois que ses frangins commencent déjà à emmerder la serveuse.

— Dis à tes gars de rester corrects. Vous êtes sur mon territoire, on respecte mes règles. S'ils sèment la merde, je le verrai comme un affront personnel.

Shiver m'observe le temps d'étudier mes propos. Le jeu de l'intimidation commence alors entre nous. Je rive mon regard au sien sans rien lui montrer de ce que je peux penser. Il finit par esquisser un rictus qui fait froid dans le dos et interpelle ses hommes.

— Les gars, laissez-la tranquille. Buvez votre coup sans faire de remous… Du moins jusqu'à la fin de ma conversation avec Pops.

Je saisis immédiatement le message. Le jeu va être serré, si je ne suis pas suffisamment convaincant, notre petit rendez-vous se terminera en règlement de compte.

— Alors, quelle est la raison de ce tête-à-tête ?

— On a un accord depuis pas mal d'années, je voulais m'assurer que tu l'as toujours bien en mémoire.

— J'hésite encore. Il y a de drôles de bruits qui circulent sur toi et ton club. Tu vois de quoi je veux parler ?

— On va pas passer par quatre chemins, on est peut-être en guerre contre les Eagles, mais n'oublie pas un truc : ce sont leurs hommes derrière les barreaux, pas les miens.

— On pourrait croire que tu as peur, Pops.

Fait chier ! Ce type n'est pas facilement malléable.

— Interprète-le comme tu veux. Je préfère simplement te prévenir que si tu viens chercher les emmerdes, on répondra présent.

— Tu me menaces ?

— Non, je t'informe. Je n'apprécie pas tes virées sur notre territoire pour tâter le terrain. Jusqu'ici, mes hommes ont été relativement cléments, ils ont laissé les tiens en vie, après tout, ça fait partie du jeu. Sauf qu'à partir de ce soir, le cinéma est terminé. Si un de tes hommes place ne serait-ce

qu’un orteil de l’autre côté de la frontière, mes gars ont pour consigne de tirer à vue.

— Tu prendrais le risque de déclencher une guerre entre nous ?

— Je dirais que c’est plutôt toi qui cherches la guerre. Je tiens juste à te rafraîchir la mémoire sur notre accord.

— Tu sais comment ça se passe dans notre monde… Quand un homme a un genou à terre, il faut être les premiers sur le coup pour récupérer le marché. Le comté de Cascade nous intéresse fortement.

— Amène encore ton cul chez moi et je te vire avec une balle dans la tête. Suis-je suffisamment clair ?

— Comme de l’eau de roche…

— Alors je te pose une question simple et qui demande une réponse simple.

— Balance.

— Notre accord est-il toujours d’actualité ?

Shiver prend le temps de répondre. Ce salaud se délecte de notre conversation. Il avale lentement une gorgée de bourbon, puis il repose son verre dans un bruit sec, le visage dénué de toute expression.

— Il tient toujours.

C’est déjà ça de pris…

Ce qu’il ajoute ensuite ne m’étonne pas, je m’y étais préparé.

— Par contre, dis-toi bien que je pourrais être tenté de le renégocier à l’issue de ta guérilla avec les Eagles. Soit tu seras affaibli, soit tu seras rayé de la carte. Je serais con de ne pas vouloir en profiter. Le marché canadien commence à saturer, je ne t’apprends rien en te disant que le comté de Cascade est une place stratégique pour nous si on veut se développer sur le marché américain.

— Alors, dis-toi bien que non seulement nous allons gagner cette guerre contre les Eagles, mais aussi que mon club sera ensuite présent au premier signe de menace que tu émettras.

— J’ai toujours adoré discuter avec toi. On devrait renouveler plus souvent ces petits tête-à-tête.

— Tout a été dit. Reprends tes hommes et dégagez de chez moi. Mes gars vont vous raccompagner jusqu’à la frontière. Je ne voudrais pas que les gens disent que nous ne savons pas recevoir.

---

1. Frissonner de peur.
2. Patch qui indique que son porteur a résisté avec violence à une arrestation.
3. *Fuck The World*.
4. Dope Forever Forever Loaded (drogue toujours, toujours défoncé).

OceanofPDF.com

31

Brandon

Cet été, j’ai découvert quelque chose que je ne soupçonnais pas jusqu’à présent : faire la cuisine me détend. En rentrant, j’ai fait un crochet par le supermarché du coin et j’ai acheté tout un assortiment de produits qui, sur le coup, me tentaient. Je considère maintenant la citrouille sur le plan de travail et secoue la tête, dépité.

— Tu médites sur le sort des citrouilles ?

Je me retourne vers Beverly qui vient d’entrer dans la cuisine.

— Je voulais faire la cuisine. J’ai dû, en cours de route, avoir envie d’une tarte à la citrouille. C’est tout ce que je vois comme explication pour en avoir acheté une.

— Vu sa taille, tu devais avoir une énorme envie.

— Ça doit être ça, m’esclaffé-je.

Comme Beverly semble vouloir se comporter comme si de rien n’était après notre conversation de ce matin, je fais de même et lui demande :

— Où sont les autres ?

— June est sortie avec Hayley pour la soirée. Elle tournait en rond à force de s’inquiéter pour Jace.

— Et Cam ?

— D’après ce que j’ai compris, il a une première année dans son viseur. Je suppose qu’il tente sa chance.

— Donc, on est tous les deux ?

— Oui. T’as prévu quelque chose pour ce soir ?

— Rien. Enfin, juste faire la cuisine.

— Je dois appeler Logan. Il est chez Charlène durant l’absence de mon père.

— Fais ce que tu as à faire, je t’appelle quand c’est prêt.

— Je peux t’aider, si tu veux.

— Va passer ton coup de fil, je devrais m’en sortir.

Beverly quitte la cuisine et je retourne à ma citrouille. J’allume l’écran de mon téléphone et navigue sur Internet pour trouver une recette qui me convienne. Une fois mon choix fixé, je suis les instructions et oublie ce qui m’entoure.

*
* *

J’enfourne la tarte et sursaute en entendant la voix de Beverly :

— Tu savais que cette recette remonte aux environs de 1620, ce sont des pionniers de la Nouvelle-Angleterre qui ont eu l’idée de cette tarte.

— Comment tu es au courant ?

— Ma mère. Elle me racontait l’historique de tous les plats de Thanksgiving. Grâce à elle, je sais qu’à l’origine cette tarte était préparée dans une citrouille évidée. Les pionniers ont eu l’idée d’y ajouter du lait, du miel et des épices. Ils faisaient cuire le tout sur de la cendre. C’est au fil des années que la recette a évolué et qu’on y a ajouté la pâte.

— Heureusement que quelqu’un y a pensé. Le secret de la recette est dans la pâte, je trouve.

— Je suis d’accord. Tu as fini ?

— Je nettoie le temps que ça cuise.

— Tu ne veux toujours pas d’aide ?

— T’as tout compris.

*

* *

Je suis comme un con au milieu du salon avec mes deux assiettes, je n’avais pas prévu que Beverly irait se réfugier dans sa chambre. Or, cet endroit, je l’ai placé en zone interdite…

À mesure que j’approche, je distingue les notes d’une chanson. Ce n’est pas la première fois que j’entends cette mélodie. Je reste derrière la porte à écouter les paroles et à en déchiffrer le sens. J’ai l’impression d’être un voyeur, à l’espionner de la sorte.

Je m’aide de mon coude pour appuyer sur la poignée de la porte, puis j’ouvre celle-ci du pied. Mon regard se pose immédiatement sur Beverly, allongée sur son lit, et qui se relève d’un bond. Son visage se fend d’un sourire à la vue des assiettes.

— Service à domicile ! Dis donc, c’est du cinq étoiles !

Je referme la porte doucement derrière moi et lui demande :

— Ça ne te dérange pas ?

Elle éteint la musique tout en me répondant :

— Pas du tout.

Elle tapote une place sur le lit près d’elle pour me faire comprendre de la rejoindre. Je préfère ne pas lui obéir dans l’immédiat, si je m’approche trop près d’elle, je ne me fais pas confiance. J’ai encore en tête notre conversation de ce matin et ses paroles. Je suis à deux doigts de craquer, j’ai besoin de reprendre mes esprits avant d’effectuer un pas supplémentaire dans sa chambre. À la place, je m’adosse contre la porte que j’ai refermée du pied.

Incapable de retenir ma curiosité plus longtemps, je la questionne :

— C’était quoi comme chanson, je ne la connais pas.

— *Girl Crush*, des Little Big Town.

Tout en me répondant, son visage se ferme, comme si elle me privait de l'accès à une part d'elle. Je refoule mon sentiment de déception et abandonne le sujet. Après tout, je ne suis pas le mieux placé pour obliger les autres à se confier. Quand le moment sera venu, elle fera un pas dans ma direction.

C'est une première pour moi de me sentir mal à l'aise en la présence d'une fille. La seule fois où je me suis senti aussi gauche remonte à plusieurs années. Pour être exact, à mon adolescence.

J'aurais préféré oublier ce passage de mon existence, sauf que ce souvenir est gravé en moi comme au fer rouge. À cette époque j'avais les hormones en ébullition, comme la plupart des garçons de mon âge. Je courais comme un petit chien après la coqueluche du collège : Sophia. Cette fille était une merveille pour les yeux et, point non négligeable, elle était une des rares de notre âge à ne pas porter d'appareil dentaire. Le jour où elle a enfin accepté d'échanger un baiser avec moi, j'ai cru que c'était Noël avant l'heure. La vie venait de me faire le plus beau des cadeaux. Sauf qu'elle avait oublié d'y joindre le mode d'emploi. J'étais terrifié, je ne savais plus faire la moindre phrase sans me mettre à bégayer lamentablement. Elle m'a attrapé la main et m'a entraîné derrière le gymnase. Je l'ai suivie sans piper mot, tout en faisant appel aux recommandations de mes copains sur comment embrasser une fille d'une manière digne d'un baiser de cinéma.

Désastreux. C'est le mot qui résume le mieux cet instant. J'étais tellement fébrile et impatient qu'au lieu d'en faire un moment magique, je l'ai transformé en catastrophe. Le baiser censé métamorphoser ma vie s'est résumé à un mélange confus de bave et de langues. Elle m'a même repoussé, j'étais tellement dans mon truc que je ne m'étais pas rendu compte que j'étais en train de l'étouffer. Bref, l'horreur. De plus, je m'étais attrapé une trique monstrueuse. Honteux, j'ai fini cette expérience seul dans

les toilettes du collège pour me soulager. En revanche, Sophia a été sympa, elle aurait pu faire de ma vie au collège un véritable enfer, mais contre toute attente elle n'a pas fait circuler la rumeur que je n'étais pas le coup du siècle. Je me suis ensuite entraîné avec des filles hors du collège pour éviter l'humiliation.

Je reviens au temps présent et observe Beverly qui est restée sur son lit. Le fait qu'elle soit aussi mal à l'aise que moi ne m'aide pas à reprendre confiance. Je redeviens le jeune Brandon perdu. Le silence s'étire entre nous, amplifiant le malaise.

— Tu as l'intention de garder les assiettes pour toi ou tu comptes partager ? me demande-t-elle en pointant mes mains du doigt.

— Désolé.

Je traverse la chambre et lui en tends une.

— Tu veux faire quoi ?

— Je ne sais pas trop, me répond-elle la bouche pleine.

Bon, si elle ne m'aide pas sur ce coup, les choses vont être plus que compliquées. Elle engloutit la tarte comme si elle n'avait pas mangé depuis des jours. Chacune de ses bouchées est un véritable supplice à regarder.

— On peut se mater un film, proposé-je en dernier recours.

— Pourquoi pas. Tu peux me refaire cette tarte quand tu veux, c'est un délice ! Tu veux bien attraper mon ordi sur le bureau ? On va bien trouver un truc qui nous convienne à tous les deux.

Je pose mon assiette sur le lit et pars en direction de son bureau.

— On peut mater ta série, lui proposé-je.

— *Walking Dead* ? me demande-t-elle, étonnée.

— Non pitié, pas celle-là, la supplié-je en grimaçant.

— On n'a pas fini de regarder la saison qu'on avait commencée.

Je reviens vers elle et enchaîne :

— Je m'en fous. Je peux même te faire un résumé : il va y avoir des zombies, Rick va les dégommer avec l'aide de ses copains. Fin de la saison.

— Les réalisateurs prennent le temps de construire l'histoire.

— Il faudrait qu'ils songent à passer la vitesse supérieure. Au moins, dans le film avec Will Smith, il y avait un peu de suspense…

— Tu veux le regarder ? Je l'ai sur l'ordi, il est top, celui-là aussi.

— Tu m'inquiètes.

— Pourquoi ?

— Tu sembles affectionner particulièrement les morts-vivants.

— C'est vrai, j'ai aussi *World War Z* avec Brad Pitt.

— Sans façon, les zombies, j'ai donné !

— Tu veux quoi comme série, dans ce cas ?

— Tu m'as parlé de *Game of Thrones*. On peut la lancer. À moins qu'il y ait encore un truc avec les morts-vivants ?

— Euh…

— Pourquoi ai-je posé la question ? Avec toi il y en a toujours. Je parie que pour Halloween tu vas te déguiser en mort-vivant.

— Je t'assure que c'est mieux que *Walking Dead* !

Pour toute réponse, j'émets un grognement tout en fermant les yeux. Je ne devrais pas me plaindre, quand je devais choisir un film avec Hayley, on devait batailler parce que la plupart du temps elle voulait un truc sentimental, avec Beverly, au moins, je n'ai pas ce problème.

— On va faire un deal tous les deux, reprend-elle.

J'entrouvre une paupière pour lui faire comprendre que je l'écoute.

— Si tu n'aimes pas au bout de la première saison, on arrête.

— Il y a combien d'épisodes ?

— Laisse-moi vérifier…

Elle pianote sur le clavier de son ordinateur, le visage concentré. Elle n'a absolument pas conscience de sa beauté, ce qui la rend encore plus exceptionnelle à mes yeux.

— Alors, selon Wikipédia, la saison 1 se compose de dix épisodes de plus ou moins cinquante-deux minutes.

— Ça fait cinq cent vingt minutes de souffrance si je n’aime pas, constaté-je.

— Je te jure que c’est mieux que *Walking Dead*. Tu penses avoir suffisamment d’endurance pour tenir le coup ?

Je hausse un sourcil face au double sens de sa proposition, et je ne peux m’empêcher de la taquiner.

— On ne m’a jamais reproché mon manque d’endurance, bien au contraire.

En la voyant attraper un coussin, je me protège, je sais que je vais le recevoir en pleine face.

— T’es vraiment qu’un… qu’un…

— Qu’un mec, terminé-je pour elle, hilare de la voir rougir.

Jamais je n’aurais pensé la voir perdre ses moyens pour une simple expression. Je me garde l’info sous le coude pour m’en servir à nouveau. Après tout, il n’y a pas de raison pour que je sois le seul à souffrir de cette abstinence forcée entre nous.

— Je lance la série ?

— Vas-y, ça ne peut pas être pire que la première.

*
* *

Je suis foutu. Regarder cette série est bien pire que pour la précédente. Et je ne parle pas de la qualité du scénario ou de la réalisation, de ce côté-là, je suis soufflé. Mais Beverly aurait pu me préciser que les personnages passent leur temps à baiser. On n’a pas dix minutes de répit entre deux fornications. Au moins, avec les zombies, je n’avais pas ce souci.

— Rappelle-moi combien il y a de saisons ? lui demandé-je, tendu.

— Pour le moment, sept, la dernière sort en début d’année prochaine.

— Ok. Et c’est toujours aussi… intense ? la questionné-je, tout en gardant mon attention fixée sur le type qui est en train de prendre cette

blonde par-derrière… Il y va tellement fort que les seins de la nana ballottent dans tous les sens, c'est hypnotique.

— Ça monte crescendo au fur et à mesure des saisons, me répond-elle, inconsciente de mon malaise.

Nom de Dieu ! Je ne vais pas y survivre.

— Cool, rétorqué-je, crispé.

Mon ton a dû l'alerter d'un truc, car elle se tourne vers moi et m'interroge, inquiète :

— Tout va bien ? T'as mal quelque part ?

Ouais, j'ai une trique d'acier, et à force de me retenir, mes couilles sont en train de se transformer en Schtroumpfs.

Bien entendu, je ne lui dis pas le fond de mes pensées.

— Je commence à avoir un peu mal à la tête.

— Viens par là. Je vais te soulager.

Merde, pourquoi a-t-elle utilisé ce mot ? Mon esprit de pervers se met immédiatement en branle.

— Cela marchait à l'hôpital, non ? Quand je te massais les tempes ?

*
* *

Je suis dans cette chambre depuis trois semaines. Mon moral est en berne, je me sens pris au piège. Le docteur vient de sortir de la chambre, j'ai passé l'après-midi à faire plusieurs examens pour ma tête et il vient de me faire son compte rendu. Ses conclusions ne sont pas encourageantes, mon cerveau est toujours dans le même état. Mais, comme il dit, je suis en vie.

Beverly entre dans la chambre quelques minutes plus tard, elle sent immédiatement que mon humeur n'est pas des meilleures et, comme à son habitude, elle respecte mon silence. À la place, elle cherche à me faire sourire avec ses vannes. Sauf qu'aujourd'hui ça ne fonctionne pas.

— Je vois qu'on t'a retiré les fils.

Machinalement, je passe le bout des doigts sur la cicatrice près de ma tempe.

— Oui, même ceux dans les cheveux.

— Ça t'a fait mal ?

— Non. Tu savais qu'une cicatrice démangeait ? Je te jure, c'est invivable, sauf que je ne peux pas y aller fort, c'est ultra sensible.

Beverly pose son sac sur une des chaises et s'avance vers mon lit. Avant qu'elle ouvre la bouche, je sais pertinemment ce qu'elle va me demander. C'est un rituel entre elle et moi, il a commencé en même temps que les séries sur son ordi. Alors je n'attends pas qu'elle me le demande, je me décale pour lui faire une place à mes côtés dans le lit. Aujourd'hui, je ne me sens pas d'humeur à mater un truc sur son PC, alors j'attrape la télécommande de la télé et l'allume sur n'importe quelle chaîne.

Elle retire ses chaussures et me rejoint. Tout en se calant contre le montant du lit, elle m'attire contre elle.

— Viens par là, je vais te masser. Ça va t'apaiser.

— Je suis pas sûr, ça me fait encore un mal de chien.

— Fais-moi confiance, je vais y aller en douceur.

*
* *

— Tu ne veux pas ?

Sa question me ramène au présent. Malgré les mises en garde envoyées à mon cerveau, j'accepte sa proposition.

— Je veux bien.

Heureusement pour moi, on s'est recouverts d'un plaid qui me permet de masquer à quel point je suis excité par sa simple présence. Comme lorsque nous étions à l'hôpital, je me cale contre elle et ses doigts font le reste.

— C'est agréable, murmuré-je.

— Viens me voir quand tu veux. Je serai toujours là en cas de besoin.

— Je sais. Tu me l'as prouvé plus d'une fois.

— Tant que tu en as conscience. Je ne demande rien de plus.

Beverly poursuit ses massages. Je n'avais pas mal à la tête, mais j'ai l'impression que la pression de ses doigts sur mon crâne libère une certaine tension. Comme si elle venait d'entrouvrir la porte de la cage dans laquelle je me suis enfermé tout seul. Je ne lui ai pas menti, ce matin, en lui disant qu'elle seule avait le pouvoir de me faire sentir bien.

*

* *

— T'as raison, cette série est top, annoncé-je à la fin du cinquième épisode.

— On poursuit sur le suivant où tu veux arrêter ?

Je relève la tête pour évaluer si elle le souhaite ou non. À cet instant, elle penche son visage vers le mien. Une de ses mèches lui barre le visage et j'entortille mon doigt autour. Je tire légèrement dessus pour approcher son visage du mien. Sans résistance, elle se laisse entraîner. Nos lèvres se frôlent lorsque la réalité me rappelle à l'ordre. Je ne peux pas lui faire ça, pas après ce que je lui ai dit ce matin. De plus, si elle découvre l'accord que j'ai scellé, elle va me détester et réaliser que je l'ai doublement trahie.

Je pousse un soupir de regret tout en me dégageant de son emprise et en m'extirpant du lit.

— Je pense qu'on devrait s'arrêter là pour ce soir.

Je fuis son regard et quitte la chambre sans me retourner.

OceanofPDF.com

32

Pops

Après ma petite mise au point avec les Canadiens, je suis directement retourné au club. Ce que me propose Cook pour patienter le temps que Tiger se montre me met en joie et me rappelle le bon vieux temps. Le prospect Arturo va fêter sa première année chez nous. Il a fait ses preuves et a montré qu'il méritait d'avoir son premier patch. Il n'est évidemment pas encore au courant de la décision de ses frangins.

Nous sommes tous regroupés dans la salle de réunion et mettons les derniers éléments en place pour procéder à son intronisation au sein des Black Riders. Pour nous, accueillir un nouveau membre est un des grands moments dans la vie du club. Ça va faire du bien au moral de tous les hommes.

D'une oreille distraite, j'écoute les idées qu'émettent les autres membres. Elles me ramènent au jour où j'ai intégré les Black Riders.

*

* *

C’est la première fois que je vois les frangins aussi stressés. Bud, le président du club, est sur les dents et beugle plus que d’habitude après tout le monde. D’ailleurs, la plupart des membres désertent les lieux dès qu’ils l’entendent approcher.

Aujourd’hui est un grand jour pour notre unité. Le président national a décidé de faire un saut par chez nous.

Je me grille un clope à l’extérieur tout en surveillant les bécanes, quand Bud m’apostrophe :

— Petit, si tu veux ton patch, tu vas chercher le Prés’ à l’aéroport. S’il est satisfait de toi, on te le coud à ton retour.

Sa grande paluche me tombe sur l’épaule et son regard sombre se plante dans le mien quand il ajoute :

— Ne me déçois pas.

La mission est simple, mais je sais que si je fais un pas de travers, le type est capable de repartir comme il est venu. Il l’a déjà fait dans un autre chapitre, je ne vois pas en quoi le nôtre échapperait à la règle.

Je saisis au vol les clefs du van que me lance Bud et file direct à l’aéroport.

Sous la pression, je ne calcule même pas que je pars avec deux heures d’avance.

C’est en arrivant dans l’aérogare que je m’en rends compte. L’attente est mon point faible. Durant ce laps de temps, je fais plusieurs allers-retours pour vérifier les horaires d’avion, le numéro de porte et la zone de débarquement. Je ne veux pas foirer ma mission parce que je me serais trompé de lieu. Ces cent vingt minutes me mettent sous pression, j’ai l’impression de me transformer en cocotte-minute.

Quand le temps imparti est écoulé et que la descente des voyageurs s’amorce, je suis sur le point d’imploser. Mon angoisse atteint son paroxysme lorsque le dernier passager passe près de moi et qu’il n’y a toujours aucune trace du président national. À cet instant précis, je sais que

je suis foutu. Depuis presque un an j'exécute, sans rechigner, toutes les corvées que les gars du club me demandent. Tout ça avec pour objectif d'intégrer les Black Riders. C'est à peine si j'effleure mon rêve du bout des doigts que le destin décide de me le retirer.

Mon téléphone sonne. Je ferme les yeux et adresse une prière muette à ma bonne étoile avant de décrocher.

— T'es sur le chemin du retour, gamin ?

— Je…

L'hésitation dans ma voix le met immédiatement sur la piste que quelque chose cloche car il me coupe immédiatement.

— Tu quoi ?

L'angoisse me noue la gorge et les mots ne parviennent que difficilement à sortir. Je me déteste pour cette faiblesse.

— Il n'était pas dans l'avion.

Le silence de l'autre côté de la ligne me donne l'effet d'une condamnation à mort. Je bloque ma respiration et attends la décision de Bud.

— Petit, je ne sais pas comment t'as merdé. Mais tu l'as fait en beauté. Ramène-toi au chapitre.

La conversation s'arrête là. Bud a raccroché sans me laisser la moindre chance d'expliquer la situation.

Je range mon téléphone, mon esprit carbure. Je suis à la limite de quitter l'État pour aller me terrer quelque part où les Black Riders ne sont pas installés.

Après de nombreuses hésitations à tourner la situation dans tous les sens, je décide de rejoindre les gars du club. Qui sait, peut-être que Bud me laissera en placer une avant que je ne réceptionne son poing dans la figure. C'est un président très sanguin, il a pour habitude d'envoyer des coups avant de parler.

J’arrive au club et gare le van à son endroit habituel. En voyant le comité d’accueil qui m’attend, mon instinct de survie me hurle de prendre la fuite. Pas un officier du club ne manque à l’appel, tous se tiennent en demi-cercle devant les portes du club. Quant aux autres membres, ils restent en retrait et observent la scène.

Je m’oblige à quitter le refuge de l’habitacle. À peine suis-je arrivé à leur hauteur que le prés’ fait un pas dans ma direction. Son regard froid me sonde quelques secondes puis, sans un mot, il me balance son poing dans la gueule. Sans que je comprenne ce qui m’arrive, tous me tombent dessus et me passent à tabac. La douleur est telle que je m’affale, le goût métallique du sang m’emplit la bouche, j’entends le bruit de mes côtes craquer sous leurs coups. Je perds complètement la notion du temps, c’est à peine si je réalise qu’à un moment les coups ont cessé de pleuvoir.

Deux grandes mains me soulèvent, je me retiens de les supplier d’arrêter. Mon corps ne supportera pas un coup supplémentaire. Je chancelle et ne parviens pas à garder l’équilibre. J’ai l’impression d’assister à la scène sans réellement la vivre, mon esprit est embrouillé, mon visage est si amoché que j’ai du mal à ouvrir les paupières et à voir ce qui se passe autour de moi. C’est alors que la voix du prés’ s’élève, ses paroles me perturbent et je me dis que ma tête a très certainement reçu trop de chocs car je ne comprends plus rien et encore moins pourquoi il m’appelle « frère ». Seuls les membres d’un club sont appelés ainsi.

« Bienvenue dans la famille, frère. »

Incrédule, je les regarde un à un. Ces fumiers sourient. Bud tend la main, paume ouverte vers le ciel. Un bout de feutrine s’y trouve. Mon premier patch.

— Ne me déçois pas et sois fier de tes couleurs, mon garçon.

Je comprends à cet instant que cette mission était mon rite de passage et que les frangins ont déjà voté pour que j'intègre leur rang. Il n'a jamais été question que le président national vienne.

*
* *

Jace m'interpelle et me fait revenir au présent.

— T'en penses quoi, Prés' ?

— J'en pense que vous êtes des tarés, mais que c'est bon pour moi.

— On lance ça ce soir, dans ce cas. Pops, je te laisse gérer, me dit Cook.

— Pourquoi j'ai l'impression que tu utilises ce gamin pour des fins personnelles ? lui demandé-je.

— J'ai pas honte de le dire, cette nana je l'ai dans la peau, sauf qu'elle m'a bien fait comprendre que je ne l'intéresse pas.

— Tu penses qu'en la faisant kidnapper, elle va tomber à tes pieds ? je lui fais remarquer, incrédule.

— J'ai utilisé toutes les méthodes avec elle, rien n'a fonctionné. La manière douce ne marche pas, alors je vais passer à la manière forte.

— Tu vas droit dans le mur, frère.

— Peut-être, mais quand tu la verras, tu comprendras pourquoi je ne veux pas lâcher l'affaire. Je te jure, depuis que je la connais, je suis incapable de me faire une autre fille. La nuit, je n'ai que ma main pour me tenir compagnie.

L'excitation gagne la plupart des frangins. Le bizutage d'un nouveau membre a toujours été un grand moment dans la vie du club. On gagne un frère et lui une famille.

Avant qu'on se décide à lancer le plan, je veux m'assurer que Cook a conscience des conséquences de notre plan :

— Tu la veux vraiment pour régulière, cette nana ?

— Je ne sais plus quoi faire pour l'attirer vers moi.

— C’est pas trop tard pour reculer. Tu sais que tu ne choisis pas la meilleure des manières pour t’attirer ses bonnes grâces, insisté-je.

— Je sais.

— Un resto, une balade au clair de lune, c’est peut-être vieux jeu, mais cette technique a fait ses preuves, t’es au courant ?

— Merde, Pops ne me prends pas pour un con. J’ai déjà tout essayé avec elle.

— Et tu persistes à croire qu’elle voudra de toi après ça ?

Aucun de mes arguments ne semble l’ébranler.

— Mon sixième sens me dit qu’elle me veut, elle n’a pas encore trouvé les bons mots pour l’exprimer, c’est tout.

Je ne dis rien et le fixe intensément, je parie qu’il ne m’a pas tout déballé. Il pousse un soupir et ajoute d’un ton las :

— Si tu veux tout savoir, elle n’aime pas les affaires du club.

Je hausse un sourcil.

— Le souci, c’est que pour être ta régulière, elle doit respecter le club, sans ça, on ne pourra pas compter sur elle. Elle a quoi contre le club ?

— C’est juste que certains frangins n’ont pas été cool avec elle et qu’elle me met dans le même panier qu’eux.

Les paroles de Cook entraînent mon esprit sur un chemin que je n’avais pas envisagé jusqu’à présent. Une partie de moi regrette que l’assistante sociale voie le club comme une menace, et non pour ce qu’il est réellement.

Je m’ébroue mentalement pour me remettre les idées en place. *D’où me vient cette pensée à la con ?* J’en ai rien à faire de cette minette, tout ce qu’elle désire est de me retirer la garde de Logan.

Je reviens à ma conversation.

— Comme tu voudras, on te la ramène et je te laisse la gérer par la suite, lui dis-je en me levant et en lui tapant sur l’épaule.

Je quitte la salle de réunion et prends la direction du bar où se tient Arturo, qui est en train de boire une bière et parle de motos avec un des frangins. Je fais un signe à la nana derrière le comptoir pour qu'elle me serve. D'un mouvement expert du poignet, elle verse le liquide ambré de la bouteille vers mon verre. Elle le fait glisser vers moi, je l'attrape et avale une grande gorgée avant de reposer mon breuvage face à moi.

C'est ce moment que choisit Arturo pour m'interpeller :

— Qu'est-ce que t'en penses, Pops ?

— De quoi ? lui demandé-je en me tournant vers lui.

— Max n'est pas d'accord avec moi, alors que dans cette salle, c'est moi le spécialiste pour réparer les bécanes. Selon lui, pour faire une vidange, il faut le faire le moteur à froid, moi je suis pas d'accord, je le fais toujours à chaud, ça permet d'évacuer toutes les merdes qui se sont incrustées.

— J'avoue que je n'y ai pas pensé. L'idée n'est pas con.

À ma réponse, le petit me fixe incrédule, c'est limite si ses yeux ne lui sortent pas des orbites. Il semblerait que ma réponse ne lui convienne pas.

— Putain, les gars, je refuse d'entendre ça. Vous êtes de vrais bikers ou des amateurs ?

— Vas-y doucement, fiston, lâché-je calmement. Je suis Prés', au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

— Désolé, Pops, s'excuse-t-il, contrit.

— Ça ira pour cette fois.

— Au fait, j'ai regardé le moteur de ta bécane, tout roule. J'ai vérifié vite fait le reste, et j'en ai profité pour faire la vidange de la fourche hydraulique, tu auras une meilleure tenue de route.

— Il fallait déjà que je la fasse ? Je pensais avoir encore un peu de temps.

— C'était pas une urgence, sauf qu'avec les kilomètres que tu vas avaler pour rentrer, il aurait fallu le faire à ton arrivée. Je t'ai épargné le

boulot.

— Merci, j'apprécie le geste.

— Pas de soucis, ça me détend d'entretenir les motos.

Parfaitement synchronisé, Jace débarque près de moi, le visage fermé.

— Prés', on a les infos qu'on voulait, on peut y aller.

Ce mec pourrait être comédien.

— Tiger vient de débarquer ? nous demande Arturo.

Je jette un coup d'œil rapide à Jace et réponds au gamin :

— On soupçonne une nana du coin. D'après certaines infos, il semblerait qu'elle rencarde Tiger sur ce qui se passe en ville.

— On va faire quoi ?

Le petit marche à fond dans notre connerie. C'est presque trop facile.

— On va aller la récupérer pour voir ce qu'elle sait exactement et ce qu'elle a balancé. (Je me tourne alors vers Jace.) Dis à Splinter de nous rejoindre, on décolle de suite.

Jace opine et lance le signal de départ. De mon côté, je considère le gosse pendant quelques secondes, tout dans son expression me supplie de l'embarquer avec nous. Ça tombe bien, c'est lui le roi de la fête.

— Allez gamin, je t'embarque avec moi.

— C'est vrai ?

— Ouais, c'est pour te récompenser des initiatives que t'as prises sur ma moto.

Nous quittons la grande salle sous le regard des autres frangins. Certains sont moins doués que d'autres pour masquer leur sourire. Heureusement, Arturo est tellement excité par la virée qu'il ne capte rien.

*

* *

Great Falls a tout du stéréotype de la ville américaine et son *diner* n'échappe pas à la règle. La nana a implanté son resto dans un bâtiment qui doit dater des années soixante. Pour le nom, elle n'a pas fait preuve de beaucoup d'imagination : Missouri River Diner. Son resto longe le Missouri, pourquoi aller s'emmerder à trouver un autre nom ?

D'où nous sommes postés, on voit l'intérieur du bouclard. Là non plus, pas de surprise concernant la déco, apparemment cette femme a un goût prononcé pour les années soixante ou pour les clichés : les meubles sont en formica, les chaises en similicuir et le sol est recouvert de carreaux rouges et blancs.

— On procède comment, Prés?

Je reporte mon attention sur Arturo. Son excitation a laissé place à une certaine appréhension. Un bon point pour lui, ce n'est pas une tête brûlée.

— On va la laisser fermer boutique. Il ne reste plus qu'un seul client. Quand elle ira à sa caisse, la lumière sera éteinte et on pourra aller la cueillir comme une fleur. Splinter est au volant du van, il approchera quand il nous verra bouger, quant à Jace, il va s'occuper de faire coulisser la porte latérale pour nous faciliter le travail et embarquer la fille. Ton boulot à toi consiste à la faire entrer dans la voiture et le mien à couvrir tes arrières et à m'arranger qu'il n'y ait pas de témoin.

— Ça semble facile.

— Ça devrait l'être, elle ne s'y attend pas et elle n'est pas de notre monde, donc elle n'est pas parée pour se protéger dans une situation pareille.

*

* *

Trente minutes plus tard, alors que nous sommes à l'arrière du van avec Arturo, à chialer sans discontinuer, je regrette mes paroles. Cette nana était

parée et, surtout, elle était armée d'un spray au poivre. J'aurai deux mots à dire à Cook dès mon retour.

— Prés', ne te touche pas les yeux, ça va empirer.

Cet abruti de Splinter se marre.

— Comment ça peut empirer ? Je vis l'insoutenable, connard !

— Oh putain, je vais me pisser dessus, s'exclame Jace, hilare.

Apparemment le petit cirque que nous leur avons joué à nos dépens doit être hilarant parce que Splinter sourit de toutes ses dents. C'est ultra flippant.

J'observe comme je peux à travers ma vue brouillée la nana allongée à l'arrière. Elle s'agite dans tous les sens, si elle continue, elle va finir par se faire mal. Toutefois, vu les coups qu'elle m'a balancés, ce serait un juste retour des choses. Le rancunier qui sommeille en moi espère secrètement qu'elle se blesse un peu avec les liens et qu'elle ait la trouille de sa vie.

Dès qu'on arrive, je refile cette furie à Cook, et pour la suite, il se démerdera. Tant pis pour lui si, au passage, il perd ses bijoux de famille.

Je grimace en entendant les gémissements du petit. Elle ne l'a pas loupé, j'espère pour lui que ses petits nageurs sont sains et saufs. Cette fille a un sacré coup de genou.

Quand nous arrivons au club, je sors de la voiture à la recherche d'air frais dans l'espoir d'apaiser le feu de mes yeux. Cook nous rejoint immédiatement. Je pointe un doigt menaçant vers lui :

— Toi, j'ai deux mots à te dire.

— Ça s'est mal passé ?

— Tout à l'heure, t'as dit que certains frangins l'avaient un peu trop asticotée, c'était quoi le truc ?

— Merde, j'ai oublié de te dire qu'elle ne se baladait plus sans sa bombe.

— En effet, c’est une info que j’aurais retenue avec le plus grand intérêt, lui balancé-je, sarcastique. Ta nana est dans le coffre. Vu les coups que je me suis pris, t’as intérêt à faire en sorte qu’elle soit une bonne régulière.

— Ce n’est pas une taupe, la fille ?

Je me retourne vers Arturo. Je l’avais presque oublié.

Je lui file une claque dans le dos.

— Bienvenue dans la famille, frère.

— Je ne comprends pas.

— Cette fille était ton rite d’initiation, tu viens de gagner ton premier patch. Suis-moi, on va boire un coup, on l’a bien mérité.

J’entraîne le gosse à ma suite en laissant Cook se dépêtrer avec la fille derrière nous. Le con, il lui a retiré son bâillon. On l’avait mis pour une bonne raison.

— Pops, t’es sûr qu’elle ne court aucun risque, la nana ? me lance Arturo, inquiet, en regardant par-dessus son épaule.

— Sûr et certain.

— C’est qu’elle braille vachement, insiste-t-il.

— C’est l’émotion, Cook est en train de lui déclarer sa flamme.

Mes propos ne semblent pas le rassurer, car il me relance :

— On devrait peut-être aller jeter un coup d’œil.

— Elle ne risque rien avec Cook, il veut en faire sa régulière. Il ne va pas la maltraiter, il a plus envie de la bichonner. On a fait ce qu’il y avait à faire pour que leur histoire commence, à lui de se démerder pour la conclure par un « ils vécurent heureux et eurent beaucoup d’enfants ».

— Si tu veux mon avis, intervient Jace, ça va se terminer par un « ils vécurent heureux et adoptèrent beaucoup d’enfants car elle lui avait coupé les couilles ».

Pas faux, cette chute est plus probable !

OceanofPDF.com

33

Brandon

Les cours ont à peine repris que je regrette un de mes choix. Pourquoi ai-je opté pour la psychologie cognitive ? J'aurais dû me douter, à l'intitulé de ce module, que ce serait barbare. Maintenant, je suis embarqué pour un semestre avec cette matière.

J'observe l'assemblée d'étudiants autour de moi et m'aperçois qu'on est à peine une vingtaine dans la salle. Certains ont été plus malins que moi et ont évité une bonne prise de tête.

Mon attention se fixe sur ce qui se passe dehors, j'observe plusieurs étudiants traverser la pelouse du campus et rire entre eux. Je rêve d'un bon bol d'air frais.

— Tu devrais écouter, mec. Tu vas être largué.

Je me tourne vers l'étudiant qui vient de m'interpeller. Il s'est installé non loin de moi. Je ne pensais pas qu'il écoutait le cours, car depuis une heure il dessine sur sa feuille plutôt que de prendre des notes. D'un air moqueur, je pointe sa feuille de mon stylo, pour lui faire comprendre qu'il peut lui aussi suivre son conseil.

— Pourquoi tu ne fais pas la même chose ?

— J’ai déjà les cours, je suis ici parce que j’y suis obligé.

Ce type plane complètement, mais pas à cause des théories à la con que nous assène le prof. Non, c’est plus à cause des substances illicites qu’il sniffe ou avale. Je me souviens avoir vu son visage il y a quelques jours, alors que j’étais concentré sur un exercice que m’avait donné Luke lors de son cours de soutien. Il est venu nous déranger pour récupérer sa marchandise.

— Je t’ai vu, l’autre jour, l’informé-je. T’es un des clients de Luke O’Neill.

Je vois le type paniquer et regarder autour de lui :

— T’es dingue, mec ! Parle moins fort, tu veux me faire coffrer ?

— Tu prends déjà ce risque tout seul.

— T’es qui, putain ? Ma conscience ?

— Non. Ta conscience s’est probablement barrée depuis pas mal de temps.

— Ah ! Je vois, t’es le genre de type à défendre les grandes causes et à juger les gens lorsqu’ils font un ou deux écarts de conduite, c’est ça ?

— Absolument pas. Tu fais ce que tu veux de ta vie, je m’en fous. Et, puis c’est toi qui as cherché à me parler, ajouté-je avec un haussement d’épaules.

— Mais tu crois quoi ? Que parce que je ne ressemble pas à un rat de laboratoire, je suis une merde ?

— C’est toi qui le dis, pas moi ! m’esclaffé-je, railleur.

— Si tu veux tout savoir, c’est moi l’étudiant qui donne des cours de soutien pour cette matière. Je suis obligé d’y assister pour savoir où vous en êtes réellement quand tous ceux de cette salle viendront toquer à ma porte les yeux larmoyants parce que vous vous serez pris un carton au premier devoir que le prof vous donnera.

— Et tu crois que je viendrai te réclamer de l’aide ? rétorqué-je, moqueur.

— Ouais.

Son ton convaincu ne me plaît pas.

— Qu’est-ce qui te fait dire ça ?

— Je te connais, moi aussi. Du moins, j’ai entendu parler de toi.

Je le regarde, étonné, et attends qu’il poursuive.

— T’es Brandon, ancien capitaine de l’équipe de foot de l’université. L’année dernière t’as pris une sacrée dérouillée par des types. Le doyen t’a laissé passer en seconde année à cause des merdes qui te sont arrivées.

— T’es bien renseigné.

— Tout se sait dans cette fac.

Je décide de laisser de côté le fait que j’ai morflé l’année dernière, je n’ai pas besoin qu’on me le rappelle, je suis suffisamment grand pour me le répéter comme un disque rayé. Je continue sur un terrain plus neutre.

— Alors, selon toi, je vais ramer.

— T’as tout pigé.

Il me balance cette info comme une évidence et ça me fout en rogne, je n’ai pas besoin qu’on m’enfonce la tête encore plus sous l’eau.

— T’as consulté une boule de cristal pour le deviner ?

— Non, mais j’en ai croisé des gars comme toi. Vous croyez pouvoir tout gérer et, chaque fois, ça loupe pas, vous vous plantez royalement. La chute est vertigineuse.

— Eh bien, croisons les doigts pour que j’aie un bon parachute.

— Au moins, t’as de l’humour, mec. C’est peut-être ça qui te sauvera.

Je préfère ne plus lui répondre et décide de l’ignorer une bonne fois pour toutes. Au prochain cours, je ferai en sorte de me tenir éloigné de lui. Je n’ai pas envie de l’entendre me donner ses conseils à deux balles.

La douleur lancinante qui me comprimait le crâne depuis ce matin décide de se pointer. *Génial !* Avant qu’elle devienne insupportable, je prends un comprimé et saisis ma bouteille d’eau. J’avale une gorgée pour faire descendre le médicament sous le regard perçant de mon voisin.

— T’en prends souvent ?

— Qu’est-ce que ça peut te faire ? marmonné-je.

— Rien du tout, c’était juste pour faire la conversation.

— Eh bien, dis-toi que je n’ai pas envie d’en discuter.

— Ouais… Fais gaffe, mec, c’est comme ça qu’on plonge. On devient vite dépendant de ces trucs.

— Et t’en parles en connaissance de cause, n’est-ce pas ?

— Exact. C’est la raison pour laquelle je te préviens. Je prends des trucs soft, et uniquement pour maintenir la cadence lors des partiels. J’arrive à me gérer, mais beaucoup franchissent la limite sans s’en rendre compte.

Sa réponse me fait froid dans le dos. Même en forçant sévèrement sur les doses, mes médicaments ne me font plus d’effet. Je suis sur la mauvaise pente, je le sens.

— Vu ta réaction, j’en déduis que les effets ne sont plus aussi prometteurs.

— Fous-moi la paix.

— Comme tu veux, mec. En attendant, le jour où tu voudras un truc plus corsé pour te soulager, tu sais qui trouver. Ce mec est un magicien, il peut te procurer n’importe quel truc.

La sonnerie interrompt brutalement notre conversation. Je me dépêche de rassembler mes affaires pour fuir ce type et ses paroles.

Je dévale les marches du bâtiment principal pour rejoindre les autres à la cafétéria. J’aperçois Cameron prendre la même direction, je l’interpelle et pars le rejoindre à petites foulées.

— T’as la tête du type qui vient de souffrir, me balance-t-il.

— Psychologie cognitive… lui résumé-je.

— T’es un dingue, t’as choisi cette matière ? me demande-t-il les yeux ronds.

— Elle rapportait pas mal de crédits.

— Bon courage. C’est tout ce que je trouve à te dire.

Alors que je m’apprête à lui répondre, mon téléphone sonne. À force de voir ce numéro s’afficher sur mon écran ces derniers temps, je finis par le connaître par cœur. Je fais un signe à Cameron pour lui signifier de filer sans moi. Je ne veux pas de témoins pour cette conversation. Je l’ai suffisamment retardée, je ne peux plus reculer. Je m’assure d’être à l’abri des oreilles indiscrètes et prends la communication.

— Brandon, tu ne nous as toujours pas contactés.

— Je sais.

— J’espère que tu n’as pas changé d’avis !

Avec la pointe du pied, je joue avec un caillou tout en cherchant mes mots.

— Je…

— Doit-on te rappeler les sévices que tu as subis et que d’autres pourraient connaître à leur tour ?

— C’est inutile, ils sont encore frais.

— Alors tu as des infos pour nous ?

Je devrais leur dire. Il suffit que je leur balance quelques trucs pour que ces types me lâchent. Sauf qu’au moment où je m’apprête à ouvrir la bouche, les mots restent bloqués. À la place, je réponds :

— Non.

Le silence qui s’établit de l’autre côté de la ligne ne me laisse rien présager de bon.

— J’espère sincèrement que tu nous dis la vérité. Tu commettrais une grosse erreur en nous mentant. Ce n’est pas bon de nous avoir sur le dos.

Je n’ai pas le temps de répondre quoi que ce soit, la personne raccroche.

Je range mon téléphone et donne un grand coup dans le caillou avec lequel je jouais. J’ai envie de hurler ma rage, je me suis mis tout seul dans ce pétrin. J’aimerais pouvoir m’en extraire, mais je parie que ces types ne me laisseront pas tranquille tant qu’ils n’auront pas obtenu ce qu’ils veulent.

Je m’empresse de rejoindre Cameron. Ce soir, il faut que je sorte. Il sait comment je fonctionne quand j’ai besoin d’évacuer la pression.

*
* *

Je fais une connerie. J’en ai parfaitement conscience, pourtant je persiste. J’ai besoin de la faire pour me sentir vivant. Depuis mon enlèvement, tout mon entourage cherche à me maintenir sous cloche pour m’éviter de sombrer, sauf que leur attitude produit l’effet inverse, je me sens pris au piège, j’ai l’impression d’étouffer.

Le coup de fil que j’ai reçu un peu plus tôt dans la journée m’a remis les idées en place. Je suis à deux doigts de craquer de nouveau avec Beverly, mais ça ne peut pas arriver. Il faut que je fasse cette connerie pour être sûr de la maintenir à distance.

Dès que j’ai retrouvé Cameron et lui ai parlé d’une sortie, il s’est empressé d’accepter. Il n’a rien dit, mais il a vu que j’étais au plus mal. En bon copain, il a fait comme si de rien n’était et m’a soutenu silencieusement.

J’avale une autre gorgée de ma bière tout en regardant les scènes qui se jouent autour de moi. Pas mal de nanas n’ont pas arrêté de me fixer toute la soirée. Je croyais que ne plus appartenir à l’équipe de foot ferait chuter ma cote de popularité, mais il semblerait que je me sois planté. Apparemment, un mec tabassé par de vilains bikers a plus le vent en poupe que le capitaine de l’équipe de foot.

Mon attention s’est posée sur une nana. Avec amusement, je l’observe faire son manège de la fille pas intéressée. Depuis presque une heure, elle m’observe discrètement en pensant que je ne l’ai pas grillée.

À l’instant où elle me jette à nouveau un regard furtif, je lève ma bouteille de bière dans sa direction et esquisse un léger rictus. Ça ne prend pas longtemps pour qu’elle se bouge et me rejoigne.

*
* *

Alors que j’ai la langue plongée dans la bouche de cette fille, je ne cesse de penser à Beverly et de me dire que je la trahis une fois de plus. Je grogne de frustration, il faut que je fasse une croix sur elle une bonne fois pour toutes.

Je pousse la fille dans ma chambre et referme la porte derrière moi d’un mouvement du pied. Plus rien ne compte que les minutes que je vais passer avec elle. Cela sera simple : une seule nuit et aucune promesse.

Quand ses mains glissent le long de ma ceinture pour en défaire la boucle, je m’efforce de chasser toutes les idées qui me polluent l’esprit. Je me détache légèrement d’elle pour lui laisser la voie libre. Mes yeux se posent sur son visage et l’image de Beverly m’apparaît. Je cligne des paupières pour la chasser. Elle faufile sa main sur mon ventre, mais au lieu de ressentir du plaisir, je me crispe. Je ne peux pas. C’est au-dessus de mes forces.

Je la relâche comme si son simple contact m’avait brûlé puis effectue un pas de recul pour établir une certaine distance entre elle et moi.

— Je suis désolé.

Elle me regarde perplexe une fraction de seconde. Quand elle comprend la situation, sa bouche forme un « Oh ! » muet.

— C’est gênant, souffle-t-elle en essayant de se recoiffer.

Je suis plus que d’accord avec elle car je n’ai aucune idée de comment me sortir de cette impasse sans qu’elle me prenne pour le pire des salauds. J’ai l’impression de jouer une parodie d’une mauvaise série B.

— Je te jure que le problème ne vient pas de toi.

Elle grimace puis me considère longuement pour finalement déclarer d’un ton neutre :

— Tu tiens à une autre fille.

Le fait qu’elle parvienne à cette conclusion seule et qu’elle semble plutôt bien prendre la nouvelle me détend imperceptiblement.

— Oui. Je l’ai dans la peau, mais…

— La situation n’est pas idéale, finit-elle pour moi.

— C’est ça.

La plupart des filles que j’ai l’habitude de côtoyer m’aurait déjà envoyé toute sorte d’insultes au visage, alors quand elle éclate de rire, je suis complètement perdu. Elle se reprend et s’explique :

— Je comprends. Je vais aussi être honnête, ce soir je voulais rendre quelqu’un d’autre jaloux. Je suis contente que tu aies arrêté avant moi.

Mon cerveau met longtemps à imprimer ses paroles et à les comprendre. Quand finalement il en fait l’analyse, je me sens libéré d’un grand poids. Nous nous observons tous les deux et rions, soulagés de ne pas avoir fait le pas de trop.

OceanofPDF.com

34

Pops

Hier, l'intronisation d'Arturo au sein du club a fait du bien au moral de mes frères. Le temps d'une soirée on a pu oublier toutes les emmerdes qui nous tombent dessus depuis quelque temps. Le gosse s'est pavané dans la grande salle avec son nouvel écusson sur le dos.

Quand Cook débarque dans la grande salle, tout ce que je peux dire est qu'il a une sale gueule. Vu les marques qu'il a sur le visage, il n'a pas passé son temps à sauter sa gazelle. *La vache, elle lui en a mis plein la tronche !*

— Besoin de glace ?

Il grimace face à mon sourire narquois et réplique avec un rictus de dément tout en se frottant la mâchoire :

— Elle a un sacré coup droit, la tigresse.

— Ça a l'air de te plaire. Elle est où ?

— Dans la chambre, je l'ai enfermée.

— Tu crois que c'est en la séquestrant qu'elle va tomber sous ton charme ?

— Elle commence à s'adoucir.

— Parce qu’elle a plus de voix ! Attends qu’elle retrouve ses cordes vocales avant de te réjouir.

Arturo descend à son tour dans la salle, il affiche toujours un sourire béat. Cook l’observe d’un air satisfait, il dit à voix haute ce que je pensais :

— Ce gamin est prometteur. Je suis content de pouvoir le compter dans notre effectif. Il a jeté un coup d’œil à ta bécane, au fait. Tout est en ordre.

— Il m’en a informé hier. On décollera demain en fin de journée au plus tard. Je dois être de retour pour l’anniversaire de Logan.

— Et pour Tiger ?

— Si d’ici là on n’a pas de nouvelles, on va vous laisser le ferrer. Je vous fais confiance pour vous en occuper. T’as l’unité sous contrôle, je n’ai pas besoin d’interférer.

— On en fait quoi une fois qu’on l’a ?

— Vous le conduirez dans une de nos planques et je vous y retrouverai avec Splinter. Il n’a pas son pareil pour faire causer un gars.

Un mouvement près de la porte d’entrée nous interrompt. Jace s’approche à grands pas, le visage fermé.

— Des frangins du chapitre de Boise viennent de m’appeler. La régulière d’un des membres a aperçu un mec qui ressemblait à Tiger.

— Elle est sûre d’elle ?

— Il semblerait.

— Elle l’a vu où, exactement ?

— À Dillon, elle était partie voir sa mère pour quelques jours. Elle venait de faire le plein pour retourner à Boise. C’est en sortant de la station-service qu’elle a croisé une voiture avec Tiger sur le siège passager.

— Ça pourrait confirmer le coup de fil du type à l’hôpital.

— Ouais. Mais il n’est pas seul. Apparemment il est toujours avec les Eagles.

— Ils étaient combien dans la caisse ?

— Juste lui et le conducteur.

— Depuis Dillon, on met combien de temps pour arriver ici ? demandé-je à Cook.

— Environ quatre heures en roulant à la vitesse normale et sans prendre de pause.

— Ok. La nana a donné l'info quand ?

— C'est du quasi instantané, elle a appelé son régulier qui a relayé l'info. On va dire vingt minutes maxi.

— Ça nous laisse un peu plus de trois heures pour nous préparer. Cook, combien de routes existe-t-il entre Dillon et ici ?

— Ça m'étonnerait qu'ils passent par l'autoroute, c'est trop exposé. Il leur reste donc deux options : la vieille route 91 en passant par Cascade ou, s'ils décident de faire un petit détour pour assurer leurs arrières, ils peuvent prendre la 89.

— Trois points d'accès à surveiller, ça fait trop.

— On devrait faire rappeler tous les frangins.

— Non, s'il y a une taupe dans la ville, il va être immédiatement averti.

— On a des civils qu'on pourrait utiliser ?

— J'ai des *hangarounds*. Tu penses à quoi ?

— On en place plusieurs sur la route. Ils passeront inaperçus. Dès qu'ils les croisent, ils nous contactent et on fait venir la cavalerie pour les serrer.

— L'idée n'est pas con. Je préférerais les coincer à l'extérieur de la ville plutôt qu'à l'hôpital, il y a trop de monde et les risques que ça dérape sont énormes. On aura du mal à se justifier auprès de la police locale en cas de pépin.

— Tes types sont fiables ?

La plupart de ce genre de mecs se collent la réputation d'être des têtes brûlées. Je ne voudrais pas que l'un d'entre eux nous fasse un excès de zèle et nous foire notre coup. On n'aura qu'une seule chance pour coincer Tiger. S'il disparaît dans la nature, on ne le reverra pas de sitôt.

— Je peux compter sur quatre d'entre eux. Ils traînent avec nous depuis pas mal d'années et n'ont jamais fait de connerie.

— Je te fais confiance, sur ce coup.

— Je les contacte de suite.

— Splinter passe un coup de fil aux gars qui sont en planque à l'hôpital pour les tenir au courant des derniers événements.

Durant les heures suivantes, nous établissons notre plan d'attaque. Nous avons décidé de placer les *hangarounds* sur les routes secondaires, la probabilité pour que Tiger et son acolyte se pointent par ces axes est la plus grande. À leur place, je ferais la même chose.

Nous ne sommes qu'en fin d'après-midi, si Tiger est suffisamment malin, il ne déboulera à l'hôpital que durant le courant de la nuit. Là où la surveillance est relâchée.

Nous sommes tous sur les dents dans le club. Les frangins continuent à blaguer entre eux, mais je sens qu'ils sont sur le pied de guerre, prêts à partir au moindre signal. J'ai toujours aimé cette pression qui monte au fur et à mesure que l'heure approche. C'est un mélange d'impatience, d'excitation et d'angoisse. Un peu comme quand on part faire une virée à moto. On suit la route en se dirigeant vers l'inconnu, ignorant si on parviendra à atteindre notre destination finale.

Pour tuer le temps, je décide d'appeler Spider pour me tenir informé des affaires en cours à L.A.

Il en est au stade où il me fait le résumé des dernières crises avec les brebis quand je le coupe et lui demande sur un coup de tête :

— T'as visionné les vidéos de surveillance de l'assistante sociale ?

Il marque un court silence avant de me répondre :

— Oui, je suis devant.

— Elle fait quoi ?

— Rien d'intéressant, la cuisine.

J’ouvre la bouche pour lui poser une autre question, mais il me devance.

— Par pitié, Prés’, ne me demande pas comment elle est habillée !

Je referme aussitôt la bouche. *Merde, j’étais sur le point de le lui demander. Qu’est-ce qui me prend ?*

L’entrée de Cook dans la grande salle me sauve la mise.

— On décolle. Tiger a été repéré sur la route 91.

— Je dois raccrocher, il y a du mouvement de notre côté.

Dans un même élan, tous les hommes se lèvent. Chacun d’entre nous sait ce qu’il a à faire. Jace et Splinter me suivent de près. Je leur ai donné pour consigne de gérer les frangins de ce chapitre. Au moindre signe de trahison de la part de l’un d’entre eux, ils ont pour mission de le maîtriser pour éviter de foutre notre plan en l’air. Je suis peut-être devenu parano avec le temps, mais je préfère parer à toute éventualité.

Cook et moi prenons la tête du convoi et nous nous dirigeons vers le lieu où nous devons tendre l’embuscade. Arturo, quant à lui, pour être récompensé de sa mission lors de son intronisation, est chargé de conduire le van dans lequel on a prévu de coffrer Tiger et le mec qui l’accompagne.

*

* *

Tout était censé être réglé comme du papier à musique, sauf que, j’aurais dû m’en douter, tout bon plan a sa faille. Même s’il est bien ficelé, à tout moment un grain de sable peut s’immiscer dans l’engrenage et gripper la machine.

Pourtant, tout avait bien commencé, la voiture de Tiger était bien sur la 91, on l’a repérée rapidement. Nous étions deux voitures à la suivre. À une sortie d’autoroute, nous nous sommes arrangés pour faire une sorte de goulot d’étranglement et l’obliger à sortir de la route. On avait repéré cette sortie sur la carte. Cook, qui connaît parfaitement les lieux, avait dit que

c’était le coin idéal, loin des habitations, suffisamment reculé pour éviter le flux de circulation. Des frangins nous attendaient à la sortie en soutien.

Bien entendu, ils ne se sont pas laissés faire. On a entamé une course-poursuite, mais plus ils cherchaient une porte de sortie, plus le piège se refermait sur eux. À la fin, nous sommes parvenus à les coincer. Ils sont sortis de la caisse en courant et c’est à travers la forêt que nous les avons coursés. Ils étaient trois et non deux, comme nous le pensions au départ.

Jace en a attrapé un avec l’aide d’Arturo et de Spider. Il va devoir expliquer à Hayley comment il rentre au bercail avec une arcade sourcilière pétée. Je suis curieux de savoir où son imagination va le conduire. Donc, jusque-là, tout se déroulait bien.

Là où ça a commencé à merder, c’est lorsque le Eagles restant a utilisé Tiger comme bouclier humain. On n’avait pas prévu cette option.

J’observe la scène qui se déroule sous mes yeux avec sang-froid et analyse le moindre détail qui me permettrait de nous sortir de cette situation. Le temps joue contre nous, on a fait suffisamment de raffut pour que des flics un peu trop curieux viennent faire une petite virée dans les bois.

Le Hell’s tient toujours Tiger en joue, un bras coincé sous sa gorge. Notre ancien frère roule des yeux sous l’effet de la panique. Il semblerait qu’il soit aussi surpris que nous par la tournure qu’ont prise les événements.

Je ne perds pas de temps à essayer de négocier pour sauver sa carcasse. Je sais d’avance que Tiger ne pourra nous refiler aucune info utilisable sur les Hell’s. Même s’il nous dit quoi que ce soit, nous ne prendrons pas le risque de tomber tout droit dans un traquenard en nous en servant.

Ce qui me fout vraiment en rogne, dans cette histoire, c’est que les Eagles ont une longueur d’avance sur nous.

Près de moi, Splinter analyse lui aussi ce qu’il est en train de se passer. La machine de guerre est lancée, d’où je suis je sens la rage qui l’habite

courir sous sa peau. Ce type déteste être pris pour un con et la situation dans laquelle nous sommes montre qu'on a été des bleus sur toute la ligne.

On va devoir faire bouger nos alliances et faire cracher tout le monde au bassinet, sans ça nous courons à notre perte. L'idée de convoquer différents clubs durant l'anniversaire de Logan est une bonne chose. Dès qu'on rentre à L.A., on met un plan d'attaque en place et on passe à l'action.

— Tu ne t'y attendais pas à celle-là, pas vrai, Pops ?

Je balaie du regard l'ensemble des frangins prêts à intervenir au moindre signal de ma part. Tous ont compris la situation et le revirement de cible. Par contre, je n'ai pas l'impression que le type qui s'amuse à me narguer l'ait intégré.

Jace n'apparaît pas dans mon champ de vision, je suppose qu'il se tient en embuscade, prêt à bondir.

— Tu peux le buter, j'ai eu toutes les informations que je voulais, réponds-je, calmement.

Mon discours et mon apparente tranquillité semblent le déstabiliser, le Eagles baisse sa garde. Splinter, qui guettait une ouverture, profite de cette erreur. Avant que l'autre capte quoi que ce soit, Tiger s'est pris une balle et son corps s'affaisse. Sous le poids, le type est déstabilisé et le lâche. Il réalise qu'il n'a plus aucune protection et commence à vouloir canarder tout ce qui l'entoure.

Tout se déroule en même temps et je ne parviens pas à voir qui tire sur qui. Tout en se mettant à l'abri, les frangins ripostent aux tirs du Eagles. Jace, qui était caché derrière un arbre, surgit et bondit sur le mec en même temps que ce dernier tire sa dernière salve. Le cri de Jace au milieu des balles me fait devenir fou.

Merde !

— Homme à terre ! hurlé-je. Cessez le feu !

*

* *

— Comment va-t-il ? demandé-je à Splinter.

— Il va s'en sortir. Cet enfoiré a eu de la chance, la balle a traversé une petite partie du flanc.

— Bordel, j'ai cru le voir mourir sous mes yeux, m'exclamé-je en passant la main sur mon visage.

— On l'a tous cru, Prés'. Ce type doit avoir neuf vies.

— Il va se réveiller quand, à ton avis ?

— Maintenant, me lance Splinter d'un ton tranquille.

J'aurais dû me méfier de sa réponse. Avant que je ne comprenne ce qu'il fait, il appuie à l'endroit exact où la balle a perforé Jace. Ça ne loupe pas, ce dernier se réveille, hurle de douleur et bondit sur le lit, l'air hagard, puis retombe comme une masse sur l'oreiller.

— Bordel ! gémit Jace.

— Bienvenue parmi les vivants, la belle au bois dormant, lui répond Splinter avec un sourire sadique.

Jace, qui semble reprendre ses esprits, lance un regard noir à Splinter :

— Je rêve où tu viens de planter ton doigt dans ma blessure ?

— Papa Pops s'inquiétait pour son fiston. Il avait peur que tu ne te réveilles pas. J'ai voulu le rassurer.

Ma réaction ne se fait pas attendre. Je file une claque derrière la tête de Splinter :

— Ducon, je t'ai pas demandé de le torturer !

— Tu voulais une réponse pour son réveil, je t'en ai fourni une, me lance-t-il en se tournant de trois quarts vers moi.

— Je suis entouré de cinglés, marmonné-je. Jace, tu te reposes jusqu'à notre départ, tu penses pouvoir reprendre la bécane ?

— J'ai connu pire, t'en fais pas. Qu'est-ce qui s'est passé dans les bois ? J'ai rien compris.

— T'as sauté en même temps que le Eagles tirait. Tu t'es retrouvé sur la trajectoire de ses balles.

— Il est où le type ?

— À la cave. J'attendais que tu te réveilles pour qu'on aille l'interroger avec Splinter.

— Je veux être de la partie, répond Jace en faisant mine de se lever.

— Hors de question, fiston. Tu restes ici, tu te reposes et tu cherches une explication plausible pour Hayley quand elle t'interrogera sur ta blessure.

— Je suis dans la merde, se lamente Jace.

— Vois le positif, lui rétorque Splinter. Une jolie nana va jouer aux infirmières. T'es un petit veinard, dans l'histoire, ajoute-t-il en lui tapotant la jambe.

— Sauf qu'avant de me soigner, elle va m'en mettre plein la tronche. Tu ne la connais pas, elle peut se transformer en furie.

— Tu l'as voulue, frangin, assume.

Rassuré sur le compte de Jace, je lance le signal de départ à Splinter.

— On y va, on n'a pas beaucoup de temps pour le faire parler.

Ce n'est pas le premier interrogatoire que je pratique, ce qui n'empêche que je déteste ça. J'y recours uniquement quand la situation l'exige. Chaque fois, j'ai l'impression de perdre un peu plus mon âme.

Comme à son habitude, Splinter reste parfaitement calme. La plupart du temps j'ignore ce qui se passe dans sa tête. Pour faire parler un type, il n'y a pas mieux que lui, c'est presque un travail chirurgical qu'il pratique. Par contre, contrairement à d'autres gars, je ne suis pas certain qu'il prenne plaisir à ce qu'il fait. Mon instinct me dit que lui aussi perd son âme, mais qu'il le fait pour le club et pour la survie de ses frères. L'armée l'a bien formaté.

Silencieux et concentrés sur ce que nous nous apprêtons à faire, nous descendons les escaliers qui nous mènent à la cave. Une fois que nous sommes arrivés en bas, l'odeur de renfermé nous prend à la gorge. Cook nous attend au pied des marches.

— Il est où ? lui demandé-je.

— Dans la pièce au fond du couloir, me répond-il.

Nous le suivons. Il ouvre la porte en grand pour nous laisser passer. Arturo était présent dans la pièce pour le surveiller. Vu comme le type est saucissonné, il n'aurait pas pu aller bien loin, cependant je salue leur attention. On n'est jamais à l'abri d'un imprévu.

En voyant Arturo se dandiner sur ses pieds, je me doute que le gosse est mal à l'aise de ce qui va se produire dans cette pièce. Son écusson a à peine vingt-quatre heures qu'il assiste déjà à un interrogatoire. Et, vu la forte tête du Eagles, je devine qu'il ne va pas être beau à regarder. Je m'approche du gosse et lui dis à voix basse :

— Petit, si tu ne te sens pas le courage d'assister au spectacle, tu peux sortir. Personne ne se foutra de ta gueule.

Le gosse déglutit difficilement.

— Ça va aller, Pops.

Je m'attendais à cette réponse. Je regarde vite fait autour de moi, et, ne trouvant pas ce que je voulais, je lui demande :

— Va chercher un seau ou une bassine, dans ce cas.

— Pour quoi faire ?

— Tu le sauras bientôt.

Je parie que, dans moins d'une heure, le gosse en aura besoin pour vomir tripes et boyaux. On l'a tous fait, le petit ne va pas échapper à la règle.

— Tu commences, Prés' ? m'interpelle Splinter.

— Tu penses qu'il va causer rapidement ?

— Pas sûr, il a l'air de se croire plus fort que nous.

Je redoutais cette réponse.

Splinter s'adosse contre le mur, croise les bras devant lui et attend que j'ouvre le bal. Cook nous regarde faire et imite Splinter. Sur ces entrefaites, le petit revient, un seau à la main :

— C’est tout ce que j’ai trouvé, Pops. Je le mets où ?

— Près de toi, c’est préférable.

Il me regarde d’un air interrogateur, mais je laisse sa question muette en suspens, il trouvera la réponse tout seul suffisamment tôt.

Je fais le tour du type une fois puis lui retire son bâillon. À peine sa bouche est-elle libérée que le type crache à mes pieds. Ma réponse ne se fait pas attendre, je lui envoie un direct dans la mâchoire.

— Je suppose que tu ne vas pas nous faciliter la tâche, je me trompe ?

— Crève, ordure.

— De mon point de vue, c’est plutôt toi qui va crever. Si je m’y prends bien, ça devrait se produire avant la fin de la journée ou, au pire, pendant la nuit.

— Fais ton malin, tu ne sais pas ce qui t’attend. D’ici quelque temps tu rigoleras moins.

— Tu sembles être au courant de beaucoup de choses, si tu m’en touchais deux mots ?

— Va crever.

— Tu te répètes. Tu n’as que cette insulte en stock ?

Le type reste silencieux. Les choses sérieuses vont commencer.

— Alors, qu’est-ce qui m’attend d’ici quelque temps ? J’avoue que tu as piqué ma curiosité, le questionné-je en m’asseyant sur un coin de table.

Silence.

— Je vois…

Je me relève et observe les outils qu’un prospect a probablement placés là pour nous aider à trouver les bons arguments. Je fais survoler ma main au-dessus, hésitant entre le marteau et une batte de baseball.

— Prends la batte. L’effet est le même que le marteau sauf que c’est plus propre. Avec la batte les contusions sont internes, tu peux tabasser le mec à plusieurs reprises sans te salir. Le marteau c’est moins élégant, deux

coups sur le type et la peau se déchire, résultat le mec pisse le sang de partout et c'est chiant à nettoyer, me conseille Splinter.

Je saisi la batte et la frappe deux fois dans ma paume. Avant de lancer le premier coup, je laisse une seconde chance au Eagles, même si je sais que c'est peine perdue :

— Dernière chance, toujours rien à dire ?

Silence.

— Tu l'auras voulu.

Sans plus d'hésitation, j'envoie la batte se fracasser contre les côtes du type. Je ne lui laisse pas le temps de reprendre son souffle et lui expédie une deuxième fournée. C'est un coriace, c'est à peine s'il gémit.

— Prés'.

— Ouais ?

— C'est un dur. J'ai déjà eu affaire à des tarés comme lui. Si t'es ok, je prends la relève.

J'acquiesce. Le type ne parlera que sous la véritable torture.

— Tu vas regretter de ne pas m'avoir parlé. Je te laisse la voie libre, frère.

Splinter, par nature, est déjà flippant, mais lorsqu'il passe en mode tortionnaire, il le devient plus encore. Je l'observe se déplacer en direction de notre invité, mon frangin est un véritable félin, un air bestial émane de son corps. Seul un parfait crétin ne se méfierait pas de lui. Enfin, le Eagles laisse transparaître une émotion, une lueur de peur traverse ses iris avant d'être remplacée par de la rage.

Lentement, Splinter lui tourne autour comme je l'ai fait un peu plus tôt. On dirait une sorte de danse rituelle, c'est limite envoûtant. Il ne prononce aucun mot et analyse sa victime. Son regard s'est vidé, comme s'il avait supprimé toute empathie en lui. Cet homme n'a plus une once d'humanité depuis bien longtemps et je suis content de savoir qu'il est dans notre camp. Pour rien au monde je ne voudrais avoir à l'affronter.

Sans que personne ne voie le coup partir, la tête du Eagles part à la renverse. D'une voix doucereuse qui me file des frissons, Splinter s'adresse à sa victime :

— Tu sais comment notre entrevue va se terminer ?

Pour toute réponse, le mec crache à ses pieds. Mon frère abaisse son regard et secoue lentement la tête, comme s'il était désolé de la suite des événements.

— Bon, apparemment, tu as choisi de souffrir avant de déballer ce qu'on veut savoir. Car tu sais que tu finiras par tout nous dire, n'est-ce pas ?

— Va en enfer !

Splinter esquisse un sourire à faire froid dans le dos.

— J'y suis déjà.

Il se détourne de sa cible et se dirige vers l'unique table de la pièce. Lentement, il déroule une pochette et en extirpe un à un ses objets de torture. Il les aligne sur la table en un ordre bien précis, avec des gestes méthodiques. Une fois son rituel terminé, il les effleure du bout des doigts.

Cook, qui n'a encore jamais assisté à un interrogatoire dirigé par Splinter, remue, mal à l'aise. Arturo, pour sa part, montre tous les signes de nervosité du mec qui préférerait être n'importe où sauf dans cette pièce. Ce n'est qu'une question de temps avant qu'il attrape le seau placé à ses pieds.

Splinter prend une fine aiguille puis, sans s'adresser à quelqu'un en particulier, commence un cours d'histoire sur la torture. *Y'a pas à dire, ce type sait y faire pour créer l'ambiance.*

— Cette torture est un des plus grands classiques pour faire causer quelqu'un. La douleur est si insupportable que même une personne rompue aux différentes techniques de torture hurle instantanément. Certains gouvernements — dont celui de l'oncle Sam — l'ont perfectionnée, à la place d'aiguilles classiques comme celle-ci (il agite dans les airs celle qu'il tient à la main pour nous la montrer), ils préfèrent recourir à des plus

sophistiquées, qui sont reliées à un appareil mis sous tension. Une fois l'aiguille en place sous l'ongle, ils allument le jus.

Splinter penche la tête sur le côté et son expression se fait pensive. D'un ton détaché, il ajoute :

— Il faudra que je pense à créer ce genre d'appareil, ça ne doit pas être très compliqué. Bref, pour en revenir à la méthode traditionnelle, c'était la torture de prédilection des Chinois pour faire parler les femmes sous la dynastie Qing. Étrange, non ? Je me suis toujours demandé pourquoi.

Splinter se retourne vers le type et lui demande :

— T'en as une idée ?

— Va te faire foutre, connard.

— Ah, tu vois, Pops, sa liste d'insultes s'allonge, tout compte fait, on est en progrès.

Mon frangin reporte son attention sur le Eagles et s'approche de lui. L'homme s'agite sur sa chaise. Sans hésitation, Splinter bloque ses doigts sur l'accoudoir du fauteuil et lui enfonce l'aiguille sous l'index. Le type hurle de douleur.

Sans lui laisser le temps de reprendre ses esprits, mon frangin attrape la petite sœur de son aiguille et ce coup-ci c'est le majeur qui réceptionne la tige métallique, le tout accompagné de hurlements.

Du coin de l'œil, je vois Arturo s'agiter de plus en plus, j'ai pitié pour le petit.

— Tu ne veux toujours pas parler ? demande Splinter, d'une voix marquée par un profond ennui ?

— Toi et ton putain de club, vous allez tous crever, lui crache-t-il pour toute réponse.

— Alors on continue.

*

* *

La séance s’est poursuivie plus longtemps que je ne le pensais, mais nous avons fini par avoir toutes les informations que nous voulions. Contre toute attente, Arturo n’a pas eu besoin du seau. Le petit a tenu bon le temps du supplice de l’aiguille. Par contre, lorsque Splinter a sorti son scalpel pour « effeuiller » le type, il s’est évanoui. *Pauvre gosse, les frangins vont lui refiler un nom de route à la con à cause de cette histoire.*

OceanofPDF.com

35

Brandon

Hier soir, j’avais le pressentiment de faire une connerie. Me retrouver en caleçon dans la cuisine avec Anna, la fille d’hier, et Beverly réunies dans la même pièce me le confirme. J’ai merdé en beauté.

Après la situation embarrassante que nous avons vécue, Anna et moi, nous avons pas mal discuté et, sans qu’on s’en rende compte, nous nous sommes endormis. Elle est amoureuse d’un type qui ne la calcule pas, ses copines lui ont dit de jeter son dévolu sur moi pour vérifier si le mec était jaloux ou non. Elle a eu sa réponse, le type n’a pas cessé de lui envoyer des textos toute la nuit pour savoir où elle se trouvait. Au moins, elle va pouvoir obtenir ce qu’elle veut. De mon côté, j’ai creusé ma propre tombe. Lire la souffrance sur le visage de Beverly me fait me sentir comme un moins que rien.

Anna est une fille intelligente – ou du moins son instinct de survie est-il plus développé que le mien –, elle sent la gêne qui s’est instaurée dans la pièce et décide rapidement de s’effacer de la scène.

— Je crois que je vais passer mon tour pour le petit déj. Je vais m’habiller et partir, me dit-elle doucement.

C’est à cet instant que je prends conscience du tableau que nous offrons tous les deux. Moi, partiellement dévêtu, et elle, portant mon t-shirt d’hier, parce qu’elle n’était pas à l’aise à l’idée de déjeuner dans sa robe aussi petite qu’un mouchoir. Sur le coup, j’ai été sympa et lui ai balancé mon vêtement, sauf que maintenant je regrette mon geste chevaleresque.

— Ne pars pas à cause de moi, lui répond Beverly.

Avec Anna, nous échangeons un regard étonné, car nous nous attendions plus à une crise qu’à une apparente désinvolture.

— Désolée, mais j’ai l’impression que vous avez pas mal de choses à vous dire, tous les deux.

Anna quitte la cuisine, en sortant elle croise Dannyboy. Ce dernier se retourne sur son passage, perplexe, puis il reporte son attention sur la scène qui se joue dans la pièce. Ce n’est qu’une question de temps pour que la situation m’échappe complètement. J’entends déjà le décompte du compte à rebours avant que la bombe explose.

La lumière se fait dans son esprit.

— Oh, merde ! Brandon, ne me dis pas que tu as baisé cette fille ! se lamente-t-il.

— Je…

Il secoue la tête et me fixe comme si je venais de le décevoir.

— T’es foutu, mec.

— De quoi tu parles ? lui demandé-je, passablement agacé par la tournure mélodramatique des choses.

Je glisse un regard inquiet à Beverly qui n’a toujours prononcé aucun mot. Elle reste apathique, ce qui est loin de lui ressembler. Je pourrais rétablir la vérité à cet instant précis, sauf que je ne le fais pas. Si je veux aller jusqu’au bout de mon objectif, je dois maintenir une distance entre elle et moi.

— T’as conscience que tout se sait ? Son paternel va être au parfum, je ne pourrai pas te sauver les miches.

Je retiens un soupir excédé et, d'un ton pressant, l'encourage à ne pas pousser la conversation plus loin.

— Écoute, on en reparlera plus tard, ce n'est pas le meilleur moment.

Je lance un bref coup d'œil en direction de Beverly pour lui faire comprendre de ne pas insister devant elle. Sauf que ce con ne percute rien et poursuit son monologue.

— T'as pas saisi l'importance de ce que tu viens de faire ? T'as merdé, persiste-t-il en pointant un index accusateur dans ma direction. Pops et Jace vont te tomber dessus, t'es dans un bourbier sans nom.

— En quoi le fait que je me tape une fille un soir regarde le père de Beverly et Jace ?

— Parce que tout le monde croit que vous allez finir ensemble. Il n'y a que toi et elle pour ne pas le voir.

— C'est des conneries, on est amis, c'est tout.

— Là, c'est toi qui racontes des conneries !

— Ça suffit, Dannyboy, intervient Beverly d'une voix atone.

— Bev, on ne peut pas le laisser te manquer de respect !

— Il ne m'en a pas manqué. On n'est pas ensemble, je lui ai fait clairement comprendre dès son retour. Il a tous les droits de sortir ou de coucher avec qui il veut.

— Je vais quand même être obligé d'en toucher un mot à Pops.

— Tu ne parleras de rien du tout. Ça ne le concerne pas ! Je suis une grande fille et je n'ai pas été élevée selon vos codes. Alors, fous-moi la paix avec ces conneries de club.

— Ne le prends pas mal, Bev, mon rôle est de te défendre.

Beverly se dirige vers lui, affiche un sourire triste et place une main sur son épaule :

— Je sais Danny.

Elle quitte la cuisine sans se retourner.

Ma poitrine se comprime et, machinalement, je me passe une main dessus pour en atténuer la douleur. Je me retiens de courir après Beverly pour lui dire la vérité. À cet instant précis, j'ai ce que je voulais : elle et moi, c'est définitivement terminé.

J'aimerais oublier ma décision de la protéger de son père et du club. Si je pouvais faire ça, j'aurais la fille qui m'est destinée à mes côtés. En la perdant, je viens de prendre conscience de quelque chose d'essentiel. Qui suis-je pour décider pour les autres ? J'ai vraiment tout fait foirer.

*
* *

Après la scène de la cuisine, j'ai éprouvé le besoin de m'isoler. Je dois prendre une décision et je ne veux pas me planter. Avant mon enlèvement, mon échappatoire était de faire du sport. Je me défoulais jusqu'à ce que mes muscles se raidissent et me mettent au supplice. À cause de mon genou et de mon cerveau, je ne peux plus me réfugier dans cette souffrance physique. La seule option qu'il me reste est cette crique qui me sert de havre de paix.

Arrivé à destination, j'éteins mon portable, le besoin de me couper du monde est plus puissant que celui de rassurer Hayley. Vu le nombre de ses appels, je me doute que Beverly lui a annoncé la nouvelle. Or, je n'ai aucune envie de me justifier auprès de mon amie. De toute façon, je n'aurais aucune excuse valable à lui fournir. Mon attitude est égoïste, mais pour une fois, je ne veux penser qu'à moi.

Je descends par les rochers pour accéder à la plage. Dès que mes pieds entrent en contact avec le sol meuble, je me déchausse et marche le long des vagues, sans autre but que de faire le vide dans ma tête.

Je trouve un endroit à l'abri des regards indiscrets, m'allonge sur le sable tout en calant mes mains derrière ma nuque, puis me laisse bercer par les bruits environnants.

J’ai découvert cette crique un jour où Hayley était au plus mal. J’avais besoin de rassembler mes idées pour l’aider à affronter ses fantômes.

Depuis ce jour, cet endroit est devenu mon repaire. L’odeur du sable chauffé par les rayons du soleil, mêlée à celle des embruns, a un effet apaisant sur mon esprit. Le ressac des vagues me berce et éloigne mes démons.

Je me laisse m’enfoncer dans une douce léthargie. Le temps semble s’être suspendu. J’ignore combien de minutes ou d’heures je reste là à ne penser à rien. Tout ce que je sais c’est que je me sens bien et que je n’ai pas envie de retourner à ma vie. Ici, mes problèmes sont enfermés à double tour dans un placard. J’aimerais avoir le pouvoir de les faire disparaître définitivement, de jeter la clef dans l’océan pour qu’il l’avale et l’éloigne au gré des marées.

Un crissement de pas sur le sable m’indique que je ne suis plus seul. La réalité revient toquer à ma porte et m’extirpe de mes pensées. Une ombre se profile au-dessus de moi, me masquant une partie du soleil. Sans la présence des rayons sur ma peau je frissonne, comme si la température venait de chuter subitement.

Les yeux toujours clos, je tente de garder encore quelques secondes de répit.

Lorsque je les entrouvre, la clarté m’aveugle. Je cligne des paupières pour m’habituer à la luminosité. Je ne suis pas surpris de reconnaître la silhouette d’Hayley qui me surplombe.

— Je n’ai pas envie d’en parler, Glitter Girl.

— Je sais. Je peux m’asseoir ?

— Si tu veux.

Elle s’allonge à mes côtés et reste silencieuse pendant plusieurs secondes, scrutant le ciel. Sans qu’aucun mot ne soit échangé entre nous, sa

main effleure la mienne et nos doigts s’entrecroisent. Nos visages se tournent l’un vers l’autre et nous nous fixons, toujours muets.

Contrairement à ce que je pensais, elle ne me questionne pas sur Beverly ni sur les raisons de notre conflit, à la place elle parle du passé.

— Tu te souviens de notre première rencontre ?

— Comment pourrais-je l’oublier ? Dès notre premier contact, nous nous sommes secourus tous les deux.

— Il faut croire que le destin a décidé qu’on se croise dans cette intention.

— Peut-être.

— Je remercie la vie chaque jour pour ça. Tu te souviens de Rosalie ?

— Cette fille nous a fait vivre un enfer, grogné-je en repensant à elle.

Rosalie était la peste de notre école primaire. Dès le début, elle nous a pris en grippe, Hayley et moi. Elle nous jetait du poil à gratter à tous les deux. Ça nous démangeait toute la journée, cette saloperie. Un jour, avec Hayley, nous avons formé une coalition et établi un plan de vengeance. Résultat, Rosalie s’est fait passer pour une victime et est allée pleurer auprès de l’instit et nous avons été sanctionnés. Quand nous sommes rentrés chez nous, nos parents nous ont punis, en plus de la sanction que nous avions eue à l’école. J’aurais dû deviner à l’époque que la vie pouvait être injuste.

J’effectue une douce pression sur sa main pour lui montrer que je partage son opinion. Ce qu’elle ajoute ensuite me surprend :

— Je n’ai pas été honnête avec toi.

— À quel sujet ?

— Je t’en ai voulu.

Sa voix n’est qu’un murmure quand elle prononce ces paroles.

— Voulu de quoi ? lui demandé-je.

Hayley fixe le ciel obstinément et semble se focaliser sur un point qu'elle seule peut voir.

Je détourne alors mon attention d'elle et la reporte aussi sur l'étendue bleue au-dessus de nos têtes.

Quand elle se décide à me répondre, j'ai l'impression que son esprit est détaché de son corps, comme si elle revivait certains épisodes de sa vie passée.

— Quand je rentrais chez moi. Je t'enviais. Je voulais avoir ton existence. Je haïssais la mienne et j'étais jalouse de tes parents et de ta relation avec eux. Je trouvais que c'était injuste que moi je souffre et pas toi.

— Tu ne me l'as jamais dit.

— Je ne pouvais pas. Tu étais là pour moi, tu faisais tout pour que je sois heureuse chez toi. Je me détestais d'éprouver ces sentiments à ton encontre alors que tu te démenais pour me rendre le sourire.

— Pourquoi tu me le dis maintenant ?

— Parce que j'estime qu'on doit être francs l'un envers l'autre, et surtout parce que j'ai eu un aperçu de ce que tu vis en ce moment. Nos tourments ne sont pas les mêmes, toutefois nous ressentons la même chose.

— Je ne te déteste pas, murmuré-je finalement.

Alors qu'Hayley exprime le fond de sa pensée, j'observe le vol d'une mouette au-dessus de nos têtes, son cri envahit la crique. J'aimerais être capable de me sentir libre et léger comme cet oiseau.

— Pourtant tu aurais raison de me détester. Si nos chemins ne s'étaient jamais croisés, tu ne vivrais pas ce que tu vis à l'heure actuelle.

J'analyse ses paroles et prends le temps de la réflexion. À sa manière, elle m'aide à appréhender mon ressentiment.

À cet instant, Hayley décide de se comporter bizarrement. Elle me lâche la main et se met à faire l'ange sur le sable, en écartant ses mains et ses pieds dans un même mouvement.

— Qu’est-ce qui te prend ? la questionné-je, intrigué par son brusque changement d’attitude.

— C’est un truc que j’avais envie de faire depuis longtemps.

— Tu te rends compte que c’est débile ? m’esclaffé-je.

— Je m’en fous. J’ai décidé de faire ce que je voulais dans la vie, peu importe ce que les gens pensent de moi.

Je l’observe d’un air songeur, elle semble heureuse et surtout indifférente au regard des autres.

— Tu n’es plus la même, Glitter Girl.

Son visage est illuminé d’un sourire insouciant. Une lueur de provocation habite ses prunelles lorsqu’elle réplique :

— Tu devrais essayer.

Je secoue la tête, peu convaincu.

— Je vais être ridicule.

— Et alors ?

Je l’observe continuer à faire l’ange, elle me lance à nouveau un regard en biais, en me défiant de faire la même chose, puis, sans plus se préoccuper de moi, elle éclate de rire.

Je ne sais pas ce qui m’a décidé à me comporter de manière si ridicule à mon tour, mais je reproduis ses mouvements et ajoute mon rire au sien.

— C’est vraiment débile, ce que tu me fais faire.

— Mais ça a marché.

— Qu’est-ce qui a marché ?

— Tu as ri. Depuis ton retour, tu ne le fais plus.

Sa réflexion fait tomber notre bonne humeur et je me replonge dans mes pensées moroses.

— Tu crois qu’un jour nous serons capables de partager des souvenirs qui ne seront pas entachés de souffrance ?

Hayley prend son temps pour me répondre, sa main se glisse à nouveau dans la mienne avant qu'elle reprenne la parole.

— Nous y arriverons. Nous sommes des survivants !

— Tu as toujours été forte.

Sa prise sur ma main s'affermit.

— Si j'ai réussi à traverser ces épreuves, c'est parce que tu as toujours été là pour me sauver ou pour me rattraper en cas de chute.

— Sauf que si tu n'avais pas voulu de mon soutien, tu l'aurais refusé. Il faut du courage pour accepter l'aide des autres.

— Et toi aussi tu auras ce courage.

Je hausse les épaules.

— J'en sais rien.

— Tu sais, j'ai réfléchi et je pense qu'il faut avoir touché le fond pour mieux rebondir.

— Tu sembles persuadée que c'est ce qui va se produire, déclaré-je d'une voix blanche.

— Toi seul as la réponse, Brandon. En attendant, je serai près de toi pour t'aider à te relever, qu'importe les bêtises que tu commettras.

Nous y sommes. Hayley va enfin me dire la véritable raison de sa venue sur cette plage et me faire son sermon.

— C'est là que tu vas me parler de Beverly ?

Sa réponse me surprend.

— Non. Au fond de toi, tu sais ce qu'il en est exactement.

Elle marque une pause et semble réfléchir à un détail, puis elle poursuit :

— L'année dernière, je suis tombée par hasard sur une citation d'un auteur, je me la suis notée, car je la trouvais très pertinente.

Hayley a toujours eu un faible pour les citations, je ne suis pas surpris qu'elle en utilise une pour me faire passer un message.

— Elle disait quoi ?

— « Les gens n’ont pas toujours besoin de conseils. Parfois, ils ont juste besoin d’une main à tenir, d’une oreille pour les écouter et d’un cœur pour les comprendre.[1] »

— Elle est très juste.

Ma meilleure amie se tourne vers moi et plante son regard perçant au fond du mien. Je peux y lire de la détermination.

— Brandon, tu dois prendre conscience d’une chose et l’admettre une bonne fois pour toutes : je serai cette main, cette oreille et ce cœur. Tu l’as été pour moi et je le serai pour toi quoi que tu dises et quoi que tu fasses. Toujours.

Elle insiste bien sur le dernier mot pour me prouver la sincérité de ses paroles et pour me démontrer que, quel que soit notre avenir, elle sera à mes côtés.

— Toujours, ma Glitter Girl.

---

1. Citation de Marcel Prévost.

OceanofPDF.com

36

Pops

Bordel ! Qui peut sonner chez moi à cette heure-ci ?

Je suis rentré hier du Montana, au milieu de la nuit. Tout ce à quoi j'aspire, c'est de dormir quelques heures. Ce soir, c'est la fête de Logan au club, je voulais récupérer un peu avant d'y aller.

La sonnette retentit encore une fois, le son me fait grincer des dents. J'ai la tête tellement à l'envers ce matin que j'ai l'impression de m'être pris la cuite du siècle, hier.

Le bruit strident s'élève à nouveau. Je m'extirpe du lit en grognant.

Je m'apprête à sortir de la chambre quand je réalise que j'ai dormi à poil cette nuit. Je fais demi-tour, attrape mon fute laissé à l'abandon sur une chaise, puis me glisse à l'intérieur sans prendre la peine d'enfiler autre chose.

Tout en descendant les escaliers pieds nus, j'interpelle le suicidaire qui s'excite sur la sonnette depuis cinq bonnes minutes :

— J'espère que c'est suffisamment important pour que tu viennes m'emmerder. Si t'es un colporteur, je te laisse trente secondes pour dégager avant d'ouvrir cette putain de porte !

Instantanément, le bruit cesse. À travers la vitre dépolie, je devine une silhouette qui est immobile et silencieuse. Il semblerait que le type ne tienne pas à la vie, tout compte fait. J'effectue les derniers pas qui me restent à parcourir pour combler la distance avec ma future victime.

J'ouvre brusquement le battant et me prends les rayons du soleil en pleine figure. Je cligne des paupières à plusieurs reprises pour m'habituer à la luminosité et étouffe un juron en considérant la personne face à moi.

— Eh merde !

— Bonjour à vous aussi, me répond-elle d'une voix un peu trop guillerette à mon goût.

— Écoute, la souris, t'as pas choisi le bon jour pour venir m'emmerder.

— Je crois au contraire que c'est la journée idéale !

Cette nana, c'est comme une saloperie de verrue en plein milieu du visage.

— Qu'est-ce que tu me veux ? la questionné-je, glacial.

— Je vous avais prévenu que vous seriez amené à me revoir.

— Je ne pensais pas que ça arriverait si vite.

— Je peux entrer ?

— Pourquoi ? lui demandé-je, méfiant.

— Afin de vérifier les installations mises en place pour Logan. Et pour juger par moi-même s'il est heureux ou non. Et surtout s'il est en sécurité chez vous.

— C'est un peu tard pour ça, il aurait fallu t'en préoccuper quand il était chez sa garce de mère.

Son air contrit lui fait marquer un point.

— À l'époque, j'ignorais tout de sa situation.

Muet, je l'observe. Il y a un truc chez cette nana que je ne parviens pas à saisir. Quelque chose me dit que si l'on gratte un peu le vernis, on pourrait être sacrément surpris.

Je ne suis pas encore décidé à la faire entrer. J'ai envie de la tester pour voir ce qu'elle a dans le ventre. J'appuie mon épaule contre le chambranle et croise les bras devant moi. Son regard suit mes mouvements, ses joues se colorent lentement. Elle bloque quelques secondes de trop sur mon torse, sous son regard, j'ai limite envie de gonfler les muscles. À la place, je hausse un sourcil pour lui faire comprendre que je l'ai grillée. Ses joues se colorent de plus belle et je ne peux m'empêcher de lui balancer.

— La vue te plaît, la souris ?

Sa gêne s'amplifie et je savoure ce moment jusqu'à ce qu'elle se reprenne.

— Vous me laissez entrer, oui ou non ?

— Je n'ai pas encore décidé.

— Vous ne devriez pas jouer à ce jeu. J'ai le pouvoir de vous retirer immédiatement la garde de Logan.

— Ton objectif dans la vie est de me pourrir l'existence, ma jolie ?

— Je suis surtout déterminée à protéger les enfants, tels que Logan.

— Et tu crois que c'est en me retirant sa garde que tu vas le protéger ! déclaré-je sèchement.

— Je suis seule juge, et pour l'instant je ne vous fais pas confiance.

— On a enfin un point commun.

Elle ne prend pas la peine de répondre à ma remarque et hausse un sourcil impatient.

Dans un soupir, je finis par m'écarter et lui laisser le champ libre. Sans me préoccuper de savoir si elle me suit, je me dirige vers la cuisine pour me préparer ma dose de caféine quotidienne. Il va me falloir une cafetière entière avec elle dans les pattes dès le réveil.

J'attrape une tasse dans le placard et lui lance :

— Tu veux un café ?

— Non merci, par contre, je veux bien que vous enfiliez un t-shirt.

À sa réflexion je me retourne et m’adosse au comptoir. De son côté, elle cherche à me fuir tout en regardant tout autour d’elle.

— Je suis chez moi, je reste comme ça, point. Qu’est-ce que tu veux voir ?

Plutôt que de me répondre directement ou de continuer à discuter de mon absence de tenue, elle me lance :

— Est-ce qu’un jour vous serez capable de vous comporter correctement et cesserez de balancer des « tu » à tout-va ?

Je ne relève pas. J’ai toujours tutoyé les gens et ce n’est pas elle qui va me faire changer.

— Écoute, depuis que tu as débarqué, tu ne cesses de me donner des ordres. On n’est pas mariés tous les deux donc il va falloir te détendre. J’ai pas toute la journée pour supporter tes menaces à la con. La chambre de Logan est en haut, tu peux y aller, tu constateras qu’ici il a une vraie chambre. Avec tous les jouets qu’il lui faut et plus encore.

— Ce n’est pas parce que vous le couvrez de cadeaux qu’il est heureux.

— Je sais. Sauf que ce gamin à un retard à rattraper, c’est pas sa mère biologique qui le gâtait. Je ne vois vraiment pas pourquoi on vient emmerder le gosse.

— Vous savez que c’est votre mode de vie qui me fait émettre des doutes quant à votre capacité à élever Logan ?

— Sa mère est une soi-disant citoyenne exemplaire et ça ne l’a pas empêchée de maltraiter le gamin.

Elle pousse un soupir, résignée.

— Je sais. C’est la raison pour laquelle j’aimerais être sûre que Logan ne se retrouve pas en danger une nouvelle fois.

— Le petit est en sécurité avec moi. Ce n’est pas le premier gosse que j’élève.

— Oui et on a vu le résultat. Votre ex-femme s’est enfuie avec votre fille, quant à l’autre personne, si mes informations sont bonnes, elle traîne

également dans votre club. Donc, permettez-moi de douter de vos aptitudes à éduquer un enfant.

D’un bond, je me redresse et me dirige droit sur elle. D’un ton froid qui a fait fuir plus d’une personne, je la menace :

— Tu ne sais rien de mon passé et surtout, la souris, si tu tiens un tant soit peu à ta peau, ne parle plus jamais de ma fille. C’est bien compris ?

Loin de se sentir effrayée, elle relève le menton et me défie. À cet instant mon cerveau ne perçoit qu’une seule chose : elle colle sa poitrine contre la mienne sans même s’en rendre compte.

— Serait-ce une menace ?

— Tu le prends comme tu veux, poupée ! lui lancé-je en effectuant une légèrement pression de mon torse.

Elle finit par se rendre compte de notre promiscuité, mais au lieu de reculer ou de prendre peur, elle poursuit sans bouger d’un millimètre.

— C’est un de vos trucs de biker ?

— Quoi donc ?

— D’utiliser des sobriquets pour vous adresser aux gens.

— Des sobriquets ?

— Des surnoms.

— J’avais percuté, je ne suis pas débile !

J’ignore si c’est mon ton offusqué ou ma repartie, mais en tout cas, elle esquisse un sourire. Elle se métamorphose alors et ce changement me laisse sur le cul. J’avais raison de me faire la remarque un peu plus tôt : si on gratte le vernis, cette fille pourrait être surprenante.

Elle pose ses mains contre mon torse pour me faire reculer, sans succès. Elle ne se démonte pas.

— Écoutez, je pense que nous sommes partis sur de mauvaises bases. À la place des reparties cinglantes, nous pourrions trouver un terrain d’entente pour le bien de Logan. Nous voulons tous les deux la même chose pour le petit, pourquoi ne pas nous entendre ?

Je ne réponds rien et baisse mon regard sur ses mains qui sont toujours sur ma peau nue. Elle se rend compte de la situation, ses doigts se recroquevillent légèrement avant qu'elle les retire. Elle recule d'un pas, légèrement déstabilisée.

Finalement, elle se ressaisit et me tend la main. Il me faut quelques secondes pour comprendre ce qu'elle cherche à faire et surtout pour chasser la sensation de ses mains contre ma peau. Alors, je me décide à faire un pas, moi aussi. Si une poignée de main est suffisante pour qu'elle me foute la paix, pourquoi la refuser ?

Je glisse la mienne dans la sienne pour lui faire comprendre que j'accepte. Dès que nos peaux entrent en contact, je ressens à nouveau cette chaleur m'inonder. Pour chasser cette sensation étrange, je ne peux museler mon envie d'avoir le dernier mot :

— Va pour un armistice, mais sache que si tu perturbes le petit, je t'empêcherai de faire ton boulot. Je ne suis pas un homme tendre.

— Je l'avais deviné.

Notre conversation est interrompue par l'arrivée de Logan et Jace. J'avais demandé à ce dernier d'aller le récupérer chez Charlène et Sandman dans la matinée. Le gamin ouvre en grand la porte d'entrée et, depuis le seuil, on l'entend s'écrier d'une voix enjouée :

— Je suis de retour !

Eh merde ! Mauvais timing. Je ne voulais pas qu'il la rencontre et surtout pas le jour de son anniversaire.

Le petit débarque dans la cuisine, surexcité. Il va falloir qu'il arrête de bouffer du sucre !

— Tu sais quel jour on est ?

— Samedi ?

— Pops…

— Je sais, mon grand. Tu prends un an de plus.

— Ouais ! Il est où mon cadeau ?

— Qu’est-ce qui te fait croire que t’en as un ?

— Ne me fais pas marcher, ça ne fonctionne pas !

— Va dans la grange, il t’attend là-bas. Jace, file avec le môme, je vous rejoins dans cinq minutes.

Le regard de mon frangin fait des allers-retours entre l’assistante sociale et moi. Il esquisse un sourire que je fais disparaître en lui faisant comprendre d’un mouvement de tête que c’est pas le moment de venir me chercher. Il ravale difficilement les mots qui semblent vouloir sortir de sa bouche, mais son air lourd de sous-entendus me laisse présager que j’en entendrai parler plus tard.

La question de Logan interrompt notre échange muet :

— C’est qui ? demande-t-il en désignant l’assistante sociale.

— Personne, marmonné-je.

— Pops, c’est forcément quelqu’un puisqu’elle est devant moi, réplique-t-il en roulant des yeux.

Parfois, j’ai le sentiment que ce gosse a plus que son âge. Je retourne vers le comptoir et me verse du café.

— Jace, prends le petit avec toi.

J’avale une gorgée de café que je recrache aussitôt lorsque le gamin s’exclame :

— Ah, j’y suis ! C’est ton amoureuse et tu ne voulais pas que je la rencontre.

Oh, bon sang !

La souris hausse un sourcil et contre toute attente son visage se fend d’un large sourire :

— Vous avez un problème avec l’engagement ? me balance-t-elle, moqueuse.

— Pas maintenant, poupée, répliqué-je, les dents serrées.

Elle ne se préoccupe pas de ma menace et se tourne vers Logan :

— Non, Logan. Je ne suis pas son amoureuse. Il faudrait quelqu'un d'incroyablement courageux pour réussir à le supporter et je ne le suis pas suffisamment.

Intérieurement, je souris. Ces joutes verbales me plaisent vraiment. Dommage que cette nana soit née pour me pourrir l'existence, car en d'autres circonstances je me serais grandement intéressé à son cas.

Sentant la situation m'échapper, j'interpelle à nouveau mon frangin, qui ne lève pas le petit doigt pour m'aider. Au contraire, cet enfoiré semble un peu trop s'amuser à mes dépens.

— Jace, embarque le gamin, maintenant.

— T'es sûr, Prés' ? La conversation devenait intéressante, je trouve.

Cet abruti a l'épaule appuyée contre le chambranle de la porte, les bras croisés devant lui, et sourit de toutes ses dents.

J'ai une envie subite de lui faire ravaler son rictus.

Je ferme et ouvre les poings à plusieurs reprises pour contenir la colère qui monte en moi. J'essaie de me persuader que régler le compte de ce merdeux devant Logan et l'assistante sociale n'est pas l'idée du siècle.

— Logan, t'es pas curieux de voir ton cadeau ? lâché-je pour détourner l'attention de moi.

Il relève la tête d'un coup. Toutes ses élucubrations sur mes éventuelles relations sont devenues le dernier de ses soucis. Il fait demi-tour et embarque Jace en enlaçant son flanc. Le gamin n'est pas au courant qu'il s'est pris une balle et Jace tente de contenir le cri de douleur qui veut s'échapper de sa bouche.

Le visage de Jace, crispé par la souffrance, vient illuminer ma journée. Bien fait pour lui, qu'il morfle, ça lui remettra les idées en place.

OceanofPDF.com

37

Brandon

Ma relation avec Beverly s'apparente à l'ère glaciaire, donc, se pointer à l'anniversaire de Logan n'est pas forcément l'idée du siècle. Si son père ne me fout pas une balle en plein milieu du front parce que je me suis comporté comme le pire des salauds avec sa fille, Jace se portera probablement volontaire pour me flanquer la dérouillée de ma vie. À moins que tous les mecs du club ne se mettent en file indienne, attendant chacun leur tour pour m'en coller une.

J'ai essayé de le faire comprendre à Hayley, mais, malheureusement, aucun de mes arguments n'est parvenu à la convaincre.

Rien que l'idée de me rendre dans le repaire de ces bikers me donne des sueurs froides. J'ai l'impression de fourrer les pieds dans un nid de vipères. Les mecs reconnaissent mon amie et la saluent, mais dès que leur regard se pose sur moi, ils deviennent suspicieux.

Quand je pénètre dans le bâtiment, ma première réaction est de me dire que le monde marche sur la tête et les bikers plus encore. *Ils ont vraiment foutu Jésus sur une moto ?* Je bloque sur « l'œuvre d'art » qui me fait face et déchiffre la légende placée sous la gravure : *« If Christ comes again, he'll*

riding a Harley »[1] . Je ne sais pas ce qui me met le plus sur le cul : voir le Christ enfourcher une bécane, ou l'incongruité de la connotation religieuse dans un repaire de motards, alors que ces types passent leur vie à enfreindre les Dix Commandements.

Hayley me pousse dans le dos pour m'encourager à entrer dans la grande salle. Ici, tout est du plus mauvais goût. Le plancher colle tellement sous les pieds que j'ai presque envie de vérifier à chacun de mes pas si je n'embarque pas une latte. Un gigantesque écran plat trône sur un des murs. Plusieurs sofas dépareillés sont disposés un peu n'importe où. Certains sont en similicuir, d'autres en tissu. Je me fais une note mentale pour ne pas poser mes fesses sur ces derniers. À plusieurs reprises, June m'a comparé à une encyclopédie de M.S.T., eh bien je parie que ces canapés sont le berceau des maladies infectieuses. Sur ma gauche, je distingue un bar derrière lequel plusieurs filles plus ou moins vêtues font le service longe le mur. Elles semblent avoir l'habitude car elles enchaînent les commandes sans effectuer de gestes superflus. Un jukebox est placé au centre de la pièce, non loin d'un gigantesque billard et d'un baby-foot. Au moins, ils savent s'amuser.

Un couloir s'étire vers le fond de la salle et mène je ne sais où. Hayley me tire par le bras et me conduit à l'opposé, elle semble bien maîtriser les lieux, je la laisse donc me guider. Rapidement, nous débouchons sur une cour suffisamment spacieuse. Plusieurs jeux pour les enfants ont été montés ici, d'ailleurs, certains sont en train de s'en donner à cœur joie dessus. Il y en a pour tous les goûts : trampoline, château gonflable, toboggan.

Des planches avec des tréteaux font office de tables. Plusieurs femmes qui portent le même gilet de cuir qu'Hayley déposent d'énormes salades, des montagnes de paquets de chips et différentes victuailles sur celles-ci. Un type installe une tireuse à bière pendant qu'un autre finit de brancher la sono. Plus au fond de la cour, à proximité d'un abri de jardin, trois hommes avec une boisson à la main discutent autour d'un feu. Hayley m'a expliqué

qu’ils comptaient faire un méchoui, j’en déduis que c’est sur ce feu que la viande va cuire. Lorsqu’un des petits s’approche, l’un des trois bikers se charge de l’éloigner rapidement pour éviter qu’il ne se brûle.

Je ne sais pas à quoi je m’attendais, mais certainement pas à cette ambiance conviviale où les gamins s’amusent au milieu d’adultes qui déconnent entre eux tout en restant vigilants à la sécurité des gosses. Je me rends compte que, malgré leur mode de vie, ils se comportent comme mes parents lors d’un barbecue chez des amis, abstraction faite du vocabulaire et des tenues vestimentaires.

— Alors, t’en penses quoi ? me demande Hayley, qui semble observer mes réactions depuis quelques minutes.

— J’en pense que je ne m’attendais pas à un truc pareil.

— J’espère que tu vas t’amuser.

*
* *

Si la tentation devait porter un nom, elle s’appellerait Beverly. Elle va me rendre fou.

D’après les discrets coups d’œil qu’elle me lance en douce, elle a parfaitement conscience de l’état dans lequel elle me plonge. Et elle en profite.

Je suis à deux doigts d’envoyer toutes mes bonnes résolutions à la poubelle, j’ai envie de la balancer sur mon épaule et de faire demi-tour jusqu’à l’appart pour nous enfermer dans ma chambre jusqu’au petit matin. Tant pis si son paternel assiste à l’enlèvement de sa fille.

J’esquisse un pas dans sa direction puis me reprends, elle ne parviendra pas à me faire craquer, pas après tout le mal que je nous ai fait pour maintenir les distances. Ses déhanchements, son dos nu ou la longueur interminable de ses jambes ne viendront pas à bout des objectifs que je me suis fixés.

Pour finir, je récolte ce que j’ai semé : comme un abruti, je lui ai déroulé le tapis rouge pour qu’elle aille voir ailleurs. Après mon spectacle de l’autre matin, je n’ai pas le droit de lui en vouloir et de l’empêcher de s’amuser.

Elle me renvoie la pareille et m’offre un aperçu de la souffrance que je lui ai causée. Et ça fait un mal de chien. Voir un autre type que moi poser ses mains sur son corps, ce corps que j’ai tenu contre le mien durant une nuit entière, me comprime la poitrine.

Je vide d’un coup la bière qu’une nana venait de m’apporter. Une autre passe près de moi avec des verres d’alcool plus fort, j’en saisis un et lui réserve le même sort. Le liquide me brûle la gorge et me fait tousser alors que les images que je cherchais à repousser de mon esprit me submergent.

*
* *

— C’est de la merde, ta série.

Rick est, une fois de plus, en train de dégommer des zombies. La seule différence par rapport à l’épisode précédent est qu’au lieu d’être coincés dans une baraque, lui et ses copains ont trouvé refuge dans une prison.

Demain je quitte Los Angeles. Après le procès, j’ai décidé de rentrer à New York. On s’est fait une sortie resto avec toute la bande avant que chacun parte de son côté pour l’été. Beverly a voulu prolonger la soirée, on est chez elle, son paternel s’étant fait la malle pour quelques jours, des histoires de club à régler, d’après ce que j’ai compris.

Sa présence à mes côtés à l’hôpital m’a fait un bien fou. Nous nous sommes rapprochés sans toutefois franchir la ligne entre amitié et plus si affinités. Je suis hésitant, si nous traversons la frontière, nous ne pourrons plus revenir en arrière.

— Tu es certain que repartir pour New York cet été est une bonne idée ?

Beverly est calée contre mon torse et mon bras l'enveloppe. C'est petit à petit devenu notre position pour mater sa série.

— Oui. J'ai besoin de souffler, l'informé-je.

— Tu trouves que je t'étouffe ?

Je raffermis ma prise autour d'elle et l'embrasse sur la tempe pour la rassurer.

— Non, tu me fais du bien. Mais depuis que je suis ici, je ne suis plus jamais seul et je ne sais pas comment expliquer ce que j'éprouve, mais j'ai l'impression que je me perds en cours de route.

Elle garde le silence quelques secondes.

— Je crois comprendre. Même si j'ai le sentiment que ce n'est pas la bonne solution, ajoute-t-elle lentement.

— On verra. Je le fais aussi pour mes parents. Ils vont devenir fous d'angoisse si je ne rentre pas. Pour eux aussi ça a été un coup dur.

Elle acquiesce, les yeux rivés sur l'écran.

— Tu crois que je pourrai venir te rendre visite ?

— Honnêtement, je ne sais pas.

Elle plante ses yeux dans les miens, ses prunelles sont inquiètes. J'aimerais avoir le pouvoir d'effacer sa crainte.

— Brandon, j'ai l'impression que si tu pars, je vais te perdre.

— Je reviens pour la rentrée, je ne pars que deux mois, ma belle, lui réponds-je doucement en lui caressant la joue.

— J'ai un mauvais pressentiment.

J'attrape son visage entre mes deux paumes et le rapproche du mien.

— Tu ne vas pas me perdre. Je suis simplement confus.

Elle m'adresse un sourire triste, comme si elle savait d'avance que je ne tiendrai pas cette promesse. Puis sans prononcer aucune parole, elle comble l'espace qui nous séparait et ses lèvres entrent en contact avec les miennes. Ce baiser ouvre les portes aux sentiments que nous éprouvons l'un et l'autre et que nous tentions jusqu'à présent d'ignorer.

Ses mains s'arriment à mes épaules, puis à mes bras. Je place ma paume derrière sa nuque et effectue une douce pression. Notre baiser s'approfondit. Mes idées noires disparaissent, seul l'instant présent compte, parce qu'avoir Beverly dans les bras, sentir son corps s'assouplir contre le mien me fait me sentir entier. Toutes les pièces de puzzle éparpillées s'assemblent d'elles-mêmes. Cette fille, je l'ai dans la peau.

Alors quand elle décide de saisir les rênes pour aller plus loin, je la laisse faire. Ses mains glissent jusqu'au rebord de mon t-shirt qu'elle relève pour le faire passer par-dessus ma tête. Je me cale contre les oreillers sans chercher à la guider. Ce soir, je la laisse aux commandes. Je penserai aux conséquences demain, ce sera déjà bien assez tôt.

*
* *

Je reviens au présent. La douleur qui m'étreint depuis quelques jours est devenue plus vive. Je retiens la fille avec son plateau par le bras pour lui faire comprendre de rester quelques minutes supplémentaires et me permettre de prendre une autre tournée.

Le corps de Beverly entre à nouveau dans mon champ de vision, le mec s'est rapproché d'elle et la regarde comme un bout de viande.

Je suis un connard. Je mérite ce qui m'arrive.

Je liquide encore un verre.

L'alcool doit commencer à faire son effet sur mon organisme car je ne contrôle plus mes pensées.

Si elle décide de jouer alors on va jouer. Elle veut me rendre fou pour que je craque, mais elle a omis un détail dans son plan : je suis rodé à ces techniques.

J'attrape encore un verre et l'avale d'une traite.

Beverly poursuit son déhanché sur la piste, un type la colle d'un peu trop près à mon goût depuis une ou deux chansons. Je n'ai qu'une envie : aller le dégager. Au lieu d'obéir à mes pulsions, je m'enfile plusieurs shots.

— Si tu la veux vraiment, c'est maintenant qu'il faut te décider ! Ensuite il sera trop tard !

Les paroles de Cam m'interpellent. Moi qui pensais être discret, c'est raté sur toute la ligne.

C'est déjà trop tard !

— Elle est majeure, je n'ai aucun droit sur elle. Comme elle n'a aucun droit sur moi.

— Tu es sûr de toi ?

— Certain. Et puis regarde autour de toi, pourquoi s'arrêter sur une seule fille quand on peut en avoir autant qu'on veut ? Elles sont toutes prêtes à m'offrir leurs services.

— Tu sais, elle est tellement accro à toi qu'elle pourrait te pardonner, si tu t'y prends bien.

— Il faudrait un miracle, pour ça.

— Et tu es la preuve que les miracles arrivent, non ?

— Il vaut mieux pour nous deux que nous passions à autre chose, crois-moi.

— Sauf que là, me lance-t-il en montrant Beverly du menton, son « autre chose » est un biker. T'as vu la tronche de son paternel ? Il se tient prêt à détruire le type en question.

— Si tu veux mon avis, c'est moi qu'il aimerait buter.

La nana que j'ai retenue par le bras tout à l'heure revient vers moi. Cette fois-ci, ses mains ne sont pas chargées d'un plateau. Au regard gourmand qu'elle me lance, je devine qu'elle envisage de me faire une proposition tout autre que de me fournir en boissons.

Au point où j'en suis, je serais stupide de refuser les avances d'une fille qui ne cherche rien d'autre que cinq minutes de bon temps. Alors quand elle

atteint ma hauteur, et quand sa main glisse dans mes cheveux, j'ignore tous mes signaux d'alarme, je fais abstraction de l'hostilité croissante de Beverly qui, je note, n'est plus dans les bras du type de tout à l'heure. À la place, Dannyboy se tient à ses côtés et me fixe, réprobateur. *Qu'ils aillent tous au diable !*

Fier de cette pensée, je leur décoche un sourire. Et comme je ne suis plus dans mon état normal, je décoche le fameux sourire que Beverly aime tant, celui qui fait apparaître ma fossette. Celle qu'elle a pour habitude de caresser du bout des doigts et surtout celle qu'elle aime embrasser. Ce soir, je joue au connard jusqu'au bout.

---

1. « Si le Christ revenait, il roulerait en Harley ». Slogan biker qu'on retrouve dans de nombreux clubs.

OceanofPDF.com

38

Pops

Il se passe quoi, là ? Brandon est aux griffes d'une brebis et s'enfile verre sur verre. Pendant ce temps, ma fille s'enroule autour d'un officier d'un club affilié. D'instinct, je sais que ce mec est une merde et qu'il n'est pas fait pour ma gamine. La seule chose qu'il veut obtenir d'elle, et il peut mourir avant que ça arrive, c'est baiser.

Les enfants sont partis depuis bientôt deux heures de la fête. Les adultes les ont remplacés et, l'alcool aidant, les inhibitions commencent à disparaître. Ça ne me pose aucun problème, sauf que dans la scène à laquelle j'assiste, c'est ma fille qui joue le premier rôle.

Hayley passe près de moi et j'en profite pour l'intercepter afin qu'elle me mette au parfum de ce qui se trame. Elle et Beverly sont inséparables, elle est forcément au courant de quelque chose.

— Gamine, tu peux m'expliquer ? lui demandé-je en pointant Beverly du doigt.

Hayley cille puis finit par me répondre :

— Ne vous inquiétez pas, Beverly gère la situation.

Je suis plus que sceptique quant à ses propos. La petite brunette de leur groupe d'amis arrive sur ses entrefaites, je grimace rien qu'à l'idée des conneries qu'elle va balancer.

— Je confirme, elle a décidé de faire vivre un enfer à Brandon.

J'hésite à demander plus de détails, mais comme il s'agit de ma fille, je pousse l'analyse plus loin :

— C'est-à-dire ?

— Disons que Brandon a fait le mauvais choix et que Beverly le lui fait regretter.

Bordel, j'ai vraiment pas envie d'en savoir plus !

— Et le seul moyen qu'elle ait trouvé pour lui faire regretter je ne sais quel choix est de se comporter comme une brebis à l'anniversaire de Logan ?

— C'est ça, confirme la brunette.

Elle me tapote l'épaule, compatissante. Je suis trop préoccupé par ma gamine pour me soucier de son geste. Et puis, je commence à avoir l'habitude des comportements étranges avec elle.

— Ne vous inquiétez pas, tout va bien se passer, termine-t-elle avant de s'éloigner avec Hayley.

Alors que les filles se faufilent parmi la foule, Splinter me rejoint :

— Mercury a filé le Eagles qui est en contact avec les *hangarounds* qui te sont tombés dessus dans la ruelle vers chez Tony.

Enfin une bonne nouvelle. Il était temps que les choses bougent.

— Pax et Spider sont partis en renfort pour aller serrer le type, ajoute-t-il. Si tout se passe bien, ils envisagent de l'amener dans notre planque pour le faire causer.

— Avec un peu de chance, ce type aura matière à parler. S'ils arrivent à lui tirer les vers du nez, ses infos pourraient corroborer celles qu'on a obtenues à Great Falls.

— C'est ce qu'on espère…

— Tout est en place pour la réunion de tout à l'heure ?

— On peut commencer quand tu veux, maintenant que les enfants sont partis.

— Parfait.

Dannyboy entre dans mon champ de vision et je l'interpelle :

— J'ai une mission pour toi, ce soir. Garde un œil sur ma fille et fais en sorte qu'elle ne se retrouve pas bloquée dans un coin sombre par un de ces abrutis.

— D'accord, Prés'. Je peux te demander un service ?

À son visage inquiet, je me doute de ce qu'il a à me dire, néanmoins je l'invite à formuler sa requête :

— Je t'écoute.

— C'est au sujet de June. J'ai besoin que quelqu'un la surveille et la protège ce soir. Il y a pas mal de types extérieurs à notre club. Je ne voudrais pas que quelqu'un vienne l'emmerder. Je vais veiller sur Beverly comme tu l'as exigé, mais je ne pourrai pas le faire pour June en même temps.

— Je vois.

— Je m'en occupe, intervient Splinter.

Je me tourne vers mon frangin, surpris.

— T'es sûr de toi, mec ? lui demande Dannyboy tout aussi étonné que moi par sa proposition.

— Oui.

— Tu es au courant que June n'est pas facile ? Il faut bien la connaître pour supporter certaines de ses reparties. Parfois, elle lâche des trucs qui pourraient faire perdre patience à un saint. Or, t'es pas le type le plus réputé pour son sang-froid, insiste-t-il.

— Je t'ai dit que je la plaçais sous ma protection. Ne flippe pas, elle ne risque rien.

— C'est plus pour toi que je m'inquiète, marmonne Dannyboy.

Je me marre. Le petit a raison, Splinter ne sait pas dans quoi il s'embarque avec June. Cette gamine est un condensé des dix plaies d'Égypte à elle seule.

Dannyboy rejoint ma gosse et glisse quelque chose à l'oreille du type qui la colle de nouveau. Le gars semble saisir le message et s'écarte instantanément de Beverly qui retourne au prospect un regard noir.

Bien, un problème en moins pour la soirée.

*
* *

— Avant de commencer la réunion, merci à tous d'avoir fait le déplacement. Je ne vais pas passer par quatre chemins, vous connaissez tous la raison de cette rencontre.

Un grognement général me répond. Tous les visages sont orientés vers moi. L'atmosphère dans la salle est lourde, ce qui me prouve que tout le monde prend les événements en cours au sérieux. La plupart des affiliés ou alliés présents dans la pièce savent que si nous tombons face aux Eagles, les suivants sur leur liste se compteront parmi eux.

— Avec Jace et Splinter, nous sommes allés faire un tour à Great Falls récemment pour essayer de récupérer Tiger. Pour info, il fait une sieste à durée indéfinie dans une forêt.

Je balaie mon assemblée d'un regard entendu pour que les bikers présents saisissent le message, puis j'enchaîne :

— En bref, on a pu parler avec un des Eagles qui était du voyage. Ce n'est pas de gaieté de cœur qu'il nous a chanté une sérénade, il a fallu le chatouiller un peu pour qu'il se déride. Mais pour finir, il a accepté de nous faire plaisir (À ma remarque, plusieurs frangins ricanent.) Il nous a appris des choses assez intéressantes et, pour ne rien vous cacher, on ne s'y attendait pas du tout. Actuellement, un de ses copains est entre les mains de Spider, Pax et Mercury. On veut vérifier que les infos corroborent. Ces

pourritures cherchent à prendre nos territoires d'assaut, et d'après ce que le type a laissé sous-entendre, ils vont le faire de manière simultanée.

— Si je comprends bien, on doit tous s'attendre à recevoir un tsunami sur la tronche, intervient un des officiers de Palo Verde.

— C'est bien ça. Il va falloir qu'on se tienne prêts, confirmé-je.

— Comment ils envisagent de procéder ? demande Map.

— J'y viens. Ils ont formé une alliance avec les Canadiens. Depuis quelque temps, ces fumiers nous taquinent pour récupérer le territoire de Great Falls et ses alentours. Le Canada affiche complet et ils veulent transformer notre chapitre en plaque tournante pour arroser le marché américain. Ils guettent le coup d'envoi derrière les frontières.

Tous se regardent entre eux, conscients du danger imminent qui nous attend.

— Cette info est à maintenir entre nous. En aucun cas, on ne doit indiquer qu'on est au parfum. (Je martèle de l'index sur la table chacun de mes mots pour bien leur faire comprendre l'importance de ce point.) Pendant mon séjour à Great Falls, j'ai rencontré un de ces enfants de salaud, il n'a rien laissé transparaître du plan. Pour l'instant, ils ne se doutent pas qu'on est au courant, ce qui nous permet d'avoir une marge de manœuvre supplémentaire.

Quand je repense à mon entrevue avec Shiver, mon sang bouillonne. *Il s'est bien foutu de ma gueule.* Il m'a caché son jeu et son alliance avec les Eagles et je n'y ai vu que du feu.

— Sauf que cette longueur d'avance a une durée limitée, ajoute Jace. Ils finiront par avoir des soupçons.

— Ouais, Jace a raison. Le point qui nous arrange, dans cette histoire, est que leurs rencontres doivent probablement se faire au compte-goutte s'ils ne veulent pas être démasqués. Ça peut les ralentir un peu.

— Les téléphones existent, souligne le sergent d'armes de Palo Verde.

— Pour un truc de cette ampleur et avec des pourritures pareilles, les deux parties vont préférer monter le plan face à face, réfuté-je. Ces types se sont réunis uniquement pour nous faire tomber. Aucun des deux ne se fait confiance. Je vous parie que si on chute, ils vont ensuite s'entre-tuer. Leur alliance est elle aussi à durée limitée. Dès lors qu'ils n'auront plus intérêt à bosser ensemble, ils vont sortir les flingues.

— T'as un plan en tête, Pops ? demande Map.

— Nous avons besoin de plus d'infos avant de nous lancer. Pour l'heure, il faut que vous restiez en retrait. Si vous intervenez, ça risque de leur mettre la puce à l'oreille.

— Je comprends. Par contre, on va actionner nos réseaux pour glaner des renseignements.

— Map a raison. Je suis d'accord pour que nos clubs se maintiennent en arrière-ligne, dans un premier temps, et fassent croire que cette guerre ne concerne que les Black Riders et les Eagles. Cependant, on ne peut pas vous laisser faire tout le boulot, c'est pas correct. On reste en retrait, on assure vos arrières avec des tuyaux et, surtout, on surveille les Fed pour qu'ils ne viennent pas vous emmerder.

— Merci. J'apprécie, Lafayette.

Map m'a présenté ce type un peu plus tôt dans la soirée, il s'est affilié depuis peu à son chapitre. Il a déjà fait ses preuves et c'est un gars de confiance. D'après ce que j'ai cru comprendre, il a un compte à régler avec les Eagles.

— Si vous récupérez des dates de livraison d'armes ou de n'importe quoi d'autre, vous nous transmettez le message et nous passons à l'offensive. Il faut qu'on les empêche de s'approvisionner, informe Splinter.

— Et enfin, pensez à préparer la relève dans vos clubs. L'avenir s'annonce sombre. Même si l'idée vous déplaît, donnez le nom d'un futur Prés' et surtout mettez vos affaires en ordre. Ce n'est pas un simple

accrochage qui nous attend. Au mieux, certains d'entre nous iront en taule, au pire nous serons une nourriture de choix pour les asticots.

— Putain ! jure Jace, tout en se passant une main sur le visage.

— Ouais, fiston. Il faut en avoir conscience. D'ailleurs, si certains d'entre vous souhaitent rompre les alliances, c'est le moment de se manifester, car le jour J, je ne veux aucune incertitude. Un gars qui hésite une fois le doigt sur la gâchette peut faire crever un de ses frangins.

— Ne nous insulte pas, Pops, s'insurge Map. On est tous derrière toi. Pas vrai, frères ?

— Ouais ! répondent plusieurs frangins quasi à l'unisson.

— Putain, ouais, on est avec vous ! s'exclament d'autres.

— Bien, dans ce cas, allons vider quelques verres pour sceller nos accords. Profitez de la soirée, on régale, ce soir.

Tout le monde quitte la salle, le visage lugubre.

J'intercepte Jace et Splinter quand ils passent près de moi :

— Les gars.

Ils s'arrêtent.

— J'étais sérieux tout à l'heure à propos de la relève.

— Pops…

— Stop, Jace. On en a déjà parlé. Les frangins le savent et sont d'accord. S'il m'arrive un truc, ça sera toi le président du club. Et Splinter en est témoin, pas vrai, frère ?

— Ouais, Prés'.

— Il ne t'arrivera rien, rétorque Jace.

— T'es pas le Bon Dieu, donc tu peux pas dire, rétorqué-je en lui filant une claque contre l'épaule.

— Il me faut un verre, grommelle-t-il. Non, rectificatif, j'ai besoin de la bouteille et de ma nana, pour penser à autre chose.

— Ne sois pas gourmand, va chercher ta meuf, et laisse-moi la bouteille, ricane Splinter.

— Merde ! s’écrie Jace sur le seuil de la salle.

— Quoi ? cherché-je à savoir.

— Je peux pas me taper ma régulière, me lance-t-il, paniqué.

— Pourquoi ?

— Je lui cache ma blessure.

— Tu lui as rien dit ? s’exclame Splinter.

— Abruti ! Comment veux-tu que je justifie une plaie par balle ?

— Ducon, tu ne pourras pas le passer sous silence éternellement, réplique Splinter sur le ton de l’évidence.

— Et pourquoi ?

— C’est pas ta première blessure, donc t’es au courant qu’il faut plusieurs semaines pour qu’elle cicatrise…

— Ouais, balance Jace, irrité.

— J’attends avec impatience de voir quels arguments à la con tu vas servir à Hayley pour lui expliquer que tu as décidé de te la jouer abstinent pendant tout ce temps, me moqué-je.

— Oh, merde. Jace, s’il te plaît, invite-nous pour qu’on assiste à ta déchéance, ça fait un bail que je ne me suis pas marré.

Splinter affiche l’air d’un gosse devant un sapin de Noël. J’ai rarement vu mon frangin se réjouir autant. Jace, quant à lui, est tout sauf amusé de la situation.

— Je suis foutu, lance-t-il, fataliste.

— Ouais… Depuis l’instant où tu as choisi de te faire passer la corde au cou par une nana, souligne Splinter.

— Merci, Jace, lui dis-je en lui tapotant l’épaule, tes emmerdes avec ta nana illuminent mon quotidien. Si t’as besoin, le canapé à la maison est confortable.

OceanofPDF.com

39

Brandon

L’être humain est programmé pour désirer ce qu’il ne peut obtenir, je l’ai appris à mes dépens. Depuis sept jours, soit environ cent soixante heures, je cherche à obtenir ce que j’avais à portée de main et que j’ai perdu par ma connerie. Au lieu de remercier le destin d’avoir placé Beverly sur mon chemin, j’ai joué au con. Même en ramant, je suis certain qu’elle ne me reviendra pas.

Je traîne la plupart du temps dans le couloir de l’appartement dans l’espoir de créer une rencontre impromptue. Au début, je pensais que Beverly avait quitté les lieux, mais il y a cette chanson qui passe en boucle dans sa chambre, signe de sa présence. Lorsque tout le monde est parti se coucher, je reste dans le couloir, près de sa porte, à l’écouter moi aussi. Je me suis souvenu de son titre, *Girl Crush,* et je l’ai téléchargée sur mon iPod. Maintenant, moi aussi je l’écoute en boucle dans ma chambre.

— Je te dérange ? demande Hayley en entrouvrant la porte de ma chambre.

— Pas du tout, Glitter Girl. T’as pleuré, constaté-je, inquiet, tout en me redressant sur mon lit.

— Ce n’est rien.

— Ce n’est pas rien si tu pleures.

Je tapote la place à mes côtés et Hayley se précipite pour y trouver refuge. Elle appuie sa tête contre mon torse et j’enroule mon bras autour de sa taille. Quand elle commence à triturer un des plis de mon t-shirt entre son pouce et l’index, je devine qu’elle est au plus mal. Ce tic la trahit toujours. Je ne dis rien et attends patiemment qu’elle se calme. Quand elle se sentira prête, elle parlera. Pendant tout ce temps, la musique tourne en boucle, Hayley l’écoute elle aussi.

— Tu sais qu’elle t’aime encore, me dit-elle d’une voix faible.

— J’ai tout fait foirer. Tu dois me prendre pour un salopard, non ?

— Tu te trompes.

— Tu peux me dire la vérité, tu aurais raison de le penser.

— Ce n’est pas un salopard que je vois quand je te regarde, Brandon.

— Tu vois quoi alors ?

— Quelqu’un qui a toujours protégé les autres et qui a perdu tous ses repères parce qu’il est passé du statut de sauveur à celui de victime.

Hayley se redresse, plante son regard dans le mien et poursuit :

— Je vois quelqu’un qui souffre, mais qui ne sait pas comment affronter sa douleur.

Elle repose sa tête contre mon torse et reprend son tic avec le tissu de mon t-shirt.

— Tu as toujours su voir le bon chez les gens…

— Peut-être, me répond-elle avec un imperceptible haussement d’épaules.

Je pose ma main sur la sienne.

— Et si tu me racontais ce qui ne va pas ?

Hayley retient sa respiration, son corps tressaute sous l’effet des sanglots. Je dessine des mouvements circulaires dans son dos pour l’apaiser.

— Tu veux que je passe ta chanson ?

Quand Hayley était au plus mal, *Glitter in The Air* l'extirpait de son apathie.

— Non, elle va me faire penser à Jace.

— J'en déduis que le problème vient de lui. Vous vous êtes disputés ?

— On peut dire ça…

— C'est à propos du bleu qu'il a au visage ?

À l'anniversaire de Logan, Jace affichait un sacré pète à l'arcade sourcilière.

— Non, ce n'est pas à cause de ça. Apparemment, il s'est un peu trop entraîné avec Splinter et il a récolté ce coup.

Hayley se perd à nouveau dans ses pensées.

— Hayley, si tu ne me mets pas sur la voie, je ne vais pas t'être d'un grand secours.

— Il s'est passé des choses quand il est parti je ne sais où.

— C'est-à-dire ?

— Quand il est rentré, il a refusé qu'on couche ensemble.

Oh merde, je ne veux pas entendre la suite ! Pourquoi n'est-elle pas allée voir Beverly ou June pour ces trucs ?

— D'accord, soufflé-je lentement pour l'inciter à poursuivre.

— J'ai insisté, tu vois.

Non, je ne veux pas voir !

Je l'encourage malgré moi :

— Hum…

— Il était sous la douche ce matin, et je l'ai rejoint. Je me suis dit qu'il n'aurait pas le choix. Il ne sait pas résister quand il me voit nue.

Si un quelconque Dieu existe, qu'il me foudroie sur-le-champ !

— Étant donné ton état, j'en conclus que ça n'a pas fonctionné…

— Oh si ça a fonctionné ! Dès qu'il m'a vue, il était au garde-à-vous.

Trop, c'est trop !

Je m’éclaircis la gorge et incite Hayley à terminer rapidement son histoire.

— Si tu peux m’éviter les détails…

— Oui pardon, je m’égare. Bref, quand je l’ai vu nu sous la douche, je me suis aperçue qu’il avait une blessure par balle sur le flanc.

Cette information éveille mon intérêt.

— Il t’a expliqué comment ça s’est passé ?

— Non, il m’a simplement dit, « Ce sont les affaires du club », me répond-elle en imitant la voix de Jace.

— C’est tout ? Ton mec rentre avec un trou dans la peau, il cherche à te le cacher, tu le découvres, et il te balance ce sont les affaires du club ?

— Il a ajouté que moins j’en savais mieux c’était et que, s’il ne me dit rien, c’est pour me protéger.

Je concède que Jace n’a pas tort, moins elle est au courant de ses magouilles plus elle est en sécurité.

Les paroles que je m’apprête à lui dire vont me faire mal, tout ce que j’espère, c’est que personne ne les entende :

— Je pense que Jace a raison.

— Tu prends sa défense ? m’interroge-t-elle, surprise.

— Disons que j’essaie de rester impartial pour mieux te conseiller.

— En quoi veut-il me protéger ? Tout ce qu’il a gagné, c’est que je flipperai encore plus quand il devra repartir pour ses « affaires de club », comme il dit.

— Écoute, Glitter Girl, s’il ne te dit rien, c’est pour que si les flics viennent t’arrêter, tu ne sois pas emmerdée à cause de ce que tu sais.

— Tu crois ?

— Jace est dingue de toi. Il ferait tout pour te protéger.

Nous retombons tous les deux dans le silence, la chanson de Beverly tournant toujours en boucle.

— Tu sais pourquoi elle l’adore ? me demande Hayley, en désignant la chaîne hi-fi du menton.

— Non.

— Sa mère la passait en boucle vers la fin de sa vie. Elle repensait à Pops. Elle l’a toujours aimé.

J’ai peur de demander ce qu’elle signifie pour Beverly. Quelque chose me dit que la réponse va me faire sentir encore plus mal.

— Elle représente quoi pour Beverly ?

— Toi.

— Moi ?

— L’année dernière, elle l’écoutait déjà dans la chambre. Elle pensait à toi et à toutes les filles que tu te tapais. Ça la déprimait.

— Merde, j’ai vraiment tout fait foirer, soufflé-je.

— Tu as foiré, mais rien n’est perdu… Beverly écoute encore cette chanson.

OceanofPDF.com

40

Pops

— Explosif en trois lettres ?

Cela fait plus de trois heures qu’on se terre comme des lapins pour espionner le trafic des Eagles. D’après nos informations, ils doivent recevoir une cargaison sur les quais ce soir.

Après notre dernière réunion, on a décidé de renforcer la pression sur eux et d’intercepter la marchandise. Si au passage on peut descendre quelques-uns de ces tordus, ce sera toujours ça de pris.

Nous nous planquons donc chacun à un poste bien précis avec quelques frères.

J’avais presque oublié à quel point les surveillances sont chiantes. On passe des plombes à ne rien faire pour dix minutes d’action, pour le cas où l’info qu’on nous a refilée est bonne. Donc, quand j’entends dans l’émetteur la voix de Dannyboy nous demander un truc qui n’a rien à voir avec la raison pour laquelle nous sommes sur les quais, je ne suis pas étonné. Je me demandais d’ailleurs quand mes frères allaient partir en sucette, car jusqu’à présent ils se sont tenus tranquilles.

— T’es sérieux, mec ? On est en plein milieu d’une planque et tu es en train de faire des putains de mots croisés ? lui lance Spider d’une voix incrédule.

— Techniquement, ce sont des mots fléchés, précise posément Dannyboy. Et j’en fais pas, c’est June qui ne cesse de m’envoyer des messages pour que je l’aide à trouver les solutions.

— J’y crois pas ! Cet abruti a le cul dans une voiture peinard et il discute avec sa nana. Pendant ce temps, moi je suis en train de repousser les assiduités d’une saloperie de rat qui veut se faire ma jambe.

— Les assiduités ? Tu nous avais caché que t’avais du vocabulaire, Jace ! ricane Spider.

— Va te faire foutre, mec.

— Pour info, c’est moi qui partage la caisse avec Kung-fu man. Et depuis une heure il ne décroche aucun mot. À la place, il fait mumuse avec son cran d’arrêt. Je vous jure, les mecs, il a son regard de psychopathe, c’est ultra flippant, réplique Dannyboy.

— Kung-fu man ? lui demandé-je.

— C’est le surnom que June a refilé à Splinter. Je trouve aussi qu’il lui va bien.

Je soupire, excédé. J’aurais dû me douter que la brunette se cachait derrière ce surnom débile.

— Vous êtes dingues tous les deux, y’en a pas un pour rattraper l’autre, grommelle Jace.

— Elle vient de me renvoyer un message, elle insiste. Sérieux, aidez-moi, les mecs ! Elle va me les briser tant qu’elle n’aura pas la réponse.

La voix suppliante du gamin me dit qu’il n’est pas au bout de ses peines. Elle va le retourner comme une crêpe, si ce n’est déjà fait.

— Vas-y, répète ton truc. Au point où on en est, autant trouver de quoi passer le temps, reprend Spider.

— Explosif en trois lettres.

— Bombe[1] , lui répond-il, du tac au tac.

— T’es illettré ou quoi ? C’est en quatre lettres ! se marre Jace.

— Au lieu de te foutre de moi, balance tes idées, petit génie !

Seigneur, ces mecs sont aussi ingérables que des gamins !

— Cul[2] . C’est en trois lettres et ça peut être explosif, se marre Sandman.

— Oh bordel, qui m’a collé des crétins pareils ? marmonné-je, en levant les yeux au ciel.

— Oh allez, admets qu’elle était bien trouvée ! se marre-t-il.

— Vous êtes de gros lourdingues, les mecs. Vous en êtes conscients ? leur demandé-je.

— Ouais… Sauf que maintenant on est des lourdingues qui s’amusent, rétorque Spider, hilare.

Splinter, qui était resté silencieux jusqu’à présent, intervient calmement :

— T.N.T.

Le silence s’établit dans l’émetteur, puis la voix de Dannyboy retentit à nouveau :

— Tu sais que tu es un génie, frangin ! Tu me sauves la mise, je te revaudrai ça.

— Fais gaffe aux paroles que tu prononces avec Splinter, tu ne sais jamais dans quoi tu t’engages, fait remarquer Spider.

Alors que je les écoute d’une oreille, je focalise mon attention sur ce qui nous entoure, à la recherche du moindre changement qui pourrait nous informer que notre cible approche. C’est à cet instant que je repère la voiture sous le réverbère, et son occupant.

— Merde !

— Qu’est-ce qui t’arrive, Prés’ ? m’interroge Jace.

— C’est un gosse dans la voiture, là-bas ?

— Où ça ?

— Dans la caisse à l’angle de la rue, en dessous du réverbère.

— Ça y ressemble, confirme Spider.

— Il appartient à qui ? Qu’est-ce qu’il fait tout seul ? demande Dannyboy.

La voix froide de Splinter intervient.

— Si tu veux mon avis, c’est le gosse de la pute qui est sur le trottoir pas loin. Elle ne cesse de jeter des coups d’œil rapides dans sa direction.

— Elle est conne ou quoi ? s’exclame le plus jeune de mes frères.

— On ne lui a pas laissé le choix ! Observe-la bien, elle guette vachement la voiture, précise Splinter.

— N’empêche, imagine qu’une pourriture veuille le gamin en guise de dessert. C’est une brindille, la fille, elle ne pourra pas protéger son rejeton, poursuit le gamin. C’est sur ce genre de nana que ta souris devrait se pencher, pas sur nous.

J’ignore sa réflexion sur l’assistante sociale et lui rétorque :

— Cette fille est désespérée. Je partage l’avis de Splinter, elle a été obligée de faire le tapin.

— Tu prends sa défense, Prés’ ? J’aurais pensé que la présence du petit t’aurait fait péter un câble.

— Non, fiston. Je sais reconnaître le désespoir.

Le sort de cette fille m’inquiète, elle doit avoir un an ou deux de plus que ma gamine et je ne donne pas cher de sa peau. On est dans un secteur où tout est permis, les Eagles font souvent leurs emplettes dans le coin. S’ils la repèrent, la petite est foutue, car ces salopards sont réputés pour leur réseau de prostitution. Ils enrôlent des nanas qui ne sont absolument pas consentantes en les menaçant de s’en prendre à leur famille. Dans certains clubs comme celui des Eagles, même les copines des prospects sont mises sur le trottoir le temps de la probation de ce dernier. Quoi qu’il en soit, dès qu’une fille a été placée dans la rue, elle ne peut plus échapper à son destin. Je me souviens d’une histoire concernant les Hell’s. L’une de leurs filles a

eu le courage de témoigner contre le président d'un chapitre. Lorsque le club a découvert son identité, ils sont allés la refroidir. Elle s'appelait Margo Compton[3] et était à peine âgée de vingt-quatre ans. Quand ils se sont pointés chez elle, à Gaston, elle était en compagnie de ses filles, des jumelles de six ans, et de son beau-fils, qui avait tout juste dix-neuf ans. Les Hell's n'ont pas hésité, ils ont tué tout le monde d'une balle dans la tête.

— Ok. Les gars, on oublie la pute et son gosse pour le moment, il y a du mouvement. Un van noir est en approche, nous informe Spider. Pops, tu devrais le voir arriver dans pas longtemps.

Quand le véhicule entre dans mon périmètre, je confirme.

— C'est bon, je l'ai en visuel. Danny, Splinter, vous êtes prêts ?

— Ouais…

— Jace, tu sais ce que tu as à faire ?

— Je suis le fournisseur et j'essaie de ne pas me faire repérer.

— T'essaies surtout de ne pas te reprendre un pruneau, ricane Splinter.

— Va mourir.

— Arrêtez de jouer aux cons tous les deux ! Spider, t'es opérationnel ?

— C'est ok pour moi, Prés'.

— Les gars, n'essayez pas de jouer au plus fort. Je déteste devoir pisser sur les tombes[4] , précisé-je.

Mes hommes ne me répondent pas, ce qui m'indique qu'ils ont conscience du danger et qu'ils se concentrent sur la mission. Je jette un dernier regard vers la fille avant de reporter mon attention sur le van et sur l'échange, qui ne va pas tarder.

Le véhicule s'engouffre dans une ruelle. Une autre voiture se dirige peu de temps après dans la même ruelle. Non loin, deux motos font leur apparition, certainement les gars en soutien en cas de pépin.

— Deux motos, j'indique.

— J'ai vu, m'informe Splinter.

— Les gars du van semblent être seuls, constate Jace.

— Jace, tiens-toi prêt, ils vont décoller. Si tu sens que tu es repéré, tu décroches.

— Ok. On se retrouve au club. À plus, les gars.

— Splinter, on attend que la voiture se barre et ensuite tu la prends en chasse. Spider et moi, on s'occupe des types en moto. On les raye de la carte et on rejoint Splinter.

— Je suis prêt, Prés'.

— Danny, ouvre bien les yeux. T'es le copilote de Splinter, il va avoir besoin de toi pour s'orienter, surtout en cas de course-poursuite. Il ne pourra pas tout gérer. Tu ne perds pas la caisse des yeux quoi qu'il arrive.

— Compris, Prés'.

---

1. *Bomb*, en anglais.

2. *Ass*, en anglais.

3. Margot Compton a été assassinée le 7 août 1977, à la suite de son témoignage contre les Hell's Angels, dans le cadre d'une affaire de prostitution.

4. Dans certains clubs, lorsqu'un membre meurt, au cours de la cérémonie funéraire, ses « frères » ont pour rituel d'uriner sur la tombe du défunt, c'est leur façon de dire au revoir.

OceanofPDF.com

41

Brandon

Cent soixante-huit heures se sont ajoutées aux précédentes. Malgré le temps qui s'écoule, ma situation n'a pas changé, Beverly m'ignore toujours. La seule différence est que maintenant elle sort de sa chambre et ne se cache plus. Mon côté possessif aurait préféré qu'elle reste enfermée dans sa tanière, car depuis qu'elle a fait un pas dehors, elle sort souvent. Très souvent. Tard le soir. Très peu habillée et trop maquillée. Je ne sais jamais où elle va ni avec qui. J'ai demandé à plusieurs reprises à Hayley et, bizarrement, mon amie, qui habituellement me dit tout, reste muette dès que j'aborde le sujet Beverly. Seul son regard peiné m'informe que sa réponse ne me plairait pas. Alors, je n'insiste pas.

Je suis dans la cuisine à naviguer sur Internet pour regarder une recette car j'ai besoin de me détendre.

À cet instant, mes espoirs de réconciliation éclatent en morceaux. Beverly rentre à l'appart avec un mec. Et pas n'importe lequel. Son choix s'est porté sur l'un de ces abrutis de l'équipe de football. Connor.

Cameron va péter un câble en voyant cette ordure ici. Tout comme moi, si je ne me barre pas rapidement de cette pièce.

Je me fais une note mentale pour demander à Dannyboy ou Jace de m'apprendre à cacher un corps dans le désert parce que si ce mec ne retire pas sa main du cul de Beverly de suite, je vais la lui couper.

— Un souci, Brandon ? me lance Beverly.

— Aucun, réponds-je d'une voix atone.

Je quitte la pièce et leur lance par-dessus mon épaule :

— Amusez-vous bien.

J'ignore la réponse de l'autre abruti et me réfugie dans ma chambre. Je fais les cent pas pour évacuer la tension. Je ne peux pas rester dans l'appartement en sachant ce type avec Beverly.

J'envoie des messages à plusieurs connaissances pour me tenir au courant des soirées. Leurs réponses sont les mêmes, ils m'informent qu'il y a une soirée dans une fraternité. C'est ce qu'il me faut.

J'enfile un t-shirt propre et quitte ma chambre. Quand je traverse le salon, j'évite de regarder Beverly et ma future victime qui sont sur le canapé. Je suis tellement pressé de les fuir que je n'ai pas noté la présence d'Hayley dans la pièce.

— Brandon ?

Je suis obligé d'arrêter ma fuite, je me retourne lentement tout en veillant à ce que mon regard ne tombe pas sur le canapé. Hayley m'observe, inquiète, depuis un fauteuil.

— Ouais ?

— Tu vas où ?

— Je vais faire un saut dans une soirée.

— Tu veux que je vienne avec toi ?

Je souris.

— Non, Glitter Girl. C'est une soirée de fraternité, tu les détestes.

Elle effectue une grimace comique et concède :

— Amuse-toi et fais attention.

— Toujours.

Je la rejoins en quelques enjambées et l’embrasse sur la tempe pour la rassurer.

*
* *

Cette soirée est parfaite, elle regroupe tout ce dont j’avais besoin : alcool, filles et jeux vidéo. Les décibels sont à pleine puissance, ce qui empêche toute conversation.

Vers une heure du matin, Luke O’Neill et le type qui est avec moi en cours de psychologie cognitive font leur apparition. Ils me repèrent immédiatement et l’image de charognards plantant les griffes dans une proie me vient à l’esprit en les voyant approcher.

Luke s’affale près de moi et m’observe quelques secondes.

— C’est pas la grande forme, ce soir, me crie-t-il pour se faire entendre par-dessus la musique.

— Bravo pour ta clairvoyance, rétorqué-je sèchement.

J’avale une gorgée de bière supplémentaire. J’ai arrêté de faire le compte depuis pas mal de temps.

— Qu’est-ce qui t’arrive ?

— Ça t’intéresse vraiment ?

— T’es une source de revenus potentielle pour moi, donc je dirais oui. Vas-y, vide ton sac. Parfois ça aide.

— Y’a rien à dire, grogné-je en me massant les tempes.

Merde, c’est pas le moment ! Maudite migraine.

Je glisse ma main dans ma poche et attrape mon tube de comprimés. Sous le regard attentif de Luke, je renverse son contenu dans ma main. *Génial, il ne m’en reste plus qu’un, ça ne va pas être suffisant.*

Je soupire et avale la gélule. Alcool et médoc. Pas sûr que ce soit la meilleure des idées.

— Vu ta tête, j’ai l’impression que tu aurais voulu en avoir plus, me lance-t-il.

— Ne viens pas me fourguer ta merde, répliqué-je.

— Mec, vu ton comportement, ce n’est qu’une question de temps pour que tu viennes me voir et m’en réclamer, me défie-t-il.

Je n’ai pas le temps de trouver une réponse qu’il se lève et fourre sa main dans une des poches de son blouson. Il en extirpe quelque chose qu’il me balance sur les genoux.

Quand je réalise ce qu’il vient de me donner, je panique et tente de lui rendre.

— T’es malade, je ne marche pas à ça !

— C’est cadeau. Et si, comme tu dis, tu ne marches pas à ça, rien ne t’empêche de les foutre à la poubelle ou aux chiottes. Pour info, les bleues sont efficaces contre la douleur et les jaunes sont pour t’aider lors des révisions. Ton cerveau retient plus facilement les choses. Vu le retard que tu as, ça pourrait t’être utile.

Parfois, dans la vie, on fait des gestes que l’on pense ne pas porter à conséquence. Ce soir, sans le savoir, je fais ce geste, j’enfouis le sachet dans ma poche en me disant que je m’en débarrasserai à la première poubelle venue.

*
* *

En rentrant, je prie pour que le type qu’a ramené Beverly soit parti. Ce n’est pas le cas. Je les entends à travers la porte de sa chambre.

Qu’est-ce qui m’a pris de lui dire de faire sa vie de son côté ? Je suis à deux doigts d’aller frapper à sa porte pour faire sortir ce connard.

Et il a fallu qu’elle choisisse cette merde de joueur. J’imagine ce salaud l’embrasser, et elle pousser ce petit soupir au moment où son corps se libère de toute tension et qu’elle s’abandonne.

Une idée de vengeance me traverse l'esprit, je pourrais faire filtrer l'info auprès de son paternel. Ça me ferait marrer de voir ce connard se prendre le poing de Pops dans la figure. Parce que même si ce dernier est un enfoiré, il aime sa fille. Je parie qu'il serait prêt à refroidir le type.

Jace n'est pas là, donc je ne peux pas compter sur son aide. Ça fait pas mal de temps qu'il a disparu, d'ailleurs. Encore en train de faire un de ces coups foireux pour le club. Tout ce que j'espère, c'est que ses magouilles ne fassent pas souffrir Hayley. Elle semble être heureuse avec lui.

Les rires étouffés de Beverly me tordent le ventre.

Alors que je m'apprête à faire la connerie du siècle, une voix chuchotée me parvient :

— Brandon, tu fais quoi ?

Je me tourne vers la personne qui vient de m'éviter de me rendre encore plus ridicule que je ne le suis en l'état actuel.

— J'en sais rien, Glitter Girl.

— Laisse-la. Tu as été clair sur votre situation à tous les deux.

— Je ne peux pas, soufflé-je pitoyablement.

— Ne joue pas avec elle. Elle a souffert et souffre encore.

— Je suis perdu, lui avoué-je d'un ton pathétique.

— Viens.

Mon amie me tend la main et, comme un gamin pris en faute, je la suis sans piper mot.

Elle m'entraîne dans la cuisine et me fait signe de m'installer sur un des tabourets. Toujours silencieuse, elle se dirige vers le frigo, attrape la bouteille de lait.

— Qu'est-ce que tu veux réellement, avec elle ? me demande-t-elle en me tendant une des deux tasses qu'elle vient de remplir.

— J'en sais rien, Glitter Girl.

— Avant de faire une connerie, tu dois savoir.

— Je sais.

— Beverly mérite mieux.

Je suis d’accord avec elle. Elle mérite mieux que moi.

— Je sais. Mais je ne parviens pas à me dire qu’elle peut être heureuse sans moi. Et surtout pas avec l’abruti qui est dans sa piaule en ce moment.

— Ce n’est pas ce que j’ai voulu dire. Si tu fais un pas vers elle, tu ne devras pas reculer. Vous pourriez être heureux tous les deux, mais pour ça tu dois accepter de laisser les épreuves derrière toi. Elle mérite que tu t’ouvres à elle totalement… Même si ça veut dire prendre le risque d’abattre tes barrières et de te montrer vulnérable.

Je reste silencieux pendant un long moment. Il faut que je me rende à l’évidence : Hayley a raison. Ses paroles provoquent comme un électrochoc en moi. Pour mériter Beverly, il faut que j’aille de l’avant. Ce n’est qu’en faisant la paix avec moi-même que je pourrai la convaincre de revenir.

OceanofPDF.com

42

Pops

Après notre filature de l'autre soir, on a réussi à intercepter la cargaison de drogue. Danny a bien géré la situation, ce qui a permis à Splinter de ne pas perdre la voiture de vue lors de la course-poursuite. De mon côté, j'étais avec Spider aux prises avec les deux types à moto. Le temps de les envoyer dans le décor, mes frangins ont dû gérer seuls. Jace a suivi le fournisseur. Pas de chance pour nous, c'était un Yakuza[1] . Et ce nouvel élément nous oblige à réviser notre copie, je ne veux surtout pas les pointer sur ma liste d'ennemis.

— Prés', on fait quoi si on ne peut pas brûler la came ? demande Jace.

— On va montrer patte blanche et leur rendre.

— Ils vont pas nous en vouloir ?

— Pas si c'est moi qui leur refile, intervient Splinter.

Tous observent leur frère sans comprendre. De mon côté, j'évalue la situation.

— T'es sûr de toi ?

— Oui.

— T'as besoin de soutien ?

— Non.

J’ignore les regards interrogateurs des autres et valide.

— Alors l’affaire est réglée.

— Prés’, me lance Spider.

— Quoi ?

— La réunion est finie ?

— Oui. Pourquoi ?

— J’ai regardé le portable jumelé avec celui de ta souris…

Mon regard se fixe sur le téléphone qu’il tient entre les mains, je l’avais posé sur la table en début de réunion. Je comptais vérifier s’il y avait du mouvement de son côté plus tard. J’ai bien vu que Spider furetait dedans pendant qu’on réglait l’affaire mais je ne m’en suis pas plus préoccupé que ça. Son visage fermé m’incite à me dire que les nouvelles ne sont pas forcément bonnes.

— Il y a du nouveau ?

— Pour ça oui, et ça va pas te plaire.

Spider glisse le téléphone vers moi.

— Je crois qu’on va te laisser, ajoute-t-il, tout en faisant un signe aux frangins pour qu’ils le suivent.

*

* *

Il a eu raison de faire sortir tout le monde. J’attrape le premier objet qui me tombe sous la main et le fait éclater contre le mur.

Jusqu’à présent, le portable de l’assistante sociale n’avait rien donné d’intéressant. La plupart de ses mails ou de ses appels téléphoniques concernaient d’autres dossiers. J’avais presque fini par croire que je m’étais emballé trop rapidement et que le coup de la mise sur écoute était exagéré.

Mais ce que je viens de découvrir a réactivé ma rogne contre elle. Je n’éprouve pas le genre de petite colère qui s’apaise une fois qu’on a hurlé

un bon coup, je suis habité par une rage sourde qui ne cesse de monter à mesure que je me répète que cette nana m'a planté un couteau dans le dos à peine je le lui avais tourné. Elle a voulu jouer un double jeu, alors on va le faire à ma façon et avec mes règles. *Bienvenue dans mon monde, chérie.*

Cette garce a envoyé un putain de dossier épais comme un annuaire à son supérieur en expliquant en détail pourquoi je ne suis pas digne de m'occuper de Logan.

Je lui ai ouvert la porte de ma baraque, j'ai accepté qu'elle parle à Logan. Et tout ça pour quoi ? Pour qu'elle laisse une autre chance à la mère du gamin. Il semblerait que cette poulinière se repente. Elle a su convaincre tout le monde qu'elle était à nouveau sur les rails, prête à s'occuper de Logan et à prendre son rôle de mère au sérieux. Je parie que si je lui file à nouveau une enveloppe, elle oubliera ses instincts maternels, comme la première fois.

Depuis une heure, j'écume tellement de rage que la plupart des frangins rasent les murs du club à mon approche. Le regard de Pax a le malheur de croiser le mien, je le prends à partie :

— Qu'est-ce que tu fous dans le club ? T'es censé surveiller les Eagles !

— J'en viens, Prés'. Dannyboy vient de prendre ma relève.

— Alors trouve autre chose pour t'occuper plutôt que de glander dans cette salle, grogné-je tout en partant me réfugier dans mon bureau.

Je claque la porte, et sous la puissance du coup, les murs vibrent. Je contourne mon bureau et ouvre un des tiroirs, celui des grandes occasions ou des moments où les emmerdes deviennent plus difficiles à gérer. J'avale une lampée en me faisant la remarque que ça fait un bout de temps que je n'ai pas bu pour une bonne nouvelle.

Je pousse un soupir excédé, puis j'attrape le téléphone.

— C'est Pops.

— Ton affaire doit être urgente, j'arrive à peine de Vegas.

— T’es encore dans ta caisse ?

— Oui. Si tu veux tout savoir, je dois être à dix minutes de ton club. Tu veux que je passe ?

— Je t’attends.

Je coupe la communication et avale une autre gorgée pour m’apaiser.

Je fixe l’horloge face à moi. Un cadeau de Beverly. En elle-même, elle est plutôt cool, ronde et à l’effigie de Harley Davidson. J’ai un peu tiqué sur le coup du néon bleu, mais à force de passer devant, j’ai fini par m’y faire. Et puis c’est un cadeau de ma fille, je ne pouvais pas la remiser dans un placard. Le problème de cette horloge, c’est son tic-tac : une horreur. Je déteste ce bruit, j’ai l’impression d’entendre le décompte du temps qui me reste à vivre. Lugubre.

Je repose mon verre sur mon bureau et élabore mentalement mon plan quand un coup frappé à la porte m’interrompt.

— Prés’, je peux te parler ?

— T’aimes vivre dangereusement, Splinter. T’es le seul inconscient à oser foutre les pieds ici maintenant !

— Faut croire que je suis plus tête brûlée que la plupart des frangins.

— Viens poser tes fesses, dis-je en ouvrant mon tiroir pour la deuxième fois en moins de cinq minutes.

Je place un verre face à lui et lui verse le liquide. L’homme qui me fait face affiche une mine sombre, encore plus que d’habitude. Je me demandais quand ce moment arriverait. Il semble que ce soit pour aujourd’hui.

Je pose la bouteille pas trop loin, je risque encore de m’en servir. Mon frangin lève le sien dans ma direction, je reproduis son geste et avale une grande gorgée.

— Je t’écoute.

— Tu sais ce que je vais te dire ? me demande-t-il.

— J’en ai une petite idée, en effet.

Il avale une gorgée, comme s'il cherchait à puiser du courage dans le whisky. Il semblerait que sa décision ne soit pas si facile à prendre. Peut-être qu'il va changer d'avis, rebrousser chemin et poursuivre sa route à nos côtés.

À peine cette réflexion m'effleure-t-elle qu'il lâche sa bombe.

— Je vais quitter le club pour quelque temps.

Je prends le temps de mesurer les conséquences de sa décision et finis par lui demander :

— Tu es sûr de toi ?

— Oui.

— Il n'y a rien qui pourrait te retenir ?

— Non.

Il fait tourner son verre dans ses mains, plongé dans ses pensées, puis il ajoute faiblement :

— Il est temps pour moi d'affronter mes démons…

— Tu as raison. Comment tu envisages ton départ ?

— Je ne veux pas quitter le club définitivement. Si tu es d'accord, j'aimerais endosser le gilet de nomade pour un temps. Le club m'a sauvé, *tu* m'as sauvé, et je ne veux pas vous tourner le dos. Sauf que l'appel de la route est plus fort.

— Ton départ va causer un choc aux frangins.

— Je sais.

— Tu veux partir quand ?

— Quand on aura réglé tous les problèmes. Je ne veux pas vous abandonner alors qu'on baigne dans une fosse à purin.

J'apprécie sa fidélité. J'ai toujours su qu'il repartirait, et attendre que le club ait passé le pire pour mettre les voiles est une belle preuve de l'attachement qu'il a pour nous, quoi qu'il en montre.

— Ce n'est pas uniquement l'appel de la route qui t'a poussé à prendre cette décision, je me trompe ?

Splinter marque une hésitation, ce qui me prouve que j’ai visé juste.

— Non, tu as raison.

— Tu sais que tu ne peux pas, c’est pas réglo.

— C’est pour ça que je pars.

— Tu sais que je suis là en cas de besoin ?

— Ouais.

Je reprends mon verre et le termine d’un trait.

— J’espère que la route t’apportera les réponses que tu cherches. En attendant, pas un mot aux frangins tant que le cas des Eagles n’est pas réglé.

— Entendu.

Spider entre dans le bureau sur ces entrefaites :

— L’avocat est là. Il a dit que tu l’attendais.

---

1. Yakuza : membre de la mafia japonaise.

OceanofPDF.com

43

Brandon

Ma tête va imploser. Jamais je ne parviendrai à retenir toutes ces informations. Tout se mélange dans mon esprit. Dans deux jours, j'ai un contrôle de biologie cellulaire. Mon cerveau me lâche et annonce forfait alors que la période des examens n'a pas encore commencé. Je ne sais plus dans quel processus intervient l'ADN polymérase. Est-ce dans le cas de sa réparation, de sa recombinaison ou de sa transcription ? Et encore, je ne parle pas de liaison anhydride ou des particularités de l'ADN mitochondrial humain.

Je jette mes cours sur mon lit et me passe la main dans les cheveux à plusieurs reprises pour me remettre les idées en place. Luke a peut-être raison, je me mets trop la pression pour les cours, sauf qu'il faut que je réussisse. J'ai besoin de réussir quelque chose, en ce moment.

À force de surréagir, la douleur lancinante que je cherchais à ignorer monte en puissance. *Et je n'ai plus de comprimés, quelle merde !*

Je suis allé à la pharmacie hier, mais le pharmacien a refusé de me délivrer ce que je voulais. Logiquement, j'aurais dû venir chercher la prescription dans quinze jours. J'ai essayé d'invoquer l'excuse d'avoir fait tomber les comprimés sur le trottoir, mais il n'a rien voulu entendre.

Jusqu'à maintenant, je n'avais pas conscience de la quantité de gélules que je m'enfilais à longueur de journée. Je savais que je dépassais la dose, mais pas à ce point. Résultat, je dois vivre pendant quinze jours avec cette tension permanente qui me compresse le cerveau. Je suis dans la merde. Je ne vais pas pouvoir survivre aux examens si j'ai tout le temps mal.

Le sachet que Luke m'a refourgué sans que je le veuille se rappelle à mon bon souvenir. Je ne sais pas pourquoi je ne l'ai pas foutu à la poubelle. J'ouvre le tiroir de ma commode et fouille parmi mes t-shirts. Ma main tombe sur lui, les gélules jaunes et bleues semblent vouloir me narguer. Elles pourraient être ma solution, le temps de pouvoir récupérer mes médicaments à la pharmacie. En quinze jours, on ne peut pas devenir dépendant à la drogue, pas vrai ? De toute façon, ça n'en est pas véritablement, d'après les explications de Luke, ça ressemblerait plus à des fortifiants, des super vitamines.

Je me passe une main sur le visage, perdu. *J'essaie de convaincre qui ? Évidemment que c'est de la drogue !*

Je reste tétanisé pendant plusieurs minutes à fixer les pilules nichées au creux de ma main.

Finalement, une décharge dans ma tête décide pour moi. J'ai l'impression qu'on vient de m'enfoncer une aiguille dans le cortex cérébral. Je ne me souviens plus de la couleur pour la douleur. *Tant pis !* J'en prends une de chaque couleur et les avale d'un coup. Je prends le temps de cacher le sachet au fond de mon tiroir et pars m'allonger sur le lit pour laisser agir les produits.

*

* *

Ces pilules sont miraculeuses. La douleur est enrayée et mon cerveau est comme neuf. Si neuf qu'il absorbe toutes les informations que je lui fais ingurgiter comme une éponge.

En les prenant, j’avais l’impression de toucher le fond, mais toute pensée négative m’a désormais déserté et j’ai l’impression de revivre. Je me sens même en forme pour attaquer les révisions sur la biologie organique. Ces examens, je vais les passer haut la main !

J’entre dans le salon à la recherche d’un volontaire pour me poser des questions sur mes fiches. Je suis persuadé d’être au point, cependant je veux m’assurer que toutes les chances sont de mon côté pour réussir.

Seul Dannyboy est présent. Son attention est entièrement focalisée sur l’écran de la télé et ses mains s’agitent sur la manette de la console de jeux.

— Danny.

— Ouais ?

— Tu penses pouvoir laisser tomber la console et m’aider pour un truc ?

— Tu veux quoi ? Ça a intérêt à être super important, je suis en train de battre le record de Jace. Il me prend trop la tête parce qu’il est numéro 1, il est temps que les choses changent.

J’observe l’écran et je vois qu’il est vraiment à deux doigts de battre le record de Jace. Je m’assois sur un des fauteuils et pose mes fiches sur la table basse. Mes révisions peuvent être repoussées d’une petite heure. Il faut vraiment que j’immortalise le moment où Dannyboy aura supplanté le score de celui qui prend un malin plaisir à me pourrir l’existence.

— Reste concentré et dégomme son score, lui dis-je. Je veux voir sa tête quand il s’apercevra que tu l’as explosé !

Hayley entre à cet instant dans le salon et entend la fin de notre conversation :

— Ce n’est qu’un jeu, vous en êtes conscients ?

— Nous, oui, rétorqué-je le regard rivé sur l’écran, mais Jace non. Ton mec n’a pas la victoire modeste et rien que pour le voir en deuxième position dans le classement, je suis prêt à payer une fortune.

— Danny a vraiment une chance de gagner ? me demande-t-elle.

— Il est à deux doigts si on le déconcentre pas.

— Ferme-la, dans ce cas, et fais-moi une place. Je vais filmer la victoire et l'envoyer à Jace.

— T'es l'incarnation du diable, Glitter Girl.

— C'est surtout que c'est le meilleur moyen de le faire rentrer plus vite à l'appart. Il aurait dû être ici depuis une heure.

— Vous êtes retorses, les nanas, lance Dannyboy.

Hayley détache son attention de l'écran et verrouille son regard au mien :

— On se défend avec les moyens qu'on a à notre disposition, lui lance-t-elle. Tout va bien, Brandon ? me demande-t-elle ensuite avec un ton inquiet.

Sa question me met sur la défensive.

— Pourquoi tu me poses cette question ?

— Tes yeux sont rouges. Et je ne sais pas, je trouve que… J'en sais rien, il y a un truc qui… Ah merde je ne trouve pas mes mots pour décrire mon impression.

La victoire de Dannyboy me sauve la mise.

— Ouiiiii !

Dannyboy saute d'un bond du fauteuil et se met à hurler dans l'appartement et à danser les bras dans les airs :

— C'est qui le meilleur ? C'est qui le patron ? s'exclame-t-il en se tapant contre le torse.

Hayley se précipite pour actionner l'enregistrement de la vidéo.

— T'enregistres, Glitter Girl ? lui demandé-je.

— Oui, chuchote-t-elle.

— Ton mec va être très, très énervé.

— Plus encore, je pense, me confirme-t-elle, une lueur diabolique dans le regard.

Dannyboy reprend enfin ses esprits et, la voix essoufflée, interroge Hayley :

— T’as immortalisé ma victoire ?

— Oui, tout est dans la boîte.

— Parfait, tu me l’envoies sur mon portable ?

— Je le fais en même temps que Jace. Tu as conscience qu’il va vouloir ta tête sur un plateau.

— Je sais. Mais ça en vaut la peine. Au fait, Brandon, tu me voulais quoi ?

— Je cherchais quelqu’un pour me faire réviser mes QCM. Mais Hayley est là, je ne veux pas t’emmerder avec ça.

— Y’a pas de soucis, ça ne me dérange pas.

OceanofPDF.com

44

Pops

— Qu’est-ce que vous me voulez ?

Je suis irrémédiablement bon à enfermer à l’asile. Cette femme est mon fléau, alors pourquoi elle m’excite ? Même son ton hargneux me fait redevenir comme un adolescent avec la queue qui frétille.

— Je t’emmène faire une virée, lui réponds-je, l’air de rien.

Elle appuie son épaule contre le chambranle de la porte et croise les bras devant elle.

— Ça devient une habitude de vous voir débarquer chez moi.

— Faut croire que tu commences à me plaire, je lui lance en lui décochant un sourire en coin.

— Hors de question que je parte en virée avec vous, dit-elle en secouant la tête.

— Allez, la souris. T’as fait un pas l’autre jour pour hisser le drapeau blanc, je suis venu faire la même chose.

Nom de Dieu ! Que ça fait mal de tenir ces propos avec le sourire.

— Ce ne serait pas professionnel.

Justement, c’est ce que je cherche !

Quand j’ai parlé de mon projet avec l’avocat, sa première réaction a été de siffler entre ses dents. Sa deuxième a été de me dire que je croyais au miracle. Et pour finir il m’a dit qu’il adorait relever les défis, surtout quand ils lui permettent d’être grassement payé. Il a été catégorique sur un point : si je veux voir mon miracle se réaliser, je dois forcer le destin.

— Si ça peut te rassurer, on ne sera pas seuls.

— J’ai dit non, pourquoi me harcelez-vous ainsi ? me lance-t-elle en se redressant.

— Je ne te harcèle pas, je fais en sorte que tu me connaisses mieux.

— C’est inutile.

— T’as tout faux, Princesse. Si tu dois me juger pour me retirer la garde du petit, tu es dans l’obligation de me connaître. En fait, continué-je, cette virée a un but professionnel.

— Si j’ai besoin de vous connaître davantage, je vous enverrai une convocation à mon bureau par courrier.

Je prends le temps de réfléchir à un autre plan d’attaque pour la faire venir avec moi. Cette fille sort de sa réserve uniquement quand je la fous en rogne. *Ouais, cette option est parfaite !*

— T’as la trouille en fait, déclaré-je.

— Et j’aurais peur de quoi, selon vous ?

— Tu as peur de m’apprécier, de te retrouver derrière moi sur une moto et surtout d’y prendre du plaisir.

— Jamais je n’ai entendu quelque chose d’aussi stupide.

J’abandonne. Faire le mec sympa ne me réussit pas.

— Écoute, on est à la bourre, les gosses nous attendent pour la sortie. Si on les fait poireauter, ils vont se venger toute la journée et, tu peux me croire, tu ne souhaites pas voir quinze gamins déchaînés.

— Les enfants ? me demande-t-elle sans comprendre.

— Tu sais, un jour, il faudra que tu essaies de te dérider. Tu verras, ça transforme la vie, lui lancé-je, excédé.

Loin de le prendre mal, elle esquisse un sourire. Je ne comprends pas cette femme. Elle ne sourit que quand on se vole dans les plumes.

— Avec l'association, on organise une virée par mois avec les enfants, lui expliqué-je, et cette balade tombe aujourd'hui.

— Vous cherchez à m'amadouer avec les enfants ?

— T'es toujours aussi soupçonneuse ? m'exclamé-je, agacé par son manque de volonté.

— Vous n'imaginez pas à quel point le cerveau de certaines personnes peut être tortueux pour cacher toutes les saloperies qu'elles commettent.

— T'en fais pas, je sais à quel point le monde est peuplé de tarés.

— Où est Logan ? me demande-t-elle soudain.

— Là où je veux te conduire.

— Vous avez conscience que ça ne marchera pas.

Je l'attrape par les épaules et la décale sans ménagement du seuil de la porte. Je prends la première veste accrochée au portemanteau puis, sans un mot, je la bascule sur mon épaule et la conduis vers la moto. La diplomatie ne fonctionne pas avec elle, autant me comporter comme l'homme qu'elle m'accuse d'être.

Je grogne de frustration quand je me rends compte que je prends plaisir à cette scène. Ses petits poings tambourinent dans mon dos et ses cris hystériques me font bander comme un taureau.

Je la fais descendre et la glisse contre mon corps. La distance entre sa porte d'entrée et ma moto n'est pas longue, mais suffisamment pour qu'elle soit essoufflée à force de s'être tortillée dans tous les sens. Je la maintiens contre moi pendant quelques secondes afin de m'assurer qu'elle ne s'échappe pas ou qu'elle ne cherche pas à se venger en m'envoyant un coup de genou mal placé. Bien sûr, je me fais prendre à mon propre jeu. Je ne devrais pas mais c'est plus fort que moi, la sentir contre moi me fait perdre un peu plus la tête. Mes bras l'encerclent et pressent son corps contre le mien. Sa chaleur m'enveloppe et une plénitude m'envahit. Je ne devrais pas

ressentir ça pour elle, cette nana veut me baiser, et pas de la manière dont je le voudrais.

Dans son combat, ses cheveux sont partis dans tous les sens, du revers de la main je glisse une mèche derrière son oreille. Tout son corps se fige. Je rive mon regard au sien, ses pupilles sont dilatées, les miennes doivent l'être également. Inconsciemment ou non, son visage se rapproche de ma main qui maintient toujours sa mèche de cheveux. Tout compte fait, peut-être qu'elle aimerait me baiser dans le sens propre du terme. Si c'était le cas, je n'y verrais pas d'inconvénient.

Lentement je me penche vers elle, pour tâter le terrain et vérifier si je me trompe ou non. Ses lèvres s'entrouvrent, à peine mais suffisamment pour confirmer mes soupçons : je lui plais.

À la dernière seconde, je dévie ma bouche et lui murmure à l'oreille :

— Tu ne devrais pas me défier, la souris. Je gagne toujours.

Son corps se crispe, le désir a disparu de ses yeux et est remplacé par une lueur combative. *Que les jeux commencent !*

*
* *

La journée est presque terminée. Au fur et à mesure des heures, mon humeur s'est adoucie. La souris aussi. Non, Keira. Je lui ai juré d'arrêter de lui refiler des surnoms. Promesse que je ne tiendrai probablement pas. En échange, je suis parvenu, à force d'arguments, à ce qu'elle m'appelle par mon prénom. J'ai tenté le coup du nom de route, mais ça avait l'air de lui demander trop d'efforts. C'est déjà un miracle qu'elle réussisse à utiliser mon patronyme sans une grimace de dégoût.

La première fois qu'elle m'a appelé Cole, j'ai réalisé qu'elle était la seule personne à le faire, et puis ça m'a fait prendre conscience d'autre chose : entendre sa voix prononcer mon prénom me plaît vraiment beaucoup trop.

Je suis dans la merde, cette fille, plus je la découvre, plus je l'ai dans la peau. Sauf qu'il ne faut pas qu'elle me plaise, si mon plan s'achève comme je l'entends, elle va m'en vouloir à mort. Et je n'ai pas de plan B pour avoir le beurre et l'argent du beurre.

Cette sortie a fait du bien à tout le monde. Elle a permis à Logan de rencontrer Keira sur un terrain neutre, sans qu'il se doute que cette femme a le pouvoir de me retirer sa garde.

Le meilleur moment de la journée a été quand j'ai réalisé qu'elle était jalouse.

Après notre planque de l'autre soir, j'étais incapable de rentrer à la maison, pas après avoir assisté à la scène de la femme qui faisait le tapin avec son gosse dans la voiture. Au lieu de rentrer chez moi, j'ai rebroussé chemin pour lui venir en aide. Et quand je repense à la scène de la rencontre de Keira et Melody, je me dis que je vais me la passer en boucle pendant un bon bout de temps.

*
* *

Je me gare à côté des motos des autres frangins. On est à la bourre, la plupart des gosses sont déjà en train de galoper comme des lapins sur la pelouse du parc. Des membres des B.A.C.A. allument des barbecues, d'autres déballent des plats et des boissons et les posent sur plusieurs tables.

Je coupe le moteur et fais signe à la souris de descendre, pendant que je place la béquille de ma bécane. À peine me refile-t-elle son casque que la voix d'un petit garçon m'interpelle.

Le gamin de Melody arrive vers moi en courant, j'ai seulement le temps de m'abaisser à sa hauteur pour le réceptionner.

— Pops !

Ses bras me serrent le cou, je parviens tant bien que mal à me détacher de son emprise.

— Salut, p'tit homme.

— Maman est là-bas. Elle t'attend.

J'acquiesce et me retourne vers la souris pendant que le petit m'attrape par la main.

— Tu nous suis ?

Sur le coup, elle me regarde bizarrement, mais je n'y prête pas trop attention. Je me laisse entraîner par le gosse. Il est comme Logan : un moulin à paroles avec une voix aiguë. Ça doit être la marque de fabrique des mômes.

La mère du petit vient à notre rencontre. C'est une belle femme, avec du plomb dans la cervelle. Je suis content d'avoir croisé sa route et d'avoir pu lui venir en aide. En à peine quelques jours, elle a remonté la pente et s'est trouvé un petit boulot.

Avec les frangins, on l'a aidée à emménager dans un appart. Pour le moment, on paie le loyer, le temps qu'elle se refasse une santé financière. Quand elle sera capable de voler de ses propres ailes, on lui passera le relais. Parfois, dans la vie, il suffit d'un coup de pouce pour repartir du bon pied.

J'arrive à sa hauteur et je la prends dans mes bras.

— Comment ça va, poupée ?

— En pleine forme. Grâce à toi.

Je ne cherche pas à lui faire comprendre que, si sa situation est moins merdique, c'est de son fait. Si je n'avais pas perçu sa détresse ce soir-là, je l'aurais laissée sur le carreau.

Je me tourne vers l'assistante sociale pour faire les présentations :

— Melody, Keira Andersen.

L’ancienne prostituée serre la main d’une Keira réfractaire dont l’attitude me laisse sur le cul. Qu’est-ce qui lui arrive, nom d’un chien ?

Le petit, qui s’était fait la malle vers une des tables recouvertes de nourriture, interpelle sa mère.

— Je vous laisse, il semble y avoir une urgence !

— À plus tard.

Je laisse Melody prendre de la distance et me retourne vers la souris :

— C’est quoi le problème ?

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

— Arrête. T’as la tête d’un gosse à qui on a confisqué son jouet préféré.

— Pas du tout.

Elle se mordille la lèvre inférieure puis ajoute, d’un air qui se veut détaché :

— Elle semble vous apprécier grandement, cette Melody.

— Normal, je l’ai sortie…

Je bloque en plein milieu de ma phrase. La lumière se fait. Oh merde, c’est trop bon ! *Elle est jalouse.*

— T’es jalouse, déclaré-je.

— Vous dites de ces conneries, parfois…

— T’es jalouse. Tu l’es tellement que tu ne fais plus attention aux mots que tu emploies, ajouté-je tout en jubilant de la situation.

Elle se détourne et s’apprête à me fausser compagnie.

— Pas si vite, ma belle.

Je l’attrape par le bras pour la retenir, me colle contre son dos et lui murmure :

— Ça ne tient qu’à toi que la situation change entre nous.

Elle tressaille et je souris de plus belle. Je laisse mes lèvres glisser juste sous son oreille et effleure sa peau. Son corps s’abandonne l’espace d’une seconde contre le mien avant de se ressaisir. C’est suffisant pour moi. Cette femme me désire elle aussi. À moi de bien jouer.

*
* *

Je reviens au présent et observe la souris jouer avec Logan. *Keira. Pas la souris.*

Je voulais qu'elle soit présente à cette sortie pour lui montrer qu'un biker n'est pas uniquement un type à moto englué dans les magouilles. Pour le coup, j'ai moi aussi eu droit à mon lot de surprises.

— Pops !

— Ouais ?

— On vient de former les équipes pour une partie de foot. C'est toi le capitaine pour l'équipe bleue et Keira pour l'équipe rouge.

Je hausse un sourcil narquois à l'attention de la souris. Qui bien entendu ne se laisse pas déstabiliser. Au contraire, elle jette de l'huile sur le feu.

— Ça ne vous dérange pas de vous faire battre par une femme ?

Je ne peux pas laisser passer ce défi.

— Prépare-toi à ravaler tes paroles, Keira la souris, dis-je pour l'énerver.

Vingt minutes plus tard, je suis affalé au sol. Keira me surplombe et me tend la main pour m'aider à me relever.

— Sans rancune ? me demande-t-elle.

J'attrape sa main et, mauvais perdant, je la tire par le bras pour qu'elle vienne s'affaler à mes côtés. Son expression moqueuse m'agace et je veux la lui effacer. Sauf que je n'ai pas anticipé le fait qu'elle n'allait pas se laisser faire, elle s'affale sur moi de tout son poids.

— J'aurais cru qu'un petit bout de femme comme toi serait plus léger, parviens-je à articuler le souffle coupé par sa chute.

Sa réponse ne se fait pas attendre, elle me file un coup contre le torse et se tortille pour se relever.

— Espèce de malotru, je ne suis pas grosse !

J’éclate de rire et la bloque avec mes mains pour l’empêcher se débattre. Ses gesticulations sont en train de réveiller ma libido et on est entourés de gosses, le moment n’est pas idéal.

— Malotru ? Il y a encore des gens qui utilisent cette expression ? lui demandé-je, hilare.

— Oui, ceux qui ont un minimum de savoir-vivre.

— Un jour, il faudra que tu m’expliques comment tu peux être aussi coincée tout en étant une furie.

Elle soude son regard au mien, prête à repartir pour un second round, sauf que pour une fois elle se tait. Son corps se détend et je relâche la pression sur ses mains. Nous nous observons silencieusement. Ses prunelles dévient sur ma joue et je sens le contact de ses doigts sur ma peau. Je bloque ma respiration et tente de chasser comme je peux le bien-être que me procure sa main.

Je ferme les paupières un instant et, quand je les entrouvre, Keira me fixe, les joues colorées.

— Vous aviez un peu de terre.

Les cris des gamins qui sautillent comme des cabris autour de nous me rappellent que nous sommes toujours allongés au sol.

— Bien que je prenne énormément de plaisir à t’avoir au-dessus de moi, je préférerais que ça se fasse dans un lit plutôt qu’avec des gosses pour spectateurs.

Ma remarque produit son effet et Keira se relève d’un bond.

— Alors ? l’interrogé-je tout en me relevant à mon tour.

— Alors quoi ? me demande-t-elle en attrapant un sac poubelle pour y jeter les emballages de gâteaux laissés par les gosses.

— Tu as changé d’avis sur nous ?

— Vous pensiez sérieusement que cette sortie me ferait changer d’avis ?

— L’espoir fait vivre.

— Je vais être honnête, j’ai découvert une autre facette de vous. Mais ce n’est pas suffisant pour me convaincre. À mon sens, vous êtes toujours dangereux.

— Tu crois vraiment aux conneries que tu débites ? lui lancé-je, agacé par sa mauvaise foi. Laisse-moi t’expliquer qui sont ces gamins et ces hommes et femmes qui s’occupent d’eux, poursuis-je sans lui laisser le temps de répliquer.

Je me redresse et l’attrape par le bras pour la diriger là où je veux qu’elle pose ses yeux. Je pointe une gamine du doigt et reprends d’une voix glacée :

— Tu vois la petite blondinette, celle qui est sur le dos de Sandman et qui rit aux éclats ?

Elle oriente son regard dans la direction que je lui montre. C’est une gentille gamine, jamais je ne l’ai vue taper un caprice parce qu’on lui refusait un truc. Au contraire, elle sert de médiateur entre certains enfants.

— Elle a l’air heureuse, non ?

Méfiante, Keira acquiesce.

— On dirait, oui.

— Eh bien, elle commence tout juste à l’être. Et ça parce que des types comme Sandman, Splinter ou moi l’ont sortie de sa maison avec sa mère. Quand sa mère nous a appelés à l’aide, elle ne nous a pas jugés d’après notre apparence, la seule chose qui l’intéressait était de savoir que nous serions capables de protéger sa fille de son bâtard de père qui abusait d’elle. Ça faisait plus d’un an que ça durait sans qu’elle se rende compte de rien. Elle l’a découvert un jour où elle rentrait plus tôt que prévu du boulot. On les accompagne toutes les deux lors des rendez-vous avec le juge, les avocats et les psys. La gosse n’accepte que notre présence, elle refuse tout autre contact. La mère est pareille.

Keira ouvre la bouche et je la coupe, impitoyable. Je poursuis et dirige son visage sur un autre enfant :

— Tu vois le petit garçon là-bas ? Il se faisait tabasser à l'école par des soi-disant copains de classe. Chaque jour, il se prenait une raclée. Un jour, ses tortionnaires y sont allés tellement forts qu'il a perdu connaissance. Les petites frappes ont cru qu'elles l'avaient tué et l'ont laissé pour mort dans les chiottes de l'école. Tu sais qui nous a envoyé ce gamin pour qu'on le protège ?

— Non.

— Les flics.

Elle tourne son regard vers moi, étonnée.

— Ça t'épate, pas vrai ? lui lancé-je sarcastique. Depuis six mois, deux frères le parrainent. Ils l'amènent et vont le chercher à l'école. Bizarrement, plus personne ne l'emmerde et ses résultats scolaires ont grimpé en flèche.

— J'admets que votre cause est belle, mais concernant Logan, ce n'est pas la même chose.

Cette nana est pire qu'une tique sur un clebs.

— Et qu'est-ce qui diffère ? Logan est un gosse que j'ai retrouvé chez lui, seul, alors que sa mère était partie depuis deux jours pour aller se faire sauter par son mec du moment. En plus d'être un enfant abandonné, il était harcelé à l'école, et donc en échec scolaire. La directrice t'a informée en personne que le petit avait remonté la pente. En quoi son cas serait-il différent de tous ces autres enfants ?

— Il vit avec vous.

— Et tu penses que, parce qu'il vit avec moi, il va finir avec un gilet sur le dos et une moto ? Qui te dit que les gamins qu'on aide ne vont pas terminer comme nous parce qu'on représente l'image du héros qui vient les sauver ?

— J'admets que Logan est bien mieux depuis qu'il est chez vous.

— Enfin une parole sensée de ta part !

— Toutefois, comme je l'ai déjà dit, je ne suis pas encore convaincue en totalité.

Sans le savoir, sa réponse vient de sceller son sort. *Désolé, la souris.*

OceanofPDF.com

45

Brandon

J’ai réussi. Hier, j’ai reçu un message de la part de la secrétaire de Sutherland m’annonçant qu’il voulait me voir. Comme à son habitude, il n’a donné aucun motif à cette convocation. Je flippais, car la période des premiers examens est terminée et les résultats devaient tomber d’un jour à l’autre. Et j’ai réussi.

Je sors de son bureau, j’ai eu les encouragements. Ma plus mauvaise note est un B moins. Ça reste encore correct et c’est sur une mineure. Donc je m’en fous. Sutherland a voulu m’annoncer la bonne nouvelle en personne avant que tout soit affiché. J’ai encore pas mal de taf à rattraper et il faut que je maintienne mon niveau de seconde année, toutefois je suis confiant. Si je continue sur cette voie, l’année prochaine, j’entrerai dans son équipe.

La vie me sourit enfin, j’ai l’impression qu’une part du poids qui m’encombrait depuis quelque temps disparaît.

Maintenant que la période des examens est terminée, je vais pouvoir passer à mon deuxième plan d’attaque pour ma nouvelle vie : Beverly.

Je ne sais pas encore comment je vais me démerder, mais je vais trouver. J’ai fait profil bas pour lui laisser le temps de gérer sa douleur à sa

façon, tout comme j'ai cherché de mon côté comment l'apaiser. Je suis resté sage côté nanas, aucune ne me fait plus envie de toute façon. Par contre, niveau alcool, je me suis lâché. Cela endort l'esprit, exactement ce qu'il me fallait.

Je traverse le parc pour regagner ma voiture et rentrer à l'appart annoncer ainsi la bonne nouvelle à mes colocs lorsque j'entends quelqu'un m'interpeller. Je fais volte-face et me retrouve nez à nez avec deux types à la mine patibulaire. En les reconnaissant, je jette des regards inquiets autour de moi, de peur qu'on ne me voie en leur compagnie. Ils m'avaient promis d'être discrets, or se pointer en plein milieu de la journée sur le campus est tout sauf discret.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? leur demandé-je, paniqué à l'idée que mes amis ou un des prospects du club nous repèrent.

— Tu ne réponds plus à nos appels ni à nos messages, alors on a décidé de te rendre une petite visite.

Merde, merde, merde.

— Vous avez conscience des risques que j'encours s'ils me voient en votre compagnie ? je leur lance, blême de rage.

— Il fallait t'en inquiéter avant.

— Si je ne vous ai pas contactés, c'est parce que je n'ai rien à dire pour l'instant, leur réponds-je précipitamment.

— Tu nous mens, réplique l'un d'eux d'un ton calme.

— Je vous jure que je n'ai aucune information intéressante.

— Brandon, nous avons nos sources et nous savons que tu as participé à une soirée dans le club et à un de leurs rassemblements. Tu as *très certainement* vu ou entendu quelque chose…

— Je ne suis pas dans leurs petits papiers, ils sont discrets. Ce n'est pas en me harcelant que vous m'aiderez à trouver plus d'informations.

— Tu en es certain ? Tu n'as rien entendu ou vu qui pourrait nous intéresser ?

— Oui, certain.

En prononçant ce oui, j'ai l'impression de sceller mon sort.

Ce sentiment se confirme lorsque l'homme reprend.

— C'est dommage pour toi.

— En quoi ?

— Tu es proche de Luke O'Neill, selon nos renseignements.

Je suis foutu.

— Il me donne des cours de soutien.

— Il te donne uniquement des cours ? m'interroge l'homme sournoisement.

La panique me gagne, je cherche à la refouler en me persuadant que c'est impossible qu'ils sachent que Luke m'a donné ces pilules.

— Oui, répliqué-je sèchement.

— Dans ce cas, tu devrais être plus exigeant concernant tes relations. Tu traînes avec des gens peu fréquentables. On pourrait être amenés à se poser certaines questions, tu comprends ?

J'acquiesce. Je serre si fort ma mâchoire pour éviter de montrer ma panique que je ne serais pas étonné de sentir une de mes dents se briser.

— Je te conseille d'être un peu plus actif et de nous montrer rapidement ta bonne volonté. Bonne journée, Brandon.

L'autre homme me salue d'un mouvement de la tête et les deux types se barrent comme ils sont venus.

Pourquoi ne suis-je pas étonné par ce qui m'arrive ?

Je réprime un rire nerveux comme je peux. Si je le laisse s'échapper, je vais devenir hystérique. La vie était censée me sourire, aujourd'hui. À la place, ces deux types débarquent sur le campus et jouent aux cow-boys avec moi pour me rappeler que j'ai accepté de pactiser avec eux.

Ma vie bascule une fois de plus à cause des Black Riders. J'avais remisé ma rancune à leur encontre depuis quelque temps, mais elle resurgit.

Est-ce que quelqu’un peut me donner le mode d’emploi sur comment appuyer sur le bouton stop ?

OceanofPDF.com

46

Pops

Sandman est en retard à notre réunion du jour. En attendant son arrivée, Jace ne cesse de me poser des questions sur mon avancée concernant le cas de Logan.

— T’en es où de ta souris ?

— L’idée fait son chemin, lui réponds-je, évasif.

— Elle reste insensible à ton charme ?

— Je dirais que ses défenses se fissurent.

— Tu veux des conseils ?

Je fronce les sourcils, sa mine un peu trop réjouie m’agace.

— Toi, le type qui vient chialer chez moi dès qu’il a une merde avec sa copine, tu me proposes un coup de main ?

— Je demande parce que je vois qu’elle te plaît, me répond-il innocemment.

— Elle me plaît autant que j’ai envie de l’étrangler, grogné-je. Cette femme a deux personnalités : elle peut aussi bien se transformer en furie qu’en banquise. Mais c’est surtout un sacré problème pour Logan.

— T’as un plan B ?

— Ouais, j’ai vu l’avocat pour ça.

— Qu’est-ce qu’il en dit ?

— Vu le dossier qu’elle a refilé à son supérieur, il nous faut des preuves pour la coincer.

— Ça ne semble pas te réjouir.

Je soupire et me passe une main lasse sur le visage. Jace est encore au-dessous de la vérité.

— T’as raison, ça ne me rend pas fou de joie. Je vais mettre à terre par K.-O. une femme qui fait son job.

Jace étudie mes paroles, son cerveau semble avoir assemblé les éléments.

— Merde, ne me dis pas que tu vas faire ce que je pense.

— Je vois que tu as compris la situation.

— Tu sais que, si tu fais ça, tu fous toutes tes chances en l’air avec elle…

Je le coupe.

— J’en ai parfaitement conscience, crois-moi.

Cette pensée me déprime. Pour me faire penser à autre chose, je change de sujet :

— Vous avez des nouvelles de Great Falls ?

— Les Canadiens ont suivi ton conseil, ils restent de leur côté de la frontière, m’informe Splinter.

— Leur obéissance n’est qu’une façade, ajoute Jace.

Sandman entre enfin dans la pièce et prend place autour de la table.

— Désolé pour le retard.

Je hoche la tête dans sa direction, puis je reprends :

— D’après nos informations, les Eagles vont réceptionner de la dope, ce soir.

— On connaît les livreurs ? m’interroge Jace.

— Les Mexicains, je suppose.

— Intercepter la livraison nous permettrait de fermer une de leurs sources de revenus, et par conséquent de réduire leur possibilité de créer de nouvelles alliances, en déduit Splinter.

— T’as tout saisi. D’où l’importance de réussir !

— On met qui sur le coup ? intervient Sandman.

— Dannyboy, toi, Splinter, Jace et moi.

— Dannyboy ? Tu le places souvent dans les missions en ce moment, Prés’.

— Il a fait ses preuves, j’ai confiance en lui. Si je ne lui ai pas encore donné le patch du club, c’est pour qu’il retienne la leçon de ne jamais faire confiance à quiconque dans notre monde. Mais au fond, il le mérite, et depuis pas mal de temps.

— T’as raison, admet Jace.

— Ravi de te l’entendre dire, fils. Surtout que son erreur concernait ta régulière.

— Il a payé sa dette depuis longtemps. Je le titille juste pour le plaisir d’emmerder quelqu’un.

— Quand décideras-tu de grandir ?

— Probablement jamais.

— C’est ce que je craignais.

— Tu envisages de lancer son intronisation quand, Prés’ ?

— J’hésite encore. Soit avant la grande bataille, soit juste après. On verra. Pour l’instant, on a d’autres priorités.

*

* *

— Merde !

L’exclamation de Dannyboy réveille tout le monde dans la camionnette.

— Qu’est-ce qui t’arrive ? lui demandé-je.

— Ce type sur le trottoir, me dit-il en pointant un mec de l’index.

Je tourne le visage vers l'endroit qu'il fixe avec attention. La scène qui se déroule sous mes yeux ne m'indique pas de danger particulier. Je vois juste un étudiant qui taille la bavette à un dealer, probablement pour recharger le stock.

— Eh bien quoi ?

— Je l'ai déjà vu.

Sa remarque éveille instantanément mon attention.

— Où ?

— Sur le campus. Il traîne avec Brandon de temps en temps. Je le sais puisque j'y passe la plupart de mon temps pour surveiller les filles.

— T'es sûr de toi ?

— Plus que sûr, oui, je lui ai même parlé, une fois. J'avais perdu Beverly de vue.

— T'as perdu ma gosse de vue ? lui retourné-je d'un ton hargneux.

— Juste cinq minutes, Prés', peste-t-il en levant les yeux au ciel.

— Brandon est au courant qu'il trafique avec les Eagles ? reprend Sandman.

— J'en sais rien.

Splinter pose la question que tous ceux qui sont présents dans la fourgonnette se posent :

— Tu penses que les Eagles tentent de nous infiltrer via Beverly et la bande, Prés' ?

— Je l'ignore. Mais c'est louche toute cette histoire. Si c'est le cas, le hasard nous en veut.

— C'est peut-être juste un type qui vient voir son fournisseur sans savoir tout ce qui se passe autour de lui.

— En tout cas, c'est la première fois que je le vois avec les Eagles, souligne Dannyboy.

— Tu connais son nom ?

— Je crois qu'il s'appelle Luke. Son nom de famille, je sais pas.

Je me tourne vers Jace.

— Tu l'as déjà vu ?

— Non.

— Tous les deux, renseignez-vous auprès de vos nanas. Et soyez discrets, il faut les tenir le plus loin possible de nos histoires.

J'observe le mec entrer dans le bar, il semble indifférent aux bikers qui sont placés à l'extérieur et n'en salue aucun. D'ailleurs ces derniers ne s'en préoccupent pas non plus. Au moins, ce n'est pas une sorte de *hangaround* qui ferait des missions occasionnelles chez eux pour intégrer leurs rangs. Cependant, je reste sur mes gardes, avec les Eagles, rien ne se fait par hasard.

— Jace, on va renforcer la protection autour de l'appart et des gosses.

— Tu penses qu'ils peuvent être en danger ?

— Tant qu'on ne sait rien sur ce mec et sur l'étendue de ses relations avec les Eagles, on assure nos arrières.

— On leur dit quoi ? me demande Jace.

— Tu vas traîner un peu plus avec eux. Pareil pour toi, Dannyboy. Vous ne les lâchez pas d'une semelle. Vous les suivez partout : à l'appart, dans leurs soirées, à la fac…

— Hayley va se douter d'un truc si je me mets à la coller tout le temps, précise Jace.

— C'est ton affaire, tu te démerdes pour trouver une excuse ou tu lui dis de ne pas chercher à comprendre. Point.

Tout le temps de ma conversation, mes yeux restent rivés sur l'entrée du bar. Ce lieu est un des favoris des Eagles, ils ont pour habitude de traiter pas mal de trafic à l'intérieur.

Le mec en sort dix minutes plus tard. J'ai l'impression qu'il ne s'agit que d'un simple revendeur, mais je ne prendrai aucun risque tout de même.

Jace fixe lui aussi le jeune qui lance sa planche de skate sur le trottoir et file dans la nuit. Songeur, il me pose une question à laquelle j'étais également en train de penser :

— Tu penses que Brandon touche à cette merde ?

— Je commence à avoir des soupçons.

Dannyboy intervient dans notre conversation et ses propos confirment nos doutes :

— En tout cas, je le vois de plus en plus prendre des médocs. C'est limite devenu un geste machinal, comme s'il s'enfilait des pastilles à la menthe. Soit il se came déjà, soit il en prend dangereusement la voie, si vous voulez mon avis.

— Et il a des sautes d'humeur… poursuit Jace.

— Hayley t'en a touché un mot ?

— Non, elle l'a placé sur un piédestal. Je ne peux lui faire aucune remarque sur lui sans qu'elle le prenne mal et le défende. Par contre, une fois, elle m'a fait une réflexion… Sur le coup, je n'y ai pas trop prêté attention, j'étais un peu énervé.

— Énervé par quoi ? lui demande Spider.

— C'est le jour où cet abruti de Dannyboy m'a viré de la première place au classement GTA. Mec, ce n'est qu'une question de temps pour que je reprenne la première place, conclut-il en se tournant vers lui.

— Jace, on peut revenir au sujet principal ? questionné-je, agacé par leurs gamineries.

— Ouais, pardon, Prés'. Donc, pour en revenir à Brandon, ce jour-là, Hayley m'a dit que Brandon devrait ralentir la cadence au niveau révisions, car il avait les yeux explosés et qu'il allait se détruire la vue s'il ne faisait pas plus gaffe.

Sandman secoue la tête et déclare :

— Vu tous les éléments qu'on commence à avoir en main, s'il avait les yeux rouges, ce n'est pas à force de se détruire la vue sur ses bouquins.

— Il faudrait que tu en touches deux mots à Hayley, tous les deux sont hyper proches, il pourrait lui confier des trucs.

— Elle va encore croire que je cherche des noises à son Brandon. Mes relations ne sont pas forcément au beau fixe avec lui.

— Danny, tu t'entends comment avec lui ? demandé-je en me retournant vers le petit.

— Ça roule, il est cool. Un peu sur la réserve, mais il n'y a pas de problème, on discute.

— Dans ce cas, rapproche-toi un peu plus de lui et observe-le.

Il ne manquait plus que ça ! Comme si j'avais le temps de devoir gérer le mec de ma fille qui se came.

— On se concentre, les gars. Le mulet vient de sortir.

— C'est lequel ? demande Jace.

— Celui avec la crête rouge et bleu.

Il a une nana pendue au bras.

— Ces salopards entraînent les filles dans leur trafic !

— Des tarés, ces mecs.

— On le file, ils démarrent.

Tout le temps du trajet, nous restons silencieux tout en suivant la voiture du Eagles à distance.

Après trente minutes de route, le gars s'engouffre dans un quartier résidentiel. J'ignorais que ce secteur était lui aussi pourri par cette saloperie de dope. La voiture s'arrête devant un pavillon, nous poursuivons notre route et tournons dans une autre rue.

Dès que nous ne sommes plus en visuel, Jace et Splinter sautent du véhicule et rebroussent chemin à travers les jardins. De mon côté, je descends avec Danny. Nous nous faufilons entre les voitures pour avoir une vue d'ensemble de la façade principale. Sandman reste au volant pour le cas où il nous faudrait décoller rapidement.

Une fois posté, j'informe les frangins :

— On est en place avec Danny, le type est resté au volant. C'est la fille qui s'est barrée dans la maison.

— Le salaud, il prend aucun risque. Si les flics déboulent, c'est elle qui ramasse.

Ces mecs n'ont pas volé leur réputation de cafards.

Je laisse parler les frangins et informe Danny.

— Reste où tu es. Je vais approcher, j'aimerais voir ce qui se passe à l'intérieur.

Au moment où je découvre ce qui se trâme dedans, la voix de Jace s'élève dans l'émetteur placé dans mon oreille.

— Pops, il y a un invité surprise.

— Je viens de voir, oui.

Shiver. *Enfoiré de Canadien !*

— On fait quoi ?

— Sandman, appelle le club et dis aux gars de venir en renfort. Qu'ils le fassent discrètement, surtout, et avec une voiture. On va se diviser : une équipe va surveiller Shiver et l'autre prendra le Eagles avec la nana en chasse.

— Tu ne veux pas qu'on intervienne ? m'interroge Danny.

— Non, petit. Si on le fait, les Mexicains vont aussi nous tomber dessus. Je ne veux pas les avoir sur le dos.

— Si Shiver est avec eux, on les a peut-être déjà sur le dos, me fait remarquer Sandman.

— Je ne pense pas. D'après les bruits qui courent, ce sont juste des partenaires d'affaires, il n'y a pas d'alliance.

— C'est déjà ça, intervient Jace.

— La nana tape la discute avec lui. Elle ne semble pas l'apprécier des masses, commente Splinter.

— Si elle a de la jugeote elle devrait se barrer en courant, ce type est un grand malade, affirmé-je.

— Les choses intéressantes commencent, un des Mexicains vient de refiler un sac à la minette, m'informe Jace.

Depuis mon poste d'observation, je vois la fille se tourner vers la porte d'entrée.

— Elle va se mettre en mouvement dans pas longtemps.

Je n'ai pas beaucoup de temps pour élaborer un nouveau plan. Je n'aime pas ça, chaque découverte sur nos adversaires nous révèle de sales surprises. J'ai un mauvais pressentiment et je ne parviens pas à le chasser de mon esprit. Je m'efforce de ne pas y penser et donne les nouvelles instructions :

— Je retourne à la camionnette. Danny, tu restes en place et tu surveilles la façade de la maison en attendant l'arrivée des frangins. Splinter, tu restes en position pour avoir une vue sur l'arrière. Jace, tu me rejoins à la voiture. On va filer le Eagles et on récupère la marchandise. Splinter, vous collez au train de Shiver dès qu'il se met en mouvement. Je veux savoir où cet enfant de salaud se cache.

— Attends, Prés', m'interpelle Splinter.

— Quoi ?

— Shiver vient de glisser un truc dans la main de la fille. C'est un bout de papier, je crois, elle l'a fourré dans son soutif.

— Compris. Je récupère ça aussi.

*

* *

Nous suivons le Eagles et la fille à distance. Dans la camionnette le silence règne, nous avons conscience que les règles du jeu viennent de changer : les Canadiens sont entrés sur notre territoire alors que nous les pensions encore chez eux.

— Prés', comment on va faire, maintenant que les Canadiens se sont invités à notre sauterie de ce soir ? me demande Sandman.

— Il va nous falloir agir plus rapidement que prévu, souligne Jace.

— Je sais. Ralentis, Sandman, j'ai l'impression qu'on est arrivé à destination.

— On va procéder comment ? T'as conscience qu'on ne peut pas laisser de témoins, sur ce coup.

Jace a raison, si on veut garder notre longueur d'avance et si le message transmis par Shiver nous apporte ce qu'on cherche à savoir, on ne pourra pas laisser de témoins derrière nous. J'inspire et lui confirme ses soupçons.

— On va faire ce qu'on a à faire pour sauver notre club et nos frères.

Le silence se rétablit dans l'habitacle. La voiture que nous suivons depuis vingt bonnes minutes s'arrête devant un immeuble délabré. Sandman se range un peu plus loin.

Depuis notre position, nous avons un bon visuel sur les occupants de la voiture. Nous restons en place et attendons qu'ils se décident à sortir.

— Quand tu dis « On va faire ce qu'on a à faire », tu inclus la fille ?

J'observe Sandman et effectue un bref hochement de tête pour le lui confirmer, puis j'ajoute :

— Si on y est contraints, oui. Tout dépendra de son degré d'implication dans les affaires des Eagles.

— Cette affaire pue de plus en plus, si tu veux mon avis.

Je suis d'accord avec lui. Le pire, dans toute cette histoire, c'est que je finis par ne plus me rappeler comment elle a commencé, tant il y a de rebondissements.

— J'ai l'impression qu'il y a de l'eau dans le gaz entre les amoureux.

Ce que nous dit Jace nous interpelle et nous reportons notre attention sur ce qui se déroule entre le mec et la fille.

Si elle décide de se barrer maintenant, sans le savoir, la minette sauvera sa peau.

— J'espère qu'elle aura la bonne idée de refiler le papier au Eagles avant de se faire la malle, marmonne Sandman.

— Si elle se casse, qui s’occupe de qui ? Il faut quand même s’assurer qu’elle lui a donné le papier.

— Jace, tu gères la fille. Avec Sandman, on prend le mec.

Mon frangin acquiesce et pointe les ex-tourtereaux du doigt :

— J’ai de la chance, elle se barre à pied.

— On se tient prêts.

Le Eagles sort à son tour de la voiture, il invective une dernière fois la nana qui lui répond par un doigt d’honneur sans se retourner.

Avant que nous ne quittions nous aussi notre refuge, je me tourne vers Jace :

— Je ne pense pas qu’elle ait le papier sur elle, autrement il ne la laisserait pas partir. Mais je préfère en être certain. Effraie-la pour qu’elle crache tout ce qu’elle sait, mais ne va pas plus loin. On va retirer nos couleurs, on est trop facilement repérables avec nos cuirs. Le premier d’entre nous qui a terminé se met au volant pour qu’on soit prêts à décoller au moindre souci.

Dès que le Eagles entre dans l’immeuble, nous sortons de notre véhicule. Jace trottine en direction de la fille et, de notre côté, nous nous engouffrons dans le bâtiment en faisant de notre mieux pour ne pas nous faire repérer.

La chance est de notre côté, l’ascenseur est en panne. Nous nous faufilons dans la cage d’escalier et gravissons les marches deux à deux pour rattraper notre cible. Ce con sifflote, il nous facilite la tâche.

Au deuxième étage, on finit par le rattraper. Nous ralentissons notre cadence et faisons en sorte de ne pas indiquer notre présence. Nous attendons qu’il entre dans son appartement et surgissons pour le pousser à l’intérieur. Sandman ferme la porte derrière nous et, de mon côté, je jette le Eagles qui n’a rien vu venir face contre terre et lui colle le canon de mon flingue contre la nuque.

*

* *

L’homme n’a pas mis longtemps à nous donner les informations que nous souhaitions obtenir.

Ce que nous venons d’apprendre nous rend moroses. Les Canadiens ont bien scellé un accord avec les Eagles, ce n’est plus qu’une question de temps pour que leur machine de guerre se mette en route contre nous.

La seule chose de positive dans cette histoire est que nous avons intercepté le message de Shiver. Sauf qu’il est codé en alphabet runique[1] , avec un mélange d’autres caractères que nous ne connaissons pas. L’info enfermée dans ce message a une durée de vie très courte. Nos ennemis vont rapidement se douter que nous sommes derrière cette affaire. Pas de doute, les jours à venir s’annoncent funestes.

1. Certains clubs, notamment les Hell’s Angels, ont eu recours à l’alphabet runique pour coder leurs messages concernant les trafics de drogue.

OceanofPDF.com

47

Brandon

L’intervention des types sur le campus m’a mis les nerfs en pelote. Les coups que je me suis pris sur la tête doivent être plus sérieux que je ne le pensais, car au lieu de poursuivre ma vie en me tenant éloigné des magouilles, je plonge les deux pieds dedans.

J’observe mon reflet dans le miroir de la salle de bain et l’image qu’il me renvoie me retourne l’estomac, je ne me reconnais plus.

Il y a quelques jours, je suis allé voir Luke pour qu’il me vende les mêmes pilules miracles qu’il m’avait refilées au cours de la soirée. Je pensais qu’il allait se marrer et me tenir de grands discours sur le fait que je lui avais envoyé à la tronche que jamais je ne toucherais à sa merde. Mais il n’en a rien fait, il s’est contenté de me vendre ce que je voulais avec un sourire de vainqueur. L’enfoiré a bien rodé sa technique pour se créer de la clientèle. Je te file un échantillon gratuit, pour le suivant tu le casques. Ce traquenard est pourtant vieux comme le monde et je ne comptais pas tomber dans le panneau. Sauf que, quand je suis retourné à mes cachetons habituels, ceux que m’avait prescrits mon médecin, ils ne marchaient plus sur moi. Les effets n’étaient pas suffisants pour faire disparaître la douleur entièrement.

J’ouvre le robinet d’eau froide et m’asperge le visage en vue de chasser mes idées noires. Malheureusement cette méthode ne fonctionne pas et mon cerveau cogite à cent à l’heure. Je sais que je commets une connerie, mais c’est plus fort que moi. Chaque fois que je décide de mettre un terme à tout ça, il y a une bonne raison pour que je poursuive : un cours important à retenir, ces types qui viennent m’emmerder, essayer de me faire pardonner par Beverly, mes maux de tête… J’ai même arrêté mes séances chez la psy, elle me prenait trop la tête avec ses histoires de deuil. Je ne suis pas mort, je suis juste un type qui s’est cru plus malin que les autres.

J’éteins la lumière de la salle de bain et quitte la pièce pour aller me réfugier dans ma chambre. Ce soir, l’appartement est calme, je dois être le seul à n’avoir rien à faire un vendredi.

J’ouvre le tiroir d’une de mes commodes et cherche au fond, sous mes t-shirts, le sachet qui détient mon cocktail personnel. Rassuré de le trouver à sa place, je regarde l’assortiment coloré. Tout pourrait devenir simple. Il me suffit juste d’avoir le courage de tout avaler d’un coup et adieu maux de tête, maîtres chanteurs et Beverly. Certaines personnes disent que seuls les faibles décident de mettre fin à leurs jours, d’une certaine manière je suis d’accord avec elles, il faut être faible pour préférer la mort à la vie. Mais il faut du courage que je n’ai pas pour passer à l’acte. Ma main se fait hésitante et survole les comprimés. Prenant subitement conscience du chemin sur lequel m’entraînent mes pensées, je referme le tiroir d’un mouvement brusque.

*

* *

Je devais être plus crevé que je ne le pensais, car je me suis endormi sans m’en rendre compte. C’est le son du piano dans le salon qui me

réveille en sursaut. Jusqu'à présent personne ne s'en est servi, je pensais qu'il était là pour la décoration.

Une voix féminine et mélodieuse s'ajoute à la musique. Je tends l'oreille pour écouter les paroles de la chanson qui me parviennent jusque dans la chambre.

Qui peut chanter ainsi ? Certainement pas Hayley, elle est aussi douée pour chanter qu'une casserole. Elle n'est jamais parvenue à sortir la moindre note juste. De plus, elle passe le week-end chez Jace.

Ma curiosité piquée, je m'extirpe du confort de mon lit et me dirige vers la source musicale. Sur la pointe des pieds, je pénètre dans le salon afin de ne pas faire deviner ma présence.

Sous le choc, mon cerveau met plusieurs secondes à faire le lien entre la personne assise devant le piano et la voix mélodieuse. Beverly. Ses mains dansent sur le clavier et sa voix faiblit au fur et à mesure que la chanson se termine. Les dernières notes retentissent et la pièce plonge dans un silence chargé de souvenirs. Elle reste immobile, les épaules légèrement affaissées.

Assister à cette scène me fait l'effet d'être un voyeur. Une petite voix m'interpelle et me signale que ma place n'est pas ici. Je découvre une nouvelle facette de sa personnalité. Sous ses allures de forte tête, Beverly est fragile.

Alors que je m'apprête à repartir tout aussi discrètement que je suis venu, elle se retourne. Probablement a-t-elle perçu une présence. Nos regards se croisent et elle n'a pas le temps de masquer ses émotions, je lis dans ses yeux une douleur profonde. La voir ainsi me donne envie de la prendre dans mes bras pour la consoler et lui dire qu'elle n'est pas seule. À la place, je me mets à bafouiller lamentablement :

— Je suis désolé, je ne voulais pas t'espionner.

Elle esquisse un sourire tremblotant.

— Ce n'est rien, je pensais être seule.

Je reste sur le seuil, hésitant. Les paroles de la chanson tournent encore dans mon esprit et semblent flotter dans la pièce.

Incapable de contenir plus longtemps ma curiosité, je l'interroge.

— C'est une très belle chanson. Elle est de qui ?

— De moi.

— Tu es douée.

— Ce ne sont que des mots mis les uns derrière les autres.

Je me doute que je ne suis pas le bienvenu. C'est la première fois que nous nous reparlons, je ne veux pas la quitter maintenant, surtout pas après avoir lu la tristesse dans son regard.

— J'ai l'impression de découvrir une autre facette de toi.

— Qui peut se vanter de connaître réellement quelqu'un ? me répond-elle, hargneuse.

— Personne, je suppose.

— Exact.

Si je ne sentais pas Beverly sur la défensive, je pourrais retourner dans ma chambre et laisser tomber cette conversation.

— Cette chanson parle de toi ?

— Il n'y a rien à creuser dans ces paroles, Brandon.

Elle me fuit du regard.

— Tu me mens, constaté-je.

— Dans ce cas, nous sommes deux à nous mentir, me réplique-t-elle en me lançant un regard perçant. Qu'en dis-tu ?

Quelque chose dans sa voix m'alerte.

— J'en dis que j'ai compris ton message et que nous devrions changer de conversation.

— Sage décision.

Je n'ai pas envie de retrouver la solitude de ma chambre et, surtout, je ne sais pas quand j'aurai à nouveau l'occasion de lui parler, alors je saisis ma chance.

— Je n’ai pas couché avec Anna, ni avec la fille du club de ton père. Pour tout t’avouer, depuis toi, je n’ai couché avec personne d’autre.

Elle se crispe, joue quelques notes sur le clavier puis finit par répondre.

— Avec qui tu couches ne me concerne pas. On en a déjà convenu tous les deux.

— Je sais. Mais je voulais que tu connaisses la vérité…

— C’est inutile, mais j’apprécie la démarche.

Une part de moi est déçue, j’aurais aimé qu’elle me dise qu’elle non plus n’a pas couché avec ce type.

Le silence s’établit entre nous et je me sens mal à l’aise. J’oscille sur mes talons tout en cherchant un sujet de conversation neutre. Finalement, je n’en trouve aucun et lui dis ce que j’ai sur le cœur :

— J’espère qu’un jour tu sauras me pardonner.

Son regard se fait pénétrant quand elle me répond :

— Je pourrai te pardonner le jour où tu me diras l’entière vérité.

— De quoi tu parles ?

— On en a déjà discuté l’autre jour, il s’est passé quelque chose à New York et, tant que tu ne me diras pas ce qu’il en est, c’est inutile de venir me retrouver.

Je hausse les épaules et tente d’ignorer l’affolement des battements de mon cœur.

—Tu te fais des films.

— Tu en es sûr ?

— Oui.

— Tu veux que je te dise le fond de ma pensée ?

— Je ne pense pas pouvoir l’éviter.

— Tu ne vas pas bien, Brandon. Tu es même en train de toucher le fond. Toutes ces filles que tu te tapes ou que tu fais semblant de te taper, c’est pour me maintenir à distance. Je vais même pousser mon analyse plus loin : tu as peur de l’inconnu. Toute ta vie, tu as vécu en fonction des autres, et

aujourd’hui, tu te retrouves seul. Tes parents sont loin et Hayley peut compter sur Jace pour s’occuper d’elle. Tu ne sais plus quoi faire et tu viens de découvrir que tu ne sais pas qui tu es réellement.

— Tu divagues.

— Je sais observer les gens. D’ailleurs, ta réaction me prouve que j’ai mis le doigt pile là où ça fait mal.

— Je…

— Je vais encore ajouter quelque chose qui te donnera matière à réfléchir.

— Quoi encore ?

— Je joue du piano quand je vais mal, mais toi, quelle est ton échappatoire, hormis la drogue ?

— Je ne me…

— N’ajoute pas ce mensonge à ta longue liste. Tu es un drogué. Tu n’en as même pas conscience, mais tu avales tes comprimés comme des pastilles de menthe. Ce n’est qu’une question de temps pour que les autres s’en rendent compte ou pour que je les en informe.

OceanofPDF.com

48

Pops

— Pops, sérieux, tous ces trucs ne me serviront à rien plus tard.

Je lève la tête d'un magazine spécialisé dans les bécanes et observe le gamin. J'analyse rapidement la situation. Avec le temps, je finis par connaître les indices des conversations à venir avec lui. Celle qu'il s'apprête à me tenir va être corsée. Dès le départ il me fait la totale : l'air de chien battu, sa petite moue pour m'embobiner, et ses yeux larmoyants histoire de me mettre immédiatement au tapis. Pas de doute, il sort l'artillerie lourde.

J'inspire profondément et me prépare aux futures négociations.

— Qu'est-ce que tu en sais, fiston ? Aux dernières nouvelles, tu ne sais pas de quoi ton avenir sera fait.

Le petit me fixe d'un air entendu.

— Tu crois vraiment que connaître la date de la bataille de Gettysburg va me servir ? me lance-t-il.

Je grimace intérieurement, car moi-même je ne connais pas cette fichue date et n'en ai jamais eu l'utilité dans ma vie. Mais le rôle de parent ne se limite pas à fournir un toit et de la nourriture, c'est aussi persuader ses

enfants de faire leurs devoirs et leur raconter des bobards sur l'utilité de retenir une date historique.

— Ça fait partie de la culture générale, lui dis-je du bout des lèvres.

Seigneur, jamais j'aurais cru devoir dire des trucs aussi cons.

— C'est bien ce que je dis, c'est pas vraiment important, s'exclame le petit en prenant le ciel pour témoin.

Acteur. Voilà ce qu'il va être plus tard.

— Dis-toi que cette date est importante, car elle va te permettre de réussir ton contrôle, qui lui va te permettre d'avoir une bonne moyenne, et qui dit bonne moyenne dit que tu passeras dans une classe supérieure l'année prochaine et ainsi de suite jusqu'à ce que tu aies un diplôme en poche.

Je reprends mon magazine, pensant que le gosse laissera tomber la conversation, mais c'est sans compter sur son obstination.

— Et je ferai quoi, avec un diplôme ?

— Avec un diplôme, tu feras ce que tu veux dans la vie, grommelé-je les yeux fixés sur ma revue.

— Certains réussissent sans, marmonne-t-il.

— Ce sont des exceptions, la plupart triment, rétorqué-je en abaissant mon magazine pour river mon regard au sien.

— Et si je veux devenir comme toi ?

Terrain ultra glissant, je dois effectuer une manœuvre de repli.

— Tu peux le devenir à la condition de réussir dans tes études.

— Tu en as fait des études ?

J'abandonne ma revue sur la table, le gosse va me tenir la jambe jusqu'à ce qu'il ait épuisé son stock d'arguments. Dommage, l'article était intéressant.

— Non, Logan. Je n'ai pas eu cette chance.

— Ça ne t'a pas empêché de réussir, me lance-t-il, une lueur victorieuse dans ses prunelles.

Tout dépend de comment il voit la réussite, car finir à la tête d'un club qui passe son temps à jouer à cache-cache avec d'autres clubs afin d'éviter de se prendre une balle en pleine tête n'est pas ce que j'appelle réussir dans la vie.

Je change de tactique. Discuter avec Logan équivaut à brasser de l'air.

— Ne cherche pas d'excuses, révise, c'est tout.

Je récupère mon magazine pour lui montrer que la conversation est terminée.

— Et si je ne suis pas fait pour les études ?

— Dans ce cas, on trouvera ensemble la voie pour laquelle tu es fait, soufflé-je, exaspéré.

— Et si…

J'abaisse ma revue d'un geste vif et lui rétorque sèchement :

— Logan, ça suffit. Plonge ton nez dans ce livre, apprends toutes ces putains de dates et qu'on en finisse. J'ai la dalle et tant que tu n'as pas terminé tes devoirs on ne passera pas à table.

— Mais…

Je le coupe en lui adressant un bref regard.

— Arrête d'essayer de gagner du temps, tu n'y arriveras pas.

Le silence dure à peine un quart de seconde.

— J'ai un peu réussi quand même, marmonne-t-il.

Je me frotte l'arête du nez, excédé.

— Logan.

— Quoi ?

— Tu m'agaces.

Loin de se démonter, le petit esquisse un sourire vainqueur.

— Mais tu m'aimes quand même ?

— Ouais, lui réponds-je, bourru, en reprenant ma lecture.

— Pops.

— Ouais.

— Moi aussi, je t’aime. T’es comme mon père, pour moi.

— Ouais, fiston. Je le suis.

Je n’ai jamais été aussi content d’entendre quelqu’un frapper à la porte. Qui que soit cette personne, je lui vouerai un culte. J’ouvre en grand la porte d’entrée, prêt à remercier le nouvel arrivant, et referme instantanément la bouche.

Keira.

— Tu viens me casser les pieds pour quelle raison, ce coup-ci ?

— Je…

Quelque chose dans son attitude m’oblige à m’adoucir. D’ordinaire, dès qu’elle m’aperçoit, elle revêt cet air combatif, mais ce soir elle ressemble plus à un boxeur qui a déjà été mis K.-O.

— T’as un souci ?

— J’ai besoin de votre aide, murmure-t-elle.

— Ça doit être grave pour que tu viennes toquer à ma porte et que tu me demandes de l’aide.

— Je ne sais plus vers qui me tourner.

Son air désespéré a raison de moi.

— Entre.

Je m’efface et lui laisse le passage libre.

— C’est quoi le problème ? Tu m’excuseras de te dire ça, mais tu as une tête à faire peur. On dirait que tu n’as pas dormi depuis des lustres.

— Il y a un peu de ça.

— Tu m’inquiètes, la souris. Un jour normal, tu m’aurais déjà envoyé un ou deux obus dans la tête.

Elle est vraiment au plus mal, elle ne s’est même pas rebellée en entendant son surnom.

— Disons que ce n’est pas un jour normal.

— Raconte.

— J’ai un dossier dont je suis chargée, une jeune fille de quatorze ans. Ses parents sont décédés l’année dernière dans un accident de voiture et depuis elle va de foyer en foyer, elle ne parvient pas à s’intégrer.

— C’est un peu normal, la gosse perd tout, et du jour au lendemain, elle se retrouve dans un foyer où, la plupart du temps, c’est marche ou crève.

— J’ai essayé de lui trouver une famille, mais pour le moment toutes celles qui pourraient lui correspondre affichent complet.

— Que s’est-il passé avec la gosse pour que tu te mettes dans un état pareil ?

— Elle s’est enfuie. Depuis cinq jours, personne ne sait où elle est. Je l’ai cherchée dans tous les lieux où elle aurait pu trouver refuge, mais rien. Elle s’est volatilisée.

— Et qu’est-ce que j’ai à voir là-dedans ?

— Je me suis dit que parmi vos relations vous auriez plus de chance que moi d’avoir des informations pour la retrouver…

— En gros, tu es en train de me demander de recourir aux relations que tu me reproches d’avoir…

— Je comptais surtout sur votre compréhension pour aider une enfant.

Je hoche la tête. Malgré toutes les saloperies qu’elle pense de moi, elle sait que le sort des gosses est mon talon d’Achille.

— Je reviens, je vais passer un ou deux coups de fil.

Je me dirige déjà vers mon bureau lorsque Logan m’interpelle depuis la cuisine.

— Pops !

— Ouais, gamin ?

— J’ai fini.

Je me tourne vers Keira.

— La souris, rends-moi service et vérifie que le gosse connaisse sa leçon. Au moins, tu ne pourras pas me reprocher de ne pas m’occuper de lui.

*
* *

Dix bonnes minutes se sont écoulées entre mes différents appels pour prévenir les frangins et les B.A.C.A. de la disparition de la petite. Dix minutes qui suffisent à Logan pour rouler Keira dans la farine. Et elle n'y voit que du feu.

En revenant dans la cuisine, je voulais lui demander si elle avait une photo de la petite, mais je me suis arrêté dans ma lancée. La souris est plongée en plein plaidoyer, je pourrais presque croire que Logan boit ses paroles. J'ai bien dit presque.

Je décide de couper court à la mascarade du gamin et interpelle Keira.

— Il me faut une photo de la petite, tu en as une ?

— Dans mon sac à main, je l'ai laissé dans l'entrée, je vais le chercher de suite.

Elle quitte la cuisine et j'en profite pour saisir le petit au vol qui, lui aussi, cherche à quitter la pièce.

— Dis-moi, gamin. Le discours de Keira sur la bataille de Gettysburg…

— Oui ?

— Ça t'a vraiment convaincu d'apprendre l'Histoire ?

Le petit roule des yeux, ahuri. Ok, j'ai ma réponse.

— Pops, depuis quand tu es devenu aussi crédule ? C'est juste que Keira est sympa, je ne voulais pas lui faire de peine.

— C'est ce que je me disais aussi.

— T'es vraiment tombé dans le panneau ?

— J'avoue avoir eu quelques doutes, t'es assez convaincant quand tu t'y mets.

— Ouais, je m'entraîne pas mal ces derniers temps.

— Je devrais peut-être pas t'encourager, pas sûr que les parents normaux agissent comme ça.

— Pops, t'es pas un père normal.

— Pas faux. Va mettre la table, maintenant.

— Là, par contre, tu agis comme un père normal.

— Obligé, si je te laisse trop de mou, tu vas révolutionner la vie dans cette baraque.

Keira revient sur ses entrefaites et me donne la photo.

— Vous pouvez la conserver, j'en ai une autre avec moi.

Je la photographie et l'envoie en message groupé. J'ai pas besoin de faire de discours aux frangins, ils connaissent leur taf.

Je glisse la photo dans la poche intérieure de mon gilet.

— Merci pour votre aide, je vais vous laisser et circuler dans certains quartiers pour voir si elle n'y est pas.

— Je t'accompagne. Viens t'asseoir cinq minutes, prends un café ou ce que tu veux. J'appelle ma fille pour qu'elle vienne garder Logan.

— Mais…

— Je ne te laisserai pas seule ce soir, il suffit de t'observer une minute pour voir que tu es à bout. Pour une fois, obéis et pose ton putain de cul sur cette chaise.

— Pops, m'apostrophe Logan.

— Quoi, gamin ? lui demandé-je tout en gardant mes yeux rivés sur Keira.

— Tu dois mettre une pièce dans le bocal, t'as dit un gros mot.

Je lève les yeux au ciel et soupire. Finalement, je prends mon portefeuille et sors un billet de dix. Sous le regard éberlué du petit, je le fourre dans le bocal.

— T'as trop mis, Pops.

— Je prends de l'avance, grommelé-je en quittant la pièce, sous le regard amusé de la souris.

Beverly arrive rapidement après mon coup de fil, entre-temps, Logan est parti se coucher. Ma fille entre dans la cuisine et me lance un regard

curieux lorsqu’elle me trouve en pleine conversation avec Keira. Je fuis ses questions muettes mais ma fille n’en reste pas là. Cette petite fouineuse va à la pêche aux renseignements. Elle avance d’un pas déterminé vers Keira et tend la main pour la saluer :

— Beverly, la fille de Pops.

— Vous appelez votre père, Pops ?

— Comment voudriez-vous que je l’appelle ?

— Par son prénom ?

— Seuls les gens coincés l’appellent comme ça ! s’esclaffe Beverly.

Je ferme les yeux. J’aurais dû me douter qu’avec Beverly dans la pièce la situation serait difficilement maîtrisable.

OceanofPDF.com

49

Brandon

Les paroles de Beverly me poursuivent jusque dans ma chambre. Je claque la porte derrière moi et m'y adosse, les épaules affaissées, les yeux rivés au sol sans vraiment le voir. Sa question ne cesse de tourner en boucle dans mon esprit. Quelle est mon échappatoire, hormis les médocs ?

Sous le coup d'une impulsion, je me détache de la porte et me précipite vers mon armoire. Beverly a tort, je ne suis pas un camé. Les gélules que je prends ne sont que pour un temps. Je ne les ingurgite que pour les examens, j'arrêterai quand mes maux de tête auront disparu. Ce n'est pas non plus comme si je prenais des drogues dures…

J'enfile un pull et glisse dans mon pantalon. J'ai besoin de sortir, je ne supporte plus ces murs qui m'entourent, j'ai l'impression d'être pris au piège.

Quand je traverse le salon, je suis soulagé de voir que Beverly a quitté les lieux. Tant mieux, je n'étais pas prêt pour affronter un énième regard lourd de reproches.

Une fois dehors, j'inspire profondément l'air frais de la nuit. Sans but, je marche dans les rues et m'efforce de mettre mon cerveau en veille.

Une voiture longe le trottoir et la portière s’ouvre, un homme en sort.

— Bonsoir, Brandon.

Je jette un coup d’œil tout autour de moi pour m’assurer qu’aucun témoin n’assiste à cette rencontre.

— Qu’est-ce que vous faites ici ?

— Monte, nous avons besoin de parler.

— Rien n’a changé depuis hier, je n’ai toujours rien à dire.

— Dans ce cas, tu nous laisseras parler car, contrairement à toi, nous avons beaucoup de choses à dire.

Je soupire, vaincu par avance. Je monte à l’arrière du véhicule qui démarre à peine la porte fermée.

Les deux hommes restent silencieux, le conducteur me lance de temps en temps des regards à travers le rétroviseur intérieur.

La voiture ralentit et se gare le long du trottoir. Je ne reconnais pas le quartier, curieux, je les interroge.

— On est où ? Pourquoi m’avoir emmené ici ?

— Du calme, Brandon. Ce quartier est loin du secteur des Black Riders. On pourra discuter tranquillement. Suis-nous.

Les deux hommes descendent de la voiture, je leur obéis. Nous nous dirigeons dans un *diner,* le genre ouvert non-stop et qui propose tous les jours et à n’importe quelle heure la même formule repas.

De la musique des années quatre-vingt nous accueille lorsque nous poussons la porte. À peine sommes-nous assis qu’une femme au regard fatigué nous rejoint pour prendre notre commande. Les deux hommes prennent des cafés, de mon côté je refuse. Mon estomac est si noué que j’ai peur de lui faire ingurgiter quoi que ce soit.

L’homme le plus bavard pose une enveloppe sur la table.

— Ouvre-la, me dit-il en la faisant glisser dans ma direction.

Je fais ce qu’il demande, mes mains tremblent d’appréhension. Quand je déverse le contenu sur la table, mon cœur cesse de battre. Mon regard est rivé sur les photos.

Finalement, je reporte mon attention sur ces deux types :

— Pourquoi faites-vous ça ?

— Pour te rappeler dans quel état tu étais à l’hôpital.

— Je n’ai pas besoin de voir les photos pour m’en souvenir.

Je reporte mon attention sur les clichés. Tous me représentent à l’hôpital, le visage défiguré. Incapable de supporter leur vue plus longtemps, je les retourne. L’homme reprend la parole :

— Brandon, nous avons été patients jusqu’à présent. Nous savons que les choses évoluent chez les Black Riders, il est impossible que tu n’aies rien vu.

— Je vous assure que je ne sais rien.

— Je te rappelle que c’est toi qui es venu nous voir.

— Je vous ai contactés à la suite de vos visites à l’hôpital, je vous signale. Ne cherchez pas à arranger l’histoire à votre avantage.

— En effet, nous sommes venus les premiers. Sauf qu’à New York, c’est toi qui nous as demandés.

— Je l’ai fait sur un coup de tête, et j’étais shooté aux antidouleurs.

— Quoi qu’il en soit, ce soir-là, tu as pris une décision.

— Une décision que je regrette maintenant…

— Brandon, il n’est pas bon de nous avoir pour ennemis. Si tu reviens sur ta parole, nous considérerons que tu en es un.

— Je ne suis pas certain que votre façon de procéder soit légale.

— Nos supérieurs ne sont pas regardants quant à nos méthodes, pour eux, ce qui compte, c’est le résultat. Nous ne les avons jamais déçus.

Les paroles de cet homme me font me plaquer contre le dossier de la banquette sur laquelle je suis assis. Je réalise à cet instant que je suis coincé.

L’homme reçoit un message sur son portable, il affiche un sourire satisfait qui me glace de l’intérieur. Lorsqu’il oriente son portable pour que je puisse voir le message qu’il vient de recevoir, je sais que je suis foutu.

— Ce serait dommage que Pops reçoive cette photo, tu ne penses pas ?

Je reste scotché à l’écran, mon esprit a du mal à se concentrer. La seule chose qui semble retenir son attention est cette photo de moi avec ces deux hommes, en train de discuter dans ce *diner*. Quelqu’un doit être planqué à l’extérieur.

— Vous m’avez piégé, murmuré-je.

— Tu t’es piégé tout seul en ne nous donnant pas les informations que nous voulions.

— Ils vont me tuer s’ils voient cette photo.

— Alors tu sais ce qu’il te reste à faire. Donne-nous les informations que nous voulons. On te donne deux jours, Brandon. Pas un de plus.

D’un même mouvement, ils se lèvent et quittent le restaurant, me laissant seul avec mes idées noires.

L’épée de Damoclès qui était au-dessus de ma tête depuis plusieurs mois est en train de se détacher et menace de me fendre le crâne. L’amitié de Beverly et Hayley ne pourra pas me protéger contre Pops et son club. Je suis fini.

OceanofPDF.com

50

Pops

Nous circulons depuis plus de deux heures dans différents quartiers de Los Angeles. Le nombre d'enfants de moins de quinze ans qui traînent dans la rue tard le soir me dépasse. Les gosses sont enrôlés dans des gangs parce qu'ils ne sont pas nés dans le bon quartier.

Je suis écœuré par les scènes auxquelles j'assiste impuissant.

— T'as du courage.

Keira détache son regard de la fenêtre et porte son attention sur mon profil.

— En quoi ?

— Gérer ça tout au long de la journée, lui dis-je en pointant l'extérieur de l'index.

— Malheureusement on s'y fait.

Ces paroles sont dures à entendre.

— T'as toujours eu envie d'être assistante sociale ?

Keira reste silencieuse quelques instants, elle reporte son attention dehors.

— C'est une rencontre qui m'a donné envie de le devenir, lâche-t-elle sans me regarder.

Sa réponse pique ma curiosité, je décide de pousser plus loin mon interrogatoire, même si j'ai bien senti qu'elle ne souhaite pas s'étendre sur le sujet.

— Cette personne semble être importante.

Elle soupire.

— Si vous voulez tout savoir, j'ai été adoptée à l'âge de quatorze ans. L'assistante sociale qui s'occupait de mon cas s'est démenée pour me trouver une famille d'accueil digne de ce nom. Je venais, moi aussi, de perdre mes parents.

Je comprends mieux son appel à l'aide de ce soir.

— C'est la raison pour laquelle tu te fais autant de soucis pour la petite.

— En partie, oui, elle me rappelle celle que j'étais au même âge. Le fait qu'elle ait fugué me donne l'impression d'avoir raté ma mission avec elle.

Keira termine sa phrase la voix tremblante. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai besoin de la réconforter. Je pose ma main sur la sienne et effectue une pression dessus.

— On va la retrouver.

— J'espère qu'il ne lui est rien arrivé. C'est tout ce que je demande.

Une de mes craintes est que la gamine soit tombée entre de mauvaises mains, mais Keira n'a pas besoin d'entendre ça.

D'un quartier à l'autre, les scènes sont toujours les mêmes.

— Tu sais, je prendrai toujours soin de Logan.

Keira colle l'arrière de son crâne contre l'appuie-tête et me glisse un regard en coin. Nerveusement, elle triture son bracelet. Elle semble vouloir dire quelque chose sans parvenir à trouver les mots, puis finalement elle se lance :

— Il y a deux ans, je me suis occupée d'une mère célibataire et de son petit garçon.

Elle se tait puis reprend après une profonde inspiration :

— Le petit est mort par ma faute. La femme s'était mise en couple et, lors de ma visite de routine, tout m'a semblé normal. Il avait un emploi stable, payait les factures, et le petit et sa mère semblaient en bonne santé. En réalité, il revendait de la drogue. Un jour il y a eu un conflit entre lui et un de ses clients. Résultat, il y a eu des échanges de tirs et le petit s'est retrouvé sur la trajectoire d'une balle. Depuis je ne fais confiance à personne, j'étudie la moindre information. Les apparences et les belles déclarations ne me suffisent plus.

Je comprends mieux pourquoi cette femme est pire qu'un rottweiler quand il s'agit de son boulot. Si elle n'en avait pas après moi, je pourrais saluer ses efforts. Le plus agaçant dans cette situation est que je ne peux pas me défendre. J'ai beau dire que Logan ne risque rien avec moi, je suis président d'un club, n'importe quel ennemi peut chercher à s'en prendre à lui pour m'atteindre. Alors je me tais.

— Je n'ai rien contre vous, vous savez.

Je grogne en entendant ses paroles.

— Je vous assure. Vous m'avez montré que vous êtes un type bien.

— Dans ce cas, pourquoi t'es toujours sur mon dos ?

— Il faut croire que je vous apprécie, me lance-t-elle en me faisant un clin d'œil.

Je me marre.

— T'es une nana surprenante, je dois l'admettre.

Elle sourit et s'apprête à me répondre lorsqu'elle s'écrie :

— Arrêtez-vous !

J'immobilise la voiture quasi instantanément. Keira en sort avant que j'aie le temps de dire quoi que ce soit et traverse la route en courant. Je m'empresse de la rejoindre alors qu'elle est en train d'étreindre une gamine en pleurs.

Elle me regarde par-dessus la petite et me chuchote, les larmes aux yeux :

— Merci.

*
* *

Keira a passé le trajet de retour jusqu'à chez elle à regarder par la fenêtre perdue dans ses pensées. Je vois bien que sa semaine a été merdique, alors je décide de la laisser tranquille.

Nous avons conduit la petite à l'hôpital. Cette gosse a eu de la chance, rien de malheureux ne lui est arrivé. Elle est simplement déshydratée, affamée et surtout crevée.

— On est déjà arrivés ?

— Vu que je suis garé devant une maison qui est la copie conforme de la tienne, je dirais que oui.

Keira se tourne vers moi et esquisse un sourire en coin. Je ne suis pas habitué à la voir détendue.

— Vous ne pouvez pas vous en empêcher.

— De quoi, poupée ?

— Dès qu'une occasion se présente pour m'envoyer une pique, vous la saisissez.

— T'en fais de même, souligné-je.

Après un court silence, elle confirme.

— C'est vrai.

— Je parie que tu y prends plaisir.

Keira se mordille la lèvre inférieure, hésitant à me répondre. Lentement, elle hoche la tête.

— J'admets que j'aime bien nos passes d'armes.

— Je ne sais pas si je dois me sentir flatté, réponds-je, pince-sans-rire.

Elle hausse les épaules et pose la main sur la poignée de la portière, prête à l'ouvrir. Elle arrête son mouvement et se tourne vers moi.

— Vous voulez entrer ?

Je l’observe, étonné par sa proposition. Elle semble l’être tout autant que moi. Comme je suis un enfoiré et que j’attends cette occasion depuis pas mal de temps, je la saisis avant qu’elle se désiste.

— D’accord.

Elle se tétanise et j’envisage de laisser tomber pendant une seconde.

— Pour entrer chez toi, il faut que tu te décides à sortir ton petit cul de la voiture, lui soufflé-je en pointant du doigt la poignée qu’elle tient toujours.

Elle se ressaisit et acquiesce.

Nous sortons tous les deux et nous nous dirigeons vers l’entrée de la maison. Une sorte de tension monte entre nous et, pour une fois, elle n’a rien à voir avec la défiance que nous éprouvons dès que nous sommes en contact.

Keira ouvre la porte et se retourne.

— C’est juste le temps qu’un taxi ou un de vos amis vienne vous chercher, me prévient-elle. Comme vous m’avez raccompagnée avec ma voiture…

— Détends-toi, Princesse. Je ne vais pas te sauter dessus.

*
* *

J’observe Keira qui me tourne le dos et fouille dans son placard. Ses mouvements sont fébriles, je vois bien qu’elle est mal à l’aise et qu’elle cherche à me le cacher. Je la rends si nerveuse qu’un des verres lui échappe des mains, elle le rattrape de justesse dans une sorte de contorsion.

Si j’étais moins salaud, je la laisserais tranquille — elle est à bout de nerfs et ma présence n’arrange pas les choses —, mais j’en suis incapable, une sorte de force invisible me pousse à aller vers elle. J’ai envie de l’étreindre pour la réconforter. Je dois avoir des tendances masochistes, car plus je me bats contre elle, et plus elle réveille ma libido.

Silencieusement, je me déplace et viens me coller contre son dos. Son corps se crispe quand elle sent ma présence. Je place une de mes mains contre le bord du meuble et, de l'autre, je maintiens sa main qui tient encore le verre. Alors qu'elle est emprisonnée entre mes bras, j'approche mes lèvres avec une lenteur calculée contre son oreille. Son corps vibre contre le mien, j'ignore si c'est de plaisir ou de nervosité.

Son parfum emplit l'air qui m'entoure et je ne peux m'empêcher de le humer. Son effet est immédiat, mon désir pour elle s'amplifie. Délicatement, je déplie ses doigts enroulés autour du verre pour lui faire lâcher prise. Sa respiration s'intensifie.

À cet instant j'oublie ce que l'avocat m'a suggéré. Je pense uniquement au plaisir d'avoir enfin cette femme qui me fait fantasmer depuis de nombreuses semaines contre moi. Elle n'est plus assistante sociale et je ne suis plus président d'un club de motards. Nous sommes simplement un homme et une femme qui éprouvent une attirance mutuelle. Je veux profiter pleinement de l'instant avant qu'elle ne me soit arrachée à cause de ce putain de karma.

— Laisse-moi faire, tu me sembles un peu trop nerveuse.

Mon souffle lui chatouille l'oreille, sa peau juste en dessous se couvre d'une multitude de frissons.

— Où va-t-on, tous les deux ? me chuchote-t-elle d'une voix tendue.

Droit dans le mur ! Je suis un trente-trois tonnes lancé à pleine vitesse avec les freins en rade.

— Là où ça doit nous conduire…

— Je ne changerai pas d'avis pour Logan, me prévient-elle avec une pointe de défi dans la voix.

— Je sais. Mais ce soir c'est toi et moi, on oublie le reste.

Sur ce coup, je ne mens pas. Je le pense sincèrement.

Elle hoche imperceptiblement la tête et j'interprète ce signe comme un feu vert. Je n'ai jamais cru en Dieu or, à cet instant précis, je lui adresse une prière.

— Retourne-toi, lui intimé-je.

Sans mot dire, raide comme un bâton, elle m'obéit. Son corps se frotte contre le mien, me faisant presque perdre la tête.

Je lève la main sur son visage et lui effleure la joue. Elle ferme les yeux et ses lèvres s'entrouvrent légèrement. Je n'ai qu'une envie : me précipiter sur cette bouche offerte et l'assaillir. Seulement, je me retiens, et je décide de prendre mon temps. Je déplace ma main derrière sa nuque et effectue une douce pression pour approcher son visage du mien.

— Souviens-toi, c'est toi et moi. Pas l'assistante sociale et le président d'un club.

J'espère que, le moment venu, elle saura se souvenir de ces paroles.

Sans lui donner le temps de répondre, je plaque mes lèvres contre les siennes. Ses mains remontent le long de mes bras pour terminer leur parcours derrière ma nuque, ses doigts s'enfouissent dans mes cheveux. Son corps se presse contre le mien, sa poitrine fait pression contre mon torse. Dès l'instant où Keira gémit doucement, je reprends les rênes en main. Je presse mon bassin contre le sien pour qu'elle se rende compte à quel point je la désire. Je fais courir mes doigts le long de ses hanches puis lui agrippe les fesses pour la soulever et l'asseoir sur le comptoir.

Soudain ma conscience se rebelle. Keira n'est pas le genre de nana que je me tape habituellement. Si je ne veux pas brûler toutes mes cartouches, je dois tout arrêter maintenant.

Je grogne de frustration en me détachant d'elle.

— Si on va jusqu'au bout ce soir, tu vas le regretter demain.

Je recule d'un pas pour reprendre mes esprits puis attrape deux bières dans le frigo. J'aurais préféré un alcool plus fort mais ça fera l'affaire.

Pour ce que je viens de faire ce soir, j'ai intérêt à avoir une place de choix au paradis.

Je lui fais signe de s'asseoir et tire une chaise de mon côté pour faire la même chose. Elle boit une gorgée à la bouteille, encore déboussolée par ce qui vient de se produire.

Voir ses lèvres autour du goulot m'envoie une image que je m'efforce d'effacer aussitôt. J'avale à mon tour une lampée pour penser à autre chose.

— Je ne parviens pas à vous cerner.

— Tu crois pas qu'il serait temps de me tutoyer ?

— Ce ne serait pas professionnel.

À sa remarque, je hausse un sourcil narquois et lui lance :

— Et ce qui vient de se passer entre nous, c'est professionnel ?

Keira rougit et jure entre ses dents puis change de sujet :

— Comment vous… Tu es devenu biker ?

— Le hasard de la vie.

Je déteste parler de mon passé. La plupart des personnes qui me connaissent ignorent tout de lui. Non pas que j'en aie honte, c'est juste qu'il ne sert à rien de s'appesantir sur des trucs qui se sont déjà produits. Je pars du principe que si tu veux changer ton avenir, tu dois te bouger le cul dans le présent. Point final.

— Tu n'as pas envie de me répondre ?

— C'est qu'il n'y a rien à dire. J'ai croisé la route d'un biker, j'ai trouvé son monde cool et j'ai rejoint les rangs. Il n'y a rien d'extraordinaire à ça, la plupart du temps on le devient de cette manière.

Keira se masse les tempes, elle semble encore plus crevée que tout à l'heure.

— Tu devrais lever le pied.

— Je sais. Seulement, je ne peux pas abandonner ces enfants.

— Je ne te demande pas de le faire, juste de penser un peu à toi.

Elle prend sa bouteille et avale une autre gorgée. De l'ongle elle décolle un coin de l'étiquette. Elle reporte son attention sur moi et ajoute :

— Parfois, j'aimerais arrêter et devenir famille d'accueil.

— Qu'est-ce qui t'en empêche ?

— J'aurais l'impression d'abandonner tous les autres.

À cet instant mon téléphone émet un bip. Splinter me signale qu'il est devant la maison. Merde, je l'avais oublié.

— Mon carrosse vient d'arriver, Princesse.

Elle semble aussi déçue que moi de me voir partir, ce qui me console un peu.

Je me lève en même temps qu'elle et nous nous dirigeons vers la porte d'entrée.

— Repose-toi, poupée. Et ferme bien à clef derrière moi.

— Tu as probablement raison, je dois me protéger des méchants bikers, ils traînent un peu trop autour de chez moi en ce moment.

Je me marre.

— J'aime ton humour, poupée, lui rétorqué-je en caressant sa joue.

Ce simple contact nous fait perdre le sourire à tous les deux. Cette tension latente qui semble s'être établie entre nous refait surface. Je ne cherche pas à comprendre ni à réfléchir, ma main se faufile derrière sa nuque et j'avance son visage vers le mien. Avant que je réalise ce que je fais, mes lèvres sont à nouveau sur les siennes.

Mon portable se met à sonner, Splinter s'impatiente dans la caisse, dehors. Dans un soupir, je me détache d'elle et caresse du pouce ses lèvres gonflées par notre baiser. Ses joues sont légèrement colorées, je souris, satisfait.

— Je reviens demain soir. Dors bien, Princesse.

Sans lui laisser le temps de répondre, je quitte la maison et grimpe dans la voiture.

À peine ai-je claqué la portière que Splinter me balance :

— Maman Keira n’a pas voulu te garder à la maison ?

Ma bonne humeur disparaît.

— Bordel, il faut que j’interdise à la brunette de foutre les pieds au club, vous vous mettez tous à débiter des conneries !

OceanofPDF.com

51

Brandon

— Salut.

Je lève les yeux de mon bol de céréales, Hayley se tient face à moi et semble mal à l'aise. Elle a la tête de la fille qui s'apprête à faire son sermon. Après ce que j'ai vécu hier soir, je n'ai pas besoin que quelqu'un me prenne le chou sitôt levé.

— Salut, marmonné-je.

— Tout va bien ? me demande-t-elle en s'asseyant sur un des tabourets du bar.

— Ça va.

— J'aimerais qu'on parle, tous les deux.

— De quoi ?

— De toi.

Je soupire, excédé.

— Écoute, Hayley. Je n'ai pas envie de parler de moi, rétorqué-je sur un ton impatient. Vous cherchez tous à analyser le moindre de mes faits et gestes depuis mon arrivée, c'est lassant. Laissez-moi vivre, c'est tout ce que je demande.

Le visage de mon amie accuse le coup. Sa peine me serre les entrailles, cependant je m'oblige à ignorer ce sentiment, elle doit aussi avoir conscience qu'elle fait pire que mieux.

— J'essaie simplement de t'aider…

— Dans ce cas, tu peux arrêter.

— Pour te rafraîchir la mémoire, quand tu m'aidais, à certaines occasions, je te demandais de me laisser tranquille et tu ne m'écoutais pas, tu persistais à vouloir être près de moi.

— C'était différent.

— En quoi ?

— Je n'ai pas besoin d'aide, lâché-je lentement et en articulant chacun de mes mots.

— L'autre jour, tu m'as parlé d'une séance commune chez la psy. Je pense que le moment est venu de la faire, tu ne penses pas ?

— J'ai arrêté mes séances.

Sous le choc de mon annonce, Hayley se crispe. Elle ouvre et ferme la bouche à plusieurs reprises. Je la connais tellement que je vois les rouages de son cerveau s'actionner.

— Tu penses vraiment t'en sortir sans ces séances ? me demande-t-elle finalement.

— Tout ce dont j'ai besoin est de me concentrer sur mes études. Je me suis fixé un objectif et je m'y tiendrai, ajouté-je farouchement.

— Oui, mais à quel prix ?

Sa question me perturbe, je la regarde d'un air interrogateur.

Quand elle fouille dans sa poche, une sonnette d'alarme retentit dans ma tête. J'ai l'impression que la scène qui se joue sous mes yeux est au ralenti. Hayley extirpe un sachet et le pose devant elle. Les pilules de toutes les couleurs semblent me narguer. La bombe m'explose à la figure.

— Depuis combien de temps ? me demande-t-elle d'une voix blanche.

Je crispe mes poings et les ouvre à plusieurs reprises. *Elle est en train de me jouer quoi, là ?*

— Ce n'est pas ce que tu crois, finis-je par lui dire.

— Je pense que c'est au contraire exactement ce que je crois.

— Où les as-tu trouvées ?

— Dans le tiroir de ta commode. J'avais des soupçons depuis quelque temps, j'ai décidé de fouiller dans ta chambre.

— Hayley…

— Il est temps que tu regardes la vérité en face, Brandon. Nous sommes tous inquiets pour toi, c'est pour cette raison que je t'en parle. Tu n'es plus le même, tu t'enlises dans le mensonge. Que tu me mentes, je peux le concevoir, mais te mentir à toi-même ne fera que te desservir. Tu t'isoles, tu deviens irritable, tu prends des drogues, tu arrêtes tes séances chez la psy. Il faut que tu te ressaisisses avant de te détruire complètement.

Je souffle, excédé par son discours, et me penche vers elle en me soulevant légèrement de mon tabouret. Ma voix est glaciale quand je lui réponds :

— La seule chose qui me permet de me maintenir debout est ce que me fait miroiter Sutherland. Il est le seul à m'offrir une deuxième chance pour que je réalise mes rêves.

Je me rassois et poursuis, tout en regrettant les mots que je lui balance au visage dès qu'ils franchissent mes lèvres.

— C'est la seule chose qui me reste, il est le seul à me hisser vers le haut, il est le seul à ne pas s'apitoyer sur mon sort. Vous tous, avec vos prétendues bonnes intentions, vous m'enfoncez toujours plus. (Je me lève d'un bond de mon siège.) Vous me faites tous chier ! Laissez-moi vivre, bordel ! Tout ce que je veux, c'est oublier et me sentir vivant.

Hayley reçoit toute ma rancœur. Si un jour elle accepte de me pardonner, je lui demanderai de m'excuser. Pour le moment, j'ai juste besoin de déverser tout ce que j'ai sur le cœur. Avec le recul et une fois

calmé, peut-être que je prendrai conscience que tout ce que je lui ai dit, ce ne sont que des conneries. Mais pour l'instant c'est viscéral, j'ai besoin de me défouler et elle encaisse les coups sans broncher.

Ma diatribe terminée, Hayley se lève lentement à son tour, le visage livide et une lueur dans le regard que je ne lui connaissais pas.

— Tu fais fausse route sur toute la ligne. Tu es le seul à te maintenir dans cette situation. Tu veux que je te dise le fond de ma pensée ? Tu te complais dans ton apitoiement, c'est tellement facile d'accuser les autres, ça permet de ne pas regarder de trop près ses propres erreurs. Je te pensais courageux, en fait tu n'es qu'un lâche. Tu n'es plus celui que j'ai toujours connu.

— Parce qu'il n'existe pas, le Brandon que tu as toujours connu, m'écrié-je ! Tu l'as étouffé !

Je fais volte-face pour lui masquer ma souffrance. Je pose mes deux mains à plat contre le plan de travail et rentre légèrement la tête entre mes épaules pour tenter de contenir ma détresse. Hayley, sans en avoir conscience, est en train d'ouvrir ma boîte de Pandore et je redoute ma réaction ; surtout que je trouve ses paroles injustes. Malheureusement, elle ne me laisse pas le temps de me ressaisir.

— C'est ma faute, maintenant ? s'exclame-t-elle.

— Je… Oui… Non.

— Oui ou non ? Il faudrait choisir. Tu m'accuses, va jusqu'au bout de ta pensée ! poursuit-elle sur un ton impitoyable.

Je me passe la main dans les cheveux, abattu. Hayley ne me laisse pas en paix et enchaîne :

— Il serait peut-être temps de parler de ce que tu as toujours refusé.

— Quoi, encore ? lui demandé-je avec lassitude.

— Ton enlèvement, tes sentiments face à cette situation. L'horreur que tu as vécue là-bas.

— Qu’est-ce que tu veux savoir de plus que ce que j’ai raconté au procès ? Tu y étais, tu as bien vu la façon dont ils m’ont traité.

— Je ne sais pas tout, non. Je ne sais pas ce qu’il s’est passé dans ta tête et c’est ce qui te ronge de l’intérieur.

— Tu as développé un goût pour le morbide, lancé-je ironique.

— Je cherche simplement à faire revenir l’ancien Brandon, celui que tu es devenu ne me plaît pas.

— Ce Brandon est mort, Hayley. Tu dois te faire une raison. Arrête de me voir comme un sauveur.

— Tu fuis, une fois de plus.

Je me retourne lentement et lui demande méchamment :

— Mis à part assouvir une curiosité malsaine, je ne vois pas en quoi connaître tous les détails de ma séquestration va te servir.

— À crever l’abcès, me répond-elle sans hésitation.

Je prends le temps de la réflexion.

Elle l’aura voulu !

— Très bien, m’exclamé-je les bras en l’air. Prépare-toi, Glitter Girl, ajouté-je en agitant un doigt vers elle, je te préviens, ce n’est pas du joli-joli.

Je suis si agité que je fais les cent pas dans la cuisine. Indifférent au regard d’horreur d’Hayley, j’enchaîne, intraitable, en faisant volte-face vers elle :

— Alors, que veux-tu savoir en premier ? La façon dont ils s’y sont pris pour me tabasser à coups de pied ? (Elle ne répond rien, j’estime que son silence signifie que c’est ce qu’elle souhaite entendre, alors je me lance dans la description de la scène.) J’étais affalé par terre, je pleurais comme un gosse, ils devaient être quatre, si ma mémoire est bonne, chacun s’est relayé en éclatant de rire à chaque coup lancé.

Je marque une pause, laissant les images affluer.

D’une voix lointaine, je poursuis :

— Ce n’est pas la plus violente, cette scène, elle n’est pas intéressante. Passons à la suivante, c’est ma préférée : je suis ficelé sur une chaise et Garrett, une batte de baseball à la main, me broie le genou tout en décrivant les saloperies qu’il envisage de te faire. Une fois mon genou en vrac, il s’est amusé sur mes tibias puis sur mes côtes déjà amochées. Il a ensuite jeté sa batte pour passer des poings américains et a pris ma tête pour un punching ball. Je précise que c’est la première fois qu’il s’est amusé avec, il y en a eu d’autres par la suite.

Je me retourne vers Hayley. Ignorant les larmes qui ruissellent sur ses joues, je lui demande :

— Tu as eu ton compte d’anecdotes ou tu veux que je poursuive ? (Sans lui laisser le temps de me répondre, je lui assène le clou final :) Tu peux aussi ajouter dans ton compte rendu que je me suis pissé dessus sous l’effet de la peur, que j’ai rendu les armes et que je les ai suppliés de me tuer. Et, surtout, cerise sur le gâteau, quand je n’en pouvais vraiment plus et que j’ai craqué, je me suis demandé pourquoi j’avais voulu t’aider. J’ai compris que c’était à cause de toi que j’allais mourir. C’est ce que tu voulais entendre ? Comme si ce n’était pas suffisant, lui avoué-je méchamment : oui je t’ai haïe. Maintenant que tu connais la vérité, tu as toujours envie de me secourir ?

Hayley pleure sans discontinuer. Ma vue est également brouillée. D’un mouvement rageur, j’essuie mes larmes.

Je m’apprête à quitter la cuisine lorsque la voix de mon amie m’interpelle :

— Dans ta situation, moi aussi je t’aurais haï, murmure-t-elle d’une voix douce.

Sans un mot, je quitte la cuisine.

OceanofPDF.com

52

Pops

Pour une fois, le destin joue en ma faveur. Logan s’est fait un copain à l’école. Les deux enfants s’entendent à la perfection, si bien que la mère m’a appelé pour inviter Logan à une soirée pyjama. J’ai missionné Spider pour qu’il se rencarde, je voulais être certain que le petit ne risque rien chez cette famille. J’avoue que j’ai été réticent au début, mais le gamin était à mes côtés et avait écouté la conversation, il frétillait dans tous les sens avec l’espoir que je cède. Les recherches de Spider ont fait le reste, j’ai accepté.

Cette invitation m’aide fortement dans mes plans. J’ai prévu de faire un saut chez la souris. Avec de la chance, elle m’accueillera pour la nuit.

Je vérifie l’heure et constate qu’il me reste suffisamment de temps pour bricoler sur le quad de Logan. Le gamin étant une tête brûlée, pour sa sécurité, je préfère brider l’engin le temps qu’il prenne ses marques avec son nouveau jouet.

Alors que je me dirige vers l’entrée, la sonnette retentit. En ouvrant la porte et en découvrant la personne qui se tient face à moi, je m’esclaffe. *J’aurais dû m’en douter.*

— Pourquoi je ne suis pas étonné ?

— Je peux entrer ? me demande-t-elle avec un air de défi.

Je m'efface du seuil pour la laisser passer.

— T'étais impatiente de me revoir ?

Elle ne répond rien et hausse simplement les épaules. À son attitude, je devine qu'elle vient d'épuiser son stock de courage dans cette mini-révolte.

— Tu sais, j'allais te rejoindre d'ici une heure, ajouté-je, rieur.

— J'ai voulu prendre les devants.

— Pourquoi ?

— Parce que, dans un combat, je préfère l'offensive.

Pas de doute, c'est une guerrière.

— C'est la meilleure tactique pour avoir un coup d'avance, concédé-je. Jusqu'où ta rébellion va te conduire ?

Mes soupçons se confirment : son courage s'est carapaté, elle ne sait plus quoi faire. Enfoiré comme je suis, je profite de l'occasion pour reconquérir du terrain. Je m'approche d'elle lentement et, sans la toucher, je me penche vers elle :

— J'ai l'impression que tu viens de passer en position défensive… Méfie-toi, je suis très bon dans les combats, si tu espères t'en sortir, il ne faut pas me laisser l'avantage, murmuré-je d'une voix doucereuse.

Je lui effleure la joue avant d'effectuer un pas en arrière. Comme elle paraît soudain vulnérable, je décide de la laisser tranquille le temps qu'elle se sente à l'aise.

— Suis-moi, lui intimé-je.

— Où ?

Sa voix tremblotante me fait me retourner vers elle. Elle reste immobile et son air de biche effrayée me gonfle. Si elle ne parvient pas à l'effacer, mes plans la concernant vont être compromis. Je me fous une balle dans le pied et lui offre une porte de sortie.

— Si tu veux partir, c'est maintenant. Je ne vais pas te sauter dessus, je te l'ai déjà dit : j'aime quand les femmes sont consentantes. T'es si tendue

que je voulais te proposer un verre.

— Désolée.

— Vire ton air coincé et tu seras peut-être pardonnée, balancé-je en lui décochant un clin d'œil.

J'envisageais d'arrêter de lui envoyer des piques, mais je réalise que c'est quand on se vole dans les plumes qu'elle se sent en confiance. *Cette femme va m'épuiser.*

— L'idée de me faire boire n'est pas forcément la meilleure. Je ne peux être consentante si je suis ivre.

Parfait, mon plan fonctionne !

— Je constate que tu as retrouvé ton mordant !

— Quand vous êtes dans les parages, il semblerait qu'il ne soit jamais loin.

Un demi-sourire éclaire son visage. Ça ne lui arrive pas souvent, pourtant, quand elle le fait, elle est magnifique. Pour cette unique raison je ne relève pas le fait qu'elle me balance encore du « vous » à la face. Je saurai bien trouver les bons arguments plus tard dans la journée pour lui faire changer d'avis.

*

* *

Dommage que Keira soit entrée dans ma vie pour me la pourrir. J'essaie de me souvenir si avec mon ex nous avions passé un moment tel que celui-là. J'ai beau remonter le fil du temps, rien ne me vient.

Je bricole depuis une heure sur le bolide de Logan, la souris à mes côtés. Le malaise de son arrivée s'est vite dissipé.

Elle est donc assise sur l'établi et moi devant le quad. À ma plus grande surprise, elle s'y connaît un peu en outils, alors quand je lui demande de me filer une clef de huit ou une clef à cliquet ou une pince à bec, le bon outil m'arrive dans les mains. *Une femme que tout biker rêverait d'avoir.*

En entrant dans l’atelier, j’ai allumé le poste de radio pour éviter les moments de gêne en cas de blanc dans la conversation. Il n’y en a pas. Keira, une fois lâchée, parle autant que Logan. *Dream On* passe sur les ondes, je demande à Keira d’augmenter le volume. Comme par enchantement, elle cesse son badinage et écoute la musique.

Chaque fois que je l’entends, je revis la même scène. Un des rares souvenirs que j’ai encore avec ma mère s’impose à moi. Je devais avoir dans les six ou sept ans.

*
* *

— Tu pars encore, ce soir ?

Ma mère me tourne le dos, elle est face à la plaque de cuisson, une casserole fumante devant elle. Elle me jette un rapide coup d’œil par-dessus son épaule.

— Je dois aller travailler, trésor.

— J’aime pas quand tu quittes la maison la nuit, lui avoué-je en avançant dans la cuisine.

— Je sais, Cole, mais il faut bien gagner de l’argent.

— Tu feras attention à toi ? L’autre jour tu es rentrée avec un bleu à la joue.

— Promis, trésor.

Elle égoutte les pâtes dans l’évier et me demande :

— On écoute notre chanson avant que je parte ?

Cette chanson est notre rituel du soir. Tout en lui répondant, j’allume le poste et lance la lecture de Dream On *d’Aerosmith.*

Ma mère dépose mon assiette de pâtes sur la table de la cuisine. Elle tire la chaise et me fait signe de monter sur ses genoux. Je suis trop grand pour ça, mais elle redevient heureuse quand je la laisse me bercer le temps de la chanson, alors je lui obéis. Le jour où elle ne sera plus malheureuse, je lui dirai que je suis devenu un grand.

— Écoute bien les paroles de cette chanson, Cole. Qu'importe ce que la vie te réserve, qu'importe la montagne de problèmes à soulever, tu dois poursuivre tes rêves, ne les laisse jamais tomber, mon trésor.

— Oui maman.

Les dernières paroles retentissent et, comme chaque soir, ma mère me serre un peu plus dans ses bras. Des larmes silencieuses ourlent ses cils, j'essaie de ne pas les voir.

— Je t'aime, mon chéri.

Je n'aime pas lui répondre que moi aussi car, encore une fois, je suis trop grand. Mais ma mère retrouve le sourire quand elle m'entend lui dire, alors je prononce les mots qu'elle espère :

— Je t'aime aussi, maman.

*
* *

La chanson se termine, je reste perdu dans mes pensées le regard dans le vague. C'est la voix de Keira qui me fait revenir à la réalité.

— Cette chanson semble avoir une signification particulière pour vous.

— Elle en a une, oui.

— Vous allez me rembarrer si je vous demande laquelle ?

Je ne lui réponds pas directement, à la place, je lui demande en me relevant :

— Tu as réfléchi à cette histoire de tutoiement ?

Je me dirige vers l'établi, je plaque mes deux mains de part et d'autre de son corps et, le visage proche du sien, j'ajoute :

— Pour info, on a déjà franchi la ligne continue entre nous, autant aller jusqu'au bout. T'en penses quoi ?

Nerveusement, elle se passe la pointe de la langue sur la lèvre supérieure. Il ne m'en faut pas plus pour me faire craquer. Le regard soudé, chacun de nous deux comble la distance qui nous séparait. Ses lèvres

entrent en contact avec les miennes. Keira rompt notre baiser et recule légèrement la tête :

— J'en déduis que tu ne veux pas répondre à ma question !

Je secoue la tête et souris.

— T'abandonnes jamais ?

— Non.

— Cette chanson, ma mère me la faisait écouter quand j'étais môme. Fin de l'interview, ponctué-je d'un rapide baiser avant de m'écarter d'elle.

Je fais abstraction de son regard qui fourmille de questions et j'ajoute :

— On décampe d'ici, j'en ai fini pour aujourd'hui. J'ai besoin d'une douche, si tu veux, tu commandes un truc à bouffer pendant ce temps.

*

* *

Mon téléphone vibre non loin de moi. Je tâtonne à sa recherche et réponds sans regarder qui appelle.

— Papa ?

À la voix apeurée de ma fille, je me relève du canapé d'un bond et l'interroge :

— Qu'est-ce qui se passe, Princesse ?

— J'ai peur.

— Dis-moi où tu es et je viens te chercher.

Tout en lui parlant, je me dirige déjà vers la console d'entrée pour prendre mes papiers et mes clefs.

— Nous sommes à une fête, nous avons décidé de suivre Brandon car ses nouveaux copains ne m'inspiraient pas confiance.

Seigneur, si dans les copains dont elle me parle il y a le type de l'autre jour, je ne veux pas imaginer ce qu'il se passe.

— C'est qui, « nous » ? demandé-je à la place.

— Hayley et moi. Elle et Brandon ont eu une très grosse dispute ce matin, on a passé la journée à le chercher, on craignait le pire. On a fini par

le trouver ici.

— Les types présents à cette soirée vous ont fait du mal ? questionné-je d'une voix dangereusement calme.

— Non. Nous nous sommes cachées quand on a senti que ça ne devenait pas net.

Je soupire de soulagement.

— Reste dans ta cachette et dis-moi où tu es exactement. J'arrive.

Je réprime les jurons qui sont prêts à déferler lorsqu'elle me donne l'adresse. Si ce petit merdeux de Brandon est encore en vie à mon arrivée, je m'occuperai personnellement de son cas.

— Je suis là dans trente minutes grand maximum. Restez bien à l'abri.

— Ne raccroche pas, j'ai la trouille.

Les sanglots dans sa voix m'indiquent qu'elle est en train de paniquer.

— Écoute-moi. Il ne va rien vous arriver. Surtout, quoi qu'il se passe, vous restez dans votre cachette. Il faut que je coupe pour prévenir Jace et Splinter.

— S'il te plaît, papa, ne me laisse pas.

Mon estomac se tord, ma fille a toujours eu la tête sur les épaules et pour l'effrayer il lui en faut beaucoup. C'est officiel, Brandon est un homme mort.

Une main se pose sur mon avant-bras. Keira. J'avais presque oublié sa présence à mes côtés.

— Prends mon téléphone pour joindre Jace, pendant ce temps je continuerai à parler à Beverly pour la rassurer.

J'acquiesce puis reprends, à l'intention de ma fille :

— Ma puce, je te passe Keira, le temps que j'appelle Jace sur un autre téléphone.

— N'appelle pas Jace, me répond-elle précipitamment, il va étriper Brandon s'il apprend qu'Hayley est avec moi.

Si tu savais, Princesse, ce que je compte faire à ton mec, tu ne m'aurais pas appelé non plus.

— Laisse-moi le gérer.

Je m'éloigne de Keira, le temps de passer le coup de fil.

— Jace, c'est moi.

— T'appelles avec quel portable ?

— Celui de Keira.

— Keira ?

— Écoute, c'est pas le moment de m'emmerder avec ça. Beverly et Hayley ont des soucis, il faut les sortir du merdier dans lequel elles sont. Je vais t'envoyer l'adresse par message, rejoins-moi avec Splinter.

— Hayley ? C'est quoi le problème ? rugit-il dans le téléphone.

Brandon est un homme doublement mort.

— Le problème, c'est ce petit con de Brandon. À cause de lui ma gosse et ta régulière sont en danger. Il faut les extraire tous les trois. Si Brandon doit crever, ça sera de mes mains.

Je raccroche et lui envoie l'adresse par message.

Je file dans mon bureau, déverrouille le coffre-fort et m'empare de mon flingue et d'un chargeur. J'hésite à prendre plus de munitions, mais l'image de ma fille terrorisée dans un recoin sombre de cet entrepôt m'aide à la prise de décision, je renverse une partie de la boîte et en attrape une pleine poignée que j'enfouis dans ma poche.

Les heures qui suivent, je les vis dans une sorte de brouillard, rien que le fait de m'imaginer ma fille en danger colore mon monde d'un voile rouge de colère.

*

* *

Lorsque j’arrive, Splinter est déjà sur place. Il ressort du bâtiment et vient à ma rencontre.

— C’est quoi l’histoire ? me demande-t-il. Jace m’a juste dit de rappliquer en vitesse ici avant de raccrocher.

— L’histoire, c’est que cet abruti de Brandon semble s’être fait de nouveaux copains qui s’amusent à effrayer les filles. Je ne sais pas ce qu’il se passe avec lui, mais je peux te promettre qu’on va vite régler le problème. Ses conneries ont mis la vie de ma fille en danger. Il vient de commettre l’erreur de trop.

— Tu veux qu’on procède comment ?

— Il y a quoi là-dedans ?

— Un rassemblement de camés, pour la plupart, qui passent de la musique à chier.

— Tu as aperçu Brandon ?

— Non, mais il y a plusieurs salles. J’ai juste navigué dans la première pour me faire une idée.

— On va y aller directement, Jace nous rejoindra. L’urgence, c’est les filles. On s’occupe de leur copain une fois qu’elles sont en sécurité.

— Ça marche.

*

* *

J’ai déjà mis les pieds dans des repaires de camés. C’est pas un truc que j’aime voir. On dit que nos fêtes sont un condensé de dépravation, de violence. Je ne dis pas le contraire, nous ne sommes pas réputés pour vivre de façon pépère, on aime le sexe, l’alcool, une bagarre nous détend. Notre monde est un univers impitoyable, alors notre mode de vie est du même registre. Par contre, dans tout le bordel qu’est notre vie, un lien nous unit tous. Au milieu de notre dépravation règne un joyeux bordel, un sentiment d’appartenance ; nous n’appartenons pas uniquement au club, nous nous appartenons tous les uns aux autres car nous sommes une famille. Ici

l’ambiance est diamétralement opposée, l’air crie le désespoir, la tristesse, la déchéance. Rien de bon ne sort de ce bâtiment. Nous nous faufilons entre différents groupes, j’envoie un message à ma fille pour lui dire que je suis sur les lieux et que je la rejoins.

À chaque camé que je croise avec une aiguille dans le bras, ou une cuillère au-dessus d’une flamme, je me répète que Brandon est un homme mort. *Qu’est-ce qui a pu lui passer par la tête, à ce petit con ?*

J’atteins finalement le placard au fond d’un couloir où se sont réfugiées les gamines.

— Bev, c’est papa, j’annonce en frappant un coup sur la porte.

Le couinement de soulagement des filles me noue le ventre. La porte s’entrouvre et laisse apparaître leurs silhouettes. Nom de Dieu, elles ont dû se cacher dans le placard où se trouvent les compteurs électriques. Jace, qui m’a rejoint entre temps, est blême de rage. Beverly et Hayley se jettent dans nos bras respectifs.

Mon frangin me renvoie un regard qui veut tout dire.

— On se charge de les extraire d’abord, le calmé-je alors que j’ai autant envie que lui de courir trouver Brandon.

Une fois que les filles sont en sécurité dans la voiture, je demande à Jace de rester auprès d’elles et retourne dans le bâtiment à la recherche de ma prochaine victime. Splinter m’envoie un message à ce moment pour m’informer qu’il l’a trouvé. Je suis ses indications.

Merde !

— On arrive trop tard ? demandé-je à mon frangin.

— Tout dépend, me dit-il d’un ton détaché alors qu’il retire la seringue de la veine du petit.

— Pourquoi il a fait ça ?

Splinter ne me répond pas tout de suite et considère le tableau qu’offre Brandon. Le gosse est à moitié adossé contre un mur, la tête ballante et les jambes allongées devant lui. Voir ce gamin qui avait tout pour réussir il y a

seulement quelques mois de cela dans cet état, me noue les entrailles. Sa réponse m'incite à arracher mon regard du petit et à le reporter sur mon frangin.

— Ne le juge pas, Prés'. Il a vécu dans un milieu protégé, il n'avait pas la carrure pour affronter ce qu'il a subi.

— Tu t'attendris.

Son regard sombre se détache de Brandon pour se river au mien.

— Non, je le comprends, nuance. Des cas comme lui, j'en ai vus plus que je ne voudrais.

— C'est vrai, j'oublie parfois.

— T'es chanceux, moi pas.

Je hoche la tête et m'accroupis face à Brandon.

— Il est amoché jusqu'à quel stade, à ton avis ?

— J'ai pris son pouls, il est rapide. Je dirais qu'il a pris des saloperies et qu'il est tombé dans les vapes avant de s'injecter la dose.

Son constat me fait réellement prendre conscience de l'ampleur du problème et de ce à quoi a échappé de justesse le petit.

— C'était moins une pour qu'il fasse une overdose.

— Ouais.

— On procède comment ?

— C'est là que papa Pops va entrer en scène, me lance Splinter.

Je lui lance un rapide coup d'oeil et marmonne.

— Je déteste quand tu fais de l'humour alors que les situations sont merdiques, ça ne laisse jamais rien présager de bon.

— Il faut le faire gerber, qu'il se débarrasse au moins des cachets qu'il a dans le ventre.

— Qu'est-ce que je disais…

Je me relève, Splinter m'aide à soulever Brandon et je le passe par-dessus mon épaule comme un sac de marchandise. Sous le poids, je chancelle.

— C’est qu’il fait son poids, ce con.

— Fais gaffe à sa tête, c’est ton futur gendre que tu portes, ricane Splinter quand je passe le seuil de la porte.

Je grogne. Il a raison cet abruti. Mon ex doit bien se marrer de là-haut.

*
* *

— Jace, prends les filles avec toi et rentrez à l’appartement.

— Papa, qu’est-ce que tu vas faire de Brandon ?

Ma fille m’intercepte par le bras et me regarde d’un air suppliant. Il semblerait qu’elle me connaisse suffisamment pour être inquiète.

— Ce que j’aurais dû faire depuis longtemps, marmonné-je. Je vais remettre un peu de plomb dans la cervelle de ce petit con.

— Ne lui…

— Ça suffit, Bev. Il a été suffisamment dorloté comme ça depuis son enlèvement. À lui d’apprendre à tourner la page et de repartir dans le droit chemin. Jusqu’à présent il n’y est pas arrivé seul. Un coup de pied au cul ne va pas lui faire de mal.

— Il n’est pas encore en état de comprendre…

— Ça, pour ne pas être en état, il ne l’est pas, assené-je tout en observant Brandon vomir tripes et boyaux.

Je fais un signe à Jace pour qu’il me débarrasse de ma fille. Splinter est adossé contre le pare-chocs avant de la voiture et affiche une moue écœurée face au spectacle pathétique que nous offre le morveux.

— J’te préviens, Prés’, s’il gerbe dans la caisse, je nettoie pas.

— S’il gerbe, c’est lui qui nettoiera.

— Tu veux le conduire où ?

— J’en sais fichtrement rien.

Je me frotte l’arête du nez. Dire que j’ai débuté la soirée avec une nana plus que parfaite. Je savourais un moment de tranquillité comme je n’en

avais pas connu depuis longtemps.

— T’as retrouvé le mec qui lui a refilé la dope ? demandé-je à mon frangin.

— Ouais. Il n’était pas très loin et s’apprêtait à tester sa propre marchandise.

— Il est où ?

— À l’arrière du van. Je me suis dit que tu voudrais lui parler.

— Surveille-le, ordonné-je en pointant Brandon du doigt.

Je contourne le van, me dirige à l’arrière et ouvre les portes. Le mec se réfugie aussitôt au plus profond du véhicule.

— Descends, lui intimé-je.

— S’il vous plaît, ne me faites pas de mal.

— Descends, répété-je.

— Je…

— Ne me fais pas répéter une troisième fois, je pourrais devenir moins gentil.

Je réprime un grognement de dégoût quand le mec se décide à m’obéir. Je parie que ce type est à deux doigts de se pisser dessus. Quand il arrive à ma hauteur, je l’empoigne par le col de son blouson et le fais descendre. Il s’affale comme une merde à mes pieds.

J’abaisse mon regard sur le cafard qui continue ses jérémiades alors que je me saisis de mon flingue coincé à l’arrière de mon jean. J’arme le chien.

— Regarde-moi, ordonné-je.

En entendant le déclic de mon arme, le type se met à sangloter.

— Regarde-moi.

L’homme reste allongé à terre, mais son visage se lève dans ma direction.

— Depuis combien de temps tu lui refiles cette merde ?

— Je vous jure c’est la première fois que je le vois.

— C’est qui son revendeur ?

— Un type de la fac, il lui refile toutes sortes de cachetons.

— C’est quoi son nom ?

— Je ne sais pas.

— Dernière chance, file-moi son nom.

— Je vous jure que j’en sais rien. C’est la première fois que je le vois. Je l’aurais remarqué, ici, c’est pas le genre d’endroit où les fils à papa viennent s’approvisionner.

— Prés’.

Je me tourne vers Splinter.

— Qu’est-ce que tu veux ?

— T’es sûr de vouloir buter ce type ?

— Ça fera une raclure de moins dans la rue.

— Ouais, moi ça ne me pose pas de problème. Mais j’suis pas certain que le moment soit le bon. On n’est pas sur notre territoire et on a les Eagles sur le dos, c’est déjà suffisant. Pas besoin de s’ajouter un autre clan sur la liste. De plus, ta petite souris est au courant qu’on est ici ce soir pour récupérer Brandon, elle va vite faire le rapprochement.

Ce petit con m’agace. Il a raison. Comme je ne prononce toujours aucun mot, il insiste :

— Il a suffisamment eu la trouille comme ça. Il a compris que si Brandon se pointe à nouveau pour lui demander sa saloperie, il te passe un coup de fil. On peut pas buter tous les dealers de L.A.

Le mec à mes pieds hoche frénétiquement la tête. J’ai l’impression d’avoir devant moi un de ces putains de petits chiens qu’on peut trouver sur les plages arrière des voitures et qui secouent la tête au moindre roulement.

— Je vous promets que je ne lui vendrai plus rien.

Je le fixe quelques secondes de plus puis je me retourne vers l’avant du véhicule.

— On dégage d’ici.

Splinter est à mes côtés quand je rejoins Brandon. Les hauts-le-cœur de ce dernier semblent s'être calmés. Je me tourne vers mon frangin pour qu'il me file un coup de main pour porter le gosse jusqu'à la caisse.

— Hors de question, mec. Je le touche pas, me lance-t-il en effectuant un pas en arrière. Il pue à plein nez, le van va être imprégné de son odeur de merde.

— C'est pas la première fois que le van sera parfumé. Ne me dis pas que toi, le mec qui liquide des types de sang-froid, t'es dégoûté par un peu de gerbe.

— Un peu ? Regarde-le, il en est recouvert.

— Merde, Splinter. Il faut qu'on décampe d'ici, on n'est pas franchement les bienvenus. Si les flics débarquent, je vois pas comment on pourra justifier notre présence avec ce gosse complètement camé à Dieu sait quoi.

Il pointe son index dans ma direction.

— Sur ce coup, t'as une dette envers moi, Prés'.

— Je sais. Arrête de faire ta mijorée et prends-le sous le bras, on va le traîner à l'arrière du van.

— Rappelle-moi de ne jamais faire de gosse, marmonne-t-il.

*
* *

Pendant que je boucle ma ceinture, Splinter met le contact tout en m'interrogeant.

— Tu veux qu'on le conduise où ?

— J'en sais rien.

— On peut tenter notre planque.

— Si on le conduit là-bas, il risque de voir des trucs qui pourraient être compromettants pour nous.

Il enclenche la marche arrière et enchaîne tout en manœuvrant :

— Si tu veux, on peut le conduire dans le désert, le problème sera vite résolu.

— L'idée est tentante, mais pas sûr que ça plaise à ma gosse.

— Tu veux l'isoler combien de temps ?

— Tout dépend depuis combien de temps il ingère toutes ces merdes.

Splinter lance un rapide coup d'œil à Brandon qui est affalé à l'arrière.

— Si tu veux mon avis, il a commencé sans s'en rendre compte avec les médocs de l'hôpital.

— Ouais, j'aurais dû faire plus attention, tous les signes étaient là pour dire qu'il en prenait. Entre les filles qui s'inquiétaient, le type qu'on a aperçu lors de la planque, ses sautes d'humeur et j'en passe… Ça aurait dû me mettre la puce à l'oreille.

Splinter arrête le véhicule à un stop et se retourne à moitié vers moi.

— Tu peux pas tout gérer, Prés'. Avec les merdes du club, t'avais d'autres choses à penser. Et puis personne ne lui a dit de se droguer. Il a pris cette décision seul comme un grand garçon.

Putain d'époque !

— Écoute, j'ai une maison dans les bois. C'est pas grand et c'est plus une sorte de chalet rudimentaire qu'un palace. D'autant que j'ai pas encore eu le temps de le retaper. Mais ça peut être une solution, c'est suffisamment isolé pour être peinard s'il se met à brailler.

— Ah ! Je ne savais pas.

Il enclenche la première et prend la direction de la sortie de la ville.

— Je le crie pas sur tous les toits, c'est un endroit pour moi quand j'ai besoin de m'isoler. Après, t'emballe pas, pour avoir l'électricité il faut un groupe électrogène, si tu utilises l'eau de la douche, l'eau du robinet coule pas. Et il doit y avoir un bon centimètre de poussière, j'y ai pas mis les pieds depuis un bail.

— Si ça t'emmerde pas, je veux bien qu'on y aille, en effet. Je ne veux pas que Logan voie Brandon dans cet état, et pour l'instant, la seule autre

solution que j’ai, c’est ma baraque.

— Pour avoir vu des mecs en manque, il vaut mieux que ses copains ne le voient pas.

Nous roulons silencieusement jusqu’au refuge de Splinter. Pour combler l’absence de bruit, mon frère allume la radio et change de station jusqu’à trouver ce qu’il semble chercher. Je tourne la tête dans sa direction pour lui faire part de mon étonnement, mais je n’ai pas le temps d’ouvrir la bouche qu’il me devance :

— Ne fais pas de remarque sur le sujet ! grogne-t-il.

Je n’en fais rien, bien sûr.

— J’aurais pas pensé que t’étais le genre de type à écouter du Willie Nelson[1] .

— Ça me détend.

— Chacun son truc, ricané-je.

— T’en touches un mot aux frangins et je te fais vivre un enfer, me menace-t-il les dents serrées.

Je lève les mains en l’air en signe de reddition.

— Pas de souci, je garde ton secret.

Nous retombons dans le silence, je pose l’arrière de mon crâne contre l’appuie-tête et me laisse bercer par le roulement de la voiture. Quand *Midnight Rider*[2] passe, je ne peux m’empêcher de la ramener à nouveau :

— T’es vraiment sérieux avec ce type de musique ou tu me fais marcher ?

— Prés’, observe bien mon visage. (Son attention quitte la route et il rive son regard au mien.) Est-ce que j’ai la tête du type qui se fout de ta gueule ?

— Pas vraiment, non. T’as plus la tête du type qui aimerait me coller son poing dans la face, mais en même temps, quand on croise ta route, on n’imagine pas non plus que t’es un fan de country.

Il reporte son attention sur l’asphalte qui défile.

— C’est pas parce qu’on est dans un club et qu’on passe son temps sur une bécane qu’on est obligé de se farcir du *heavy metal* ou du *hard* à longueur de journée. Il est presque quatre du mat’, tu m’as extirpé de mon pieu pour aller sauver les miches du merdeux qui veut se taper ta gosse. Je pense avoir gagné le droit d’écouter la musique que je veux dans cette caisse.

— T’as raison. Et au passage, merci.

— Pas de quoi.

Nous poursuivons la route en silence. La seule chose qui brise la monotonie du voyage sont les chansons qui défilent. J’ai dû me mordre l’intérieur de la joue jusqu’au sang pour ne pas me foutre de la gueule de Splinter à l’instant où Willie Nelson s’est mis à chanter *« my heroes have always been cowboys »*. J’étais pas certain que mon frangin garde son sang-froid, et comme j’aime la vie, j’ai subi en silence la torture de la musique country. Pendant encore une demi-heure, nous avalons les kilomètres et nous nous enfonçons de plus en plus dans la forêt. Splinter semble connaître la route les yeux fermés, car c’est à peine si j’ai perçu un chemin de terre sur la droite qu’il s’y engage.

Il n’a pas menti, son chalet est vraiment perdu au milieu de nulle part, je ne suis pas certain moi-même de retrouver mon chemin. Nous roulons encore pendant dix bonnes minutes sur un chemin de terre, la route est couverte de nids-de-poule et nous ne cessons d’être trimballés de droite à gauche. À l’arrière, les secousses réveillent quelque peu le gosse, qui, jusqu’à présent, n’avait donné aucun signe de vie.

— J’espère qu’il ne va pas se remettre à gerber, marmonne Splinter.

— C’est encore loin ? lui demandé-je, tout en jetant un coup d’œil à Brandon.

— On y est.

Splinter coupe le moteur mais laisse le contact, de sorte que les phares du van éclairent la façade du chalet. Je me demande comment il a découvert

cet endroit. Un peu plus en retrait, la silhouette d’un autre bâtiment se dessine. Comme je regarde dans cette direction, Splinter m’explique :

— C’est un atelier où je stocke le groupe électrogène et du matériel de bricolage.

Je sors du van et m’étire pour me détendre les muscles tout en observant les lieux.

— Dis donc, ce soir, c’est la soirée des surprises. Qui aurait cru que tu aimais la vie de trappeur ? Tu nous fais la totale : la musique country, la cabane à la Davy Crockett. T’as caché ton canasson derrière un arbre, aussi ?

— Ne provoque pas trop ta chance, Prés’, un autre que toi serait déjà en train de nourrir les asticots.

---

1. Chanteur américain de musique country.

2. Chanson des Allman Brothers Band, sortie en 1970.

OceanofPDF.com

53

Brandon

Un coup porté contre mon lit et une voix autoritaire me réveillent.

— Debout !

Je grogne et me roule sur le côté pour fuir cette main qui ne cesse de me secouer par l'épaule. J'ai l'impression d'avoir un nid de guêpes à la place du cerveau tant ça bourdonne à l'intérieur.

— Je te laisse quinze secondes pour ouvrir les yeux et sortir ton cul de camé de ce lit.

Je suis trop embrumé pour comprendre ce que l'homme cherche à me dire, au lieu de l'écouter, je relève le drap par-dessus ma tête. *Avec un peu de chance, le type va se calmer, se barrer et me laisser dormir.*

Mon mal de crâne efface le moindre souvenir d'hier. J'ai vaguement conscience que je ne suis pas dans mon lit. Aucun doute sur ce point. Mon matelas habituel n'enfonce pas des ressorts dans mes côtes, contrairement à celui-ci. Mais je m'en préoccuperai quand j'aurai mon quota de sommeil.

Un soupir excédé s'élève dans la pièce.

— Tu l'auras voulu, grogne l'homme.

Je connais cette voix. Mais impossible de mettre un visage sur elle.

Je souris en entendant les pas de l'homme s'éloigner de la chambre.

Finalement, il n'a pas tenu bien longtemps.

Je replonge rapidement dans la torpeur du sommeil. Les pas reviennent. Une vague d'eau glacée s'abat sur ma tête. D'un bond je me redresse dans le lit. J'ouvre les yeux et les referme immédiatement, la lumière est douloureusement aveuglante. Je tangue dans le lit. Au cours de la nuit, quelqu'un a dû s'amuser à désaxer mon centre de gravité. Cette réflexion m'amuse et je ne parviens pas à contenir mon fou rire.

— Merde, il est encore plus atteint qu'on le pensait, Prés'.

Cette deuxième voix met fin à mon hilarité. Elle a plus d'effet sur mon cerveau que la flotte balancée plus tôt. *Merde ! Prés', ça veut forcément dire Pops.*

Je grogne et m'affale à nouveau sur le lit, un bras au-dessus du visage. Je refuse d'ouvrir les yeux et d'affronter la réalité. Je ne suis pas en état.

— Splinter, va me chercher un second seau. Cet abruti semble aimer ça.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? grommelé-je.

— Que tu sortes ton cul de ce lit et que tu nous rejoignes dans l'autre pièce. Je te laisse cinq minutes pour te lever, pisser et prendre une douche. Insiste bien sur ce dernier point.

— Ouais, mec, vide le flacon de gel douche, je le prendrai pas mal, confirme la voix de Splinter.

À ces paroles, mon cerveau analyse un élément essentiel : je pue. Le fumet est si intense que j'en ai des hauts-le-cœur.

— Cinq minutes, me rappelle Pops avant de quitter la chambre.

La porte claque derrière lui. Le bruit résonne dans ma tête. Je parie qu'il l'a fait exprès.

Je fouille dans ma mémoire pour comprendre comment je me retrouve enfermé je ne sais où avec Pops et Splinter. Rien. C'est le néant le plus total. Les seuls éléments qui me reviennent sont ma dispute avec Hayley.

Vu la lumière qui filtre par la fenêtre, j'en déduis que c'était hier matin. Qu'est-ce que j'ai fait hier pour me retrouver ici sans aucun souvenir ?

J'ai rendu ces types furieux pour je ne sais quelle raison. La visite des fédéraux sur le campus me vient à l'esprit. Ils ont peut-être eu vent de cette histoire. *Génial ! Ces mecs pensent probablement que j'ai balancé des infos aux flics et veulent me buter !*

Quelque chose de froid s'appuie contre ma tempe, le bruit d'un chien qu'on arme m'éclaire facilement sur ce que c'est. Un flingue.

— Les cinq minutes sont écoulées, me lance la voix froide de Pops.

Ce type est un spectre, je ne l'ai même pas entendu entrer dans la chambre.

Je retire le bras de devant mes yeux et papillonne des paupières pour m'adapter à la luminosité et le regarder. D'ordinaire, ce mec est flippant, mais là, il est encore pire que ça.

— Vous avez l'intention de me buter ?

— Je suis encore hésitant.

— Qu'est-ce qui vous en empêcherait ?

Je dois être suicidaire pour le motiver à presser la détente.

Il penche la tête sur le côté, son visage se fait songeur.

— Je suis pas certain que ma gamine apprécierait que son paternel ait dégommé un de ses copains. J'aime ma gosse, je veux pas la décevoir. Dis-toi que c'est le seul élément qui sauve ta carcasse de camé.

Je pourrais presque le remercier pour sa mansuétude.

Camé ?

La lumière se fait. Tous les souvenirs surgissent. J'ai complètement déraillé.

— Quel con ! m'exclamé-je.

— Pour une fois, on est d'accord tous les deux, m'annonce Pops. La douche, c'est la première porte à droite. Lève ton cul de suite ou je t'y

emmène de force. Ton odeur est à gerber. T'as des fringues propres qui t'y attendent.

Sans plus attendre, il fait volte-face. Arrivé au seuil de la porte, il me lance par-dessus son épaule :

— Si tu n'obéis pas rapidement, la prochaine fois, je t'envoie Splinter. Contrairement à moi, il s'en fout de décevoir Beverly ou non.

Ce type sait s'y prendre pour faire passer les messages.

Vingt bonnes minutes plus tard, je quitte le refuge de la salle de bain. La douche m'a fait un bien fou, par contre, dans mon cerveau, j'ai toujours la fanfare du lycée qui s'éclate à grands coups de cymbales.

J'entre dans ce qui pourrait ressembler à une cuisine, en me frottant les yeux, toujours pas complètement revenu dans la réalité. Les deux hommes discutent à voix basse, une tasse de café à la main. Ils sont probablement en train d'élaborer un plan pour me buter sans que Beverly se rende compte de quoi que ce soit.

En m'entendant, tous les deux se taisent et m'observent. Il doit me rester encore pas mal des merdes que j'ai avalées hier dans le sang car au lieu de flipper, je prends la situation avec une sorte de détachement.

— Vous auriez un médoc pour le mal de crâne ? leur demandé-je.

Splinter me regarde comme si une deuxième tête m'était poussée. Pops, quant à lui… a sa main autour de ma gorge et me l'enserre d'une poigne de fer. Il est rapide, je ne l'ai pas vu venir.

— Tu te fous de notre gueule ? me crache-t-il au visage. On t'a sorti d'un entrepôt blindé de camés, hier. Ma fille et Hayley y étaient prises au piège parce qu'elles s'inquiétaient pour toi. On a retiré une aiguille de tes veines et tu me demandes un cacheton parce que tu as mal au crâne ?

Pops affermit sa prise autour de mon cou. Je me retiens d'empoigner sa main pour tenter de le faire lâcher prise, d'une part, parce que je sais que je n'y parviendrai pas et, d'autre part, parce que j'ai peur que ça n'ait l'effet inverse.

D’un ton qui laisse transparaître son dégoût, il m’assène :

— Tu penses réellement que je vais te filer tes petits bonbons pour t’être comporté comme un abruti ? T’as conscience d’avoir mis ta vie en danger en plus de celle des filles ?

— T’es vraiment sûr que Beverly s’intéresse à ce mec ? lance Splinter, parce qu’on est perdus au milieu de nulle part, faire disparaître un corps dans le secteur est assez facile.

— Ne me tente pas, réplique Pops.

À la lueur de son regard, je pourrais parier qu’il envisage très fortement cette option.

— Je suis désolé. Je n’ai pas réfléchi.

— Ouais, pour ça, t’as pensé à rien.

Il effectue une brève pression autour de ma trachée avant de desserrer sa prise et repart s’asseoir.

*

* *

Pops m’a exposé la situation de manière limpide : je vais rester enfermé avec eux dans ce chalet digne de Charles Ingalls jusqu’à ce qu’ils aient la preuve que je ne risque pas de plonger à nouveau. Depuis, je tourne comme un lion en cage. Je ne sais pas quoi faire, je ne peux même pas envoyer de message, j’ignore où est mon portable.

Splinter, qui avait la dalle, réchauffe un truc. Pops quant à lui est branché sur son cellulaire et ne cesse de lancer des appels ou de répondre à des messages. Je ne pensais pas qu’un biker pouvait être autant occupé.

Splinter sifflote dans la cuisine.

— *Mr. Tambourin Man*[1] , frangin ? lui demande Pops, narquois.

— Bob Dylan, c’est d’actualité, lui répond Splinter.

— T’as un humour tordu.

Un simple haussement d’épaules lui répond.

Je m’assois sur une chaise en face de Pops et joue nerveusement avec la manche du t-shirt que m’a prêté Splinter. Finalement, je pose les questions qui me brûlent les lèvres depuis ce matin.

— Comment je suis arrivé ici, exactement ?

Pops relève brièvement la tête de son écran.

— Il t’en aura fallu du temps pour demander, marmonne-t-il en reportant son attention sur son téléphone.

Il poursuit l’écriture de son message. J’ai l’impression qu’il ne souhaite pas me répondre ou qu’il a complètement oublié ma présence.

Au bout d’un certain temps, il pose son portable devant lui sur la table et se cale contre le dossier de sa chaise. Il m’étudie longuement, le visage vierge de toute expression.

— Beverly m’a passé un coup de fil hier soir. Elle et Hayley t’ont suivi jusqu’à cette fête, elles s’inquiétaient de te voir traîner avec des mecs qui ne sont pas recommandables.

Je n’esquisse aucun mouvement et attends la suite.

— Je ne sais pas ce qui s’est passé exactement, les filles refusent de parler. Elles ont peur que si on découvre l’intégralité de l’histoire, on ne soit pas si cléments avec Jace**.** T’as envie de m’éclairer sur certains points ?

— J’ignorais qu’elles étaient là.

— Ça n’excuse rien. On a récupéré les filles, qui s’étaient cachées dans un placard électrique. C’est Splinter qui t’a retrouvé, tu pourras le remercier, au passage. Tu avais une aiguille plantée dans le bras.

Je frissonne. Le pire, c’est que je ne me souviens de rien.

— Vous m’avez sauvé.

— Non, tu t’étais évanoui avant de t’injecter la dose. T’as eu de la chance.

J’acquiesce.

— Tu as évité l’overdose de peu. Tu aurais pu y passer.

Mon cerveau décide de prendre enfin conscience de l’ampleur de ma connerie.

J’étouffe subitement, j’ai besoin de sortir. Je me lève d’un bond et pars en direction de la porte d’entrée. Pops m’interpelle mais je ne me retourne pas, il me faut de l’air. La seule chose que j’entends, c’est la voix de Splinter qui s’adresse à Pops :

— Laisse-le souffler cinq minutes, Prés’. Il vient de comprendre qu’il aime la vie.

---

1. Selon certaines interprétations, cette chanson fait allusion à l’addiction de Dylan pour le LSD.

OceanofPDF.com

54

Pops

Sur les conseils de Splinter, je laisse un peu de temps au gamin pour reprendre pied.

— Je vais partir avec Beverly dans quelques jours. Tu pourras le gérer ? demandé-je à mon frangin.

— Je vais le faire un peu bricoler, ça l'occupera.

Il attrape une guitare qui prenait la poussière dans un coin de la pièce et me rejoint.

— Quelle merde cette situation. Tu penses qu'il est prêt à remonter la pente ?

Il joue quelques notes, le son discordant me fait grimacer.

— J'en sais rien. Il a eu un déclic, ici ça devrait aller. Ce qui m'inquiète le plus, c'est son retour dans son quotidien. Il peut rechuter sous le coup de la tentation. On doit être sûrs avant de le relâcher dans la nature que sa tête est claire. Et c'est là que tu vas entrer en scène.

— Explique-toi.

Il joue un mi aigu pour vérifier si, cette fois-ci, la corde est bien accordée pui m'annonce sur un ton de l'évidence :

— Ce gosse en veut au club, Prés'.

— Comment tu peux le savoir ?

Il me lance un rapide coup d'oeil avant de reporter son attention sur une mécanique pour régler le si.

— C'est écrit dans ses yeux.

— Qu'est-ce qu'il a bien pu s'ancrer comme idée à la con ?

— Un truc simple : si notre club n'avait pas existé, les Eagles ne se seraient pas amusés avec lui.

— On y est pour rien, c'est ce salaud de Garrett qui a tout manigancé. Les Eagles n'ont été que ses marionnettes.

— Va lui expliquer, il te croira peut-être.

— Je me répète, mais quelle merde cette histoire.

Je me lève et me dirige vers la sortie pour rejoindre Brandon et avoir cette fameuse conversation.

Je retrouve le gosse assis au pied d'un arbre, les épaules affaissées et la tête dans les mains. Je m'approche de lui et lui donne un léger coup de pied dans la chaussure pour le faire réagir.

Il lève son visage vers le mien et toutes sortes d'émotions le traversent. J'ai mal pour lui.

— Hayley a raison : toucher le fond nous fait voir la réalité en face, me dit-il.

— C'est une manière d'aborder le problème. Ta tête, elle va comment ?

— Je suis pas au mieux de ma forme.

— Je me doute. Allez, lève-toi, Davy Crockett veut qu'on coupe du bois.

— Davy Crockett ?

— Splinter.

Le gosse se marre.

— Sa baraque me faisait plus penser à la petite maison dans la prairie.

J'esquisse un sourire et lui rétorque :

— Un conseil, fiston, si tu tiens à la vie, ne dis jamais à Splinter qu'il te fait penser à Charles Ingalls. J'ai beau être son président, je ne serai pas suffisamment fort pour l'empêcher de t'étriper.

— Ok, noté.

Je me dirige vers l'appentis pour aller chercher du matos, Brandon me suit.

Quand nous entrons, je lui demande :

— T'as déjà utilisé une tronçonneuse ?

— Je vis à New York.

— J'ai ma réponse. Dans ce cas, je coupe et tu entasses les bûches.

— On va vraiment se la jouer bûcherons ?

Il me fixe avec des yeux ronds.

— Dis-toi que ce boulot va te permettre de rembourser le gîte et le couvert.

Le gosse affiche une mine contrite.

— Je ne vous ai pas encore remercié.

— Attends encore un peu avant de le faire, d'ici là tu risques de me détester. T'es en sursis, j'ai toujours envie de te foutre mon poing dans la gueule ou une balle au milieu du front. J'oublie pas que ton attitude a mis la vie de ma fille en péril. Et crois-moi, je suis très rancunier.

Nous passons une bonne partie de l'après-midi à couper du bois sans parler. J'ignore la quantité qui a été débitée, mais les muscles de mes bras m'annoncent que ça suffit. Même après avoir coupé le moteur de la tronçonneuse, j'ai encore des vibrations dans les bras.

— Pause, annoncé-je.

Brandon est au bord de l'épuisement, je pense l'avoir suffisamment crevé pour faciliter le déballage des griefs qu'il a à mon encontre. Il s'assoit lourdement sur une souche et s'essuie le front du revers de la main. Les ampoules et les écorchures sur ses doigts me font regretter de ne pas avoir pensé à lui refiler des gants. *Bah, ça lui forge le caractère.*

Je lui tends une des bouteilles d’eau.

— Tout va bien, petit ?

— Ça va.

— Ok.

Le gosse semble mal à l’aise en ma présence. Depuis son retour, il l’a toujours été.

— Tu sembles nerveux, si tu veux me dire un truc, c’est le moment, déclaré-je avant d’avaler une grande gorgée de flotte.

J’ai la nuque raide et le dos en compote, je vais morfler demain. Ce qui me console, c’est que Brandon n’est pas au mieux de sa forme.

— Je n’ai rien à vous dire, me répond-il finalement.

J’accueille sa réponse d’un froncement de sourcils. Je m’adosse contre un tas de bûches, tout en jouant avec l’étiquette de la bouteille. J’arrête mon mouvement quand je me rends compte que le gamin fait la même chose. Je souffle, excédé.

— Petit, on va arrêter de tourner autour du pot tous les deux et on va causer entre adultes.

Brandon me fixe, apeuré. Ses yeux ronds m’observent, il s’attend au pire.

— Je suis au courant.

Quand je prononce cette phrase, il semble au bord de l’apoplexie. Je fronce encore plus les sourcils pour chercher à comprendre la raison de sa frayeur. Ne trouvant pas de réponse, je poursuis.

— Je suis au courant que tu nous en veux pour ton enlèvement, lui expliqué-je.

Au soulagement qui se lit sur son visage, mon signal d’alerte se déclenche : le gosse nous cache quelque chose. Je laisse tomber pour l’instant et me glisse dans un coin de la mémoire de mettre Brandon sous surveillance quand on reviendra à la civilisation. Je décide de poursuivre :

— Ma question est la suivante : pourquoi ?

— Pourquoi ? me répète-il, incrédule.

On y est.

J’acquiesce en affichant un calme olympien.

Brandon se métamorphose, il ne cherche plus à dissimuler ses sentiments.

— Pourquoi ? éructe-t-il.

Son regard se fait lointain. J’ai l’impression de l’avoir perdu, mais quand il rive à nouveau ses yeux aux miens, je déduis qu’il assemblait ses idées.

— Si vous et votre putain de club n’existiez pas, tout cela ne me serait pas arrivé, me déclare-t-il froidement.

Splinter avait raison.

Je ne suis pas certain de la stratégie à adopter. Le gosse est si remonté que, quoi que je dise, la situation se retournera contre nous. Autant le faire parler et qu’il vide son sac, je contre-attaquerai ensuite.

— Explique-toi, lui demandé-je.

Mon attitude nonchalante le met en rogne. Sans prendre la peine de réfléchir, il déverse toute sa hargne. Et il y en a un paquet.

— Je vous hais, vous et votre trafic. En mettant les pieds ici, tout ce que je voulais, c’était mettre Hayley à l’abri, mais il a fallu qu’on croise votre chemin. Sans vous, on aurait pu vivre normalement. Sans vous, je n’aurais pas été tabassé. Sans vous, jamais je n’en aurais voulu à Hayley de m’avoir mis dans cette situation. Sans vous, je n’aurais pas fini camé. Sans vous…

— … Sans nous il n’y aurait pas l’arme atomique, le coupé-je excédé par toutes les conneries qu’il débite.

— Ma situation vous amuse ?

— Non. Elle me les brise.

Il s’apprête à l’ouvrir de nouveau. D’un geste impérieux de la main, je l’en empêche. J’étrécis le regard et lui assène d’une voix froide et calme :

— Maintenant c’est ton tour de m’écouter. Est-ce que tu penses sincèrement que cet enfant de salaud ne vous aurait pas retrouvés ? Croyais-tu réellement qu’il allait vous laisser tranquilles ? (Je marque une pause et ajoute :) Réfléchis à ces questions, quand tu auras trouvé une réponse sensée, tu viendras me retrouver et ensuite on pourra causer d’homme à homme. Chiale un bon coup sur ton sort, si ça te fait du bien. Par contre, je te préviens, si tu dois le faire, ça sera la dernière fois, il est temps de grandir et d’arrêter d’accuser le monde entier. Ce qui s’est passé est horrible, je regrette que toi et Hayley ayez vécu cette situation, mais on ne peut pas changer les choses qui se sont produites. Alors tu as le choix : soit tu décides de déposer les armes, de pardonner — surtout de te pardonner —, soit tu continues à alimenter cette colère qui est en toi. Si tu choisis cette dernière option, dis-toi que ça va te détruire ainsi que toutes les personnes que tu aimes. À toi de savoir ce que tu veux dans la vie.

Je me détache de mon mur de bois et quitte les lieux, laissant Brandon réfléchir.

OceanofPDF.com

55

Brandon

Allongé sur le lit, les mains derrière la tête, je fixe le plafond sans le voir, anéanti par la réalité.

Je suis un putain de camé. À chaque nouvelle prise, je me jurais que je pouvais arrêter du jour au lendemain. Il faut désormais que je cesse de me voiler la face, je suis comme ces mecs d'hier soir qui déambulaient comme des loques.

C'est l'unique solution que j'ai trouvée pour tenir mes cauchemars éloignés et réussir dans mes études. Sauf qu'au lieu d'apparaître la nuit, mes cauchemars peuplent mes journées à la place. J'aimerais avoir le pouvoir de tout effacer de ma mémoire.

Toutes les paroles que j'ai balancées au visage d'Hayley me rendent nauséeux. Pops a raison aussi, j'ai orienté ma colère contre les mauvaises personnes. Le discours qu'il m'a tenu un peu plus tôt m'a fait mal, car il m'a fait ouvrir les yeux sur ma situation. À un moment donné dans cette histoire je me suis perdu et au lieu de demander de l'aide pour retrouver mon chemin, je me suis détourné des personnes qui m'aimaient et me suis enfermé dans le mensonge et la rancoeur.

Je me passe une main lasse sur le visage. Splinter est venu toquer à la porte pour que je les rejoigne pour manger un morceau. Je n'ai pas faim. À la place, je me laisse glisser dans un sommeil agité.

*
* *

Garrett s'apprête à quitter la chambre. J'ignore pendant combien de temps il m'a roué de coups. La seule information que mon cerveau est capable d'analyser est la douleur qui paralyse tout mon corps. Elle est si intense que je n'ai plus aucune dignité et le supplie de m'achever. Je ne pourrai plus supporter un coup supplémentaire sans devenir fou.

— Pourquoi vous ne me tuez pas ?

Garrett se retourne, son regard est celui d'un dément.

— Ce n'est plus qu'une question de temps. Je veux qu'Hayley te voie dans cet état et que tu lises la peur dans son regard.

À peine referme-t-il la porte de la chambre que je sombre dans l'inconscience.

Un poids s'affale sur mon corps. La douleur irradie mes membres et je gémis. Une voix chevrotante s'élève dans l'obscurité.

— Brandon ?

Une main chaude palpe mon visage, des larmes me tombent sur les joues. La voix s'élève à nouveau et répète dans une sorte de litanie que tout va bien se passer, qu'elle va me sortir de là. Je voudrais tant avoir la force de lui dire qu'il est trop tard pour moi. On ne peut plus me sauver, tout ce que je veux à cet instant, c'est me glisser dans le néant.

*
* *

Je me redresse d'un bond dans le lit. La nuit est bien avancée, seule la lueur de la lune éclaire la pièce. J'aurais dû me douter qu'ils allaient

revenir, dès que je relâche mon attention, mes cauchemars s'imposent à moi. Encore sous le choc, je reste anesthésié sur le bord de mon lit, les épaules voutées et le regard fixé sur le sol. Mon esprit est vide, mon corps n'a plus aucune énergie, comme s'il me signifiait qu'il arrivait en fin de course et qu'il est temps de passer le relai à quelqu'un d'autre.

Au loin, j'ai l'impression que quelqu'un frappe à ma porte. Mon cerveau analyse ce bruit sans que je réagisse.

Au loin, j'ai l'impression que quelqu'un frappe à ma porte. Mon cerveau analyse ce bruit sans que je réagisse. Mon corps devient une prison dans laquelle sont enfermées deux personnalités : celle du Brandon justicier qui se démène depuis son adolescence pour protéger sa meilleure amie, et celle du Brandon brisé, qui ne sait pas qui il est. Beverly a mis le doigt sur quelque chose, l'autre jour, avec cette histoire de déguisement. Est-ce que j'aime me déguiser ? Je n'en sais rien, car je ne l'ai jamais fait. Y a-t-il d'autres choses que j'ignore de moi-même ? Comment les autres peuvent deviner qui je suis, si je l'ignore moi-même ?

Toutes ces questions me conduisent à une évidence : il est temps pour moi de déposer les armes et de vivre *ma* vie. Hayley a fait son choix avec Jace, elle connaît les risques du monde dans lequel il évolue. Je n'ai pas le droit de la juger. Il en est de même pour moi, c'était mon choix de la protéger. À moi d'assumer les conséquences de mes décisions. Je n'ai pas à punir le destin ou d'autres personnes parce qu'elles se sont retrouvées sur ma route. Ce n'est pas la faute de Pops et de son club si Garrett s'en est pris à moi. Au contraire, ils ont cherché à nous protéger avec Hayley. *Et je les remercie en leur plantant un couteau dans le dos…*

J'ai cherché un responsable à ma situation, mais ce qui m'est arrivé est l'unique conséquence de *mes* choix.

J’ai dû toucher le fond pour en arriver à ces conclusions. Je pensais que cela serait douloureux, à la place, je ressens une délivrance salvatrice.

Des pieds apparaissent dans mon champ de vision, le lit s’affaisse et une main me tapote le genou. C’est uniquement lorsque Pops me parle que je réalise que je pleure.

— Pleure un bon coup, gamin. Tes emmerdes appartiennent au passé !

OceanofPDF.com

56

Pops

— Papa, tu es sûr de vouloir venir avec moi ?

Je me tourne vers ma fille qui se tient sur le seuil de la chambre, indécise. Nous sommes arrivés hier soir, tard, et avons pris le premier motel qui nous tombait sous la main. Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de la mort de mon ex.

Jusqu'à présent je n'y prêtais pas attention car, pour moi, elle était morte depuis un bout de temps, précisément depuis le jour où elle s'est barrée avec ma gosse. Je n'ai jamais éprouvé le besoin d'aller me recueillir sur sa tombe. À mon sens, c'est une garce et elle le restera à jamais.

Mais entre les affaires actuelles du club, les retrouvailles avec ma fille et l'arrivée de Logan, ma vision des choses est en train de se modifier. Mes expectatives concernant l'avenir s'orientent vers un chemin que jamais je n'aurais pensé emprunter un jour. Je ne suis pas encore prêt à m'y engager, toutefois, l'idée fait son chemin. Et si je décide d'être honnête, le fait que Keira soit entrée dans ma vie change la donne. Elle n'était pas prévue au programme. Son entrée a été plus que fracassante, pourtant sa présence me fait du bien. J'ai l'impression de devenir meilleur, ou tout du moins que je pourrais le devenir. Notre relation est construite sur un terrain miné, elle

comme moi avons enterré des mines antipersonnel autour de nous, à nous de nous souvenir où nous les avons enfouies pour éviter d'y foutre les pieds.

Chaque année ma fille retourne à Tulsa pour se recueillir sur la tombe de sa mère, cette fois j'ai décidé de parcourir ce chemin avec elle.

Jusqu'à maintenant je ne le regrette pas, tous les deux, nous n'avons jamais fait de voyage ensemble. Nous avons traversé quatre États en voiture. Ça aurait été plus rapide de prendre l'avion, mais j'avais besoin de ce moment avec Beverly.

— Ouais, finis-je par répondre à ma fille.

— D'accord. On part dans combien de temps ?

— D'ici une demi-heure.

— Dans ce cas, je vais finir de me préparer.

— Entendu.

Je retourne à mon observation de la famille qui est sur le parking. Le père charge les valises dans un coffre trois fois trop petit par rapport au nombre d'affaires qu'ils ont ; la mère attrape *in extremis* un de ses gosses par le bras avant que celui-ci ne déboule sur la route, alors qu'elle tient un bébé calé contre sa hanche. Ce dernier a son poing dans la bouche et le mâchouille comme si sa vie en dépendait. Une fillette s'amuse à courir après je ne sais quel insecte qui virevolte autour d'elle.

Avec remords, je réalise que je n'ai aucun souvenir de balade familiale avec ma fille et Janice.

Quand la mère finit par récupérer toute sa marmaille et qu'elle réussit à l'enfermer dans la voiture, elle claque la portière et s'appuie contre en soupirant de soulagement. Pendant ce temps, son mec est parvenu à rentrer tout leur bordel dans le coffre. Les deux s'échangent un regard, le genre dont seul un couple uni peut faire preuve. Celui-ci crie à la fois « victoire »

et « on a réussi l'impossible, on mène une vie de dingues, mais à nous deux on est capables de l'affronter ».

Je grogne en réalisant où me mènent mes pensées. Je deviens trop sentimental.

*
* *

Je ne me sens pas à ma place. Beverly est agenouillée près de la tombe et dépose un bouquet de fleurs qu'on a acheté en cours de route. Elle pleure silencieusement et s'essuie les joues comme si elle avait honte que je la voie pleurer la mort de sa mère.

— Elle me manque.

— Je sais, Princesse.

— Elle ne t'a jamais oublié. Quand elle a senti la fin approcher, elle me parlait tout le temps de toi. Maintenant qu'elle n'est plus là et que je te connais, je sais qu'elle était toujours amoureuse de toi. C'est pour ça qu'elle n'a pas refait sa vie.

Je grimace. Entendre ça est dur à encaisser, une minuscule part de moi est restée attachée à Janice. *Allez savoir pourquoi…*

— Est-ce que tu gardes de bons souvenirs d'elle ?

Je prends le temps de réfléchir. Je ne me suis jamais appesanti sur mes sentiments depuis son départ. À cette époque, j'étais comme un ours blessé, en train de lécher ses plaies. Nourrir ma rancœur envers Janice est ce qui m'a permis de maintenir la tête hors de l'eau jusqu'à ce que ma gamine revienne à la maison. J'ai rayé de ma mémoire tous les moments passés auprès d'elle.

Je ne veux pas mentir à la petite, surtout qu'à l'époque, je n'étais pas clean avec mon ex.

— Tu sais, avec Janice, la vie était compliquée, finis-je par lui répondre en soupirant.

— En quoi ?

Ma fille lève son visage vers le mien, ses magnifiques yeux bleus si semblables aux miens me fixent avec curiosité.

Je m'assois à terre à ses côtés. La conversation risque d'être longue, si je dois établir la liste de toutes mes conneries du temps de Janice.

— J'étais un chien fou, lui expliqué-je en arrachant quelques brins d'herbe autour de la stèle. Je ne vivais que pour le club. Dans cette histoire, les torts étaient partagés. Je passais la plupart de mon temps avec les frangins et ta mère ne le supportait plus, ajouté-je avec un haussement d'épaules fataliste. On ne partageait plus grand-chose : j'avais mes frangins, le club, les fêtes et les brebis. Je voulais séparer ma vie avec elle et toi et celle que j'avais au club.

— Tu l'as trompée ? murmure-t-elle.

Je vais la décevoir. *Une fois de plus.*

— Oui. Et je n'en suis pas fier. Sauf qu'à cette époque on se comportait tous comme des abrutis finis.

— C'est pour cette raison qu'elle t'a quitté ?

— Je pense que ça a fortement pesé dans la balance. Je ne peux pas le lui reprocher, je lui en ai fait baver. Son départ me pendait au nez depuis longtemps. Avec le recul, je me demande même comment elle a pu rester aussi longtemps avec moi.

Je me tais quelques secondes puis pose ma main sur celle de ma fille qui s'acharne sur une touffe d'herbe et la lui presse doucement. Si je dois mourir dans quelques jours, je veux qu'elle sache qu'elle est tout pour moi.

— Le seul truc que je lui reproche, c'est de s'être barrée avec toi. On aurait pu faire les choses proprement pour que je puisse te voir grandir. Si je venais à mourir demain, ça serait mon seul regret : avoir loupé dix ans de ta vie.

— Si ça peut te rassurer, j'étais un démon. T'as loupé le pire.

— J'aurais voulu être là quand même !

— Tu penses être capable de lui pardonner un jour ?

Cette question non plus, je ne me la suis jamais posée.

— Il n'y a rien à pardonner, c'est du passé, maintenant. Et l'essentiel, c'est de t'avoir à mes côtés. Pour le reste, ce n'est que de la perte de temps.

Beverly reste silencieuse.

Je ne sais pas si mes réponses lui conviennent. Quoi qu'il en soit, cette conversation s'apparente à un pansement qu'on arrache d'un coup sec. J'ai eu raison de l'accompagner, cette année.

— Avec Keira, c'est du sérieux ?

Sa question me surprend. Je ne pensais pas que la petite avait perçu quoi que ce soit.

— J'en sais rien. Je m'attends à ce qu'elle me largue d'un jour à l'autre.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Elle est incompatible avec le club. Comme l'était ta mère, déclaré-je en levant les yeux vers le ciel.

— Elle peut être ta seconde chance.

— C'est-à-dire ?

— Tu as déjà vécu la même situation avec maman, à toi de ne pas reproduire les mêmes erreurs, pour faire en sorte que ça marche.

— Sauf que ça demande beaucoup de sacrifices.

— Ils en valent peut-être le coup…

J'observe les traînées blanches que les avions laissent dans le ciel. Quand je vois l'immensité au-dessus de ma tête, je me fais la réflexion que nous autres humains sommes de minuscules insectes, comparés à la nature.

— Et toi, t'en es où avec ton Brandon ? Votre relation n'est pas très claire.

— C'est simple. Je l'aime et il ne veut pas de moi.

Ça m'agace de lui avouer, mais c'est ma gosse et je ne veux pas la voir malheureuse.

— Tu te trompes, il est raide dingue de toi.

— Alors pourquoi on n’est pas ensemble ?

— Je suppose qu’il y a un truc qui le bloque.

— Je ne comprends pas.

— Parfois on croit agir pour le mieux et en fait on se plante pour une question d’orgueil ou une autre connerie du genre.

— Tu crois qu’il est dans ce cas ?

— C’est un mec, non ?

Beverly affiche un léger sourire qui n’atteint pas ses yeux. Je ne supporte plus de lire la souffrance sur son visage. Cette conversation me sort de ma zone de confort mais je poursuis :

— On va faire en sorte qu’il arrête ses conneries et qu’il ouvre les yeux !

— Et s’il ne veut pas ?

— Il le voudra, ne t’en fais pas.

— C’est bizarre que tu veuilles m’aider. Tu ne l’apprécies pas forcément…

— Tu te trompes, c’est un chouette gars. Et si je veux t’aider, c’est aussi à cause de la putain de lettre de ta mère que tu m’as refilée.

*

* *

« Pops,

J’ignore si tu liras cette lettre ou si tu la déchireras. J’espère que tu la rangeras au fond d’un tiroir jusqu’à en oublier son existence et qu’un jour, en tombant dessus par hasard, ta curiosité sera piquée au vif et que tu l’ouvriras.

Je me suis reprise à plusieurs fois pour réussir à aligner ces quelques mots. Le plus douloureux dans l’histoire est de me dire

que, si tu la tiens entre tes mains, c'est que je ne suis plus de ce monde. Le cancer aura eu raison de moi. Ce qui me rassure est de savoir que si tu la lis, cela voudra dire que notre fille est à tes côtés en sécurité.

Je n'ai pas peur de mourir, la souffrance est si insupportable certains jours que j'accueillerai la mort avec soulagement.

La vie m'a fait deux merveilleux cadeaux : toi et notre fille, Beverly. Elle est un véritable trésor. En grandissant, elle s'est mise à te ressembler de plus en plus. Ça m'a permis de faire comme si j'étais toujours auprès de toi. Je te l'envoie, car je sais qu'avec toi elle sera en sécurité et surtout aimée.

Ironique, non ? Je t'ai fui pour la protéger, et maintenant que je ne suis plus là, je te la ramène pour que tu prennes soin d'elle.

Ce que tu dois savoir sur notre enfant, c'est que, sous sa carapace, c'est une fleur fragile. Connaissant la bonté de son cœur, j'ai peur qu'elle ne reproduise les mêmes erreurs que j'ai commises avec toi. Sur ce point, elle et moi nous ressemblons. J'aurais préféré qu'elle hérite d'un autre trait de caractère.

La première fois que nous nous sommes rencontrés, j'ai su au plus profond de mon être que tu étais l'homme de ma vie. Je t'ai aimé ou idolâtré au premier regard. Nous étions si jeunes à l'époque que je n'ai pas su voir tes fêlures.

Te souviens-tu des fois où tu m'emmenais en week-end sur ta moto ? Nous étions deux rebelles, nous avions soif de liberté et des grands espaces. J'avais l'impression d'être une reine, assise à l'arrière de ton bolide. J'ai encore en mémoire ce moment merveilleux aux lacs. Tu te moquais de moi quand je te disais que

c’était probablement à ce moment-là que nous avions conçu Beverly.

Je ne vais pas revenir sur les raisons qui m’ont poussée à m’éloigner de toi. Tu les connais toutes. Je caresse l’espoir d’avoir été la seule à cette époque à te comprendre. Toi, le gamin de la rue qui s’est construit tout seul.

J’aurais pu supporter tes écarts de conduite avec toutes ces femmes, mais le regard de Beverly sur ce que j’étais devenue, je ne le supportais plus. Je ne voulais pas qu’elle ait cette figure féminine pour grandir. Je ne voulais pas prendre le risque qu’un jour elle en vienne à me détester. Alors, le cœur déchiré, j’ai dû choisir entre toi et notre enfant. Notre fille devait passer avant tout, y compris nous. Pour son avenir, j’ai préféré courir le risque qu’un jour tu nous retrouves, et d’en assumer les conséquences.

Je t’ai aimé au premier regard et malgré toutes ces années de séparation je t’aime encore. Pardonne-moi.

Janice. »

*
* *

De retour du cimetière, on avale un morceau dans un fast food avant de repartir. Les affaires du club deviennent de plus en plus urgentes. Les frangins me tiennent au courant de l’évolution des événements, mais leurs messages deviennent plus inquiétants.

— T’as fini ton hamburger ?

— Presque.

— Accélère, j’aimerais être dans un autre État pour dormir ce soir, lui lancé-je en lisant le dernier message de Splinter.

— Il y a un souci ?

— Des affaires qui s’entassent au club.

Je réponds rapidement à mon frangin. D’après les nouvelles qu’il me file, Brandon a passé quelques jours difficiles mais il semble remonter la pente. Tout ce que j’espère est qu’il ne rechute pas.

— Papa.

— Ouais, Princesse ?

Je repose mon téléphone devant moi, pour focaliser toute mon attention sur ma fille. Le ton de sa voix me laisse présager que ce qu’elle a à me dire est important.

— Après notre discussion au cimetière, un souvenir m’est remonté en mémoire.

— Lequel ?

— Tu te souviens du conte que tu me racontais quand j’étais enfant ?

J’avale une gorgée de bière et repose la bouteille sur la table. J’ai beau fouiller dans ma mémoire, je n’ai qu’un vague souvenir.

— Je me souviens que tu me harcelais pour que je te lise un truc le soir avant d’aller te coucher. Ça parlait de quoi ?

— D’une souris et un chat[1] .

La lumière se fait instantanément dans mon esprit. Comment ai-je pu oublier cette fichue histoire ? Beverly me cassait les pieds avec elle en permanence.

— C’était une de mes préférées. Maman a continué à me la lire quand on a été séparés. C’est peut-être grâce à ça que j’ai gardé ce souvenir de toi me la lisant.

— Peut-être… Pourquoi tu m’en parles ?

Au lieu de me répondre, ma fille me pose une nouvelle question :

— Tu te souviens de ce qu’elle disait ?

— Vaguement. Je crois que le chat bouffait en cachette toute la nourriture qui était réservée pour l’hiver. C’est ça ?

Je fixe ma gosse, interrogateur. Je ne vois pas où elle veut en venir.

— À peu près. Pour résumer rapidement, le chat a rencontré une souris.

Beverly marque une pause et me décoche un sourire entendu.

Bon, apparemment, elle est au parfum pour le surnom.

Son visage redevient sérieux et elle enchaîne :

— Le chat a embobiné la souris pour qu'elle vive chez lui. Contrairement à lui, elle est très prévoyante, donc elle le convainc d'acheter un pot de beurre pour passer l'hiver. Ils décident de le cacher dans une église pour éviter la tentation et surtout parce que cet endroit serait le dernier endroit où quelqu'un irait le chercher.

— Viens-en au fait !

— Le chat, se croyant malin, allait manger un peu de beurre chaque jour en cachette jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. La souris finit par se rendre compte que le chat s'est joué d'elle.

Beverly appuie sur ces derniers mots, comme si elle était au courant de quelque chose, puis ajoute :

— Malheureusement pour elle, elle en a pris conscience l'hiver venu…

Putain de conte pour enfant, je me souviens de la chute de l'histoire.

— À ta tête, je vois que tu te rappelles la fin, constate ma gosse.

— Ouais, grogné-je. Le chat bouffe la souris.

— Papa, Keira est la souris. Par contre je ne sais pas le rôle que tu joues avec elle. Tout ce que j'espère, c'est que tu n'es pas le chat.

Je ne lui réponds pas et lui demande à la place :

— T'as fini de manger ?

— Oui.

— On décolle, dans ce cas, on a pas mal de route à faire.

---

1. *Chat et souris associés*, conte de Grimm.

OceanofPDF.com

57

Brandon

À peine les paupières ouvertes, je les referme instantanément. Je pose mon avant-bras sur mes yeux pour faire barrage à la luminosité.

Cela fait plusieurs jours que je suis dans ce chalet avec Splinter pour garde. Pops a quitté les lieux pour quelques jours, me laissant seul avec son acolyte. Je ne sais pas trop comment me comporter avec lui.

Les trois premiers jours, j'ai été si malade que mon corps n'était que souffrance. Sur le coup j'ai cru avoir attrapé un virus, mais Splinter m'a expliqué que j'étais en manque et que mon corps réclamait les substances chimiques que je lui faisais ingurgiter depuis des semaines.

Je pensais qu'il allait me laisser mourir à petit feu en voyant la loque que j'étais devenu. Je l'ai supplié de me donner ne serait-ce que du paracétamol et, sans s'énerver, il est resté à mes côtés sans avoir l'air de me juger. Sans se plaindre, il m'a apporté des serviettes fraîches pour essuyer ma transpiration trop abondante, m'a obligé à m'hydrater et m'a tendu des bassines chaque fois que j'ai vidé le contenu de mon estomac.

Son attitude durant ces derniers jours me pousse à le regarder au-delà des apparences. Il est beaucoup plus complexe que ce que je pensais et j'ai

suffisamment d’expérience avec Hayley pour deviner qu’il vit avec ses propres démons.

Ce matin, mis à part la gêne de la luminosité, je commence à me sentir mieux. J’en ai marre de rester enfermé et l’appel de l’air frais se fait ressentir. Je balance mes jambes hors du lit pour aller me passer le visage sous l’eau.

Quand je sors de la salle de bain, je pars à la recherche de Splinter. Depuis le salon, je distingue des notes de guitare qui proviennent de dehors.

Dès l’instant où j’ouvre la porte, Splinter cesse d’égrener les notes et ses yeux d’obsidienne m’analysent.

— T’as une tête de cadavre, mais ça semble aller mieux.

— Je me sens encore faible, mais je pense que le plus dur est passé.

Splinter hoche la tête. D’un mouvement du menton, il me montre un paquet de chips posé sur la table.

— Avale un morceau avant de tomber dans les pommes.

Je tire une chaise vers moi et m’assois pendant que Splinter pose sa guitare à ses côtés.

— Je vais rester ici encore combien de temps ?

— Jusqu’à ce qu’on soit convaincus que tu ne vas pas replonger.

J’attrape le paquet de chips, j’ai besoin de m’occuper les mains.

— Je ne peux pas me permettre de louper les cours trop longtemps.

— Hayley nous fait passer tes cours. Vois le positif, t’es au calme pour étudier, me lance-t-il avec un rictus moqueur.

J’observe les alentours. À la vue des gigantesques arbres qui nous entourent, je ne peux qu’être d’accord avec lui. Les seuls bruits que nous entendons sont ceux de la nature.

— Donc, c’est ici que tu vis, lui dis-je, tout en cherchant un sujet de conversation.

— Disons que c’est un lieu de retraite quand je veux être au calme.

Je replonge dans le silence. Splinter n’est pas du genre à tenir la conversation. D’ailleurs, en le voyant se lever, je soupçonne qu’il ne cherche pas à en établir une. *Ces prochains jours vont être fort amusants…*

Je reste seul avec mes pensées. Pops m’a peut-être sorti de la drogue, mais mon retour dans le monde réel ne s’annonce pas joyeux.

*
* *

— Beverly semble être importante pour vous.

J’observe la psy pour déterminer où elle veut en venir en me parlant de Beverly. Son air impassible ne me renseigne pas, je décide donc de jouer franc jeu.

— Elle l’est. Elle a joué un rôle important durant mon séjour à l’hôpital. Sa présence me fait me sentir mieux. Franchement, je pourrais presque parier que d’ici quelques séances vous serez débarrassée de moi.

— Le temps nous le dira.

— Vous en doutez ?

Son manque d’enthousiasme fait retomber le mien comme un soufflé qu’on sort du four.

— La guérison de chaque patient est différente, je ne veux pas brûler les étapes.

— En parlant d’étapes, lors de notre dernière séance, vous m’avez parlé de plusieurs phases. Je pense les avoir toutes franchies.

— Je ne pense pas, Brandon. Je ne vous les ai pas toutes citées.

La psy garde le silence pendant quelques secondes puis enchaîne :

— Vous n’en avez pas conscience mais, depuis votre retour de New York, vous irradiez de la colère.

— C’est une autre phase ?

— En effet. Généralement, le patient se plonge dans un grand mutisme, développe des pulsions de vengeance. Il reproche à son entourage ce qui lui

arrive et le rend responsable de la situation. Si le patient ne sort pas rapidement de cette phase, il peut glisser vers une pente dangereuse et se perdre en chemin. Mon rôle est de vous permettre de comprendre pourquoi vous ressentez ou exprimez certains sentiments.

Sa clairvoyance me donne envie de fuir.

— Écoutez, vous êtes très certainement compétente, mais avec moi toutes ces séances ne fonctionnent pas. Je préfère arrêter, on perd notre temps tous les deux.

— Brandon, vous avez peur et c'est tout à fait normal. Si nous arrêtons à ce stade, vous ne vous remettrez jamais de votre traumatisme.

Je me lève de mon fauteuil et rive mon regard au sien.

— Je prends le risque.

Je quitte son bureau sans un regard en arrière.

*
* *

Splinter ressort des bois couvert de sueur, il a retiré son t-shirt et s'essuie le torse avec. Je l'observe gravir les marches de la véranda tout en me demandant ce qui a pu le mettre dans cet état. Quand il atteint ma hauteur, je le questionne :

— T'as fait quoi dans les bois pour être dans cet état ?

— Je me suis entraîné, me répond-il laconique.

— Entraîné ?

— Tu parles toujours autant ? souffle-t-il, énervé.

— J'essaie de tuer le temps pour ne pas devenir fou, lui rétorqué-je.

— Je pratique les arts martiaux, finit-il par me répondre avant de s'engouffrer dans la maison.

Je soupire, je finis par regretter la présence du père de Beverly. Au moins, il parlait un peu plus que Splinter.

Je décide d’aller vers le tas de bois que nous avons coupé l’autre jour, il reste encore plusieurs bûches qui n’ont pas été rangées dans l’appentis. Ça me fera une occupation comme une autre.

*
* *

Je dois en être à mon cinquième aller-retour quand Splinter me rejoint. Il ne prononce aucun mot et porte, lui aussi, quelques morceaux de bois.

Je suis en train d’en entasser plusieurs sur une pile lorsqu’il me lance :

— T’as conscience que tu peux rechuter à n’importe quel moment ?

Je me frotte les mains sur mon jean et lui confirme.

— Je sais.

— T’es en sursis, avec Pops. Un pas de travers et il deviendra beaucoup moins clément. Sur ce coup, c’est Beverly qui a sauvé ta peau.

— Je ne veux pas replonger, lui annoncé-je d’un ton ferme.

— Tu dis ça maintenant, mais quand tu seras dehors avec la pression et la tentation sous les yeux, tu sauras tenir le même discours ?

Je soupire, résigné face à l’évidence :

— Je ne suis sûr de rien et ça m’effraie. Tout ce que je sais à cet instant précis, c’est que je ne veux pas replonger.

Splinter s’adosse contre le tas de bois et m’analyse silencieusement. Les mots qu’il prononce sonnent comme une sentence.

— Tu nous caches encore un truc. Pops ne l’a pas encore deviné, mais ce n’est qu’une question de temps pour qu’il s’en rende compte. Rends-toi service et annonce-lui la couleur avant qu’il soit trop tard.

D’une impulsion, il se détache de l’amoncellement de bûches et retourne vers la maison. Avant de ne plus être à portée de voix, il fait volte-face et ce qu’il me dit me fait froid dans le dos.

— N’oublie pas, t’es en sursis avec nous. On a été sympas jusqu’à présent pour Beverly. Un mot ou une larme d’elle et Pops et tous les

frangins seront à tes trousses. Crois-moi, tu n’as vu que notre bon côté, jusqu’à maintenant !

OceanofPDF.com

58

Pops

J’observe mes frangins, tous ont le visage grave et tous ont envie d’en découdre. Cette course-poursuite avec les Eagles nous met sur les nerfs.

Map et ses officiers nous ont rejoints pour cette messe. Il est temps de passer à l’action.

— T’en penses quoi, Map ?

— J’en pense qu’ils ne sortiront de leur planque que pour la grande bataille.

J’acquiesce, je suis parvenu à la même conclusion. Le comportement des hauts placés de ce club résume parfaitement ce que sont ces mecs : des pourritures. Ils se planquent au lieu de se comporter comme de véritables chefs et de montrer l’exemple. Je me demande comment ce club peut tenir. Il faut vraiment être con pour obéir aux ordres d’un mec qui se cache.

— S’ils ne sortent pas, on doit commencer à attaquer leurs affaires et essayer de récupérer des types de chez eux pour les faire parler, souligne Splinter.

— On a déjà commencé sur une de leurs livraisons d’armes et de came, informé-je Map.

— Vous avez obtenu des renseignements intéressants ?

— On a récupéré un message sur un mulet, écrit en alphabet runique.

— Ils utilisent encore cette méthode ? demande, étonné, un des officiers du club de Map.

— Ouais.

— Il disait quoi le message ? me questionne le sergent d'armes.

— On est encore dessus. Certains sigles ne sont pas du runique. On a déchiffré une partie, mais il manque encore deux ou trois éléments. Je ne veux pas me jeter dans la gueule du loup tant qu'on n'est pas au courant de tout. Chaque détail a son importance, nos vies sont en jeu dans cette histoire.

— Je suis d'accord, m'annonce Map, la source du message est fiable ?

— Il vient de Shiver en personne.

— Merde !

— La bonne nouvelle est qu'on a découvert une de leurs planques, informe Spider à notre assemblée. Je me suis renseigné auprès de notre indic chez les flics. La zone n'est pas dans leur radar, elle n'est donc pas surveillée.

— Les Eagles ont pour habitude de bouger souvent d'endroit, complète Jace.

— On va donc s'en occuper ce soir, précisé-je.

— Tu penses faire quoi ? me questionne Map.

— Choper certains mecs, ils pourraient avoir des infos utiles. Et récupérer des armes. Le reste, on le crame.

— Tu veux combien d'hommes de chez nous ?

— Il m'en faudrait trois. Je ne peux pas mettre tous mes gars en même temps, ça risque d'éveiller les soupçons des Fed. Et si notre virée tourne au vinaigre, je dois maintenir des gars ici pour gérer les conséquences.

— Tu peux compter sur nous.

— Merci. Gardez bien en tête que les infos qu'on pourrait récolter dans cette planque vont certainement précipiter les choses. Notre action de ce

soir pourrait lancer l’ouverture des hostilités.

Le silence s’éternise dans la salle. Nous pensons tous à la même chose : on a intérêt à mettre nos affaires personnelles en ordre car certains d’entre nous pourraient ne pas revenir.

— Les gars, je pense que vous avez saisi les dangers de cette histoire. On élabore le plan dans ses détails et ensuite vous avez quartier libre jusqu’à ce soir pour profiter de vos familles.

*
* *

L’entrepôt dans lequel les Eagles stockent leur cargaison n’est pas différent de la plupart des autres. Il nous a été facile de récupérer les plans de l’intérieur, le logiciel du cadastre de la mairie est facilement piratable. Un apprenti hacker pourrait en venir à bout rapidement.

Il n’y a que deux sorties possibles : une à l’avant, avec le grand rideau de fer par lequel s’effectuent les déchargements, et une sur le côté, qui donne sur une impasse. J’y ai placé deux gars. Un autre est posté sur le toit du bâtiment qui longe celui qui nous intéresse : vu d’en haut, il pourra couvrir nos arrières.

Nous sommes en place depuis deux heures afin d’analyser tous les mouvements. Nous avons assisté à une nouvelle livraison et un chargement qui était déjà sur les lieux a été évacué. Un des officiers de Map et Pax ont suivi le déplacement de ce chargement. Seuls deux types sont restés sur place, des prospects, certainement ceux qui sont chargés de surveiller les cargaisons en attendant la relève.

— Prés’ ?

La voix de Splinter grésille dans l’écouteur que j’ai dans l’oreille.

— Ouais ?

— J’ai un type en visuel, dans l’immeuble.

— T’es où exactement ?

— En haut de l’escalier de secours, j’ai pu escalader jusqu’à une petite fenêtre, je vois une partie de l’intérieur.

— Ok. Il fait quoi ?

— Je dirais qu’il se prépare pour la nuit.

— T’as une idée d’où se trouve l’autre ?

— Je les ai entendus parler, mais de ma place je ne capte pas ce qu’ils se disent. Ensuite, le gars numéro deux est parti dans une allée.

— Tu peux entrer par l’ouverture ?

— Ouais, c’est faisable.

— Jace, interpellé-je, reste près de Splinter et tu le couvres.

— Ça marche.

— Map, t’es là ?

— Ouais, je suis avec mon gars.

— Préparez-vous. Au signal de Splinter, on passe par-devant.

— Spider, Sandman. Tenez-vous prêts aussi. Vous vous occupez de la sortie de secours.

*

* *

Pour la suite, tout est allé très vite. De l’intérieur, les frangins ont vite maîtrisé les deux prospects. On n’a même pas eu besoin de faire sauter les serrures pour entrer, Splinter nous a ouvert les portes en grand et on a fait nos courses sans le moindre accrochage.

Au manque de surveillance de cet entrepôt, on savait d’avance qu’on n’y trouverait pas grand-chose. Toutefois les armes récupérées vont nous permettre de faire des économies, on va pouvoir les utiliser contre leurs propriétaires.

La soirée a été beaucoup plus prolifique pour l’officer de Map et Pax, ils ont vu le destinataire de la cargaison : Shiver. Point non négligeable, mes frangins savent où il se cache. Il ne nous reste plus qu’à maintenir sa planque sous surveillance. Ce n’est plus qu’une question de temps pour que le président des Eagles et lui se rencontrent. Une fois ce cafard dehors, on sera prêts pour les rayer de la surface de la Terre.

OceanofPDF.com

59

Brandon

Je quitte la salle de cours et soupire en notant la présence de Dannyboy dans le couloir, adossé contre le mur d'en face. Sa tête est penchée au-dessus de son téléphone, il doit probablement être en train de faire une de ses parties de GTA en ligne. Je n'ai jamais vu un mec aussi accro aux jeux vidéo.

Pops est revenu hier de sa virée. Son retour a marqué ma remise en liberté. Enfin, je dirais que je suis plutôt en conditionnelle, car une des clauses de mon retour est que j'ai toujours un prospect qui me colle aux basques pour s'assurer que je ne retombe pas dans mes travers. Si je veux être honnête, je suis rassuré de savoir que quelqu'un est là pour me rattraper en cas de rechute. Sauf à cet instant, car j'ai besoin d'être seul pour faire ce que j'ai prévu.

Sans grand espoir, je cherche à ne pas me faire remarquer. Sauf que le prospect doit avoir un radar pour me détecter, car à peine j'effectue trois pas qu'il me rejoint. Il sifflote avec son éternelle bonne humeur, ce qui a pour conséquence d'assombrir la mienne un peu plus.

Je m'immobilise et me tourne vers Dannyboy, énervé.

— Tu comptes me suivre partout ?

— J’obéis aux ordres, mec, me répond-il avec un haussement d’épaules.

Je grogne et poursuis ma route tout en m’efforçant d’ignorer mon geôlier.

Dans cette histoire, je peux m’estimer heureux que Pops me donne une seconde chance. Hier, lorsqu’il m’a refilé mon portable, je me suis senti mal. J’avais peur qu’il n’ait lu les messages que j’avais reçus, mais j’étais encore en vie, j’en ai déduit que lui et son club ignorent tout de l’existence de mon pacte.

Je ne sais pas comment contacter ces hommes pour leur dire que je laisse tomber, surtout avec un prospect qui surveille le moindre de mes faits et gestes. Je ne peux pas trahir Pops. Pas après tout ce qu’il a fait pour moi. C’est au-dessus de mes forces. J’ai réalisé que toutes les conneries qui me passaient par la tête ne sont vraiment que des conneries. Les événements de ces derniers jours auront eu au moins quelque chose de positif : je vois ma situation différemment et, surtout, je réalise l’ampleur de ma bêtise. À moi, maintenant, de trouver une solution pour réparer mes torts. Une petite voix me dit que mon chemin risque d’être long et laborieux.

— Écoute. Tu vois cette porte ?

Dannyboy regarde dans la direction que je lui montre.

— Je la vois.

— Il est écrit quoi dessus ?

Il lit la plaque et grimace.

— Toilettes.

— Tu comptes aussi me suivre là-dedans ?

Danny soupire, j’ai presque pitié pour lui.

— Brandon, je suis désolé, mais ce sont les ordres de Pops.

Je souffle, excédé, et grommelle :

— Laisse tomber.

Je fais demi-tour et quitte le bâtiment dans lequel nous étions pour me diriger vers le stade, le prospect sur les talons.

— On va où, maintenant ? m'interroge-t-il.

— Je vais aller régler mes comptes.

À son regard perplexe, je souris mais ne développe pas.

Quand nous atteignons le stade, je constate qu'aucun joueur n'est présent sur le terrain. *Parfait !*

Je m'engage dans le couloir qui mène au bureau du coach et frappe à la porte. Une voix bourrue s'élève de l'autre côté pour m'indiquer d'entrer. Danny me fait signe qu'il attend dans le couloir, le temps de mon entretien.

Quand je pousse la porte et que le coach me voit, il sourit de toutes ses dents.

— Annonce-moi une bonne nouvelle, fiston !

Il se cale contre le dossier de sa chaise et croise ses bras sur son ventre.

— J'accepte votre proposition, du moins si vous voulez toujours de moi.

Il part d'un rire franc et sa grosse paluche tape sur le plateau de son bureau.

— J'attendais ce jour comme le petit Jésus ! Viens t'asseoir qu'on cause tous les deux.

Pendant plus d'une demi-heure, il me donne les instructions pour mon futur poste. Quand il m'apprend que mon rôle sera surtout de faire trimer Connor et son copain, mon sourire s'élargit et je me dis que la vie est belle.

*
* *

Depuis plus d'une heure, je fais faire des tractions, des pompes et des abdos à ces types. Dès que l'un d'entre eux la ramène, j'allonge l'addition

et le nombre d’exercices.

Cameron observe la scène et se marre. Il sait parfaitement que je suis en train de prendre ma revanche sur Connor.

Quand ce dernier commence à trop la ramener, je m’approche de lui et le surplombe :

— T’as un problème avec les consignes ?

Il me lance un regard furieux et me répond, les dents serrées :

— Aucun, mec.

J’esquisse un rictus.

— Dans ce cas, ça ne te dérangera pas de me faire trois fois le tour du stade ?

Il se relève d’un bond, tout son corps se crispe. Nerveusement, il ouvre et ferme ses poings comme s’il évaluait l’intérêt de m’en balancer un en pleine face. Finalement, il soupire :

— J’ai saisi le message, mec. Pour ton info, je n’ai pas couché avec ta copine. C’est pas faute d’avoir essayé, mais elle m’a fait marcher pour te faire chier.

Ses paroles me font l’effet d’un coup de massue.

Sans attendre de réponse de ma part, Connor part en trottinant pour faire les tours du stade que je lui ai demandés. La vie est vraiment belle. Enfin elle le sera si ces types me laissent tranquille.

Le coach annonce la fin de la séance, il n’en faut pas plus pour que Dannyboy me colle à nouveau.

— On fait quoi, maintenant ?

Sa voix enjouée me fait lever les yeux au ciel. Ce mec est toujours joyeux. C’est agaçant.

— Maintenant, on rentre à l’appart et je vais tenter de me faire pardonner.

*
* *

En arrivant à l’appartement, je ne suis pas particulièrement surpris de voir Jace dans le salon en guise de comité d’accueil. C’est à peine si j’ai le temps de m’engager dans la pièce qu’il se dirige droit sur moi au pas de charge. Ses poings crispés semblent le démanger et je ne serais pas étonné que l’un d’entre eux entre en contact avec ma joue ou mon estomac. Il s’immobilise à quelques millimètres de mon visage. Nos fronts se touchent presque lorsqu’il me lance d’une voix menaçante :

— La seule chose qui sauve ta carcasse de camé est Hayley. J’ignore la raison pour laquelle elle accepte toute la merde que tu lui as balancée au visage. Un seul mot d’elle et je fais de toi un homme mort.

Je ne cherche pas à me justifier auprès de lui. À la place, je lui demande :

— Où est-elle ?

— Tu as intérêt à te faire pardonner et à ne plus recommencer tes conneries. Elle est anéantie, mais elle ne cesse de te défendre.

Je reste silencieux et verrouille mon regard au sien en attendant qu’il veuille bien me donner la réponse à ma question.

— Elle est dans ta chambre, finit-il par admettre.

Je hoche la tête et le contourne.

Je pousse la porte lentement. Hayley se tient près de la fenêtre et regarde à travers. Devinant ma présence, elle se retourne lentement vers moi et me jauge pendant quelques secondes, silencieuse. Je m’apprête à prononcer les paroles qu’elle doit attendre de moi, mais je n’ai pas le temps d’émettre le moindre son qu’elle me menace :

— Surtout, ne t’avise pas de t’excuser.

Je la fixe sans comprendre. Elle avance de plusieurs pas jusqu’à se tenir à quelques centimètres de moi.

— Qu’est-ce que tu n’as pas compris, l’autre jour, quand je t’ai dit que je serais là pour toi quoi que tu dises ou que tu fasses ?

J’esquisse un sourire triste, serre son corps contre le mien, ses bras encerclent ma taille et je retrouve notre rituel : je l’embrasse contre la tempe.

— J’ai merdé en beauté, Glitter Girl, murmuré-je.

— On merde tous un jour, le plus important est d’être prêt à accepter la main que nous te tendons tous. Je suis là pour toi. Toujours.

— Comment peux-tu me pardonner ?

— Tu es mon ami, tu m’as sauvée. Accepte toi aussi d’être sauvé par ceux qui t’aiment.

OceanofPDF.com

60

Pops

L’Homme par lui-même est quelque chose de fascinant, je le compare toujours à une horloge, chaque organe est exactement là où il faut pour faire du corps humain une mécanique parfaitement huilée. Par moments, je me fais la réflexion que pour certaines personnes le mécanisme n’est pas si méticuleusement organisé, qu’il y a une sorte de grip dans les rouages. Surtout quand la personne sait d’avance que ce qu’elle s’apprête à faire est une connerie énorme, que c’est une question de temps pour que le boomerang lui revienne en pleine face.

Clairement, quand je vois quelqu’un se précipiter au-delà des ennuis tel un train de marchandises, je me dis que le type n’est pas forcément net dans sa tête.

Je suis ce type.

Je me passe la main sur le visage pour me remettre les idées en place et pour me rappeler la raison pour laquelle je vais me comporter comme l’un des pires salauds. Parfois, le statut de président de club me pèse et j’aimerais me décharger de ce poids. Hélas le moment de tirer ma révérence n’est pas pour tout de suite. J’ai encore quelques bricoles à régler,

notamment mettre à l’abri ceux que j’ai placés sous mon aile. Quoi qu’il m’en coûte.

Ce soir, je n’aime pas l’homme que je suis devenu. Je vais détruire une personne qui m’a accordé sa confiance. Une personne que j’ai dans la peau. Sans cette situation merdique, elle aurait été à l’arrière de ma moto depuis un bon bout de temps.

Ces derniers jours, Keira m’a envoyé plusieurs messages pour savoir où j’en étais avec le gamin. Elle s’inquiétait. Quand elle m’a proposé de faire un saut chez elle, j’ai vu l’opportunité que je cherchais depuis quelque temps. Ce soir, je vais obtenir ce que je veux. À quel prix ? Encore un morceau de mon âme qui se barre en enfer.

Finalement, je me décide à toquer à la porte. Presque aussitôt, Keira m’ouvre. Je n’ai que le temps d’ouvrir les bras pour la réceptionner. Apparemment je lui ai manqué autant qu’elle m’a manqué durant ces quelques jours de séparation.

— Des accueils comme celui-ci, j’en veux chaque fois !

— Désolée.

Elle se détache de moi, un air gêné plaqué sur le visage. Je glisse ma main contre sa joue et l’embrasse rapidement.

— Ne t’excuse pas ! Saute-moi dessus autant que tu veux, ça me va.

Elle me sourit et me lance tout en faisant demi-tour :

— Viens. J’ai préparé à manger.

J’entre dans la cuisine et mon regard se pose immédiatement sur la table dressée pour nous deux. J’ai l’impression de vivre une scène que je ne pensais plus connaître un jour. Ça me plaît. Jusqu’à présent, je ne me suis jamais appesanti sur la question, mais maintenant que je suis le personnage principal de cette scène, je réalise que c’est quelque chose qui manquait à ma vie.

Keira apporte une bouteille de vin sur la table et me demande de l'ouvrir. Je la débouche et verse le liquide dans deux verres.

Comme un véritable couple, nous nous installons à table et trinquons.

— Comment s'est passée ta semaine ? lui demandé-je de plus en plus perturbé par la situation.

Keira, qui affichait un air enjoué, se décompose.

— Ce n'est pas une des meilleures, je dirais.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit au téléphone ?

Quand Keira a commencé à m'envoyer des messages, je ne savais pas quoi lui répondre, puis je me suis prêté au jeu parce que j'aimais avoir de ses nouvelles. Surtout le matin au réveil. La plupart du temps, c'était des trucs insignifiants, mais j'avais l'impression qu'elle était près de moi et que mon cas l'intéressait vraiment.

Je soupire intérieurement, cette femme est en train de me castrer sans que je bronche. Si les frangins ont vent de toutes les conneries qui me passent par la tête concernant la souris, pour sûr, ils ne me louperont pas.

— Je ne voulais pas te déranger avec mes problèmes, tu as suffisamment à faire avec les tiens.

— Keira, dès que tu as un problème, tu m'en fais part.

— Pourquoi ?

Sa question est pertinente, mais je n'ai aucune réponse à lui apporter. On se connaît à peine et notre relation n'en est pas vraiment une, mais mes instincts protecteurs se décuplent à son contact.

— Parce que je n'aime pas te savoir angoissée, grommelé-je de plus en plus mal à l'aise à cause des émotions qui naissent en moi.

— Cole… J'aimerais savoir… Tous les deux, on est quoi ?

Il semblerait qu'elle aussi éprouve des difficultés à définir ce que nous sommes l'un pour l'autre. Je décide d'être honnête :

— J'en sais rien, Keira.

Elle baisse son visage vers son assiette et joue avec sa nourriture, sa voix n’est qu’un filet quand elle commence à me raconter ce qui la tracasse :

— Ça devient de plus en plus dur, mon métier. Je l’aime, mais je finis pas ne plus supporter certaines choses…

Elle relève son regard vers le mien. La souffrance que je peux y lire me vrille l’estomac. Avec les B.A.C.A., j’ai eu un bref aperçu de ce qu’elle peut vivre au quotidien. J’ai failli sortir mon flingue plus d’une fois.

— Cette semaine j’ai eu un cas, c’était un bébé…

Elle ne termine pas sa phrase et éclate en sanglots. Je recule ma chaise.

— Viens par là.

Je n’ai pas besoin de lui en dire plus, elle se lève et vient trouver refuge sur mes genoux. Je fais de mon mieux pour l’apaiser et attends qu’elle retrouve son calme avant de lui dire :

— Il serait peut-être temps pour toi de penser à l’avenir.

— Je ne peux pas les abandonner.

— Cette histoire de famille d’accueil, ça pourrait être le bon compromis, tu ne penses pas ?

Elle enfouit son nez dans le creux de mon cou, j’ai remarqué que c’est un truc qui lui plaît.

— Je vais y réfléchir.

Tout au long du repas, j’ai été déchiré entre le fait d’accomplir ma mission et celui de tout laisser tomber pour recevoir ce que la vie vient de m’offrir.

On est en train de mater une connerie à la télé et ma décision n’est toujours pas prise.

Le pire, dans cette situation, est le fait de connaître l’existence des caméras dissimulées dans son salon. J’espère que les frangins ne nous reluquent pas comme les obsédés qu’ils sont.

Finalement, avant de prendre une décision définitive, je laisse une chance à la souris :

— Pour Logan…

— Ne me demande pas ça, me supplie-t-elle.

— Tu as conscience que, ce sujet, il nous faudra un jour ou l'autre l'aborder, et surtout le résoudre.

— Je sais.

— Qu'est-ce que je dois faire pour te prouver que Logan ne se retrouvera pas dans la situation du gamin que tu as perdu ?

Sa réponse ne se fait pas attendre et me fait l'effet d'un couperet.

— Quitter le club.

Elle n'en démordra pas.

L'homme que je suis au plus profond de moi se rebelle. Je n'ai jamais accepté qu'on me force à me diriger dans une voie. J'ai beau en comprendre la raison, son refus de me voir autrement que comme un criminel incapable de protéger Logan me fait mal.

Mon plan était très clair dès le départ. Je veux mettre Logan à l'abri de sa mère et pour cela je n'ai qu'une seule solution : l'adopter. Quand j'en ai parlé à l'avocat, il m'a annoncé qu'il fallait l'accord des services sociaux en plus de celui de sa génitrice. Pour cette dernière, le cas peut être réglé rapidement. C'est Keira le problème. Et pour résoudre ce problème, je dois apporter la preuve qu'elle n'est pas compétente pour cette prise de décision. Le seul truc que j'ai trouvé pour la coincer est de faire des photos compromettantes, pour la faire chanter.

Je relaie en arrière-plan les remords qui refusent de se taire dans mon esprit tout en me disant que ce ne sera pas la première fois que je me comporte comme un salaud.

Keira m'observe, incertaine, et semble guetter la moindre de mes réactions. J'esquisse un sourire triste, tout en glissant un bras derrière son

dos pour la rapprocher de mon corps. Lentement, je caresse sa joue et réponds :

— Je n'abandonne pas l'idée de te faire changer d'opinion à mon sujet.

Je ne lui laisse pas le temps de me répondre et plaque mes lèvres contre les siennes. Son corps se fond dans le mien et je jure contre mon putain de karma. Car cette fille, même si elle est mon fléau, je sens qu'elle est différente des autres et qu'il y a un truc qui nous unit sans que je sache pourquoi.

*
* *

Cette nana est faite pour moi. Quoi que le destin nous réserve, je me battrai pour l'avoir à l'arrière de ma moto. Je m'en fais la promesse.

Je ne compte même plus les rounds de la nuit dernière. Sa timidité est remisée au placard et je vais faire en sorte de l'y enfermer avec un cadenas inviolable.

À travers mes paupières mi-closes, je l'observe. Ses cheveux sombres tombent en cascade sur ses épaules, ses hanches vont au rythme des miennes. Elle est en train de me faire mourir à petit feu pour mon plus grand bonheur. Ses petits halètements me prouvent qu'elle monte en puissance, j'accentue mon rythme pour précipiter son orgasme, car je suis à deux doigts de craquer. Je glisse ma main derrière sa nuque pour l'attirer contre mon torse. J'ai besoin de sentir le contact de sa peau contre la mienne.

— C'est quand tu veux, ma belle, lui susurré-je à l'oreille.

Son gémissement se bloque dans la gorge, ses yeux qui étaient fermés s'ouvrent et m'observent.

Merde, j'ai dû dire un truc qui ne va pas.

— T'es sérieux, là ?

Je la fais basculer pour inverser nos positions et me place au-dessus d'elle.

— Poupée, c'est pas le moment pour la parlotte. Quoi que tu me reproches, on en reparlera plus tard. J'ai plus urgent, là, lui lancé-je, la voix crispée, en faisant un mouvement de hanche pour la convaincre de laisser tomber.

Apparemment, elle ne semble pas partager mon opinion.

J'y crois pas, je suis le mec le plus malchanceux sur cette Terre. Je suis tombé sur la seule nana au monde capable d'ergoter sur je ne sais quelle connerie alors qu'elle était à deux doigts de jouir. Je suis maudit.

Elle plaque ses deux paumes contre mes pecs et me repousse légèrement. Ce mouvement me permet de la pénétrer plus profondément, mes couilles se contractent un peu plus. Je serre les dents pour m'empêcher de me vider avant le clou final.

— T'es en train de me demander de jouir sur commande ? m'accuse-t-elle.

Je secoue la tête, dépité.

— Ma puce, ma queue est enfoncée profondément en toi et je suis prêt à exploser, donc si tu pouvais être sympa et jouir avant moi, je t'en serais très reconnaissant.

— Depuis quand tu es aussi galant ?

— Depuis que ma bite a rencontré ta chatte !

— Tu sais parler aux femmes, toi, me dit-elle en esquissant un sourire en coin.

— Je m'entraîne. On a fini de discuter ? lui demandé-je. On peut passer à la baise, maintenant ?

— Je…

— La ferme, poupée, la menacé-je en m'enfonçant un peu plus en elle.

Pour être sûr qu'elle ne la ramène pas à nouveau, je l'embrasse à pleine bouche. Ses gémissements reprennent et m'indiquent que je suis sur la

bonne voie. *Il y a quand même un Dieu dans ce monde.*

OceanofPDF.com

61

Brandon

Un des lieux que je préfère à L.A. est ma crique secrète. En réalité, elle n’a rien de secret, en la cherchant, tout le monde peut la trouver, mais c’est mon refuge.

Après ma réconciliation avec Hayley, j’ai élaboré un plan pour tenter de reconquérir Beverly. Nerveusement, je l’attends sur le parking placé en haut de la corniche. Elle a un peu de retard, mais elle m’a dit qu’elle viendrait, je lui fais confiance. Cet endroit est lourd de signification pour moi. Je veux le partager avec elle comme on partage un jardin secret.

Trop nerveux pour rester en place, je décide de sortir de la voiture et focalise mon attention sur le paysage. L’océan est une force invincible qui me fascine. Il me laisse entrevoir toutes les possibilités qui peuvent s’offrir à moi, et aussi la liberté. Il me fait éprouver ce sentiment de renouveau, comme si les vagues avaient le pouvoir d’effacer le passé pour reconstruire un nouveau présent.

— Salut.

La voix de Beverly me fait sursauter. Je fais volte-face et me retrouve figé à la vue de cette fille que j’ai fait souffrir comme un abruti.

— Tu es venue.

— Je te l’ai promis.

Le silence s’éternise entre nous et l’atmosphère devient pesante.

— C’est un chouette endroit, finit-elle par lâcher.

— Oui, c’est mon préféré. Je l’ai découvert par hasard un jour alors que je me baladais. T’es d’accord pour qu’on rejoigne la plage et qu’on fasse un tour ?

— Pourquoi pas.

Pour atteindre le sable, on doit escalader quelques rochers. Je propose mon aide à Beverly sur les passages les plus difficiles et, chose extraordinaire, elle accepte de me saisir la main pour trouver l’équilibre. Mais elle la relâche sitôt que ses pieds entrent en contact avec le sable.

Sans prononcer de paroles, nous marchons paisiblement le long des vagues. Je ramasse quelques coquillages, histoire de m’occuper les mains.

Beverly est la première à briser le silence.

— Pourquoi tu m’as demandé de venir, Brandon ?

J’inspire profondément pour lui répondre :

— Pour m’excuser… J’ai été un parfait crétin. Je ne sais même pas comment tu as accepté de venir me retrouver ici…

— Comment tu te sens ? Papa m’a dit que tu allais mieux, me demande-t-elle comme pour changer de sujet.

— Je vais mieux. Tout n’est pas encore réglé, mais je vais mieux.

— C’est une bonne chose.

— On s’assoit ?

— Si tu veux.

Je me mets à jouer avec les grains de sable, puisant du courage au fond de moi. Beverly a le droit de tout connaître, si je veux qu’elle me pardonne un jour, il faut qu’elle comprenne pourquoi j’ai agi ainsi.

— Je te dois la vérité.

— À propos de quoi ?

— De tout ce qui est arrivé.

N’osant pas la regarder dans les yeux, je concentre mon attention sur le ressac des vagues.

— Tu penses qu’il s’est passé quelque chose à New York et tu n’as pas tort, mais pour tout t’avouer, je commençais à dérailler avant de partir. C’est pour cette raison que j’ai voulu rentrer.

— Je croyais que mon aide était suffisante…

— Je…

J’expire tout l’air contenu dans mes poumons avant de me lancer.

— Je pensais que m’isoler allait me permettre de me retrouver. Mais il s’est produit un événement qui a au contraire attisé mes idées noires.

— Quel événement ?

— Les fédéraux sont venus me voir.

Beverly se crispe à mes côtés.

— Ils sont venus à plusieurs reprises et ont essayé de me convaincre que ce qui nous est arrivé était la faute de ton père et de son club. Ils voulaient que je laisse traîner mes oreilles pour leur refiler des infos pour les faire tomber. Au début, je les ai envoyés balader.

Je pousse un soupir résigné et lève la tête vers le ciel.

— Et puis un jour, j’ai craqué. Je me suis retrouvé à l’hôpital à New York. Ce soir-là je les ai contactés pour leur dire que j’acceptais de les aider.

Je sens la brûlure de ses iris sur mon profil, mais je suis incapable de la regarder.

— Sur le coup, je pensais que c’était la bonne décision à prendre. Je pensais qu’Hayley et toi étiez en danger à leur contact. Rien ne nous mettait à l’abri d’un futur règlement de comptes. Je ne voulais pas que vous soyez des dommages collatéraux comme je l’ai été…

— C’est pour ça que tu es resté silencieux tout l’été ?

— Oui. Je savais qu’à mon retour je ne pourrais pas continuer avec toi. Je me disais qu’en maintenant la frontière entre nous ma trahison te ferait

moins souffrir si tu venais à l’apprendre.

— Sauf que c’est faux, c’est douloureux.

Je ferme les yeux. J’aimerais tant pouvoir la prendre dans mes bras, la supplier de me pardonner. Ou avoir le pouvoir de revenir en arrière et de prendre des décisions différentes.

— Je comprendrais si tu ne veux plus me voir…

— Est-ce que tu les as trahis ?

Je tourne mon visage vers le sien.

— Non.

— Pourquoi ?

— Je ne dois pas être un si bon traître… lui dis-je, amer. C’était au-dessus de mes forces, j’ai été tenté à plusieurs reprises, mais je me suis défilé chaque fois. Peut-être qu’au fond une part de moi savait que ton père ne méritait pas ça.

Beverly joue avec les grains de sable autour d’elle d’un air distrait.

— Tes révélations sont dures à encaisser, finit-elle par reprendre.

— Je suis désolé.

Elle hoche la tête, perdue dans ses pensées. De mon côté j’attends sa décision, je n’ai plus rien à dire.

— Tu es certain de ne plus en vouloir à mon père ou à son club ? Qui me dit qu’au prochain accrochage tu ne vas pas encore retourner ta veste ? Son club t’a sauvé la vie, je ne parviens pas à comprendre comment tu as pu les tenir responsables de ces horreurs.

— Ils étaient la cible parfaite pour ma rancune. C’était facile de se dire que c’était parce que ce sont des bikers que Garrett s’est rapproché des Eagles pour fomenter sa vengeance. Et pour répondre à ta question, ton père m’a sauvé la vie à deux reprises, même quand j’étais au plus mal je ne l’ai pas trahi et je ne le ferai jamais.

— Comment peux-tu en être sûr ?

— Parce que si je venais à le faire, je te perdrais définitivement et ça c'est hors de question. Bev, je t'ai dans la peau depuis le premier jour, quand tu as débarqué dans ta chambre l'année dernière.

Beverly enfouit ses mains dans le sable et le laisse ensuite s'égrener peu à peu. *J'aimerais tant savoir ce qui se passe dans sa tête…*

Durant ma retraite forcée, j'ai pris conscience de quelque chose d'essentiel : je ne me suis jamais intéressé à Beverly comme elle le mérite. Je ne sais rien d'elle. À cet instant, je décide que, si elle accepte de me pardonner un jour, je concentrerai toute mon attention sur elle, pour connaître chacun de ses rêves, de ses secrets et de ses regrets.

Finalement, elle se lève et frotte les grains de sable accrochés à ses vêtements.

D'une voix faible, elle scelle mon destin :

— Ça fait beaucoup de choses à encaisser. Je ne te ferme pas la porte, mais j'ai besoin d'accuser le choc. Je ne peux pas effacer ce que tu viens de m'apprendre du revers de la main. Je suis désolée Brandon.

Elle prend une profonde inspiration et ajoute :

— Je ne vais pas te dénoncer à mon père, mais j'espère que toi tu le feras. Ne me le fais pas regretter.

Sans me laisser le temps de la retenir, elle fait demi-tour et s'éloigne.

À nouveau seul, je reporte mon attention sur le ressac des vagues et laisse mon esprit vagabonder. Quelque part au plus profond de moi, je savais que Beverly réagirait de cette manière. Sa réaction est logique, j'étais prêt à trahir son père. Mon témoignage aurait pu le placer derrière les barreaux, lui, mais aussi tous les hommes qu'elle considère comme sa famille. Le fait qu'elle ne m'ait pas claqué la porte au nez me laisse espérer qu'un jour elle saura trouver la force de me pardonner. À moi de l'y aider, et pour cela, je dois passer cet appel que je repousse depuis mon retour.

Dannyboy m’a fait confiance et a décidé de ne pas me suivre le temps de mes retrouvailles avec Beverly. Qui sait quand une autre occasion de me retrouver seul se représentera…

Je compose le numéro et mon correspondant décroche quasi instantanément. Je ne lui laisse pas le temps de parler :

— Ne comptez plus sur moi. Je me rétracte.

— Tu as conscience des conséquences ?

— Oui. Ne cherchez plus à me contacter, je ne reviendrai pas sur ma décision.

— Tu risques de le regretter, Brandon.

Je préfère ne pas relever leur menace et raccroche. La prochaine étape de mon mea culpa est d’aller voir Pops et de tout lui avouer. J’espère ne pas avoir épuisé son stock de clémence…

OceanofPDF.com

62

Pops

— Pops !

Je grimace en entendant la voix stridente du gamin. Logan déboule dans mon bureau en un dérapage plus ou moins contrôlé. J’ai décidé de passer un peu de temps à la maison. Avec les affaires du club, j’ai pas mal négligé le petit et je veux me rattraper.

— Quoi, fiston ?

— Tu as le temps pour qu’on fasse une sortie en quad ?

Je jette un coup d’œil rapide à mon téléphone avant de lui répondre. J’attends un coup de fil de Cook pour me confirmer qu’il se met en mouvement avec Arturo et quelques-uns des frangins du chapitre. Notre plan est presque prêt, ce n’est plus qu’une question de jours pour qu’on passe à l’offensive. En attendant, je rassemble mes hommes au compte-goutte pour ne pas éveiller les suspicions.

Avant la grande bataille, je veux mettre mes affaires en ordre pour le cas où je ne reviendrais pas. Même si j’ai l’esprit préoccupé, la demande du gamin ne tombe pas si mal, j’avais prévu de causer avec lui dans la journée

pour aborder ce que j’envisage de faire pour son avenir. Je veux être sûr que si je ne suis plus de ce monde, sa mère ne puisse pas le récupérer.

— J’ai un peu de temps devant moi, lui confirmé-je.

Il n’en faut pas plus pour que le petit pousse des cris surexcités.

*
* *

On tourne dans la campagne depuis plusieurs heures. Le gosse manque de me faire attraper un infarctus à chaque accélération. C’est une tête brûlée. Il n’a pas conscience du danger.

Je lui fais signe d’arrêter son engin de malheur et je descends du mien. D’un mouvement de la main, je lui demande de me rejoindre.

— Viens par là, bonhomme. On doit parler tous les deux.

— Tu vas me gronder parce que je roulais trop vite ?

Sa fausse mine contrite me fait sourire.

— Non, fiston. J’aimerais aborder un sujet important avec toi.

Je m’assois au pied d’un arbre et m’adosse contre le tronc. Machinalement, j’attrape un brin d’herbe et joue avec. Le petit s’assoit à mes côtés. Je ne sais pas par où commencer alors je lui pose la première question qui me vient à l’esprit :

— T’aimes vivre à la maison ?

Instantanément, le visage du petit se décompose et ses yeux se remplissent de larmes. Je n’ai pas le temps de le rassurer qu’elles se mettent à déborder. *Merde !*

— Tu veux me renvoyer ? me demande-t-il d’une petite voix.

Je le colle contre moi pour le rassurer :

— Dis pas de conneries, petit.

— Pourquoi tu me poses cette question, alors ?

Je n’ai jamais été doué pour la parlotte, je suis un homme d’action.

— Écoute-moi bien, nous allons parler en adultes. Tu connais le travail de Keira ?

Le petit acquiesce.

— Elle se demande si tu ne serais pas plus heureux avec ta mère. Elle l'a vue et ta mère semble vouloir t'avoir à nouveau avec elle.

Le petit se crispe, il s'agrippe à mon gilet d'un air paniqué :

— Je t'en supplie, ne me laisse pas retourner chez elle. Elle ne m'a jamais aimé. Pas comme toi et tous ceux du club. Avec toi, j'ai plein d'oncles pour s'occuper de moi et plein de copains. Chez ma mère, je n'ai rien.

Le petit s'accroche à moi désespérément, son discours me vrille l'estomac. Je tente de le rassurer comme je peux et affermis ma prise autour de lui pour lui montrer que je ne veux pas l'abandonner.

— Tu es sûr de toi, gamin ?

— Oui.

— Il y a une solution pour que tu ne retournes plus chez elle. Elle est irrévocable si on la prend.

— C'est quoi ? me questionne-t-il en levant son visage vers le mien.

— Que je t'adopte.

Il ouvre grand la bouche, puis la referme. C'est la première fois que je le vois incapable d'émettre le moindre son. Alors que je m'apprête à lui demander s'il va bien, il me saute dans les bras.

— Tu veux vraiment devenir mon père ? chuchote-t-il d'une voix enrouée par l'émotion.

Je le détache de mon cou et rive mon regard au sien.

— La question qui se pose, petit, c'est si *toi* tu acceptes de devenir mon fils !

Sa réponse ne se fait pas attendre, il me saute à nouveau dans les bras et me hurle oui à l'oreille, me faisant perdre l'audition pour un moment.

Quand nous rentrons de notre promenade, nous avons la surprise de voir Keira nous attendre, assise sur les marches du porche. J'intercepte le petit avant qu'il s'élance vers elle.

— Logan. Je te demande de ne rien dire à Keira tant que les papiers de l'adoption ne sont pas signés.

— Pourquoi ?

— C'est un peu compliqué à expliquer, lui réponds-je en grimaçant.

Le petit me fixe d'un air entendu.

— Elle pense que tu ferais un mauvais père, c'est ça ?

Parfois l'esprit de déduction de ce gamin m'impressionne. Je hoche la tête pour lui confirmer qu'il est dans le vrai.

— En quelque sorte.

— Dans ce cas ça sera notre secret… Mais quand elle le saura, elle ne sera vraiment pas contente.

Je soupire.

— Je sais, petit.

J'observe Logan courir vers la maison et saluer Keira au passage. Tous les deux discutent puis il s'engouffre à l'intérieur. J'espère qu'il saura tenir sa langue.

OceanofPDF.com

63

Brandon

Ils ont mis leurs menaces à exécution…

J’ignore depuis combien de temps je me trouve dans cette salle d’interrogatoire. J’ai l’impression d’être le personnage principal d’un mauvais film policier.

Pour la énième fois, j’évalue la pièce du regard. Les murs sont nus. Aucune horloge qui me permettrait de deviner depuis combien de temps j’attends qu’on vienne me voir. Mes jambes ankylosées m’indiquent que je dois y être depuis un bon bout de temps, mes bras me font souffrir aussi. Je ne peux pas les détendre, mes mains sont entravées par des menottes qui, elles-même, sont accrochées à un anneau sur la table.

Avant de me faire entrer dans cette pièce lugubre, on m’a fait retirer ma ceinture et mes lacets. Comme s’ils pensaient que je serais capable de me suicider alors que je suis attaché à cette table. Tout est silencieux, seul le néon de la salle émet une sorte de grésillement sourd.

Je fixe mon reflet sur la vitre sans tain, et ce que je vois me fous la nausée. Est-ce qu’on m’observe ? Probablement. C’est ce qui se passe dans

les films, alors pourquoi pas dans la vraie vie ?

Je risque gros dans cette affaire. J'ai vingt et un ans, et les flics m'ont arrêté pour possession de drogue, je pourrais aller en taule. Même si cette came ne m'appartient pas.

Est-ce que j'ai le droit d'avoir un avocat tout de suite ? Si c'est le cas, je ne saurais pas qui appeler. Est-ce qu'un commis d'office va intervenir ? Je suis perdu, cette situation me dépasse.

Le bruit d'une clef dans la serrure coupe court à mes idées. Je me redresse et attends, sur la défensive. La porte s'ouvre sans surprise sur les deux fédéraux qui me harcèlent depuis plusieurs mois. S'il me restait le moindre doute, il vient d'être balayé : je suis victime d'un coup monté.

Méfiant, je les observe approcher silencieusement. Un des deux tient un dossier assez épais entre ses mains. Chacun tire une chaise et se place face à moi, de l'autre côté de la table.

*
* *

Depuis leur entrée, ils n'ont encore prononcé aucun mot. Est-ce que je vais avoir le droit à la scène du gentil flic et du méchant ? Si je n'étais pas autant dans la merde, je pourrais presque rire. Le plus grand des deux pose le dossier face à lui, sans l'ouvrir. Je ne sais pas si je dois parler le premier, alors j'attends qu'un des deux se décide à le faire.

L'autre homme pousse un soupir et prend finalement la parole.

— Bonjour, Brandon.

Je me remue sur la chaise, mal à l'aise.

— Bonjour.

Ma voix me fait tiquer car elle n'est que tremblement.

— Ta situation est fâcheuse.

Je ne sais pas comment je parviens à trouver la force de leur répondre :

— Elle est fâcheuse parce que vous m'avez piégé.

— Ce sont de graves accusations que tu portes contre nous.

Mes poings se crispent. La lueur de défi que je lis dans leurs yeux me comprime la gorge.

— On peut comprendre pourquoi tu as plongé dans la drogue et ce n'est pas un simple consommateur qui nous intéresse.

— Cette drogue ne m'appartient pas et vous le savez, rétorqué-je les dents serrées, tout en m'efforçant de garder mon calme.

Le plus grand fait comme si je ne l'avais pas interrompu et poursuit :

— Nous pouvons oublier cette arrestation si tu te décides enfin à nous parler des Black Riders…

— Vous n'avez pas le droit de recourir au chantage.

— Brandon, nous tenir tête n'arrangera pas tes affaires. La prison n'est pas une expérience à vivre pour quelqu'un d'aussi jeune que toi !

Je ne relève pas sa remarque et m'enferme dans un mutisme.

— Ta meilleure amie, Hayley, traîne avec l'un d'entre eux, elle n'aurait rien laissé transparaître par inadvertance ? enchaîne l'autre agent.

La scène d'Hayley en pleurs parce que Jace avait essayé de lui cacher sa blessure par balle me revient en mémoire.

Il semblerait que je ne sois pas doué pour masquer mes sentiments car les fédéraux détectent tout de suite mon hésitation :

— Je t'écoute. Dis-moi ce à quoi tu penses.

— Vous vous trompez.

Je sais que ce n'est pas futé de ma part de leur mentir, mais si je balance le peu que je sais, Hayley pourrait être inculpée pour complicité ou un truc du genre. De plus, avec tout ce que Pops et Splinter ont fait pour moi, je ne peux pas les trahir.

Le flic hoche lentement la tête et pousse un soupir à fendre l'âme, comme s'il éprouvait des remords.

— Je vais être direct avec toi, ta situation est plus que délicate. Nous avons pu lire dans ton dossier universitaire que tu souhaites devenir

médecin. C’est toujours le cas ?

— Oui.

— Tu risques d’avoir du mal à réaliser ce rêve…

— Comment ça ? demandé-je, de plus en plus nerveux.

— Pour prêter serment, ton dossier doit être irréprochable. Or, avec une inculpation pour consommation et détention de drogue, tes chances d’y parvenir sont inexistantes.

Je laisse à ses paroles le temps de me pénétrer.

— Je vois, réponds-je d’un ton étonnamment calme. À demi-mot vous êtes en train de me dire que mon avenir dépend de votre bon vouloir. Et vous vous apprêtez à me faire une proposition pour que chacun y trouve son compte. Je me trompe ?

— Tu comprends vite les choses. En effet, deux choix s’offrent à toi : à toi de faire le bon. Soit tu nous donnes des renseignements sur les Black Riders et on efface ton inculpation, soit tu te tais et ton dossier passera devant un juge.

— C’est du chantage, déclaré-je.

Je ne sais pas comment je parviens à garder mon sang-froid. Mes paumes sont moites, mon palpitant carbure, mais malgré tout ma tête reste calme.

— Pas du tout, c’est du donnant-donnant. On te rend rend ta liberté et en échange tu nous aides à coincer ces fumiers.

Je reste silencieux quelques secondes dans l’espoir de trouver une porte de sortie. L’étau se resserre autour de moi.

— Là où ça coince, leur expliqué-je patiemment, c’est que je ne sais rien sur eux. Je ne mets pas les pieds dans leur club et je doute qu’ils répondent à mes questions.

— Tu es proche de la fille de Pops, m’informe le plus petit.

Mon sang-froid est mis à rude épreuve, il vient d’appuyer sur mon talon d’Achille.

— Hors de question que j’utilise Beverly pour sauver ma peau !

— C’est ça ou la prison, insiste-t-il impitoyablement. Les juges californiens ne sont pas réputés pour leur clémence dans les cas de drogue.

— Dans ce cas, je choisis la prison. Sans aucune hésitation, déclaré-je d’un ton froid sans prendre la peine d’analyser les conséquences de mes paroles.

— Tu es sûr de toi ?

— Oui. Tout comme je suis sûr d’avoir des droits. À partir de maintenant, je réclame le droit de passer un coup de fil à un avocat.

Les deux hommes me considèrent, silencieux quelques instants, puis un des deux finit par convenir :

— C’est ta décision.

Les flics quittent la salle d’interrogatoire et me laissent encore mariner seul pendant quelque temps. Finalement, un autre officier se pointe et m’entraîne dans un bureau.

— T’as réclamé une téléphone, m’informe-t-il, tu l’as. Profite de ce dernier droit. Dans pas longtemps, ils vont se faire rares.

Je tiens le combiné entre les mains et prends conscience que mon choix est restreint. J’inspire profondément et compose celui de la dernière personne à laquelle je pensais réclamer de l’aide un jour. Si cette histoire se termine bien, je risque d’en entendre parler jusqu’à la fin de mes jours.

— Ouais.

— Jace, c’est Brandon.

— T’appelle de quel téléphone ? Le numéro est inconnu, me demande-t-il, méfiant.

— Je suis chez les flics. J’ai besoin d’aide.

Le silence s’établit sur la ligne, puis Jace reprend le fil de la conversation :

— Merde ! Ne dis plus rien, j’appelle notre avocat. Dans une heure maxi il sera là.

— Merci.

— Tu me remercieras quand tu seras dehors.

— Il faut que je raccroche ?

— Sauf si tu veux me chanter la sérénade, me balance-t-il, ironique.

— Même dans un moment comme celui-ci tu joues au con ?

— Tu commençais à devenir trop larmoyant.

Il se tait et reprend son sérieux :

— Brandon, je ne plaisante pas, si tu veux sortir de cabane, aucun mot ne doit filtrer de ta bouche. Les condés sont les rois pour retourner tes propres paroles contre toi.

— D'accord.

— Tiens le coup, ça va pas durer longtemps. L'avocat et Pops vont gérer.

— Entendu. Vous ne me laissez pas tomber, hein ?

— Quand est-ce que tu vas t'ancrer dans le crâne qu'on laisse pas tomber la famille ?

— C'est que je n'en fais pas partie.

— Putain, c'est pas le moment de parler de tout ça, grogne-t-il. Tu es le meilleur ami d'Hayley et tu as veillé sur elle toute ta vie, bien sûr que tu appartiens à la tribu. Alors tu vas m'écouter une dernière fois et ensuite tu raccroches, tu m'as bien compris ?

— Oui.

— La seule chose que tu fais dans les prochaines heures, c'est te taire. Tu fermes ton clapet et tu attends.

— Ok.

— Bien. On gère la situation.

Je raccroche et le flic entre presque aussitôt dans la pièce.

Les mains toujours menottées, il me conduit dans une cellule. Je suis chanceux, pour l'instant, je suis le seul occupant.

Je m’assois sur un des bancs qui longent le mur et appuie ma tête contre ce dernier en fermant les yeux. Je pense pouvoir dire que je vis un des pires moments de mon existence. Et ce grâce à Luke O’Neill.

*
* *

— T’es prêt pour une dernière question ?

— Balance !

— Qu’est-ce que la bioremédiation ? Réponse A : l’utilisation d’organismes vivants pour retirer les contaminants nocifs dans notre environnement. Réponse B : une exposition volontaire à un flux de rayonnement ionisant. Réponse C : utilisation…

— Réponse A, le coupé-je. C’était simple.

— C’était simple parce que tu connais ton cours. Le type qui n’y connaît rien peut se mélanger les pinceaux et donner la mauvaise réponse.

— Ça veut dire que je suis prêt pour mon partiel ?

— T’es plus que prêt. Tu vas tout déchirer. Je t’ai posé pas mal de questions vicieuses et tu n’es pas tombé dans le panneau. Reste concentré sur ta feuille le jour de l’exam, ne stresse pas et tu devrais pouvoir gérer.

— Parfait. Merci.

— Pas de quoi. Dis-moi, tu peux me rendre un service ?

— Ouais.

— J’ai oublié d’aller chercher un planning chez la secrétaire de Sutherland. Il faut le récupérer maintenant et je peux pas bouger de la pièce, j’attends quelqu’un… pour… enfin tu vois, quoi, ajoute-t-il mal à l’aise. Tu peux y aller à ma place ? Elle va fermer son bureau dans pas longtemps et je vais être coincé. C’est vraiment important ce document.

*
* *

Je pense que c’est pendant mon absence que ce mec m’a foutu sa came dans mon sac. Il a profité du fait que Dannyboy venait de quitter la pièce pour passer un coup de fil. Je ne vois que cette explication. Je regrette d’avoir insisté auprès de Pops pour que ce mec continue à me donner les cours de soutien, mais je n’avais personne d’autre sous la main. En attendant, à ma sortie, il a intérêt à me fournir un bon prétexte pour que je le laisse en vie. Enfin, pour que Pops le laisse en vie.

OceanofPDF.com

64

Pops

Quand Jace m’a appelé pour me dire que Brandon était au poste de police, j’ai cogné contre le mur pour évacuer ma rage. Je pensais que le gosse s’en était sorti et il semblerait que je me sois planté. J’étais pourtant confiant. C’est seulement lorsque l’avocat m’a donné la version du petit que j’ai compris la situation : les flics ont cherché à nous atteindre à travers lui. Et pour cela, ils ont utilisé son passé et cette petite frappe de Luke O’Neill, l’ex-fournisseur du gamin.

J’avais prévu de m’occuper du cas de ce dealer, mais avec les Eagles sur le feu, je n’ai pas encore pris le temps. Erreur que je rectifie dès maintenant.

L’avocat m’a prévenu que Brandon serait encore derrière les barreaux pour quelques heures. En attendant que les flics finissent leur jeu d’intimidation, il reste près de son client.

— On en fait quoi, Prés’ ?

Je fixe le tas de merde à mes pieds. J’y suis allé fort, mais j’avais besoin de me défouler.

— On n’en fait rien.

— T’es sûr ? me demande Jace.

— Ouais, il a eu son compte.

— T’as pas peur qu’il aille cafter auprès des flics.

— Non. Il sait qu’il est un homme mort s’il leur parle.

— Comme tu veux. On retourne au club ou au poste ?

— On va aller chercher Brandon. Je te parie un an de cotisation qu’il flippe de ma réaction.

— Tu vas le faire mariner un peu ?

J’observe Jace. Il a cette expression sur le visage qui me dit qu’il prendrait beaucoup de plaisir à voir le gosse trembler.

— Jace…

— Ouais ?

— Grandis ! Ça te changera.

*

* *

Brandon quitte le poste de police accompagné de notre avocat. Ils parlent tous les deux, le gamin n’a pas encore remarqué ma présence. Je suis adossé à la voiture, les bras croisés contre mon torse, et j’attends qu’il me voie. L’avocat me fait signe et le visage du petit se décompose en se tournant dans ma direction.

D’une impulsion, je me détache de la carrosserie et les rejoins. Brandon déglutit, je dévie mon regard du sien et demande à l’avocat :

— Tout est réglé ?

— Oui. Les flics ne devraient plus l’embêter.

— Il aura un casier ?

— Aucun.

— Bon boulot, lui dis-je en lui serrant la main.

L’avocat me fait un signe de tête, puis, d’une voix confiante, il ajoute :

— Au fait, Pops, pour ce que tu m’as demandé l’autre jour, la procédure est dans les tuyaux. C’est en bonne voie.

Cette nouvelle devrait me réjouir, mais elle me laisse un goût amer. Je suis sur le point d'obtenir ce que je voulais, mais à quel prix ?

L'avocat nous quitte après avoir salué Brandon. Ce dernier se tourne vers moi et, la voix tremblante, s'empresse de s'expliquer :

— Ce n'était pas ma drogue, je vous jure.

— Je suis au courant, lâché-je en lui administrant une tape amicale sur l'épaule pour le rassurer.

Sauf que mes paroles ont l'effet inverse, Brandon perd tous ses moyens et se met à parler sans discontinuer.

— Ils voulaient que je vous trahisse. Je n'ai rien dit non plus.

— De toute façon, tu ignores tout ce qui concerne le club, donc tu ne pouvais pas nous vendre.

— Je savais des choses, murmure-t-il.

Alors que je m'apprêtais à faire demi-tour pour regagner la voiture, j'arrête mon mouvement.

— Et quoi exactement, gamin ?

Mon ton est froid, il tressaille.

— Je sais que Jace a été blessé par balle et que vous avez organisé cette virée l'autre jour pour cacher votre départ : vous, Jace et Splinter.

Il semblerait que j'ai sous-estimé ce jeune.

— Pourquoi tu ne nous as pas balancés ? Tu as pris de gros risques en te taisant. Les flics n'attendaient que ces infos.

— Je ne pouvais pas vous trahir. Et si je parlais, Hayley aurait pu être inculpée de complicité. Beverly m'aurait détesté.

— Donc c'est pour les filles que tu as fermé ton clapet ?

— Non. Vous m'avez sauvé. Par deux fois, vous avez pris des risques. Pops, je sais que j'ai merdé, si j'ai rien dit, c'est aussi pour me racheter auprès de vous.

Je soupire. Maintenant que le gamin vient de déballer son sac, je comprends ce que Splinter a voulu me faire comprendre l'autre jour quand il m'a dit que le gosse avait encore des secrets.

— Gamin, je veux savoir une chose…

Le visage blême de Brandon me fait dire qu'il est à deux doigts de craquer et de tomber dans les pommes sous le coup de la peur.

— T'as encore d'autres surprises de ce genre en stock ?

— Non.

J'acquiesce et lui fais signe de me suivre.

— Allez, viens, je te raccompagne à l'appartement.

Il reste immobile et me regarde sans comprendre :

— Vous ne me dites rien d'autre ?

— Je pense que tu as eu ton compte ces derniers mois. Il est temps d'apposer le mot fin et d'aller de l'avant, maintenant.

*
* *

— Tu sembles épuisé.

— Je le suis, poupée.

Affalé sur le canapé, je fixe l'écran de télé sans vraiment le regarder. Après avoir ramené Brandon à l'appartement, j'ai éprouvé le besoin de voir Keira. La pression des événements commence à trop s'accumuler, l'avoir à mes côtés m'aide à l'alléger.

Je ne parviens pas à croire que la vie m'a envoyé cette femme pour me la retirer dans quelques jours. Je ne me fais aucune illusion, quand elle démasquera le salaud que je suis, elle ne voudra plus jamais entendre parler de moi.

— Je te sens nerveux, ce soir. Tu as des problèmes ?

La question de Keira me conduit sur un terrain miné. Si je lui réponds que ce sont les affaires du club, elle va se fermer comme une huître. J'opte

donc pour une demi-vérité.

— Brandon a été arrêté, il avait de la dope sur lui, je viens de le sortir du poste, l'informé-je d'un ton neutre.

— Mince, il a replongé ?

— Non. On va dire que c'est la faute à pas de chance. Quelqu'un a placé de la came dans ses affaires à son insu et les flics l'ont pincé.

— Comment a-t-il pu se retrouver avec de la drogue dans son sac ? Et surtout, pourquoi ?

— Le type qui lui file des cours l'a refourgué dans son sac de peur de se faire serrer par les flics quand ils ont débarqué.

Keira ouvre la bouche pour se lancer dans une nouvelle série de questions, sans lui en laisser le temps, je fais glisser ma main derrière sa nuque et approche ses lèvres des miennes.

— Si on arrêtait de penser aux autres un moment ?

Keira survole mes épaules de ses mains puis les crochète derrière mon cou.

— J'en dis que c'est une excellente idée.

— Bonne réponse, la souris.

OceanofPDF.com

65

Brandon

Quand Pops m’a reconduit à l’appartement, l’autre soir, Beverly était présente. En nous voyant tous les deux, elle s’est immobilisée. Son regard n’a cessé de faire des allers-retours pour évaluer la situation. Son père a été succinct, il lui a simplement lancé en lui décochant un clin d’œil, *« Il a fait le ménage dans sa tête et a ouvert les yeux »*, puis il est reparti comme il est venu. J’ignore le sens de ses paroles, mais cela a dû jouer en ma faveur puisque Beverly lui a souri. Sa nouvelle attitude me laisse espérer que mes chances d’obtenir un jour son pardon sont un peu plus élevées. Ce même soir je n’ai pas été particulièrement loquace moi non plus, je lui ai simplement annoncé « Il sait tout », puis je suis parti me réfugier dans ma chambre en la laissant analyser l’information.

Ce soir, je change de tactique, j’estime lui avoir laissé suffisamment d’espace pour mettre ses idées au clair. Maintenant, je décide de passer à l’offensive et de gagner du terrain avec pour but ultime de la ramener à nouveau dans mes bras.

J’entre dans sa chambre sans prévenir. Je m’immobilise en la découvrant uniquement vêtue de ses sous-vêtements. Elle se tient en

équilibre sur un pied et s'apprête à enfiler l'autre dans une jambe de son pantalon. Mon intrusion la fait sursauter et, sous le coup de la surprise, elle perd l'équilibre et s'affale de tout son long. Je me précipite pour l'aider à se relever tout en m'excusant.

— Merde, je ne voulais pas te faire peur.

— Ça va, Brandon, me répond-elle en attrapant la main que je lui tends.

— Tu t'es blessée ?

— Seule ma fierté a été touchée. Tu voulais quoi ?

Je détourne le regard pendant qu'elle finit de s'habiller. Après m'être éclairci la gorge, je reprends le fil de la conversation.

— Je t'ai promis de faire ton éducation sur les Marvel, je me suis dit que c'était le soir idéal pour combler tes lacunes.

Maintenant que je suis face à elle, l'ordinateur sous le bras, je me sens moins sûr de moi. Ses iris translucides me sondent, et même si nous nous parlons à nouveau, je sens toujours la présence de la muraille qu'elle a érigée autour d'elle. Je me passe une main nerveuse dans les cheveux et lui avoue la vérité :

— Écoute, je voudrais juste passer un peu de temps avec toi, me faire pardonner, et surtout te prouver que je peux être quelqu'un de confiance.

En entendant mes derniers mots, Beverly mime une grimace.

— Si tu ne veux pas de Marvel, on peut reprendre *Game of Thrones*… Je suis même prêt à supporter les derniers épisodes de *Walking Dead*, marmonné-je du bout des lèvres.

Le rictus qu'esquisse Beverly m'informe par avance de son choix.

Elle se dirige vers son lit et tapote la place près d'elle.

— En route pour une saison de *Walking Dead*.

*

* *

Cette situation est vraiment bizarre. Nous avons tous les deux conscience de la présence de l'autre tout en nous efforçant de l'ignorer. Dès

que son bras touche le mien, elle se décale ; quand c'est mon pied qui entre en contact avec le sien, je lui adresse un sourire d'excuse. Je n'aime pas ce malaise entre nous. Le pire, c'est que j'ignore comment le faire disparaître.

— Parle-moi un peu de toi, lui demandé-je.

Elle reporte son attention sur moi, le regard interrogateur :

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Je ne sais pas. Dis-moi un truc important de ta vie, tes retrouvailles avec ton père, par exemple, ou comment était ta mère. Tu n'en parles pas souvent.

Elle hoche la tête lentement.

— C'est vrai. Je n'aime pas trop m'éterniser dessus. C'est encore douloureux.

Son visage se pare de tristesse. Je regrette de lui avoir parlé de sa mère et d'avoir remué de mauvais souvenirs en elle. Je n'ose même pas imaginer ce qu'elle a pu ressentir à ce moment. Je prends réellement conscience qu'elle aussi a traversé une période difficile et pourtant elle semble s'être remise et affronte la vie la tête haute. Je ne sais pas comment j'aurais réagi si j'avais été à sa place. Et je préfère ne pas le savoir.

— Tu n'es pas obligée de me parler d'elle, je suis désolé d'avoir abordé le sujet, m'empressé-je de la rassurer.

— Ne t'en fais pas. C'est juste les souvenirs qui remontent à la surface.

— Pourquoi elle t'a enlevée ? Elle pensait que Pops allait te garder pour lui tout seul ?

— Non, mon père ne l'aurait jamais fait. Si elle avait voulu divorcer, il aurait accepté qu'elle ait ma garde. En fait, elle voulait surtout m'éloigner des dangers de ce monde.

— Pourquoi t'a-t-elle envoyée à lui à sa mort, dans ce cas ?

— Je ne sais pas trop, me répond-elle d'un haussement d'épaules. Elle a bien invoqué le fait que, sans la protection de mon père, je pouvais être une cible facile pour ses ennemis. Avec le recul, et en connaissant mieux Pops,

je pense qu'elle voulait me ramener à lui pour lui prouver qu'elle l'aimait toujours. Une sorte de cadeau d'adieu.

— Elle était comment ?

Un sourire rêveur s'esquisse sur ses lèvres.

— On va dire qu'elle avait deux personnalités : par moments elle était encore cette jeune fille qui vivait pour l'adrénaline, elle rejetait tous les codes de la société. C'était une femme enfant. À la sortie de l'école, le vendredi soir, elle m'emmenait avec elle pour une virée le temps d'un week-end. Elle faisait tomber au hasard un crayon sur une carte de la région et on partait dans la ville ciblée. Parfois c'était horrible, on tombait sur une ville d'une centaine d'habitants où il n'y avait rien à faire, d'autres fois on avait plus de chance et on vivait une grande aventure. Avec le recul, je pense qu'elle essayait surtout de se remémorer ces instants de liberté qu'elle éprouvait quand elle était dans le club avec mon père. Quand j'ai parlé de ces anecdotes à Pops, il m'a avoué que c'était un truc qu'ils faisaient tous les deux au début de leur relation, quand tout allait bien.

— Ça devait être cool.

— Ce sont mes meilleurs souvenirs.

— Tu en as gardé de mauvais ?

Elle a vu sa mère mourir d'un cancer, bien sûr qu'elle a de mauvais souvenirs, abruti !

— Quelques-uns… Parfois elle s'enfermait dans une sorte de léthargie. Je crois qu'elle pensait à mon père et à tout ce qui lui manquait dans la vie. Et puis, elle vivait dans la frayeur qu'il ne nous retrouve.

— Ça n'a pas dû être facile, pour toi, de retourner vivre auprès de ton père.

— Pas vraiment, non. Surtout qu'il était devenu comme un inconnu pour moi. J'ignorais comment il allait réagir. S'il allait m'accueillir à bras ouverts ou au contraire me réexpédier de là où je venais.

— Ça s'est passé comment ?

— J’étais morte de trouille, comme tu peux le deviner. La seule adresse que ma mère m’avait donnée était celle du club. Lorsque je me suis pointée, plusieurs prospects m’ont reçue à l’extérieur, je n’en connaissais aucun, par contre, eux avaient entendu parler de moi. Je leur ai dit qui j’étais et que je voulais voir Pops. Malheureusement il n’était pas là, seul Jace était présent. Il m’a reconnue de suite, son visage m’était familier, mais j’ai mis plusieurs minutes à le reconnaître. Il m’a entraînée immédiatement dans le bureau de mon père, comme s’il avait peur que je ne me volatilise sous ses yeux, puis il a appelé Pops. Mon père est rentré au club en un temps record. Avant que je réalise qui était le type qui venait de débouler dans la pièce, je me suis retrouvée emprisonnée dans l’étau de ses bras. Il me serrait si fort qu’il m’étouffait. Il est resté un long moment agrippé à moi. Des larmes lui coulaient sur les joues quand il a fini par se détacher de moi. C’est la seule fois où je l’ai vu exprimer ce qu’il ressentait réellement. Mon père est une force de la nature, mais ce jour-là, il était vulnérable. Et j’ai su à cet instant précis que tout se passerait bien et que ma mère avait eu raison de me ramener à lui.

— Comment tu as fait pour accepter son mode de vie ?

— Ça a été dur au début, même encore l’année dernière, je ne savais pas trop comment me situer par rapport au club et aux autres membres. Mis à part Jace, évidemment. Je les associais tous à des types lourdingues avec le QI d’une huître.

— Qu’est-ce qui t’a fait changer d’avis ?

— Je leur ai laissé une chance. J’ai mis mes préjugés de côté et j’ai appris à les connaître. Je reste convaincue que ce sont des types lourdingues, sauf que j’ai fait évoluer leur QI. Et puis même si je ne les rencontrais que dans certaines circonstances, je me suis rendu compte que ces mecs feraient tout pour moi, comme pour leurs propres enfants. Je n’ai jamais connu autant de solidarité. Et puis, qui sommes-nous pour juger les autres ?

— Je pensais la même chose d’eux. Ils m’ont prouvé le contraire.

Beverly triture nerveusement un fil qui dépasse de son t-shirt lorsqu’elle me demande :

— Brandon… Est-ce qu’un jour tu me diras ce qui s’est réellement passé, cette nuit-là ?

Cette question, je la redoutais.

— Je ne pense pas, lui réponds-je finalement.

Elle se mure dans un silence qui m’oblige à m’expliquer.

— Ce n’est pas que je ne veuille pas t’en parler, c’est que je suis en train de tourner la page. Je viens juste d’accepter le fait que j’ai été séquestré, je n’ai plus envie de revenir dessus. J’ai besoin d’aller de l’avant, et si tu acceptes de parcourir ce chemin avec moi, c’est encore mieux.

— C’est encore trop tôt. J’aimerais pouvoir tout oublier, mais les plaies sont encore à vif.

Je me tourne de trois quarts vers elle et plante mon regard dans le sien.

— J’ai conscience d’avoir merdé en beauté, mais je peux te garantir que si tu me laisses une dernière chance, je te prouverai que je ne te laisserai plus tomber.

Je scrute son visage à la recherche du moindre indice qui me permettrait d’espérer, mais Beverly ne laisse rien transparaître. À la place, elle change de sujet :

— La crique est un endroit spécial, pour toi, je me trompe ?

— Elle l’est.

— Pourquoi as-tu voulu me la faire découvrir ?

— Pour te prouver que tu n’es pas n’importe qui dans ma vie.

OceanofPDF.com

66

Pops

— La numéro trois dans le coin, à droite, annoncé-je.

Je me penche sur le billard et vérifie l'alignement entre la queue, la boule blanche et la rouge. Je fais plusieurs allers-retours, bloque ma respiration et frappe d'un geste sec.

Je me redresse et observe le roulement de la boule sur le tapis. Elle se dirige jusqu'à l'endroit voulu, c'est-à-dire au fond de la poche, au coin, à droite.

— L'enfoiré ! Il a réussi son coup, siffle Spider.

— Frangin, t'es dans la merde, t'aurais jamais dû parier contre Pops, enchérit Splinter.

— La partie n'est pas finie, les gars, marmonne Jace, le regard rivé au jeu.

— Dans tes rêves…

Je suis interrompu par une voix féminine qui, pas plus tard qu'hier, hurlait mon prénom parce que je lui faisais vivre l'orgasme du siècle. Il semblerait que ce soir elle décide de le crier pour me balancer toutes sortes de noms d'oiseaux.

Elle jette un objet sur le billard. Mon cerveau met quelques secondes à analyser ce que c'est. Un micro.

Je lance un coup d'œil incendiaire à Sandman, il m'avait juré qu'elle ne les trouverait pas. Ce con a le bon sens d'afficher un air désolé. Le pire dans l'histoire est que j'avais trouvé une autre solution pour ne pas avoir recours à ces enregistrements.

— Tu m'expliques ?

— Je pense que c'est inutile, tu as fait le lien, lui dis-je calmement.

— Ton plan consistait à me séduire pour mieux me planter un couteau dans le dos ?

— Dans mon bureau, ordonné-je les dents serrées.

Au lieu de m'obéir, Keira ancre ses deux pieds fermement au sol, croise ses bras devant elle et me rétorque sèchement, une lueur rebelle dans le regard :

— Je préfère rester ici.

— T'es sûre de toi, Princesse ? la défié-je. Tu tiens vraiment à ce qu'on déballe tout devant mes frères ? ajouté-je en balayant l'ensemble de la pièce d'un vaste mouvement du bras pour lui montrer qu'elle a des spectateurs.

— Ça te mettrait mal à l'aise qu'ils apprennent que tu es une véritable ordure ? réplique-t-elle sournoisement.

Non ! Mais toi tu risques d'y voir un problème !

— Ils sont déjà au courant, je n'ai aucun secret pour eux. Je proposais le bureau pour toi. Si tu veux qu'on détaille tout devant eux, je n'y vois pas d'inconvénient.

— Comment as-tu pu me faire ça ? finit-elle par me demander.

— Et toi, poupée ? Tu as lancé les hostilités la première, je n'ai fait que me défendre.

— Quelles hostilités ? Je n'ai fait que mon travail.

— Ton *travail* ? lui lancé-je, ironique. Je suis au courant pour le dossier que tu as refilé à ton supérieur à mon sujet. Tu as eu la main lourde pour me

qualifier, ma jolie. D'autant que, si mes souvenirs sont bons, la veille, on était tombés d'accord pour faire une trêve et pour bosser de concert pour le bien de Logan.

Keira me fixe, interdite. Avant qu'elle ait le temps de reprendre ses esprits, j'assène une dernière flèche :

— Dis-moi, la souris. Ce dossier, tu l'as écrit avant de te pointer chez moi ce soir-là ou après ton départ ? Je t'ai laissé plusieurs chances. Chaque fois tu me jugeais, même quand tu couchais avec moi, tu me balançais que j'étais pas assez bien pour Logan.

— Comment es-tu au courant ? C'est un dossier confidentiel.

— Bienvenue dans mon monde, poupée ! lui lancé-je, sardonique.

Elle pointe un index accusateur dans ma direction.

— J'ignore comment tu t'es débrouillé pour obtenir ces informations. Par contre, le fait que tu les aies eues me prouve que je ne me suis pas trompée en remplissant le dossier. Tu es un homme sans aucune morale.

— En effet, quand on cherche à me baiser, ma morale disparaît. T'as voulu jouer avec moi, t'as perdu.

— T'es qu'un salaud, me crache-t-elle.

— Tu ne m'apprends rien.

Elle relève le menton en signe de défi et réplique :

— En tout cas, jamais tu n'auras ma signature sur le dossier d'adoption.

— Sur ce point tu te trompes.

— Comment penses-tu m'y obliger ?

Seigneur, comment en sommes-nous arrivés là ? Je vais la briser ! Je dois faire appel à toute ma volonté pour me rappeler que je le fais pour Logan et que son bonheur doit passer avant tout. Keira est une adulte, elle s'en remettra. Et moi… Eh bien, j'essaierai d'y survivre.

— Jusqu'à quel point tiens-tu à ta carrière ? lui demandé-je.

Face à son air confus, je lui ordonne :

— Viens dans mon bureau.

— Pourquoi ? répond-elle.

— Parce que je ne suis pas certain que tu apprécieras d'avoir mes frangins pour témoins quand tu découvriras le dossier que moi aussi j'ai constitué.

— Quel dossier ?

— Un qui va t'énerver, grommelé-je en me dirigeant vers mon bureau.

J'entre dans la pièce, Keira sur mes pas. Je me dirige vers le mur du fond tout en faisant signe :

— Assieds-toi où tu veux.

— Je préfère rester debout.

Je compose le code du coffre dans lequel j'ai rangé le dossier. Je voulais être sûr que les frangins ne tombent pas dessus, car j'aurais été obligé de leur mettre une bonne raclée s'ils avaient vu les photos.

J'ouvre la porte et attrape l'enveloppe marron. J'inspire profondément avant de me retourner. Keira se tient au milieu de la pièce, elle me semble si fragile que j'ai envie de l'enlacer. J'ai envie de lui demander d'oublier toutes ces conneries et qu'on efface tous les deux nos ardoises pour repartir de zéro. Mais la connaissant, elle refusera sans prendre le temps de la réflexion.

Je franchis la distance qui nous sépare et plaque l'enveloppe contre son torse.

— C'est cadeau, j'en ai un autre exemplaire… plus détaillé.

Keira ouvre l'enveloppe les mains tremblantes. Quand elle découvre le premier cliché, ses épaules s'affaissent. Au suivant, un gémissement sort de ses lèvres. Pour le troisième, un sanglot lui bloque la gorge. Quand elle atteint le quatrième, elle lève son visage vers le mien et ses prunelles s'illuminent de rage.

— Espèce d'ordure ! me hurle-t-elle à la face.

Ses poings me martèlent le torse et je la laisse faire.

Je suis une ordure. Sur ce point, je ne peux qu'être d'accord avec elle.

Quand la colère laisse place au désespoir, elle s’affale sur le canapé. Sa voix n’est qu’un filet d’air, je suis obligé de tendre l’oreille pour la comprendre.

— Pourquoi tu as fait ça ? Je croyais que nous deux c’était réel.

Je tire une chaise vers elle, pas sûr qu’elle apprécierait le fait qu’on partage tous les deux le canapé.

— J’avais pas prévu que ça tournerait de cette façon entre nous.

Keira se met à rire sans joie.

— Ne me sors pas ton baratin. Tel que je te connais, tu avais tout planifié depuis le départ.

Je décide d’être honnête.

— Disons que j’avais couvert mes arrières. Mais je ne pensais pas utiliser ça un jour. Écoute, Keira, ce n’est pas personnel…

— Bien sûr que si. Dès l’instant où toi et moi avons couché ensemble, ça l’est devenu, me coupe-t-elle.

Une fois de plus, elle a raison.

— Donc, si je comprends bien, c’est ta façon de procéder pour régler un problème. Tu élabores un plan diabolique et tant pis pour les dommages collatéraux.

Je soupire.

— Écoute, j’avoue qu’au début j’ai voulu me servir de toi pour le bien de Logan. J’ai fait en sorte que tu arrêtes de me casser les couilles. La suite, je ne l’ai pas vue venir.

— Qu’est-ce que tu comptes faire de ces photos ?

Ma réponse ne va pas lui plaire. Elle n’a pas encore saisi l’ampleur du merdier qui lui pend au nez, quand elle va le découvrir, elle n’en sera que plus anéantie.

— Tout dépend de toi, finis-je par lui dire calmement.

Keira reste silencieuse et semble en pleine réflexion.

— En gros, c’est ma signature contre les photos ?

Je m’avance sur le rebord de ma chaise et me penche vers elle à la recherche de son regard.

— Oui. Mais même si tu refuses de signer, je peux utiliser ces photos auprès de ton supérieur. Il voudra étouffer l’affaire et fera ce qu’on demande. Notre avocat est sur le coup depuis longtemps, il n’attend qu’une chose, que je lui refile le dossier. Dès l’instant où il le recevra, j’aurai dans l’heure qui suit les documents qui officialisent l’adoption de Logan en ma faveur.

— Donc, tu m’as baisée dans tous les sens du terme.

— Keira, reprends-je, tu signes le document et je détruis toutes les photos. Ta carrière ne sera pas entachée et personne ne connaîtra l’existence de ces clichés, tu as ma parole.

— Mais ta parole ne vaut que dalle ! Tu auras le dossier signé de ma part demain. Pas la peine d’utiliser ton dossier.

— Dès que j’ai les papiers en main, je te remets les photos.

— Inutile. Rien ne me garantit que tu n’as pas d’autres exemplaires.

— Je te jure…

— Ne jure rien. Je ne te fais pas confiance.

Elle sort son téléphone de son sac et me le tend.

— Je suppose que tu as mis un truc dedans pour me surveiller ?

Elle secoue la tête en découvrant ma grimace.

— C’est ce que je pensais.

Elle traverse la pièce et jette son téléphone sur mon bureau. Sans un mot, elle ouvre la porte et sort.

Le conte pour enfant de Beverly se rappelle à mon bon souvenir. L’histoire est terminée : le chat vient de bouffer la souris.

OceanofPDF.com

67

Brandon

— Hors de question ! m’écrié-je en roulant des yeux affolés.

— Brandon, tu m’as dit que tu n’as jamais essayé. Je t’offre l’occasion de le faire.

Beverly croise les bras devant elle, l’air buté.

— C’est vrai, je n’ai jamais essayé, mais je n’ai jamais dit que je voulais le faire ! Je n’ai pas besoin d’essayer pour savoir que je vais détester, souligné-je.

— Comment peux-tu détester quelque chose que tu n’as jamais fait ?

— Pas besoin de le faire pour le savoir. Je vais être ridicule !

Elle pointe l’objet de mes accusations du doigt et affirme :

— Non, si tu n’enfiles pas ce truc, c’est toi qui vas être ridicule.

— Tu m’en veux à ce point ?

— J’avoue ne pas t’avoir tout à fait pardonné. Par contre, si tu enfiles ce déguisement, je pourrais envisager de réexaminer ma position.

— Tu me demandes l’impossible.

Beverly attrape le déguisement d’Iron Man, s’approche lentement de moi et le plaque contre mon torse.

— Laisse-moi te guider sur les pas de ta nouvelle vie.

Pour fêter le retour du véritable moi, Beverly et Hayley ont décidé d'organiser une soirée à l'appart. Sur l'instant, j'ai trouvé l'idée sympa, sauf que j'ignorais que ce serait une soirée déguisée, ce qui rend subitement cette idée moins géniale.

Après ma conversation avec Beverly, nous avons décidé de prendre le temps de nous connaître. J'essaie de l'apprivoiser pour lui prouver que je suis en train de changer. Mes emmerdes sont remisées au placard, je vais de l'avant. Certains jours, j'ai envie de me laisser tenter par des moyens faciles de tout oublier, mais je tiens le coup. Si j'y parviens, c'est aussi parce que Hayley m'a pardonné, et ce facilement. Son pardon immédiat est le reflet de notre réelle amitié. Elle va être différente puisque nous avons dorénavant chacun notre vie, mais le lien qui s'est créé entre nous dès notre première rencontre ne disparaîtra jamais. J'en ai pris conscience lors de notre séance commune chez la psy.

La reprise des séances était une des conditions de Pops pour mon retour à la vie. Il veille au grain pour que je tienne parole. Je suis toujours sous la surveillance constante d'un prospect, je m'y suis fait, car j'ai conscience d'avoir abusé de la confiance de tout mon entourage, à moi de prendre mon mal en patience pour qu'il me l'octroie à nouveau.

Une main tapotant mon torse me ramène au présent et à cette histoire de déguisement ridicule. Beverly me fixe intensément et me fait passer le message qu'elle ne changera pas d'avis. Vaincu, je prends le costume et lui lance, amer :

— Tu as de drôles de manières de te venger.

— Je ne me venge pas, Brandon, je cherche le moyen que tu apprennes à te connaître.

— Je n'ai pas besoin de me ridiculiser pour ça, insisté-je, boudeur.

— N'oublie pas que moi aussi je serai déguisée.

Mon intérêt se réveille d'un coup.

— Par pitié, dis-moi que tu as abandonné l'idée de la lapine qui fait le tapin !

— En effet… me confirme-t-elle.

— T'es en quoi, dans ce cas ?

— Tu le sauras tout à l'heure.

J'ouvre la bouche pour obtenir des indices quand Dannyboy entre dans la chambre, furieux :

— Beverly, t'es sous acide ou quoi ? Hors de question que je porte cette merde !

J'explose de rire à la vue du prospect et de son déguisement. Quand il dit « merde », c'est au sens propre du terme. Son costume est la représentation fidèle de l'émoticon sur Messenger, la fameuse petite crotte qui monte en spirale.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demande-t-elle innocemment.

J'admire Beverly, elle reste stoïque face à un Dannyboy qui s'agite dans tous les sens. Pas de doute, cette nana tient de son père question sang-froid.

Dannyboy ouvre de grands yeux et fixe Beverly comme si elle venait de dire que le père Noël existe réellement, qu'il s'est fait la malle avec Elvis et qu'ils forniquent comme des lapins sur une île déserte. Il secoue la tête et cherche du soutien auprès de moi.

— Mec, tu sais que je t'apprécie, t'es un chouette type qui est passé par pas mal de galères, mais là, tu avoueras que ce déguisement est une raison valable pour renier toute amitié !

Je me mordille la lèvre pour ne pas exploser de rire. Je devine immédiatement l'identité de la personne qui a choisi le costume.

— Bev, ôte-moi d'un doute… lui demandé-je.

— Oui ?

— C'est Jace qui a choisi le déguisement de Dannyboy ?

— Oui. Il veut aussi que je prenne une photo.

— Je me doutais qu'il se vengerait un jour !

— Ce type est un homme mort ! jure Danny. Au diable mon écusson, mais je vais le faire souffrir d'une mort lente et douloureuse.

— Tu devrais savoir qu'il a la dent dure ! Tu l'as détrôné de sa première place à GTA, il fallait t'attendre à un coup bas de sa part, l'informe Beverly.

— Sauf que là, c'est vraiment petit, même venant de lui.

June choisit cet instant pour entrer dans ma chambre, il semblerait que tous aient décidé d'y élire domicile. Elle vient de rentrer de ses cours et n'avait pas encore découvert le costume de son mec. Sa réaction ne se fait pas attendre.

— Putain de bordel de merde !

June le fixe la bouche grande ouverte. C'est la première fois que je la vois incapable de prononcer le moindre mot. Elle finit par secouer la tête et se ressaisir. Contre toute attente, elle explose de rire. Pliée en deux, elle en a les larmes aux yeux.

— Oh la vache, il est trop fort ce Jace !

Je ne suis pas étonné par sa rapidité de déduction.

— Je suis sûre qu'il a pensé à tous les trucs que je vais pouvoir dire pendant la soirée. « Hors de question que j'embrasse une merde ». Ou, encore mieux, imaginez un mec qui vient me voir pendant la soirée et me demande si j'ai quelqu'un dans ma vie, moi je réponds, « Oui, tu vois la merde là-bas, c'est mon mec ». Vous avez saisi ou vous voulez que je poursuive ? J'en ai plein d'autres encore.

— Ça va aller, June, je pense que tout le monde a saisi le concept. Merci pour ton soutien, marmonne Danny.

— Allez viens, ma petite crotte. On va finir de se préparer.

Pauvre Danny, vivement pour lui qu'il ait son écusson, d'ici là, il va continuer à morfler.

Je me tourne vers Beverly.

— Merci de ne pas avoir choisi l'autre costume.

— Tu noteras que je suis clémente.

— Ouais…

OceanofPDF.com

68

Pops

Le grand jour est arrivé. Ce soir, on passe à l’offensive. Nous avons tous les éléments en notre possession depuis que sommes parvenus à déchiffrer le message en alphabet runique. Maintenant nous savons où, quand, et comment frapper.

Tous mes frangins sont réunis autour de la grande table et nous répétons les dernières mises au point. Ensuite ils iront profiter de quelques heures de repos avec leurs proches, avant l’attaque. Nous ignorons tous si nous rentrerons chez nous ce soir.

— Splinter, c’est confirmé pour les fédéraux ? demandé-je.

— Ouais ! Selon notre source, ils ne sont pas au parfum. On devrait être tranquilles ce soir. Dès qu’il y a du mouvement chez eux, notre indic m’informe dans la foulée pour qu’on ait le temps de dégager.

— Parfait, c’est une préoccupation de moins. Cook, concernant les Canadiens, c’en est où ?

Cook nous a rejoints avec Arturo et un autre membre de son club hier dans la nuit. Je lui avais demandé de ne se pointer qu’à la dernière minute,

pour avoir les nouvelles les plus fraîches concernant les mouvements de l'autre côté de la frontière.

— Mon sergent d'armes m'a appelé tout à l'heure pour me dire que quelques types de l'unité de Saskatoon ont encore traversé la frontière.

— Ils ont continué leur route ou se sont arrêtés ?

— Ils ont pris position pas loin de Great Falls.

— Tu penses que tes gars vont pouvoir gérer ? l'interroge Splinter.

— Ouais, on avait prévu le coup. On se doutait bien qu'ils mettraient des types prêts à nous tomber dessus si la situation à L.A. ne jouait pas en notre faveur. Le chapitre de Boise est en renfort pour le cas où la situation serait ingérable.

Un grognement d'approbation général salue son initiative.

Rassuré de voir que Cook maîtrise au mieux la situation pour son unité, je tourne mon attention vers Map.

— Tes gars savent ce qu'ils ont à faire ?

— L'information leur a été transmise. La plupart d'entre eux sont en train de prendre position dans les environs. Une fois sur place, je garderai un gars avec moi. On vous talonnera pour venir en renfort si besoin.

Les frangins de Map ne vont pas être en première ligne. J'ai préféré les garder sous le coude pour plusieurs raisons. Leur rôle sera essentiellement de faire barrage pour bloquer le passage à d'éventuels renforts. On sera trop occupés à nettoyer la planque de Shiver et des gradés des Eagles pour surveiller nos arrières. De plus, si les flics interviennent, le club de Map pourra faire diversion, ce qui nous laissera le temps de nous extraire sans qu'on se fasse prendre.

— Bien… Vous savez tous ce que vous avez à faire. Vous avez tous un coéquipier, ne le quittez pas, vous avez chacun la vie de l'autre entre les mains !

Je balaie du regard l’ensemble de mes frangins et ceux des autres chapitres. Tous ont un visage morose et déterminé. Je n’ai pas besoin de leur rappeler la raison pour laquelle ils sont ici, par contre, je veux qu’ils aient en tête que ce soir chacun risque sa liberté et sa vie. Au mieux, si la situation dérape, on se retrouvera derrière les barreaux pour plusieurs années. Au pire, on finira sous terre.

J’ai toujours ce mauvais pressentiment que je ne parviens pas à chasser. Je préfère ne pas trop y penser de peur de me coller la poisse.

— Allez retrouver votre famille, les gars, et profitez-en !

Je leur fais signe que la réunion est terminée et qu’ils peuvent quitter la pièce. Je reste collé à mon siège et les observe tous un à un. Je suis fier de chacun d’entre eux, je sais que le club peut compter sur leur fidélité.

De mon côté, j’ai déjà fait un saut pour aller voir ma gamine et m’assurer que plusieurs prospects soient en place pour protéger l’appartement dans lequel elle vit avec ses colocs. Je ne pense pas qu’ils risquent quoi que ce soit ce soir, mais je préfère les savoir en sécurité et avoir l’esprit tranquille de ce côté-là. Alors, pour occuper le temps, je pars dans mon bureau et fais ce que je fais depuis plusieurs jours.

Depuis que Keira est sortie de ma vie, une part de moi a sombré. Je passe la plupart de mes soirées les yeux rivés sur l’écran de contrôle. Je n’ai pas encore pris le temps de faire enlever les caméras. J’aurais pu le trouver, sauf que ça impliquerait de couper les ponts avec elle, ce que je refuse. Au fond de moi, j’ai encore cet infime espoir de trouver une solution pour régler tout le merdier que j’ai créé.

— T’es encore là, Prés’ ?

Je détourne mon regard de l’écran. Jace se tient dans l’embrasure de la porte et attend un signe de ma part pour entrer.

— Toi aussi, apparemment.

— J’allais partir pour rejoindre Hayley. Je voulais savoir si tu avais besoin d’un truc avant.

— J’ai merdé en beauté, fils.

Il entre dans la pièce et me rejoint.

— On merde tous une fois. Ça doit être dans la nature des hommes. Tu comptes faire quoi ?

— Rien, lui réponds-je, en reportant mon attention sur l’écran.

— Tu es sûr de toi ?

Keira entre dans son salon et s’assoit sur son canapé, elle change de chaîne à la télévision à plusieurs reprises, jusqu’à arrêter son choix sur un truc qui semble l’intéresser. Jace observe la scène lui aussi.

— T’es dans la merde jusqu’au cou.

— Je sais.

— Non, je veux dire vraiment dans la merde jusqu’au cou.

— Tu te répètes, j’avais compris la première fois, répliqué-je, agacé.

Jace s’éclaircit la gorge et pointe l’écran du doigt.

— Pops, ta souris regarde *Kill Bill*. En général, quand elles ont des peines de cœur, les nanas matent un truc qui les fait encore plus chialer, pas un film où la fille botte le cul de tous ceux qu’elle croise. Je répète donc : t’es dans la merde jusqu’au cou !

Je prête plus attention au film. *Merde, il a raison !* Uma Thurman est avec son sabre et décapite un mec de sang-froid. En un geste fluide, la tête du type roule à ses pieds. Je parie que la souris s’imagine que c’est moi.

— T’as une façon assez particulière de remonter le moral…

Jace s’appuie contre le rebord du bureau et enfouit ses mains dans ses poches, nonchalant.

— Ce n’est pas dans mes habitudes d’enjoliver les choses quand elles sont moches.

— Si j’allais la voir, tu crois que… commencé-je, hésitant.

— Elle couperait ton service trois-pièces et ferait un feu de joie avec ! me coupe-t-il.

Sauf que je deviens pathétique à la mater derrière cet écran. Et puis je ne sais pas comment l'aventure de ce soir va se terminer. J'éprouve le besoin d'aller la voir.

— Je vais y aller !

— T'es suicidaire.

— Il faut bien mourir un jour, lui réponds-je en éteignant l'écran.

Vingt minutes plus tard, j'arrive devant la maison de Keira. La lumière dans le salon est toujours allumée. Avant de me défiler, je m'engouffre dans son allée et m'apprête à frapper à la porte. À la dernière seconde, je retiens mon geste. Ce n'est pas une bonne idée, la connaissant, elle n'ouvrira pas et appellera les flics à la place.

Je décide de contourner la maison par le jardin et de passer par la porte de derrière, avec un peu de chance, elle ne sera pas verrouillée.

Quand la porte s'ouvre sans difficulté, je me fais la réflexion qu'il va vraiment falloir qu'elle soit plus vigilante. N'importe quel crétin pourrait entrer chez elle.

Je traverse sa cuisine le plus silencieusement possible. Quand j'atteins le seuil du salon, je m'arrête et prends le temps de l'observer avant que les hostilités commencent. Elle détecte ma présence rapidement, son visage se tourne dans ma direction et elle sursaute. D'un bond, elle se lève de son canapé :

— Qu'est-ce que tu fous ici ?

Sa voix a un ton mordant. Je n'en attendais pas moins.

— Je voulais te voir.

— Sors de chez moi ou j'appelle les flics !

Elle joint le geste à la parole en saisissant le téléphone posé sur la table basse. Incapable de me contenir, je la dévore du regard. J'imprime le

moindre détail : ses cheveux retenus par un élastique, les mèches folles qui lui encadrent le visage, son absence de soutif. J'inspire profondément pour me remettre les idées en place.

— Pour leur dire quoi, poupée ?

— Qu'un criminel est chez moi.

Bon sang, comment je vais faire pour trouver une solution ? Tous les deux on va droit dans le mur.

— Keira, je ne suis pas venu pour me disputer, soupiré-je en effectuant un pas de plus dans la pièce.

— Pourquoi tu es venu ? Tu veux prendre d'autres photos, tu n'en as pas suffisamment dans ta collection ?

La souffrance dans sa voix me comprime la poitrine.

— Pour te rendre le dossier, comme convenu.

Je lui montre l'enveloppe que je tiens. Je m'approche d'elle et son mouvement de recul me noue l'estomac.

Je poursuis mon chemin jusqu'à sa table basse et dépose le dossier dessus. Keira se tient à peine à un mètre de moi, mais j'ai l'impression qu'un gouffre nous sépare, surtout lorsqu'elle fixe l'enveloppe comme s'il s'agissait de la pire des immondices. Ce qui n'est pas loin de la vérité.

— Je t'ai dit que tu pouvais le garder.

— Je sais, mais j'avais besoin de te voir.

— Pourquoi ?

— Il te faut vraiment une raison ?

— Vu comment s'est déroulée notre dernière conversation, je dirais que oui.

Je regrette de ne pas être capable de formuler de belles phrases pour enjoliver la merde que j'ai créée.

— Écoute, crois-le ou non, mais je suis désolé d'en être arrivé là. Si j'avais pu trouver une autre solution, je l'aurais fait.

— Pourtant il y en avait d'autres.

Je ris, amèrement.

— Lesquelles ? Celle de te dire la vérité pour que tu t'empresses d'aller voir la mère du gamin et de me retirer sa garde temporaire ?

— Je ne l'aurais peut-être pas fait.

— Keira, depuis le début tu ne cesses de me répéter que je vaux que dalle pour m'occuper d'un gamin. Cette situation, tu l'as cherchée aussi.

— Tu m'as trahie.

— Je répète, prendre du plaisir en ta compagnie n'était pas prévu au programme.

— Oh ! Dans ce cas, je dois m'estimer heureuse ! Je suis la cerise sur le gâteau, c'est bien ça ? Et il me reste à la fermer, me lance-t-elle, hargneuse.

Ses yeux m'envoient des éclairs.

— Ça faciliterait les choses, en effet, j'admets.

Je n'ai jamais eu une patience illimitée et cette femme a épuisé mon stock. Je fais un pas supplémentaire dans sa direction. À peine quelques centimètres nous séparent.

— Mets-toi dans le crâne que, dans mon monde, quand on veut un truc, on le prend. Point final.

Elle s'apprête à me répondre, mais je pose mon index sur sa bouche pour l'empêcher de parler et poursuis :

— À partir du moment où tu m'as pris dans tes filets, ce qui s'est passé entre nous, je l'ai vécu à cent pour cent. J'étais plus que sincère, comment peux-tu en douter ?

Il semblerait que mes paroles aient dégoupillé la grenade qu'est devenue Keira. D'un revers brusque de la main, elle chasse mon doigt de sa bouche, son regard se fait incendiaire et elle se met à faire les cent pas tout en s'enflammant :

— Comment je peux… Oh attends, laisse-moi réfléchir… Peut-être que je doute de toi à cause des photos que tu as prises, ou fait prendre, de nous deux. (Elle s'immobilise et fait volte-face) Non, attends, l'exemple est mal

choisi. C’est peut-être parce que tu me fais chanter pour avoir ma signature sur le dossier d’adoption… Ou peut-être encore parce qu’à cause de toi mes supérieurs doutent de mon professionnalisme. (Tout en avançant vers moi elle poursuit d’une voix vengeresse) J’ai eu du mal à les convaincre de mon revirement alors que je leur avais transmis quelques semaines plus tôt un dossier qui prouvait que tu n’étais pas le type idéal pour éduquer un enfant. À cause de ce revirement, ils sont en train de me retirer la plupart de mes dossiers. (Elle enfonce son index contre mon torse) Par ta faute, ma carrière est compromise. Je m’attends à être virée d’un jour à l’autre.

J’attrape sa main pour la maintenir en place.

— Tu l’as dit toi-même l’autre jour, tu rêves d’être famille d’accueil. Le moment est peut-être venu de l’envisager plus sérieusement…

— Tout ce que je veux maintenant, c’est que tu disparaisses de ma vie.

Impossible.

— Je ne peux pas.

Elle tente de libérer sa main de la mienne mais je l’en empêche, je ne suis pas prêt à rompre le contact.

— Qu’est-ce que tu es réellement venu faire ici ce soir ? souffle-t-elle, lasse.

— J’avais besoin de te voir.

— Pour ?

— Pour vérifier un truc. Et parce que ce soir plus que tout autre jour, j’avais besoin d’espoir.

— D’espoir ?

— Oui.

Mes réponses ne semblent pas lui convenir et c’est d’un ton morgue qu’elle réplique.

— Je suppose que si je te questionne, tu ne me fourniras aucune réponse !

— Je ne peux pas en parler.

— Alors va-t’en, j’ai besoin d’être seule.

Je desserre ma prise autour de sa main qui est toujours plaquée contre mon torse, inconsciemment ou non elle la laisse en place. J’effleure sa joue du bout des doigts tout en chuchotant :

— Je vais accepter pour cette fois-ci, mais je n’abandonne pas.

Je recule de plusieurs pas tout en gardant mon regard rivé au sien pour lui montrer que je ne plaisante pas.

Finalement, je quitte sa maison sans me retourner. Cette fois-ci elle est prévenue, je ne la prends pas en traître. Qu’importe le moyen utilisé, cette femme, je l’aurai à l’arrière de ma moto.

OceanofPDF.com

69

Brandon

L’atmosphère est lourde dans l’appartement. Nous sentons tous qu’il se passe quelque chose dans le club de Pops. Jace et Dannyboy ont fait un saut et se sont enfermés dans leur chambre avec leurs copines respectives. Lorsqu’ils sont repartis, les filles affichaient une mine lugubre. Les garçons ont refusé de leur dire quoi que ce soit, toutefois, il ne faut pas être clairvoyant pour deviner que ce qui se trame est grave. Hayley et June nous ont dit qu’elles avaient l’impression que leurs mecs leur faisaient leurs adieux.

Nous tournons comme des lions en cage, le téléphone à portée de main, dans l’expectative d’une mauvaise nouvelle. Pour m’occuper, j’ai passé du temps en cuisine et j’ai préparé le repas pour tout le monde. Malheureusement, nos assiettes sont restées intactes, notre estomac était trop noué pour que nous puissions avaler quoi que ce soit.

June demeure silencieuse dans un des fauteuils du salon. Hayley et Beverly sont parties se réfugier dans leur chambre. Je vais retrouver June pour voir si elle parvient à gérer la situation. Je m’accroupis face à elle pour que nos yeux soient à la même hauteur.

— Hey, tu tiens le coup ?

Elle hausse les épaules :

— Il faut bien, je ne peux rien faire d'autre…

Je presse ma main sur son genou.

— Je peux faire quelque chose pour toi ?

— Prier, murmure-t-elle d'une voix lourde de sanglots.

Sans que je m'y sois attendu, June se jette dans mes bras et me serre fort.

— J'ai un mauvais pressentiment, Brandon.

Je lui frotte le dos, du plat de la main, pour l'apaiser et lui montrer mon soutien.

— Moi aussi, June. Moi aussi.

— Je ne veux pas qu'il arrive quelque chose à Danny, chuchote-t-elle d'une voix enrouée.

— Pops et les autres sont là pour le protéger, il n'est pas seul.

Elle me repousse légèrement pour que nos regards se rencontrent, son visage est dévasté.

— Sais-tu pourquoi j'ai ce mauvais pressentiment ?

— Non.

— Parce qu'à chaque fois que je suis heureuse, il m'arrive quelque chose de mauvais.

Je serre ses mains pour lui transmettre ma force.

— J'ignore ce qui t'est arrivé jusque-là, mais sois certaine d'une chose, quelle que soit l'issue de l'histoire, ce soir tu n'es pas seule pour l'affronter. Nous sommes tous dans le même bateau et ensemble nous affronterons l'avenir. Nous nous faisons peut-être du mauvais sang pour rien.

June esquisse un pâle sourire à ma tentative de réconfort.

— Oui, tu as sans doute raison. Attendons de voir ce que le sort nous réserve. Je vais aller un peu dans ma chambre et me reposer. Ça ne sert à rien que je me morfonde ainsi.

J’acquiesce et la laisse s’éclipser.

Alors que j’allais rejoindre Hayley dans sa chambre pour voir comment elle gérait la situation, j’entends les sanglots étouffés de Beverly à travers la porte de la sienne. Sans prendre la peine de frapper, j’ouvre et entre. Beverly est recroquevillée sur son lit, le visage enfoui dans l’oreiller pour camoufler le bruit de ses pleurs.

Je m’assois sur le rebord de son lit et reproduis le même geste que j’ai fait un peu plus tôt avec June. Il semblerait que mon rôle, ce soir, consiste à consoler les filles.

— Dis-moi que papa ne va pas mourir ce soir, Brandon.

— Je ne veux pas te mentir, Bev. On ne sait pas ce qui se passe. Ton père a peut-être été plus alarmiste que nécessaire…

— Non, papa ne nous aurait jamais inquiétés inutilement. Le fait qu’il ait fait camper deux prospects en bas de l’immeuble et un derrière notre porte d’entrée prouve que les choses sont graves.

— Ton père est un roc, Beverly. Je suppose que ce n’est pas sa première rixe, il sait ce qu’il fait.

— Je déteste ce qu’il fait, réplique-t-elle en frappant son oreiller du poing.

— Je sais.

— J’aimerais tant qu’il quitte le club, je ne comprends pas ce besoin de vouloir vivre en marge de la société. Pourquoi font-ils ça ? Ils risquent tous leur vie pour un code d’honneur, pour des histoires de respect. Ils sont complètement stupides, on peut obtenir tout ça sans risquer sa vie.

— Tu lui en toucheras deux mots quand il rentrera. Je suis certain que ton discours va lui plaire.

— Ouais, tu veux plutôt dire qu’il me volera dans les plumes.

— En tout cas, je veux être aux premières loges pour assister à la scène.

Beverly esquisse enfin un sourire. Je voudrais tant pouvoir lui faire oublier pour quelques instants que son père est sûrement en danger de mort.

Lentement, je caresse sa joue et glisse une mèche derrière son oreille.

— On en est où, tous les deux ? me demande-t-elle.

— Ça ne tient qu'à toi. Tout ce que je peux te dire, c'est que notre histoire, quelle qu'elle doive être, ne fait que commencer.

— Tu me le promets ?

— Oui. Fini les conneries.

Ma paume épouse le contour de son visage, je sens la pression de sa joue contre ma main, ses yeux se ferment à demi alors que je me penche vers elle. Je prends son abandon pour une invitation muette et effleure ses lèvres. C'est seulement à cet instant que j'entends la chanson qu'elle écoutait avant mon arrivée : *Girl Crush*. Je me détache d'elle et me lève.

— Pourquoi tu t'en vas ? me demande-t-elle sans comprendre.

Je poursuis mon chemin jusqu'à la chaîne et coupe la musique, je me retourne et lui lance :

— Cette chanson, c'est la dernière fois que tu l'écoutes. Il faudra t'en trouver une nouvelle.

Elle saisit ce que je sous-entends, son visage se fend d'un large sourire et elle confirme :

— Tu as raison. On s'en trouvera une nouvelle, une qui nous ressemblera.

Je me rapproche du lit et la repousse pour l'allonger, ses cheveux recouvrent l'oreiller et semblent former une auréole. Elle est magnifique, ainsi offerte à moi en toute confiance, le visage souriant.

— J'ai une meilleure idée, ajouté-je, cette chanson, on va la composer tous les deux.

— J'aime l'idée.

— Et moi, c'est toi que j'aime.

Je ne lui laisse pas le temps de répondre, car je ne veux pas qu'elle se sente obligée de le faire, et je l'embrasse à nouveau.

Quand je finis par détacher mes lèvres des siennes, Beverly m’observe à travers ses longs cils. Sa main vient lentement effleurer ma joue. Elle se mordille doucement la lèvre inférieure et murmure :

— Il me faudra encore un peu de temps pour être capable de te pardonner et de te faire confiance.

J’aquiesce et lui souris tristement :

— Tant que tu me laisses te prouver que je mérite une seconde chance, je saurai être patient.

OceanofPDF.com

70

Pops

C’est pas bon. Rien ne se passe comme prévu. *Comment ça a pu merder comme ça en si peu de temps ?* Cette descente est devenue un véritable enfer. Pire, même. J’ignore où se trouvent la plupart de mes gars. Ça canarde de partout. J’entends le bruit de corps s’affaisser, des gémissements. Quelqu’un se met à crier « homme à terre ». Dans la confusion qui m’entoure, je tends l’oreille pour reconnaître la voix afin de déterminer s’il s’agit d’un de mes frères ou non. Sauf que les bruits de détonation sont plus forts.

Lors de mon premier règlement de comptes, je n’étais qu’un prospect. Un de mes frangins de l’époque m’avait dit que quand notre heure arrive on sent la mort approcher. Je vois le film de ma vie défiler en avance rapide. Est-ce le signe que m’envoie l’au-delà pour me faire comprendre qu’il ne me reste plus beaucoup de temps ?

Je n’ai pas envie de crever ce soir. Pas alors que la vie m’a enfin offert tout ce que j’ai désiré depuis ma naissance. Je ne veux pas quitter mes gosses de cette façon et je n’ai pas encore résolu mon problème avec Keira.

Un mouvement, non loin de moi, attire mon attention. Il ne me reste plus que trois balles dans mon chargeur. Quand je reconnais la silhouette et la voix du gars, je soupire de soulagement. Dannyboy. Au moins, le gamin est en vie.

— Sale temps, Prés' ! me lance-t-il avec un sourire de dément.

Comment peut-il garder son humour dans un moment pareil ?

— On en est où ? lui demandé-je, t'as des nouvelles des autres ?

— Jace et Splinter sont ensemble, derrière le bâtiment là-bas. Ils font le ménage. Par contre, j'ignore où se trouvent Spider et Sandman.

— On a des pertes ?

— Pax est touché, mais il continue à beugler, j'en déduis donc que c'est pas trop grave.

— Et les supports ? je m'enquiers.

Le petit perd son sourire.

— Map est tombé…

Map et moi, on se connaît depuis le début, on a fait nos armes en même temps dans des clubs différents. On s'est toujours respectés et, surtout, nous avions la même vision de notre monde. Sa perte me terrasse, une page de mon existence se tourne avec sa disparition.

Je me passe une main sur le visage. Le temps ne se prête pas aux atermoiements. J'ai plein de gars sous ma responsabilité et ils comptent sur moi pour que je les sorte de cet enfer.

— Il y en a d'autres ? demandé-je à Dannyboy.

— C'est tout ce que j'ai vu pour l'instant.

Une balle ricoche non loin de ma tête. Je plaque Danny sous mon corps pour le protéger. Tout autour de nous, un déluge de balles déferle.

— Il va falloir qu'on se trouve un autre coin, crié-je à l'oreille du gamin.

Le petit, toujours à l'abri de mon corps, hoche la tête pour me montrer qu'il a entendu. Nous guettons la fin de la salve avant de nous mettre en

mouvement.

Quand ce moment arrive, je lance le départ.

— Reste collé à moi et suis-moi !

Nous nous levons d'un bond et courons, les balles reviennent à l'assaut et sautent tout autour de nous. Une brûlure cuisante me transperce le bras, je grince des dents pour m'empêcher de crier. J'aperçois un conteneur de poubelles et fais signe à Dannyboy de s'y réfugier. Nous plongeons tous les deux derrière, conscients que cet abri n'est que provisoire. Ce n'est qu'une question de minutes pour qu'il ressemble à une passoire.

Je m'adosse et tente de reprendre mon souffle. La douleur est insupportable, le petit voit ma grimace.

— Merde, Prés', t'es touché ! me lance-t-il, affolé.

— C'est rien, Danny. La balle a juste traversé la chair. Du fil, une aiguille, des antibios et le problème sera réglé.

— T'es sûr ?

— Ouais, fiston.

Une explosion non loin de nous nous fait sursauter. Dannyboy recouvre sa tête de ses bras pour se protéger des éventuelles retombées.

— Putain, c'était quoi, ça ?

— Ça, fiston, c'est la signature de Splinter.

— Si on ne se fait pas buter ce soir, c'est les flics qui viendront nous cueillir comme des fleurs.

— C'est pas faux.

Une salve de balles répond à une autre. J'analyse rapidement le paysage pour trouver un coin où mettre Danny à l'abri.

— Petit, tu vois le recoin. Derrière le bâtiment, à cent mètres ?

Je pointe du doigt la direction à regarder. Danny finit par acquiescer.

— C'est bon, je vois.

— Écoute bien ce que je vais te dire. Tu restes ici, jusqu'à ce que je te déblaie la voie. À mon signal, tu cours te réfugier derrière ce chalet. Tu

m’as bien compris ?

— Quoi ? Tu me demandes de me cacher alors que vous risquez tous votre vie ?

— Je suis ton président ! lui assené-je. Alors si je te dis de te cacher, tu le fais. Tu m’as bien compris ?

— Prés’… J’ai compris, mais je ne peux pas vous laisser vous démerder tout seul.

— C’est un ordre et tu n’as pas à le discuter, c’est clair ?

Voyant le gamin prêt à en découdre, je l’attrape par le col et, front contre front, je le menace :

— Je te jure que si tu me défies encore, une fois ce merdier terminé, tu auras des comptes à me rendre. Tu me retardes, et en me retardant tu fous la vie de tes frangins en danger parce que je ne peux pas leur venir en soutien. Tu comprends ?

J’attends qu’il me réponde par l’affirmative pour le relâcher et poursuivre :

— Maintenant qu’on est d’accord, tu me laisses faire place nette et à mon signal tu décampes d’ici et tu vas derrière ce putain de chalet.

— D’accord, Prés’.

— Il te reste des munitions ? lui demandé-je tout en vérifiant les miennes.

Dannyboy regarde dans son chargeur et dans ses poches.

— Un chargeur complet et, dans celui-ci, il me reste quinze balles.

— Ok. File-moi ton chargeur, j’ai plus que trois cartouches.

— C’est quoi ton plan ?

— Tu me couvres le temps que je libère le passage. Dès que je t’envoie le feu vert, tu files.

— Ok.

— Dannyboy, je ne déconne pas, tu obéis aux ordres !

— Fais-moi confiance, me lance-t-il en me décochant un clin d’œil.

Je lui tape sur l’épaule et lui lance :

— On se retrouve plus tard, fiston.

Sur ces derniers mots, je m’élance dans les flammes de l’Enfer. Toutes les balles semblent aimantées dans ma direction et fusent de partout. Au loin, la voix de Jace m’interpelle, je le repère, il me fait signe de le rejoindre. Je remarque la présence de Sandman qui est aux prises avec un Eagles, il semble avoir le dessus. Au moment où je reporte mon attention sur Splinter, la situation dérape et m’échappe complètement.

Un homme surgit derrière mon frangin alors qu’il se bat à mains nues contre un Canadien. Il ne semble pas avoir conscience de la menace. En même temps que je crie son nom pour l’avertir, quelqu’un crie le mien.

— Splinter !

— Pops !

Je tire sur le type qui vient de mettre mon frère en joue et, au même moment, une masse s’abat sur moi et me cloue au sol. Le choc me coupe le souffle.

Sonné, je mets plusieurs secondes à comprendre ce qui vient de se produire. Quand les pièces du puzzle s’assemblent, je hurle :

— Danny, bordel ! Je t’avais dit de te mettre à couvert !

Le petit est toujours plaqué sur mon dos et je reprends, furieux.

— Danny, bouge-toi ! On doit se tirer d’ici et vite.

Sauf que son corps ne bouge pas. Il reste immobile. C’est à cet instant que je réalise que mon dos se couvre d’un liquide. Refusant d’admettre la vérité, j’invective à nouveau le petit, d’une voix plus forte.

— Danny, bouge !

Je me contorsionne et me dégage du corps de mon frangin. Sous l’adrénaline, je ne m’occupe plus des balles qui fusent, seule la sécurité du gosse m’importe. Je le tire par les bras et, une fois derrière un abri

sommaire, j'inspecte le corps de Dannyboy. Il a été touché à l'omoplate droite, à la hauteur du poumon.

Nom de Dieu ! Pas lui.

— Pourquoi t'as fait ça, gamin ? Je t'avais dit de rester à couvert.

Je cale sa tête contre mes cuisses et tente de compresser sa plaie, le sang pisse de partout et je ne parviens pas à l'endiguer. Danny a les paupières ouvertes et son regard semble désespérément vouloir s'accrocher au mien, comme si ce simple contact avait le pouvoir de le maintenir parmi nous. J'ignore si je me fais des films, mais j'ai l'impression de sentir la vie le quitter peu à peu. Le petit doit aussi sentir la fin approcher car il commence à paniquer.

— Pops, promets-moi de protéger June. C'est une fille bien. Elle mérite ta protection. Je t'en prie, jure-le-moi, me supplie-t-il, désespéré.

Il cramponne mon avant-bras, ses ongles s'enfoncent dans ma chair. Ses yeux toujours accrochés aux miens se voilent de plus en plus, sa respiration se fait plus laborieuse et devient sifflante. Je m'empresse de le rassurer.

— Je te le promets, fiston. Tiens le coup. On va te sortir de là. Tu pourras la protéger toi-même.

Il trouve la force de me sourire tristement.

— Prés', on sait tous les deux que je suis fini.

Des sanglots me compriment la gorge et je retiens ma rage à grand-peine. Je lui répète ma promesse pour qu'il sache qu'il peut partir en paix.

— Je te promets, Danny. Elle sera toujours sous ma protection.

— Merci, Prés', me répond-il dans un souffle.

Sa prise se desserre autour de mon bras. La vie le quitte un peu plus.

— Pourquoi t'as fait ça, fiston ? C'était à moi de te protéger et pas l'inverse.

— Parce que les hommes seraient perdus sans toi, Pops.

La voix de Danny faiblit de plus en plus, elle n'est plus qu'un filet quand il ajoute :

— Dis-lui qu’elle est ma *Sweet Jane*, elle comprendra.

La vie de Danny s’éteint sur ces dernières paroles.

Je reste avec le petit dans mes bras sans me préoccuper de ma propre sécurité. À quoi tout ce cirque rime-t-il ? Pourquoi poursuit-on cette lutte de territoire et cette recherche continuelle de pouvoir ? Si c’est pour voir des frères mourir, c’est inutile. La vie d’un homme est plus importante que toutes ces conneries. Ce monde m’est devenu étranger, ce n’est pas celui pour lequel j’avais signé au départ.

La voix de Splinter me sort de ma torpeur.

— Prés’, il faut se mettre à l’abri.

— Je ne pars pas sans Danny, on l’embarque avec nous.

Splinter me considère pendant ce qui me semble durer des heures, j’ai toujours la tête du petit sur les cuisses.

— Entendu, finit-il par dire, laisse-moi le porter, tu es blessé, tu ne vas pas tenir.

OceanofPDF.com

71

Pops

C’est dans ces moments-là que je préférerais ne pas être président d’un club. J’ai beau m’armer de courage et avoir vécu cette scène à plusieurs reprises, je me fais toujours l’effet d’un couard. Je suis pris de remords car au fond de moi je sais que je suis responsable de ce qui arrive.

J’entre dans l’appart des gamins. Tout est silencieux. La lumière est éteinte. Vu l’heure, ils sont tous en train de dormir. J’hésite entre les réveiller ou leur laisser profiter de leur innocence pour quelques heures encore. Après tout, les prévenir maintenant de la mort de Dannyboy ne va pas le faire revenir. Sauf que si je me mets à la place de June, j’aurais aimé qu’on me prévienne dans la foulée. La gosse est loin d’être idiote, elle sait parfaitement qu’il se tramait quelque chose ce soir.

Je me passe une main lasse sur le visage et expire un bon coup pour évacuer la tension qui m’habite. Je finis par me décider à quitter le hall d’entrée et m’engage dans le salon.

L’écran de la télé est allumé. La lueur bleutée se reflète sur une silhouette allongée sur le canapé. Brandon. Comme s’il avait deviné une

présence, il se réveille en sursaut. Il se redresse en se frottant les yeux pour faire disparaître les dernières traces de sommeil. Son visage devient subitement grave, il m'observe avancer dans le salon en boitant. En plus de mon bras, une balle m'a effleurée quand j'ai essayé d'extraire Danny. Sous l'effet de l'adrénaline, je n'ai rien senti, c'est en rentrant au club que mon esprit a finalement pris conscience de la douleur. Les frangins m'ont rafistolé vite fait.

Tant bien que mal, je m'affale sur l'un des fauteuils. J'ai l'impression d'avoir pris dix ans en une fraction de seconde.

Sa voix anxieuse brise le silence de l'appartement.

— Vous êtes blessé ?

— Des égratignures, résumé-je.

— Vous avez besoin d'être soigné ?

— Ça va, Splinter y a jeté un coup d'œil.

Le gamin opine, puis il rive son regard au mien et me pose la question que je redoute d'entendre.

— Il s'est passé quelque chose ?

— On peut dire ça comme ça… lui réponds-je en inspirant profondément.

— Que s'est-il passé ?

— Dannyboy est mort.

Le couperet tombe sans appel. Brandon accuse le choc et jure entre ses dents.

— Nom de Dieu.

Je hoche la tête. Il n'y a rien à ajouter. Sa réflexion résume à elle seule la situation.

— June va être brisée.

— Je suis venu pour lui annoncer moi-même la nouvelle. Où est sa chambre ? demandé-je en balayant le couloir du regard.

— Deuxième porte à droite, chuchote Brandon avec des larmes dans la voix.

J’observe le petit, il semble aussi terrassé par la nouvelle que je le suis. Les épaules affaissées et les avant-bras en appui sur les genoux, son regard est rivé au sol. Le tremblement de son dos m’indique qu’il entame sa phase de deuil.

Je prends appui sur les accoudoirs et me force à me lever. D’un pas lourd, je me dirige vers la chambre de June. L’estomac noué, j’entrouvre la porte.

La gamine est allongée sur le ventre, les draps entortillés autour d’elle. Elle affiche l’expression de ceux qui dorment en toute confiance.

Sans faire de bruit, je m’approche de son lit et m’assois sur le rebord. Je lui secoue légèrement l’épaule pour l’extirper du sommeil. D’un mouvement de la main, elle chasse la mienne comme si elle était un insecte dont elle aimerait se débarrasser.

— Danny, arrête de m’emmerder et viens te coucher, marmonne-t-elle.

— Ce n’est pas Danny, brunette.

Au son de ma voix, ses yeux s’ouvrent en grand. Elle comprend immédiatement la raison de ma présence. Ses yeux s’emplissent aussitôt de larmes et, dans un murmure, elle prononce le prénom du gamin :

— Danny…

— Il y a eu un souci ce soir…

— Je vous en supplie, dites-moi qu’il va bien, chuchote-t-elle en agrippant ma main.

— Non, brunette, lui réponds-je à voix basse et en secouant la tête, je suis désolé… Dannyboy… (Les mots se coincent dans ma gorge, j’inspire un bon coup pour les déloger.) Dannyboy est mort.

— Non, non, non, gémit-elle. (Elle me tambourine le torse pour rejeter la réalité qui s’abat sur elle.) Vous vous trompez, jamais Danny ne m’aurait

laissée, me dit-elle d’une voix brisée.

June se berce d’avant en arrière, j’ai l’impression qu’elle cherche refuge dans un monde qu’elle seule connaît. Les larmes roulent sur ses joues sans discontinuer, ses pleurs se transforment en complaintes. Je la rapproche contre mon torse et tente de la réconforter comme je le peux.

— Ses dernières paroles ont été pour toi (son corps tressaille à mes mots et je poursuis), il m’a demandé de te dire que tu seras toujours sa *Sweet Jane*.

J’ignore ce que Danny a voulu lui faire passer comme message, mais en l’entendant, June éclate en sanglots.

— Danny m’a fait promettre de te protéger. J’ignore de quoi, cependant sache une chose, je tiendrai ma promesse. Tu appelles au secours et je suis là dans la minute qui suit.

— Tout ce que je veux, c’est Danny, me répond-elle d’une voix désespérée.

— Crois-moi, j’aimerais avoir le pouvoir de le faire revenir, ma belle. Tu me demandes l’impossible.

June s’extirpe de la protection de mes bras, les yeux rougis, elle me demande :

— Comment est-il mort ?

— Pour ta sécurité, je ne peux rien te dire.

— Pops, j’ai besoin de savoir…

J’évalue rapidement les risques de lui dévoiler cette information. Le fait de connaître les détails peut en faire une proie pour les fédéraux. Ce soir, c’était un carnage. On a effacé les preuves de notre présence, mais les fédéraux finiront fatalement par débarquer et nous interroger. Ce n’est qu’une question de temps.

— Avant que je te dise quoi que ce soit, tu dois prendre conscience que je te fais courir des risques en t’expliquant ce qu’il s’est passé. Si les flics t’interrogent, tu ne devras rien dire.

— Comment est-il mort ? me répète-t-elle.

Je la regarde s'adosser contre le montant de son lit et ramener ses genoux contre elle. Son visage est lisse de toute expression. June mérite de connaître la vérité, sans ça, elle ne pourra pas faire son deuil, elle sera toujours en quête de vérité.

— Ce soir, on a réglé le problème de ceux qui ont enlevé Hayley et Brandon. Ils étaient un sacré paquet et bien armés. À un moment, la situation a failli nous échapper. Danny m'a rejoint et j'ai voulu le mettre à l'abri.

— Pourquoi avoir voulu le protéger plus qu'un autre ? me demande-t-elle d'une petite voix.

— Parce qu'il était jeune et inexpérimenté…

— Le connaissant, il n'a pas accepté de gaieté de cœur.

— J'ai bataillé pour lui faire entendre raison, confirmé-je. Je lui ai montré où se réfugier, il devait attendre mon feu vert pour sortir de sa planque. J'étais en train de m'occuper de lui déblayer le chemin quand Splinter s'est retrouvé en mauvaise position. Un Eagles le tenait en joue sans qu'il l'ait vu. Il était occupé avec un autre mec. Je n'ai pas réfléchi et j'ai descendu le type. Sauf que, dans la précipitation, j'en ai oublié de surveiller mes arrières. Danny a sauté sur moi pour me protéger.

Je marque une pause dans mon récit et regarde la petite droit dans les yeux. Les larmes coulent sans discontinuer sur ses joues.

— Danny s'est pris une balle pour me sauver… Elle lui a perforé le poumon.

Je répète une fois de plus pour être sûr qu'elle ait compris la situation.

— Il est mort pour me sauver, brunette. Je suis désolé. C'est ma faute.

À mes paroles, ma vue se brouille et je me déteste parce que je ne mérite pas de pleurer à cet instant précis.

June me prend la main et, la voix entrecoupée de sanglots, rétorque :

— Non, Pops. Vous vous trompez. Il n’est pas mort par votre faute, Danny avait conscience des dangers. Il savait pertinemment qu’il risquait sa vie. Il a fait le choix de se sacrifier pour vous sauver. Il avait certainement ses raisons pour le faire.

— J’aurais dû être plus ferme, j’aurais dû…

— Non, me coupe-t-elle, ne le privez pas de vous avoir sauvé. C’était son choix.

OceanofPDF.com

72

Brandon

Pops a quitté l'appartement depuis une heure, nous sommes tous dans le salon, hébétés par la nouvelle qui vient de nous tomber dessus. Peu après, Jace et Splinter sont venus nous rejoindre. Hayley pleure silencieusement dans les bras de son mec. Je tiens Beverly contre mon épaule et, machinalement, je caresse doucement son dos pour la réconforter. Quant à Splinter, il garde le visage fermé, il est encore plus sombre que d'habitude.

Je ne connaissais Dannyboy que depuis quelques semaines mais cela m'avait suffi pour l'apprécier. Je regrette d'avoir déconné comme je l'ai fait, j'aurais pu plus profiter de son amitié.

Je fixe avec inquiétude la porte de June. Depuis que Pops est parti, elle refuse tout contact avec l'extérieur et ne répond pas quand on lui demande si elle souhaite avoir une présence à ses côtés. Une musique nous parvient en sourdine depuis sa chambre, c'est le seul signe de vie qu'elle nous transmet.

— On devrait peut-être retenter d'aller la voir ?

J'observe mes amis en posant cette question. Ils semblent tous sortir de leur torpeur le temps de la réflexion. Splinter me surprend en se levant du

fauteuil :

— J’y vais.

Nous tournons nos têtes vers lui d’un même mouvement et le regardons se diriger vers la chambre de June. Contrairement à nous, il ne prend pas la peine de s’annoncer, il entre sans invitation.

La porte se referme derrière lui. Comme nous n’entendons aucun cri de la part de June, nous estimons que Splinter a pris les choses en main.

— Je vais aller dans ma chambre moi aussi, m’informe Beverly.

Elle a les yeux et le nez rougis à force de pleurer.

— Je t’accompagne.

À peine la porte de sa chambre fermée, Beverly me saute dans les bras et se met à sangloter. Sa prise autour de mon corps est désespérée.

— Ça aurait pu être mon père, ce soir. Si Danny ne s’était pas sacrifié, mon père serait mort.

Pops ne voulait pas nous expliquer ce qui s’est produit cette nuit, mais Beverly s’est montrée têtue et il a fini par nous avouer que Dannyboy avait pris une balle pour lui. C’est la seule chose qu’il nous ait dite, nous ignorons tout des détails.

— Je ne devrais pas éprouver ça.

Je resserre mon étreinte autour de son corps.

— C’est normal, c’est ton père.

— Mais Danny était un ami, je ne devrais pas être soulagée de savoir que mon père est en vie.

— Le fait d’éprouver du soulagement de savoir ton père en vie n’amoindrit pas ce que tu ressentais pour Danny.

D’un geste désespéré, son poing tape contre mon torse.

— Ma mère a eu raison de partir et de laisser le club derrière elle. Il n’apporte que la mort.

Du pouce, j’effleure sa joue et essuie les traces de ses larmes.

— Tu dis ça sous le coup de l’émotion, Bev.

— Non, je le pense sincèrement.

Elle lève son regard triste vers le mien, la tristesse laisse place à la supplication. Ses doigts se cramponnent à mon t-shirt.

— Fais-moi oublier toutes les horreurs qui se sont déroulées cette nuit. Je veux que tu me rendes incapable de penser à quoi que ce soit.

Le sens de ses paroles s'imprime lentement dans mon cerveau.

— Tu es sûre de toi ?

— Oui.

Sentant mon hésitation, elle poursuit dans un murmure :

— J'ai appris une chose, ce soir.

— Quoi ?

— La vie est trop courte pour ne pas pardonner aux gens qu'on aime.

Une douce chaleur se répand en moi et m'étreint la poitrine. Malgré le fait que nous venons d'apprendre la mort de Dannyboy et que notre vie ne sera plus la même sans lui, à cet instant précis, je me sens heureux car Beverly me pardonne. Nous allons pouvoir vivre dans le présent en nous souvenant des erreurs du passé pour ne plus les reproduire à l'avenir.

Beverly doit estimer que je suis trop lent à réagir car elle prend les initiatives en soulevant le bord de mon t-shirt. Ce geste a pour effet de rassembler mes idées qui s'étaient éparpillées. D'une main calme, j'arrête son geste. J'ai trop attendu ce moment pour le gâcher, je veux que chaque seconde et chaque geste restent gravés dans nos mémoires.

Ses yeux tristes m'observent, son petit nez se plisse de frustration et je souris.

— Je veux prendre mon temps. Notre relation le mérite.

Je crois avoir sorti les bons mots car son regard s'illumine. Je l'embrasse rapidement sur le bout du nez et l'incite à reculer jusqu'à ce que l'arrière de ses jambes bute contre le rebord du lit.

Je glisse mes doigts dans ses cheveux, leur contact soyeux contre ma peau m'a toujours fasciné et me rappelle combien j'avais aimé les sentir

glisser le long de mon torse lors de notre seule et unique nuit.

Ses mains courent contre mon abdomen, me faisant frissonner. D'un mouvement rapide, je fais passer mon t-shirt par-dessus ma tête pour l'inciter à parcourir l'ensemble de mon torse.

Je voulais prendre mon temps, mais elle semble aussi impatiente que moi. En quelques secondes nos vêtements volent dans la pièce et nous nous retrouvons en sous-vêtements l'un face à l'autre.

À travers le tissu de son soutien-gorge, mes mains parcourent avidement sa poitrine. Ce bout de tissu me frustre et je le fais disparaître rapidement. Ses merveilleux seins s'offrent à moi, et je penche mon visage vers une de ses pointes érigées. Beverly gémit lorsque ma langue s'enroule autour de son téton.

— Brandon…

Je lève mon regard vers le sien et la questionne silencieusement.

— J'attends ce moment depuis trop longtemps. On prendra notre temps la prochaine fois.

Elle me repousse en douceur et s'écarte de moi. Elle fait glisser sa culotte le long de ses jambes et la rejette du bout du pied puis, toujours sans me quitter du regard, elle s'allonge sur le lit et m'intime de la rejoindre.

Je comble la distance qui nous sépare et recouvre son corps du mien.

— Même au lit tu vas vouloir donner les ordres ? lui demandé-je amusé.

— Non, je suis pour l'égalité.

— Ça me va.

Elle attrape mon visage et le rapproche du sien. Son souffle me caresse, nos bouches s'effleurent. Quand nos langues entrent en contact, nous nous coupons du monde et oublions que nous venons de perdre un ami proche. Seules nos deux âmes en peine tentent de s'apprivoiser.

*

* *

Beverly a la tête calée contre mon torse, du bout des doigts elle dessine des cercles sur ma peau quand elle s’exclame :

— Quand je pense qu’on a failli oublier la capote !

— Je suis sain, l’informé-je pour la rassurer.

— Je te fais confiance sur ce point. Elle se redresse et pose son menton contre ma poitrine pour me regarder droit dans les yeux : c’est juste que je ne prends pas la pilule. Je ne me voyais pas annoncer la nouvelle à mon père. Imagine le truc : « Salut, papa, comment va la vie ? Au fait, grande nouvelle, tu vas être grand-père ! »

Je grogne et l’incite à me chevaucher. Je cale mes paumes de part et d’autre de son visage et lui demande le plus sérieusement possible :

— Je veux établir une règle non négociable à notre relation.

Curieuse, elle m’interroge silencieusement et je poursuis :

— Dès l’instant où toi et moi sommes nus dans un lit, je refuse d’entendre parler de ton père. C’est un coup à me couper toute envie…

Beverly rit doucement et plonge ses yeux translucides dans les miens.

— Promis.

OceanofPDF.com

73

Pops

En rentrant à la maison, je n’aspire qu’à une chose : me vautrer dans le noir avec une bouteille pour seule compagnie.

Par ma faute, Dannyboy est mort. J’ai beau me le répéter en boucle, cela me semble toujours irréel. Je ne parviens pas à admettre qu’il y a à peine trois heures je lui demandais de rester à couvert pour sa protection et qu’il ne m’a pas écouté. Il n’en a fait qu’à sa tête. C’est moi qui aurais dû me retrouver allongé dans un frigo.

Le visage du gamin danse sous mes yeux et le mot « mort » ne cesse de tourner en boucle dans ma tête, comme pour m’annoncer que je ne connaîtrai pas de répit avant longtemps. J’ai envie de crier de rage et d’impuissance. J’aimerais pouvoir l’invectiver à nouveau et lui demander pourquoi il a pris cette putain de balle qui m’était destinée.

Je me demande à quoi riment toutes ces histoires. Pourquoi on continue à se battre si c’est pour voir des frangins passer l’arme à gauche les uns après les autres ? Est-ce que poursuivre sur cette voie en vaut la peine ? Depuis pas mal de temps, je me pose certaines questions, le moment est venu de leur trouver des réponses.

*
* *

Une ombre s’élève au-dessus de moi. J’ai dû boire plus que ce que je pensais, car je n’ai même pas le réflexe de saisir mon flingue pour faire dégager l’importun. D’autant que l’intrus face à moi est la dernière personne que je m’attendais à voir. Keira.

Seigneur, je ne suis vraiment pas d’humeur pour subir ses sermons à la con.

— Qu’est-ce que tu fous ici ?

— Beverly m’a appelée.

Si demain j’ai encore des souvenirs de cette conversation, il faudra que je touche deux mots à ma gosse sur le fait qu’elle ne vienne pas fourrer son nez dans mes affaires.

— T’es là pour danser sur ma tombe, la souris ?

— Non, je ne frappe jamais un homme à terre.

J’esquisse un sourire aviné et salue sa repartie en levant ma bouteille. Puis, comme si ce geste avait nécessité trop d’effort, je laisse retomber lourdement mon bras et je ferme les yeux, la tête rejetée en arrière sur le dossier du canapé.

— Écoute, Keira. Je ne suis pas en forme pour une prise de tête.

— Je ne suis pas là pour ça.

— Alors t’es là pour quoi ? lui demandé-je en ouvrant à moitié les paupières.

— Pour toi.

— Désolé que tu aies fait le déplacement pour rien, Princesse. Je n’en vaux pas la peine.

— Comme tu veux ! dit-elle en faisant demi-tour.

Il ne m’aura pas fallu longtemps pour la convaincre, elle est intelligente, elle a vu à quel point je suis pourri comme mec.

Toutefois, ma fierté est piquée au vif et je ne peux m'empêcher de répliquer :

— Merde, tu aurais pu insister un peu plus !

— Tu es trop aviné pour entendre raison, ce soir. Essayer de te persuader du contraire est inutile. Je vais te préparer un café.

— Pas la peine, j'ai l'intention de finir cette bouteille.

J'agite à nouveau ma nouvelle meilleure amie pour renforcer mes propos.

— Tu vas le regretter au lever du jour.

— Je ne veux pas être à demain.

— Des gens comptent sur toi, ne les abandonne pas.

— Regarde où ça a conduit Dannyboy, il comptait sur moi. Résultat, il est mort.

Keira reste silencieuse, je ne l'admets pas mais sa présence me fait du bien.

Au bout d'un certain temps, je lui dis :

— T'avais raison.

— Sur quoi ?

— Éduquer un gosse dans ce milieu, c'est malsain. Ma régulière avait raison, grâce à elle, Beverly a été protégée de toute cette merde dans laquelle j'évolue depuis mon adolescence. Pour moi, c'est une normalité, on est une famille, on reste soudés quoi qu'il se passe. Un frangin plonge, le club est là pour la famille, un frangin a mal, le club est là pour l'aider à se relever. Mais tout ça ne rime plus à rien. Ce n'est plus ce pour quoi je me suis engagé plus jeune. Avant on rêvait de liberté, on voulait vivre selon nos lois sans emmerder personne, mais aujourd'hui cette philosophie est corrompue par des clubs qui veulent plus de puissance. On ne se bat plus pour l'honneur mais pour maintenir notre territoire. Si on ne bouge pas, on se fait bouffer. On perd nos couleurs et on est obligés de prendre les couleurs des autres pour ne pas se retrouver dans le désert à nourrir les

charognards. Je ne suis plus sûr de vouloir me battre pour ces raisons. Je ne veux pas que mes décisions mettent la vie de mes gosses en danger. Imagine qu'on s'en prenne à Logan ou à Beverly pour faire pression sur moi ! L'autre jour, quand tu m'as envoyé à la tronche que j'avais gagné la partie, t'avais tout faux. C'est toi qui avais gagné…

— On en reparlera demain, ce soir, c'est l'alcool qui parle pour toi.

Je secoue la tête tout en agitant la bouteille presque vide sous ses yeux :

— Non, Princesse. Je suis peut-être bourré, mais mes idées sont parfaitement claires et elles seront identiques demain.

— On verra, viens te coucher.

Sa main glisse dans la mienne, m'intimant de me lever.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que si je ferme les yeux, je vais revoir le visage de Dannyboy, murmuré-je.

— Dans ce cas, je vais faire en sorte que tu penses à autre chose.

— Pourquoi tu es là ? lui demandé-je à nouveau, en entrouvrant les paupières.

— Parce que Beverly m'a demandé de venir, se répète-t-elle.

Sa réponse me déçoit, j'aurais aimé qu'elle me dise qu'elle était prête à passer l'éponge sur mes conneries.

Je me laisse entraîner à l'étage par Keira. En d'autres circonstances, j'aurais été plus qu'heureux de la voir débarquer à la maison et j'aurais profité de la situation. Sauf que cette nuit je reste de glace, la lumière en moi s'est éteinte et je ne sais pas si je serai capable de la rallumer un jour.

*

* *

Il est encore tôt quand je me réveille, la lueur de l'aube n'est pas suffisante pour traverser les rideaux et éclairer la pièce. C'est à peine si je

me souviens que Keira a pris le temps de me déshabiller et qu'elle aussi a ôté ses vêtements. Elle m'a conduit sous la douche et a passé un temps interminable à me laver le corps, ses mains parcourant chaque centimètre de ma peau. Son regard s'est longuement posé sur mes blessures, je m'attendais à des questions, mais rien, ses mains les ont simplement contournées. J'ai profité de ses caresses jusqu'à ce que l'eau commence à tiédir et qu'elle la coupe. Sans qu'aucun mot ne soit prononcé, elle m'a enveloppé dans une serviette et conduit jusqu'à la chambre. Et je me suis laissé faire, je n'ai pas cherché à lui dire que j'étais capable de m'occuper de moi-même, car parler m'aurait fait reprendre contact avec la réalité.

Comme prévu, j'ai trop forcé sur la bouteille hier soir, j'ai donc hérité d'un mal de crâne carabiné. J'ai la bouche pâteuse et n'ai qu'une envie : vider une bouteille d'eau pour me réhydrater.

C'est en descendant dans la cuisine que je réalise que je suis à poil. Je file dans la buanderie et attrape dans la corbeille de linge le premier jean qui me tombe sous la main. Je ne cherche pas à savoir s'il est en attente d'être lavé ou s'il l'a été. La première hypothèse est probablement la bonne. Je retourne dans la cuisine et prends une bouteille d'eau dans le frigo, je la vide quasi instantanément.

Je fouille dans un tiroir à la recherche d'aspirine et me prépare une grande cafetière de café. C'est en procédant à tous les rituels du matin que je prends conscience d'une chose : hier soir, la vie de Dannyboy s'est arrêtée, aujourd'hui la mienne se poursuit. Hier matin, je me préparais un café dans cette cuisine sans me douter comment allait se terminer la journée. Aujourd'hui, je reprends le même rituel, comme si ma vie n'avait pas connu un cataclysme.

Je me verse une tasse et pars sur la terrasse. Au passage j'attrape une lettre que je comptais au départ oublier au fond d'un tiroir. Celle que

Beverly m’a refilée au cimetière. Je ne l’ai pas encore ouverte, je n’étais pas prêt. J’ai l’impression que ce matin je le suis.

« Pops,

Si tu lis cette lettre, c’est que tu as enfin rencontré la femme de ta vie et que tu te sens prêt à franchir le cap. Tu mérites de trouver le bonheur mais surtout cette paix qu’apporte l’amour. Lorsque la personne faite pour toi entre dans ta vie, c’est à la fois merveilleux et effroyable. Tu perds tous tes repères et tu dois avancer à tâtons vers l’inconnu. Te connaissant, tu as certainement tout fait foirer. Cependant, si tu lis ces lignes, c’est que tu es prêt à réparer les choses et à aller de l’avant.

La vie t’offre une seconde chance. Laisse-toi aimer, ne rejette pas l’amour de la femme qui a su voir en toi l’homme que tu es réellement. Ouvre-toi à elle et surtout laisse-la entrer dans ton cœur. Fais-lui une place et chéris-la comme elle le mérite et comme tu le mérites.

Pour une fois, fais passer ton bonheur avant les affaires du club. Tu as donné ta vie pour lui et pour les membres. Laisse-les prendre soin de toi aussi. Tu ne peux pas poursuivre seul, aucun homme ne peut tenir aussi longtemps à porter ce fardeau sur ses épaules sans se délester de temps en temps.

Je suis la mieux placée pour dire que la vie est courte, qu’on ne sait pas de quoi demain sera fait. Je n’ai jamais eu peur de la mort, mais lorsqu’on sait qu’elle arrive on a toujours ces quelques minutes de regret où l’on se dit « si j’avais su… ».

Arrange-toi pour que le moment venu ta liste de regrets soit le plus courte possible.

La vie est belle lorsqu'on l'affronte avec la personne qu'on aime.

Janice. »

Même depuis l'au-delà Janice parvient encore à me refiler des conseils. Je relis ses derniers mots à plusieurs reprises.

Quand, finalement, je décide de replier la lettre, mon café est froid depuis longtemps. Immobile, je fixe le paysage devant moi. J'observe la nature sans la regarder, je ne vois pas le soleil s'élever dans le ciel, je n'entends pas le chant des oiseaux, je ne sens pas la chaleur des rayons sur ma peau, je suis indifférent à la brise qui se lève et souffle sur les quelques feuilles pour les envoyer un peu plus loin.

À la place, je fais un grand bond dans le passé. Je me revois gamin, ma mère écoutant *Dream On*. Elle ne cessait de me répéter que, quoi qu'il arrive dans la vie, il faut continuer à rêver et à vouloir vivre ses rêves. Ma mère qui a commencé à se prostituer pour m'offrir un toit au-dessus de la tête et me permettre de manger à ma faim. Ma mère qui ne se supportait plus et qui a trouvé refuge dans la drogue pour y puiser un semblant de force et survivre. Et puis ce jour où ma mère n'est plus rentrée à la maison, où je l'ai cherchée dans le quartier pour la retrouver au fond d'une impasse, une aiguille plantée dans le bras.

C'est à partir de cet instant que ma vie a commencé à ressembler à l'Enfer. On m'a envoyé dans un foyer. À l'époque, je n'étais pas aussi développé et j'étais parmi les préférés dans le rôle de souffre-douleur. Le jour où je n'ai plus supporté d'être tabassé, je me suis barré, et j'ai vécu dans la rue. Et puis j'ai croisé la route de ce biker, qui m'a sauvé. J'ai découvert qu'appartenir à une famille ne voulait pas forcément dire partager le même ADN.

Quand je me suis retrouvé à gravir les échelons dans le club, je voulais assurer à toutes les personnes que ma route croisait ce même sentiment de sécurité. Je l'ai fait pour pas mal de frangins, pour Jace et Logan.

Je n'ai plus envie ni la force de repousser l'inévitable. Depuis quelque temps, je prépare Jace au rôle de président. Tous les frangins le savent et l'ont accepté. Le temps est venu pour moi de tourner la page et de retirer mon patch. Jace est prêt, il me l'a prouvé à maintes reprises et son comportement d'hier soir le montre encore.

Aujourd'hui, une page se tourne pour moi. Je ne cherche pas à fuir le danger et les emmerdes du club, il faut savoir dire je raccroche pour le bien de tous. Si je poursuis dans cette voie, je me perdrai. Une fois de plus, je suis le conseil d'une femme : si je veux le meilleur pour Logan, je dois m'éloigner de ce monde. Je ne lui tournerai pas le dos car, au plus profond de moi, je suis un biker, mais je suis un biker qui a des responsabilités, la plus grande étant d'assurer l'avenir de cet enfant. Je souhaite le meilleur pour lui, et si le meilleur signifie retirer mon écusson, je le ferai. Je ne veux pas me dire que si un jour le gamin finit derrière les barreaux ou avec une balle dans la tête, ça sera ma faute parce que je ne lui aurai montré que la vie du club. Si un jour il met les pieds dans le club, c'est parce qu'il l'aura décidé et non pas pour reprendre mes traces. Il aura fait son choix et en aucun cas je ne l'aurai influencé.

Perdu dans mes pensées, je ne me rends pas compte que je ne suis plus seul sur la terrasse. C'est la main de Keira sur mon épaule qui m'avertit de sa présence.

— Tu sembles songeur.

— Je réfléchissais.

— À quoi ?

— Aux décisions que je dois prendre.

— Elles m'ont l'air bien lugubres.

— Au contraire, elles me projettent dans la lumière.

Keira me regarde d’un air interrogateur, toujours debout à mes côtés.

— Pourquoi es-tu là ?

— Ta fille m’a appelée hier soir pour me dire d’oublier ma rancœur cinq minutes, qu’il était arrivé quelque chose de grave et que tu étais seul. Elle s’inquiétait pour toi.

— Viens par là, on doit parler tous les deux.

Tout en prononçant ces paroles, je l’agrippe par la taille et l’incite à s’asseoir sur mes genoux. Elle résiste alors je fais une chose que je n’ai pas faite depuis très longtemps, je la supplie.

— S’il te plaît, Keira. j’en ai besoin.

Elle me considère pendant ce qui me semble être une éternité puis finit par abdiquer. Elle prend place sur mes jambes et passe un de ses bras autour de mon cou pour être plus à l’aise. Sans me rendre compte de ce que je fais, je caresse sa cuisse en un mouvement circulaire et reprends :

— Depuis le début, tu avais raison.

— À quel sujet ?

— Je ne peux pas élever Logan au sein du club, si je le fais, je condamne son avenir.

— Qu’est-ce qui t’a fait changer d’avis ?

— Plusieurs choses : Logan, toi, ma fille, Janice.

— Janice ?

— Mon ex. Elle m’a écrit une lettre que je viens de lire.

J’attrape la lettre.

— Lis-la.

Keira la prend avec réticence. Son regard se perd dans le mien et me questionne, d’un mouvement de la tête je l’encourage à en découvrir le contenu. Je la laisse la lire silencieusement et décrypte ses émotions sur son visage.

Quand elle arrive aux dernières lignes, elle lève son visage vers le mien, bouleversée.

— Qu’est-ce que tu cherches à dire ?

— Je quitte le club.

— Et si demain tu le regrettes ?

— Un biker, ce n’est pas uniquement un club, poupée. Je le suis et le resterai. Tant que tu es à mes côtés, la vie sera belle.

Le corps de Keira se crispe contre le mien et ses yeux se posent sur la blessure que j’ai au bras.

Je ne suis pas patient, la mort de Dannyboy m’a prouvé que la vie pouvait s’arrêter sans qu’on s’y attende, alors je poursuis sur ma lancée :

— Keira, tout ce que je te demande, c’est une réponse immédiate : est-ce que toi et moi on a une seconde chance ?

OceanofPDF.com

74

Brandon

En quittant l’appartement, ce matin, je suis passé devant la console de jeux. La scène de Danny battant le record de Jace a surgi de ma mémoire. Je suis resté figé dans ce souvenir pendant de nombreuses minutes. C’est Jace qui est venu me sortir de ma torpeur pour me signaler qu’il était temps de partir. Quand il s’est aperçu sur quoi se portait mon attention, il a esquissé un sourire doux-amer.

— *Je vais lui laisser la place numéro 1, il l’a gagnée haut la main.*

C’est l’unique phrase qu’il a prononcée avant de se détourner. Je sais qu’il ne parlait pas uniquement du jeu.

Cet été, quand j’ai entrepris d’effectuer des recherches sur le fonctionnement des clubs de bikers, je suis tombé par hasard sur des articles concernant l’enterrement d’un de leurs membres. Je n’y ai pas particulièrement prêté attention à ce moment-là, l’unique chose que j’ai retenue est l’escorte en moto jusqu’au cimetière.

À la vue de ce qui se déroule devant moi, je peux confirmer que les anecdotes trouvées sur Internet sont en dessous de la vérité. Le cérémonial est impressionnant, c’est une démonstration de puissance. La chose la plus

troublante est que même un non-averti comme moi ressent le lien qui les unit les uns aux autres. Il s'agit d'une véritable communauté qui se réunit pour dire adieu à un de ses frères.

Pour l'instant, nous sommes tous réunis dans le club-house. Pops est parti rejoindre June en haut un peu plus tôt et nous attendons qu'ils descendent. L'ambiance au sein de la grande salle est tendue, chacun est perdu dans ses souvenirs. Certains membres discutent à voix basse, d'autres sont en retrait, silencieux, et patientent.

Je balaie l'assistance du regard pour repérer mes amis perdus au milieu de tous ces gilets aux couleurs différentes. Le nombre de bikers présents dans cette pièce est impressionnant, si bien que nous avons des difficultés à nous faufiler parmi les groupes. Il n'y a pas uniquement des hommes appartenant aux Black Riders. À l'écusson dans leur dos, je constate que beaucoup sont venus des quatre coins du pays pour honorer la mémoire de Dannyboy. Les Black Riders appartiennent à un réseau d'ampleur. Ce n'est pas seulement une sorte de club de province, c'est une entité qui appartient à une organisation bien ficelée. L'image d'une toile d'araignée est ma première pensée, où chacun des fils est retenu par un autre formant un assemblage complexe.

Je me rapproche de Beverly qui est dans les bras de Jace, ce dernier la réconforte comme il le peut, à sa manière bourrue. Je leur laisse à tous les deux cette intimité dont les membres d'une famille ont besoin pour entamer leur phase de deuil, et je rejoins Hayley.

Mon amie est, elle aussi, anéantie. À mon approche, elle effectue un léger sourire tremblotant. Sans qu'aucun mot ne soit prononcé, je l'attire dans mes bras et elle s'y réfugie, les larmes roulant silencieusement sur ses joues. Nous laissons nos souvenirs respectifs nous envahir.

Pops descend les escaliers accompagné de June et de Splinter. Les deux hommes affichent un visage fermé, June, quant à elle, semble perdue. Elle m'a toujours donné l'impression d'être une fille forte. Aujourd'hui, elle ressemble à un être fragile, un coup de vent pourrait la balayer. Cette vulnérabilité est encore accentuée par la présence des deux hommes qui l'entourent. Toutefois, après avoir passé plusieurs jours enfermée avec eux dans les bois, je sais qu'elle est entre de bonnes mains. Pops et Splinter ne la laisseront pas tomber, aucun des hommes ici présents ne le fera car June fait partie de cette grande famille.

Pops lance le signal de départ et nous nous dirigeons tous vers la sortie. Il a été décidé que chacun partirait en moto. D'après ce que j'ai compris, Pops, en tant que président, prendra la tête du cortège, et June montera derrière lui. Pour l'occasion, ils seront tous les deux sur la Harley de Danny. J'accompagnerai Splinter et Beverly sera avec Spider, Cameron avec Pax, et Hayley sera bien sûr avec Jace.

À notre sortie du bâtiment, l'éclat du soleil réchauffe notre peau. Je suis heureux de voir que le temps ne s'est pas aligné sur notre humeur. Danny était une personne enjouée et souriante, il mérite que la nature chante au lieu de pleurer.

Tous ces moteurs de Harley mugissant à l'unisson rendent encore plus surréaliste la procession que nous formons. Au fur et à mesure que nous avalons les kilomètres, d'autres bikers rejoignent les rangs. Nous ne passons pas inaperçus, certains passants s'arrêtent en chemin pour nous observer, des commerçants sortent de leur boutique pour connaître la raison de ces rugissements de moteurs.

Quand nous atteignons notre destination finale, Pops effectue un mouvement de la main et tous les moteurs s'arrêtent en même temps, rendant le silence assourdissant. Nous descendons tous des motos,

contrairement à Pops et June. Le président du club tourne légèrement son visage vers notre amie et lui dit quelque chose par-dessus son épaule, mais elle reste immobile, cramponnée à lui.

Splinter voit la scène comme nous tous et va à leur encontre. Calmement, il parle à June. C'est la première fois que je le vois agir de cette manière envers une personne, il semble humain. Il replace une mèche de ses cheveux derrière son oreille, parvient à lui faire lâcher prise et l'aide à descendre de la moto tout en l'étreignant.

Jusqu'à présent, je vivais cette cérémonie comme un observateur, mais je réalise que moi aussi je dis au revoir à un frère quand nous atteignons le trou dans lequel le service funéraire va faire descendre le cercueil de Danny. Je craque et pleure, impuissant. Beverly me rejoint et m'étreint, me transmettant un peu de sa force.

*
* *

Si quelqu'un me demande de faire le résumé du discours de Pops pour Danny, je ne pourrai dire qu'une seule chose : Pops avait la voix mal assurée et a dû s'arrêter de parler pour se ressaisir à plusieurs reprises.

Une fois les adieux du président faits, nous entamons tous une procession autour du cercueil avant qu'il soit enseveli. Pops passe le premier et dépose quelque chose sur le couvercle, c'est seulement quand mon tour arrive que je vois de quoi il retourne : un patch. Celui qui dit que Dannyboy n'est plus prospect, il est devenu un membre à part entière des Black Riders.

OceanofPDF.com

75

Pops

Cela va bientôt faire un mois que nous avons dit au revoir à Dannyboy. Pas un seul jour ne passe sans que nous ayons une pensée ou un souvenir de lui. La vie est parfois mal faite car c'est quand une personne disparaît de notre quotidien que nous prenons conscience de tout ce qu'elle représentait pour nous.

Après m'être assuré que les affaires s'aplanissaient au sein du club, j'ai passé le relais à Jace et j'ai retiré mon patch de président. Ce dernier mois m'a épuisé moralement et physiquement. Suite à notre règlement de compte avec les Eagles et les Canadiens, les fédéraux sont venus nous trouver. Depuis le temps que nous nous côtoyons, les flics connaissent ma ligne de conduite concernant la drogue. Même si nous sommes chacun d'un côté de la frontière pour ce qui est de la légalité, nous combattons la même chose. Eux, s'attaquent aux trafiquants et nous nous veillons à ce que personne ne revende de la drogue sur notre territoire. Je voulais que Danny ait un vrai enterrement et pas une cérémonie cachée dans les bois, c'est une des raisons pour laquelle j'ai accepté d'entamer le dialogue avec les fédéraux. Après de dures négociations, on a trouvé un accord, ils recevaient notre témoignage

pour faire tomber définitivement les Eagles en échange on pouvait enterrer nos morts et retrouver une vie normale sans inculpation. Une fois de plus, je peux remercier notre avocat.

Pour ce qui est des Canadiens, quelques uns sont tombés pendant notre règlement de compte mais la majorité sont repartis de l'autre côté de la frontière. Avec l'expérience, je sais qu'ils vont nous laisser tranquille. On va tout simplement reprendre notre partie d'observation et se tenir à l'affût du moindre signe de faiblesse.

Ma dernière action en tant que Président a été de passer un coup de fil pour lancer un contrat sur la tête de Garrett, comme je l'avais promis à Jace. Ce n'est plus qu'une question de jours pour qu'on nous annonce que cette ordure ne fait plus parti de ce monde.

J'avais peur de me sentir paumé, mais c'était sans compter l'existence de Logan dans ma vie. J'apprends l'art de la patience, de la négociation et du compromis.

Ce gosse m'épuise. Avec les frangins, on a ouvert les paris sur son avenir. Pour l'instant, les pronostics penchent soit sur le métier d'acteur, soit sur celui d'avocat.

Aujourd'hui est une journée un peu particulière et j'ai voulu réunir tout le monde à la maison pour faire un dernier barbecue avant que l'hiver frappe à notre porte. Splinter n'a pas encore fait son annonce de départ, il attendait que je lui donne le feu vert. Je viens de le lui donner. Seul Jace, en tant que nouveau président du club, est au courant.

— Beverly m'a demandé de vous apporter ça.

Mes yeux font des allers-retours entre la bière que tient Brandon et son visage inquiet. Je soupire d'agacement.

— Il va falloir que tu arrêtes un jour de me regarder comme si j'allais te foutre une balle en plein milieu du front.

Il pose la boisson sur la table près de moi et glisse ses mains dans les poches.

— C’est juste que, ces derniers temps, vous êtes à prendre avec des pincettes… Votre humeur est plus changeante qu’une girouette en pleine tempête.

Je grogne tout en retournant un steak sur le grill. Je ne peux pas le contredire, moi-même, certains jours, j’ai du mal à me supporter.

— Vous n’avez aucune nouvelle ? poursuit le gosse.

— Non.

J’attrape la bouteille et prends une gorgée. Il n’a pas besoin de préciser de qui il parle.

Tout le monde est au parfum que Keira a mis les voiles sans que personne connaisse sa destination finale.

J’ai été un abruti fini d’avoir pu penser qu’elle et moi on aurait un avenir commun. Quand je lui ai demandé si nous avions une seconde chance, la seule réponse qu’elle m’a fournie a été un regard apitoyé, puis elle est partie.

Quand je ne l’ai pas vue se pointer à l’enterrement de Dannyboy, j’ai su avec certitude qu’il n’y aurait pas de fin heureuse pour moi. Blessé, je suis allé chez elle pour la traiter de garce, mais tout ce qui m’attendait était une maison vide. Pas même un bout de papier pour me filer une explication. Sans grand espoir, j’ai mis sa baraque sous surveillance, mais personne ne s’est pointé.

Pourtant j’étais quasi sûr qu’elle allait m’offrir une seconde chance. Je me suis planté. Cette femme appartient à la catégorie de mes plus grands regrets. Le pire dans cette situation est de ne pas savoir où elle se trouve, sa fuite m’a fait faire un bond de dix ans dans le passé et je n’aime pas du tout les sentiments que son départ a fait ressurgir.

Je secoue la tête pour chasser mes idées lugubres et plante mon regard dans celui de Brandon.

— Et toi ? T'as définitivement fini de jouer au con ?

Il esquisse un sourire penaud et se passe une main derrière la nuque.

— Oui. Je continue mes séances avec la psy. J'ai encore quelques cauchemars qui surviennent mais je parviens à les juguler.

J'opine du chef.

— Pour ce qui est de ma fille, t'es sérieux ?

Je sais que je prends des risques en posant cette question, si ma gamine se pointe, elle va encore me voler dans les plumes parce que je me mêle d'affaires qui ne me concernent pas, mais j'ai besoin de savoir. J'ai encore du mal à me remettre de la soirée dans le hangar avec tous ces camés.

— Je suis plus que sérieux ! Elle m'a offert une seconde chance et je compte bien ne pas me louper sur ce coup.

— T'as intérêt, lui dis-je d'un ton menaçant en pointant ma bière dans sa direction.

Je suis vaguement rassuré de voir que de leur côté les choses rentrent dans l'ordre, même si leur relation paraît encore fragile et qu'ils vont devoir apprendre à composer pour restaurer la confiance entre eux. Les fêlures du gamin sont nombreuses, mais il sait maintenant qu'il n'est pas seul et nous l'aidons tous à notre façon à les colmater.

Un ballon de foot vient nous frôler, je me retourne vers le responsable.

— Logan ! m'écrié-je, combien de fois je t'ai dit « pas en direction du feu » !

— C'est pas moi, c'est Jace !

Le coupable lève les yeux au ciel et attrape Logan. Il enroule un bras autour des épaules du petit pour le plaquer contre son flanc.

— Logan, il faut que tu apprennes un truc, entre frangins on se serre les coudes. On ne se vend pas, c'est pas correct.

Le gosse lève son visage vers son frère.

— Je ne t’ai pas vendu, j’ai rétabli la vérité.

— Tu m’as vendu en rétablissant la vérité, petit. Maintenant, c’est moi qui vais prendre.

Logan se défait de la prise de Jace et se retourne pour se placer face à lui. Il affiche cet air sûr de lui. Je n’ai pas grand espoir quant aux chances de Jace de se sortir de la situation.

— En même temps, tu es adulte. À toi de prendre tes responsabilités quand tu fais une bêtise. (Logan agite son petit index en direction de sa victime) Te cacher derrière un enfant, ça, c’est pas correct.

Je ris encore de la situation lorsque mon attention se porte sur June qui est en retrait, assise sur un des fauteuils dans le jardin. Les paroles de Dannyboy ne cessent de me hanter. J’ai essayé à plusieurs reprises de la faire parler pour savoir de quoi je dois la protéger, mais elle est restée jusqu’à présent hermétique à toutes mes tentatives. Je décide de tenter ma chance une fois de plus.

Brandon, qui semble avoir compris le cheminement de mes pensées, me fait signe d’y aller. À mon approche, June esquisse un sourire triste.

— Comment ça va, brunette ?

— Je fais aller, me répond-elle d’un simple haussement d’épaules.

— Tu sais que si tu as besoin de quoi que ce soit, je suis là.

— Je sais.

Son visage affiche un air sûr de lui lorsqu’elle me lance :

— J’envisage un transfert de dossier pour une autre université. Je vais quitter Los Angeles. Ici il y a trop de souvenirs qui me rappellent Danny et j’ai besoin de m’éloigner.

Je prends le temps de me faire à cette idée et d’analyser rapidement la situation avant de lui répondre.

— Tu sais où tu veux aller ?

— Pas encore.

Mon sixième sens me souffle que cette volonté de quitter la ville n'est pas uniquement due aux souvenirs.

— June. Tu as conscience que Danny me faisait confiance…

— Danny s'est trop emballé, me coupe-t-elle. Ne vous inquiétez pas pour moi.

— Tu fais partie de notre tribu, on est là pour toi, que tu le veuilles ou non.

Elle me sourit à nouveau de son sourire triste.

Alors que je m'apprête à insister, ma fille m'interpelle :

— Papa ! T'as une visite.

Curieux, je me retourne vers Beverly pour qu'elle m'en dise un peu plus. Son air de conspiratrice ne m'inspire rien de bon. Je me lève, ne sachant pas trop ce qui m'attend. Avant de quitter June, je la relance :

— On va sceller un accord tous les deux. Je veux être au courant de ta destination, dès que tu quittes la ville, tu me passes un coup de fil tous les dimanches matin et on fait le point sur comment tu vas. Je te lâche pas dans la nature toute seule. À la première incartade à notre pacte, je te collerai quelqu'un au train, ou pire, je me pointerai chez toi pour que tu craches le morceau.

— Pourquoi tous les dimanches matin, relève-t-elle d'un sourire narquois.

Je l'observe de toute ma hauteur et lui rétorque, vaincu par avance :

— Tu vas me le faire regretter, pas vrai ? Aujourd'hui on est dimanche, c'est le premier jour qui m'est venu à l'esprit. (Je marque une pause et reprends sur un ton sérieux) Brunette, je plaisante pas. Un coup de fil chaque dimanche jusqu'à ce que je décide que tout est bon de ton côté.

— Et on va se dire quoi au téléphone ?

Je grince des dents.

— Aucune idée, poupée. Tout ce que je te demande, c'est d'être clémente avec moi.

— Vous n’avez pas idée de ce dans quoi vous vous embarquez !

Elle m’a déjà montré un aperçu de ce qu’elle est capable de faire, j’ai parfaitement conscience de m’embarquer dans une aventure qui va tester ma capacité à garder mon sang-froid.

Son sourire malicieux refait surface, et je lui décoche un clin d’œil.

— Crois-moi, j’en ai une vague idée et j’en frissonne d’avance.

June rit doucement.

Beverly m’interpelle à nouveau.

— Alors c’est entendu, on a un pacte, tous les deux ?

Elle prend le temps de me considérer et finit par acquiescer et me tendre la main.

— Vous et moi avons un accord.

La mine réjouie de ma fille me laisse sur la défensive. Je finis par la connaître et elle a la tête de celle qui vient de conspirer. Quand j’atteins sa hauteur, je lui demande :

— Qu’est-ce que tu as encore inventé ?

— Rien du tout, me répond-elle d’un air innocent qui n’a plus aucun effet sur moi.

Je lui lance un regard entendu pour lui montrer que je ne marche pas. Ses prunelles si semblables aux miennes me tiennent tête.

— Bev, tu as la tête d’un chat qui vient de se faire le festin du siècle.

— Papa, j’ai la tête d’une fille qui se dit que d’ici quelques minutes son père va être à nouveau heureux.

— C’est quoi cette connerie encore ? grommelé-je.

Ma fille ricane tout en me contournant et part en direction de Brandon sans plus se préoccuper de mon cas. Plus j’avance vers la porte d’entrée et plus je me pose de questions.

À peine ai-je atteint le hall que mes pieds cessent de bouger. C’est un véritable bordel dans ma tête, j’ai du mal à faire le tri dans cet imbroglio de

sentiments. Je prends appui contre le chambranle et le poids qui me comprimait la poitrine depuis plusieurs semaines s'allège un instant, me laissant respirer pleinement de nouveau.

Après une fraction de bonheur, c'est la colère et le ressentiment qui prennent le pas sur mes émotions. Tout ce qui m'entoure est flou, le seul truc que je vois clairement est la personne qui se tient sur le seuil de ma baraque sans que je comprenne pourquoi. J'ai envie de lui tordre le cou et de la prendre dans mes bras et la serrer à l'en étouffer. J'ai envie de lui faire subir la même souffrance qu'elle m'a fait subir durant ces dernières semaines tout en la suppliant de ne plus recommencer et de panser les blessures qu'elle m'a faites.

Quand j'ouvre la bouche pour prendre la parole, c'est l'homme égratigné et qui a été abandonné pour la troisième fois de sa vie par une femme qui parle :

— Qu'est-ce que tu fous ici ?

Alors qu'elle semble rassembler ses forces pour me répondre, l'homme qui est tombé aux pieds de cette femme ne cesse de la dévorer du regard et de relever chaque détail de son visage et de son corps. Ce qui me met en joie est qu'elle aussi semble être au fond du trou. Ses magnifiques prunelles grises sont cernées de noir, l'éclat espiègle qui s'y reflète habituellement a disparu pour laisser place à de la lassitude.

— Je suis venue parce que j'ai réfléchi.

— À quoi ?

— À nous deux.

Je n'aime pas l'espoir que ses paroles font naître en moi. Je me suis mis à nu l'autre jour et pour toute réponse elle m'a envoyé une grande claque dans la gueule. J'ai retenu la leçon, je ne suis pas près de retomber dans un de ses pièges.

— Princesse, dès l'instant où tu t'es barrée, il n'y a plus eu de nous deux.

Mes paroles l’atteignent de plein fouet, sous l’effet du choc, elle effectue un mouvement de recul. Mais elle se ressaisit vite et une lueur déterminée traverse son regard fatigué.

— J’avais besoin de m’éloigner de toi pour faire le point. (Elle marque une pause et ajoute avec un léger sourire) Avoue tout de même que tu as débarqué dans ma vie comme un bulldozer et que tu y as fait quelques dégâts.

Je grimace intérieurement. Elle n’a pas tort, cependant, si j’ai agi de cette manière, c’est parce qu’elle m’a mis dos au mur. Un type comme moi qui se retrouve acculé à cause d’un petit bout de bonne femme fait forcément un carnage quand il commence à se débattre contre l’inévitable. L’homme blessé que je suis refuse de lui concéder des circonstances atténuantes.

— Tu n’es pas non plus toute blanche dans l’histoire. Si tu avais eu le courage de me découvrir au-delà de mon apparence, on n’en serait pas là.

— J’admets que tu as raison. J’espère que tu sauras me pardonner. Cole, si je suis venue aujourd’hui, c’est parce que j’ai fait le point.

L’espoir que je cherche à faire taire gagne peu à peu du terrain en moi. Je me débats intérieurement et hésite entre la renvoyer d’où elle vient et l’attirer dans mes bras pour ne plus la laisser repartir.

C’est à cet instant que mes yeux tombent sur une fille qui se cache derrière elle. Je la reconnais immédiatement, c’est la gamine qui nous a fait parcourir les rues l’autre nuit. Je hausse un sourcil interrogateur à l’adresse de Keira.

— Tu m’expliques ?

— Si je suis partie, c’est aussi pour faire le point sur ma situation professionnelle. Tu avais raison, ce métier devenait de plus en plus difficile pour moi, je mourais à petit feu. J’ai donné ma lettre de démission. Mes collègues ont fait accélérer le processus pour que je devienne famille d’accueil.

J’engrange les informations, déstabilisé par son annonce, car je ne vois pas très bien où est ma place dans ses projets.

— T’attends quoi de moi, la souris ?

— Que tu me laisses répondre à ta question de l’autre matin.

Ces mots me coupent le souffle. Je ne parviens plus à éteindre les étincelles d’espoir qui naissent en moi, à la place, un grand feu de joie jaillit dans ma poitrine. Sauf qu’elle m’a fait souffrir.

— T’as disparu quasi instantanément ce jour-là, sans prendre la peine d’y répondre. En quoi ça serait différent aujourd’hui ?

— Si je suis partie, c’est parce que j’ignorais la réponse à ta question.

— Et si tu arrives trop tard ? Si je n’ai plus envie de te poser cette question ?

— Tu ne vas pas me faciliter la tâche, n’est-ce pas ?

— Princesse, depuis que tu as débarqué dans ma vie, tu ne me facilites pas les choses. Maintenant que tu es de l’autre côté de la barrière, à toi de voir l’effet que ça fait.

Elle considère mes paroles pendant ce qui me semble être une éternité. Quoi qu’elle me sorte, je sais que je suis pris au piège, j’aurai beau me débattre avec mon ego blessé, je sais que je finirai à ses pieds. Elle n’en a peut-être pas encore conscience, mais elle m’a mis au tapis dès qu’elle m’a tenu tête.

— Très bien, puisque tu ne veux pas me poser à nouveau cette question, je vais le faire moi-même.

Ses prunelles grises emprisonnent les miennes et sa voix douce montre quelques traces d’incertitude lorsqu’elle prononce :

— Cole, est-ce que toi et moi on a une seconde chance ?

Ses mots ont un pouvoir surprenant. À peine les a-t-elle prononcés que j’ai l’impression qu’une force inconnue passe un baume sur mes blessures et efface les quelques traces de ressentiment qui restaient encore ancrées. La

rancœur et les doutes disparaissent, à la place, un sentiment de plénitude et de chaleur m'envahit.

À dix-huit ans, quand j'ai rejoint les rangs des Black Riders, j'avais l'impression d'avoir intégré une famille. Quelques années plus tard, quand j'ai tenu pour la première fois Beverly dans mes bras, j'avais l'impression de m'être construit ma propre famille. Mais aujourd'hui, la joie que j'éprouve est différente. Je me sens enfin complet. À presque cinquante balais, je suis enfin devenu un homme entier, qui s'est bâti une vie, qui a rassemblé des pièces rapportées pour se construire sa propre famille et qui peut partager des moments avec la femme qui a été créée pour lui.

J'effectue un pas vers Keira et l'attire contre moi. Ses iris s'embuent quand elle comprend la signification de mon geste. Elle prononce enfin les paroles magiques qui me prouvent que, quoi que la vie me réserve, j'aurai quelqu'un à mes côtés pour me soutenir.

— Je t'aime, Cole.

Je glisse ma main derrière sa nuque et attire son visage contre le mien. Mes lèvres se posent délicatement contre les siennes. Si le moindre doute subsistait encore dans mon esprit, il aurait été balayé à cet instant précis.

OceanofPDF.com

Épilogue

OceanofPDF.com

Beverly

OceanofPDF.com

Quelques semaines plus tard, New York.

Mes yeux font des allers-retours entre la façade de la maison et le taxi qui est sur le point de s'éloigner.

— Tu penses que je vais leur plaire ? demandé-je à Brandon, de plus en plus nerveuse.

Il me glisse un regard en coin et agrippe plus fermement ma main. Sans doute a-t-il peur que, s'il me la lâche, je ne fasse demi-tour pour prendre le premier avion pour Los Angeles. Je suis si paniquée que cette option est des plus probables.

— Ils vont t'adorer, finit-il par me répondre.

— Tu dis ça uniquement pour me rassurer.

Il s'immobilise et lâche ma main pour poser les siennes sur mes épaules. Il se penche légèrement vers moi et plante son regard dans le mien. Je me raccroche à la chaleur de ses iris noisette tout en me persuadant que je ne suis pas en train de commettre une erreur.

— Ils vont forcément t'adorer, tu m'as ramené à la vie.

Je m'apprête à répliquer que je n'y suis pour rien lorsqu'il me devance en plaquant ses lèvres contre les miennes.

— Fin de la conversation, la rebelle.

— Tu es sûr que ta mère n'est pas le genre à se dire qu'aucune fille ne sera digne de son fils ?

Brandon soupire à nouveau.

— Beverly, j'ai affronté ton père qui est un ancien président de club de bikers. Ton paternel est un hors-la-loi, un pur et dur, qui dort avec un flingue sous son oreiller. Je pense que tu peux affronter ma mère le temps des fêtes de fin d'année, non ?

Je grogne. Il a raison.

— C'est juste que c'est pas trop mon truc les présentations avec les parents.

Il me glisse un rictus narquois et je ne peux m'empêcher de l'imiter à mon tour lorsqu'il me fait remarquer :

— Crois-moi, c'est le truc de personne. Dis-toi que c'est juste un mauvais cap à passer, comme un pansement qu'on arrache d'un coup sec.

— Cette situation est ta faute, aussi. Pourquoi lui as-tu parlé de moi ?

Il me décoche son fameux sourire en coin, celui qui fait apparaître sa fossette et me fait me liquéfier. Ce mec n'a aucune idée du pouvoir qu'il exerce sur moi. Il me suffit de le voir apparaître pour être prête à danser sur des charbons ardents rien que pour lui faire plaisir.

— Je lui ai parlé de toi parce que je veux que tout le monde sache à quel point tu es merveilleuse et surtout qu'une femme est entrée dans mon cœur et que je compte bien ne plus la laisser en ressortir.

Merde, quand il me dit des trucs comme ça, je ne peux rien lui refuser !

J'avais raison de me dire que ce type en valait la peine, même lorsqu'il s'est comporté comme un parfait abruti et que j'étais à deux doigts de craquer et de tout plaquer. Au premier regard j'ai succombé et je savais d'avance que j'étais foutue. Quiconque sait observer aurait vu la kyrielle de bagages qu'il traînait derrière lui. Je les ai vus, je les ai comptés, ça m'a effrayée, mais j'étais déterminée. Et quand je le vois se tenir ainsi face à moi, à m'observer comme si j'étais la chose la plus importante dans sa vie, je me dis que toute la souffrance par laquelle nous sommes passés en valait

la peine. Pour rien au monde je ne déplacerais une seule virgule au récit de notre histoire.

— Ok. Ça va le faire, après tout, c'est juste pour quelques jours.

Brandon jette un coup d'œil rapide par-dessus mon épaule et marmonne :

— Ravi de te l'entendre dire. Maintenant souris et montre que tu es heureuse d'être avec moi.

— Pourquoi tu chuchotes en me disant ça ? lui demandé-je en chuchotant moi aussi.

— Parce que ma mère est en train de nous observer.

Je me retourne lentement et plaque un sourire sur mon visage. Je n'ai pas le temps de comprendre ce qui m'arrive que des bras m'entourent et m'étouffent. Un parfum féminin m'enveloppe et une voix douce et tremblante ne cesse de me répéter en boucle, « merci ».

Remise de ma stupeur, je lui rends son étreinte en me disant que tout va bien aller. J'ai conscience qu'il nous reste encore du chemin à parcourir et que nous risquons de trébucher sur certains obstacles, mais je suis confiante car nous avancerons ensemble.

Quand je repense au chemin que j'ai parcouru depuis le décès de ma mère, je peux dire que je ne m'attendais pas à vivre de telles aventures et surtout de tels drames. Elle avait l'habitude de dire qu'à notre naissance la vie nous offre une partition vierge et que, sans que nous ayons notre mot à dire, elle nous transforme en compositeurs de notre propre existence. Nous nous efforçons d'y apposer des notes noires, blanches, des reprises, des soupirs, des pauses. Notre destinée nous oblige à jongler avec des gammes qui nous étaient jusqu'alors inconnues. Nos expériences nous apprennent à mieux en maîtriser la mesure.

Si je dois reprendre la métaphore de ma mère, je dirais que, au cours de ma vie, j'ai essayé de composer ma propre symphonie. Parfois elle a été

semblable à une sonate lancinante, à d'autres moments elle s'est inspirée de la cadence de la chevauchée des Walkyries[1] ou à celle d'un concert de *heavy metal*. Ma musique a été rythmée par mes joies, mes peines, mes incertitudes, mes désirs et mes défis. Mes amis et les aléas de la vie en sont les arrangements.

Si je compare ma musique à celle d'autres personnes, je dirais que ma symphonie n'est pas la plus belle de toutes, mais c'est la mienne. Elle s'est jointe aux partitions des personnes que j'ai rencontrées au fil de mon existence. Quand nous la jouons tous ensemble, elle n'en devient que plus belle.

Depuis le décès de Dannyboy, nos accords sonnent comme un grincement discordant. Sa symphonie s'est achevée beaucoup trop tôt, retirant une feuille de partition à notre arrangement. Nous allons devoir trouver un autre rythme jusqu'à ce que la vie reprenne son cours. Nous le pleurerons toujours et regretterons sa présence à chacun de nos moments joyeux. Dannyboy n'était pas seulement un membre du club de mon père, il était un ami et surtout un frère.

Depuis cette nuit funèbre, June n'est plus la même. La fille pétillante et pleine de vie a disparu, laissant derrière elle une ombre. Elle nous a annoncé qu'elle préférait s'éloigner et poursuivre sa composition en solitaire. Sans attendre la fin de l'année universitaire, elle a préféré quitter Los Angeles. J'espère sincèrement que nos chemins se croiseront à nouveau un jour, car avec elle la mélodie que nous jouions tous ensemble était légère et heureuse.

Splinter va me manquer, ce n'est pas l'homme le plus attachant car il s'est entouré de fils barbelés imaginaires, mais je l'aime pour ce qu'il est. Lui aussi a décidé de prendre le large pour quelque temps. Sa mélodie s'est rarement associée à la nôtre, les rares fois où il s'est joint à nous elle était

sombre et un voile funèbre l'entourait. D'après mon père, il a ses problèmes à régler, j'espère qu'il y parviendra un jour. En attendant, il a enfilé un gilet de nomade et circule à travers les différents États du pays soit à la recherche de ses démons, soit pour les fuir.

Voir Jace occuper la fonction de mon père m'a paru étrange, mais j'ai fini par m'y faire. Il a rapidement pris ses marques en tant que Président, papa l'avait bien préparé pour remplir ce rôle et, surtout, il avait bien préparé le terrain pour que la passation se fasse sans accroc. Tous les membres du club ont suivi mon frère sans la moindre réticence. Le plus perturbant dans cette histoire est de voir Hayley évoluer dans ce milieu en tant que régulière du Président du club. Contrairement à Jace, elle a du mal à comprendre son rôle exact mais Charlène l'aide à remplir ses fonctions. Je ne me fais pas de souci pour elle, elle y parviendra avec le temps.

Une des bonnes choses de cette histoire est la relation de mon père avec Keira. Depuis qu'il n'est plus officiellement le président du club, il semble revivre, le poids de ses responsabilités s'est allégé, même s'il s'occupe désormais d'enfants avec elle.

Depuis mon retour, j'en voulais à ma mère de m'avoir séparée de mon père, j'aurais aimé sentir sa présence et son soutien en certaines occasions. Néanmoins, j'ai compris la raison pour laquelle elle l'a fait, alors je lui pardonne. Aujourd'hui, si j'aime mon père et si j'accepte son mode de vie, c'est parce qu'à sa façon elle m'a préparé à les comprendre. J'ai enfin saisi le sens des mots fraternité et famille, les membres du club sont à la fois mes amis, mes frères et mes oncles, et pour rien au monde je ne voudrais en changer. Le chemin que nous avons tous décidé d'emprunter est sinueux et parsemé d'embûches. Les souffrances seront nombreuses mais, malgré tout, nous savons que, quoi qu'il advienne, si l'un d'entre nous tombe, les autres seront là pour l'aider à se relever.

1. Prélude de l’acte III d’un opéra de Richard Wagner (*Die Walküre*).

OceanofPDF.com

Remerciements

Avant de passer à la phase des remerciements de mes proches, qui ont dû subir mes états d'âme au cours de l'écriture de ce tome 2, je voudrais remercier les lectrices qui m'ont suivie depuis le début de cette aventure.

Grâce à votre engouement pour le couple Hayley et Jace, l'histoire de Brandon et de Pops a vu le jour. L'enthousiasme de certaines pour ces deux personnages m'a mis la pression pour leur écrire une belle histoire, j'espère qu'elle vous aura plu.

Je voudrais remercier tout particulièrement mes enfants. Mes petits loups, surtout continuez à me rendre chèvre avec vos conversations et vos négociations. Toutes vos frasques ont été une source d'inspiration inépuisable. Grâce à vous, je n'ai pas eu besoin d'être très imaginative pour Logan, je n'ai fait que retranscrire ce que vous me faites vivre au quotidien.

Alain, un énorme merci ! Ton témoignage sur le monde des bikers et son évolution m'a permis d'appréhender et d'aborder ce milieu sous un autre angle. Grâce à tes connaissances aussi bien en mécanique qu'historiques, j'ai pu écrire une histoire sur Pops avec des faits réels.

Marie, merci beaucoup pour ta présence et ton aide quand j'ai débuté l'écriture. On est toujours sur la même longueur d'onde pour les idées et

pour voir là où ça coince. Tous tes conseils et réflexions m'ont permis d'avancer et de trouver des solutions quand je me retrouvais dans une impasse.

Marine, tu sais à quel moment j'écris ces remerciements… Je crois que tu m'as parlé d'un syndrome proche du « j'en peux plus, mais je ne veux pas m'arrêter ». Tu as probablement raison. Pour le tome 1, tu avais enfilé une armure d'éditrice en mode guerrière. Dans le tome 2, je dirais que tu as enfilé un costume d'éditrice avec une tronçonneuse. Je t'ai perdue en cours de route avec une histoire de courgette et de beignet de tomates vertes. Tu noteras que je l'ai remplacée par une histoire de citrouille et de *Game of Thrones*… Bref, merci pour m'avoir maudite en silence et pour tous tes conseils !

OceanofPDF.com

Fyctia

DES MILLIERS DE SÉRIES NEW ROMANCE
DISPONIBLES GRATUITEMENT !

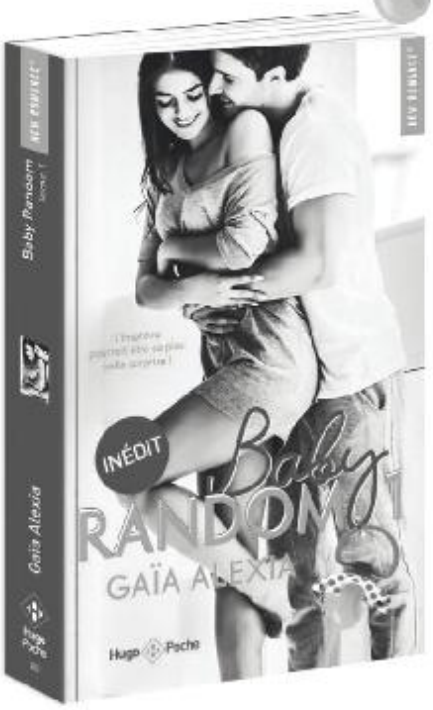
+ DE 15.000 SERIES ACCESSIBLES GRATUITEMENT

LA POSSIBILITÉ D'ÊTRE REPÉRÉ ET ÉDITÉ

LA PLATEFORME DE BEST-SELLERS PAPIER :
MY ESCORT LOVE, LE CONTRAT, MAKE ME BAD

APPLICATION DISPONIBLE SUR ET
WWW.FYCTIA.COM

Baby RANDOM

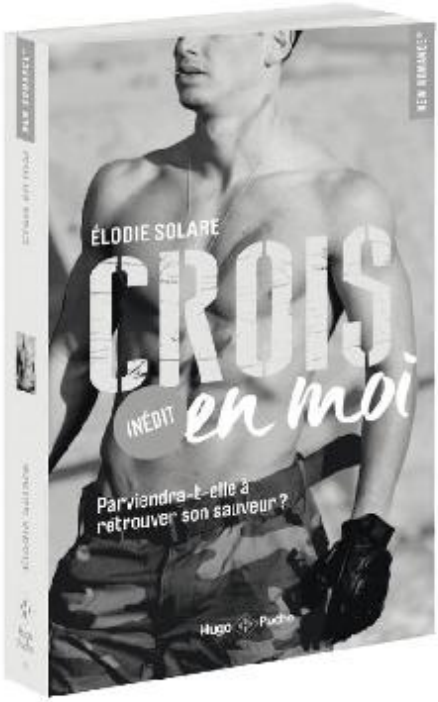


CRAQUEZ POUR LA PLUME DE GAÏA ALEXIA !

EN LIBRAIRIE ET SUR TOUS LES STORES !

Fyctia la mondamine Hugo Poche

CROIS
en moi



UNE ROMANCE MILITAIRE TOUT EN SUSPENSE ET EN FINESSE !

EN LIBRAIRIE ET SUR TOUS LES STORES !

Fyctia la mondamine Hugo Poche

OceanofPDF.com